This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600014204H

3

# MONUMENTS

ANTIQUES

# DE CHYPRE

## DE SYRIE ET D'ÉGYPTE

PAR

GEORGES COLONNA-CECCALDI

AVEC 34 PLANCHES ET DE NOMBREUSES VIGNETTES

PARIS

*LIBRAIRIE ACADÉMIQUE*

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-EDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35.

# MONUMENTS

ANTIQUES

# DE CHYPRE

## DE SYRIE ET D'ÉGYPTE

IMPRIMERIE PILLET ET DUMOULIN
rue des Grands-Augustins, 5, à Paris

# MONUMENTS
## ANTIQUES
# DE CHYPRE
## DE SYRIE ET D'ÉGYPTE

PAR

GEORGES COLONNA-CECCALDI

AVEC 34 PLANCHES ET DE NOMBREUSES VIGNETTES

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PARIS

*LIBRAIRIE ACADÉMIQUE*

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35.

1882

Tous droits réservés

A UNE CHÈRE

ET NOBLE MÉMOIRE

# AVERTISSEMENT

Ce volume est le recueil posthume de mémoires et de travaux d'archéologie dont l'auteur, enlevé prématurément, a laissé dans cette science un nom déjà connu.

En présentant aujourd'hui ce livre au public, il a paru naturel de le faire précéder de quelques pages empruntés à la *Revue archéologique*, où l'on a essayé de retracer succinctement la vie et les travaux du jeune et regretté savant, à la mémoire duquel sa famille et ses amis ont voulu rendre ce pieux et dernier hommage.

## GEORGES COLONNA-CECCALDI

(Extrait de la *Revue archéologique*, décembre 1879)

C'est avec un vif sentiment de regret que nous faisons part aux lecteurs de la *Revue archéologique* de la mort d'un jeune savant dont ils ont été à même d'apprécier maintes fois les remarquables travaux. M. Georges Colonna-Ceccaldi a succombé le 3 septembre dernier [1] à une longue et cruelle maladie, sur l'issue fatale de la-

1. 1879.

quelle ses parents et ses amis ne pouvaient plus, depuis des années, conserver d'illusion.

M. Georges Colonna-Ceccaldi n'était âgé que de trente-neuf ans. Il avait longtemps résidé en Orient. Les fatigues supportées sous un climat déprimant, dans des recherches qui le passionnaient, n'ont pas été sans influence sur l'origine et le développement du mal qui l'a emporté, et contre lequel il a lutté jusqu'au dernier jour avec le courage d'une nature d'élite. Il avait la souffrance concentrée et discrète, autant par une rare énergie de volonté que par affection pour les siens. Il se rendait cependant un compte exact de la gravité de son état. Il savait depuis longtemps que ses jours étaient comptés, et il ne craignait pas de mesurer d'un œil stoïque l'étendue de la tâche qu'il s'était imposée au court espace de temps qui lui restait à vivre. Cette tâche, il n'a pu l'accomplir entièrement; mais s'il ne lui a pas été donné de rendre à la science archéologique tous les services qu'elle était en droit d'attendre d'un esprit aussi bien doué, il lui en a néanmoins rendu assez pour que son nom reste définitivement attaché à l'histoire des antiquités chypriotes et syriennes.

M. Georges Colonna-Ceccaldi a été le premier à faire connaître en France les belles trouvailles faites à Chypre par le général P. di Cesnola et par M. Lang. Grâce à la position qu'il occupait au consulat général de France à Beyrouth, grâce aussi à la présence de son frère, le comte T. Colonna-Ceccaldi [1], consul de France à Chypre (de 1866 à 1869), il avait pu suivre de très près les excavations et recueillir sur les lieux mêmes une foule de renseignements et d'observations qui ont aujourd'hui un grand prix. Les articles de la *Revue archéologique* où il a consigné une partie de ses recherches et de ses découvertes sur ce terrain si intéressant et si neuf sont des documents que les archéologues consulteront toujours avec fruit. Ils y trouveront, à côté de vues pénétrantes et justes, alliées à une certaine hardiesse d'interprétation, la plus scrupuleuse précision dans

1. A qui l'on doit aussi quelques communications intéressantes sur les fouilles de Chypre, *Revue archéologique*, XVIII, p. 367; XIX, p. 257, pl. V et VI; XX, p. 208, pl. XVI.

la description des monuments, et des reproductions d'une exactitude toujours rigoureuse. Et cependant c'est d'une main demi-paralysée, mais commandée par une volonté sans défaillance, qu'ont été relevés beaucoup de ces dessins si nets, si consciencieux.

M. Georges Colonna-Ceccaldi était né à Paris le 7 janvier 1840. Il avait fait ses études au collège Rollin. Son premier séjour en Orient date de 1860, époque à laquelle il se rendit à Alexandrie, où il résida plus de deux ans, de mars 1860 à mai 1862. C'est en Égypte qu'il prit le goût de l'archéologie et des langues orientales. Il s'occupa activement d'organiser la bibliothèque et le petit musée de l'Institut égyptien. Entre autres recherches, il essaya de retrouver les traces du canal d'Alexandrie, qui faisait communiquer dans l'antiquité cette ville avec le Nil. Il ne perdit jamais de vue, depuis lors, cette difficile question de topographie, sur laquelle il avait rassemblé une foule de données et de matériaux dont la mort l'empêcha de faire usage. C'est l'Égypte qui lui fournit la matière de son premier mémoire archéologique (sur l'inscription du camp de César à Nicopolis). La copie qu'il prit de ce texte important est citée avec raison comme autorité par les éditeurs du *Corpus inscriptionum latinarum* [1]. Un peu plus tard, il tira de ses notes et croquis, recueillis alors, la matière d'un intéressant mémoire sur le temple de Vénus Arsinoé au cap Zéphyrium [2].

Revenu à Paris en 1862, M. Georges Colonna-Ceccaldi suivit les cours de l'école des Jeunes de langue et se livra avec ardeur à l'étude des langues orientales, arabe, turc et persan, sous la direction d'un maître éminent, M. A. Pavet de Courteille. En 1866, après avoir passé les examens de cette école, il entra dans le service consulaire en qualité d'attaché au consulat général de France à Beyrouth. Il résida à Beyrouth de septembre 1866 à octobre 1871, date à laquelle l'état de sa santé le contraignit à rentrer définitivement en France. Pendant ce séjour de cinq années, interrompu seulement par un congé de quelques mois, il fit plusieurs excursions en Syrie et de nombreux voyages à l'île de Chypre, où il passa souvent jusqu'à

1. Vol. III, n° 14, p. 7.
2. Voir, au présent volume, Troisième partie, II.

quatre et cinq semaines consécutives. Sa première visite à Chypre remonte au mois d'octobre 1866. Il y retourna deux fois en 1867, une fois en 1868, une fois en 1869, et à plusieurs reprises pendant le cours des années 1869-1871. C'est Chypre qui lui fournit sa plus abondante moisson archéologique.

Le terrain, moins riche, mais non moins intéressant de la Syrie lui offrit cependant aussi plus d'un sujet de recherches. M. G. Colonna-Ceccaldi, qui possédait une rare expérience numismatique, y recueillit nombre de médailles curieuses et inédites. Il examina avec un soin particulier les inscriptions gravées sur les rochers escarpés du fleuve du Chien (l'ancien Lykus), et eut la bonne fortune d'en signaler d'inconnues. Il réussit même, non sans peine, et parfois non sans danger [1], à prendre des estampages de plusieurs d'entre elles [2]. Il faut citer encore son étude approfondie sur le monument de Sarba et le site de Palæbyblos, ainsi que sa notice sur l'emplacement de Léontopolis de Syrie.

Les dissertations de M. G. Colonna-Ceccaldi sur les antiquités de Chypre sont trop nombreuses et trop étendues pour pouvoir être analysées ici. Nous croyons rendre à la mémoire de ce jeune savant prématurément enlevé le meilleur et le plus sérieux des hommages, en même temps qu'un service à la science, en dressant la liste détaillée et précise de ses travaux, publiés pour la plupart dans la *Revue archéologique*.

1. — 1864. Inscription du camp de César à Nicopolis (Égypte). (*Revue archéologique*, volume X, page 211, planche XVIII.)
2. — 1869. Sépulture des environs de Beyrouth. (*Rev. arch.*, XIX, p. 225.)
3. — 1869. Le temple de Vénus Arsinoé au cap Zéphyrium (environs d'Alexandrie d'Égypte). (*Rev. arch.*, XIX, pp. 268-272, pl. VII.)
4. — 1870-71. Découvertes de Chypre. (*Rev. arch.*, XXI, pp. 23-36.)

1. Un jour, exposé sans abri, au sommet d'un échafaudage, à toutes les ardeurs de ce soleil si redoutable de Syrie, il achevait d'exécuter un de ces estampages, quand il sentit tout à coup l'insolation le prendre. Il n'eut que le temps de se précipiter en bas et de se plonger tout habillé dans le fleuve.

2. Ces estampages doivent se trouver entre les mains de M. Waddington.

5. — 1870-71. Découvertes en Chypre. (*Rev. arch.*, XXII, pp. 361-372, 9 figures et pl. XXIII et XXIV.)

6. — 1872. Léontopolis de Syrie. (*Rev. arch.*, XXIII, pp. 169-172.)

7. — 1872. Stèle inédite de Beyrouth. (*Rev. arch.*, XXIII, pp. 253-256.

8. — 1872. Découvertes en Chypre (suite). (*Rev. arch.*, XXIV, pp. 221-228, pl. XXI.)

9. — 1872. La patère d'Idalie. (*Rev. arch.*, XXIV, pp. 304-316, 2 fig. dans le texte, et pl. XXIV.)

10. — 1873. La patère d'Idalie (suite et fin). (*Rev. arch.*, XXV, pp. 18-30, 1 fig. dans le texte.)

11. — 1873. Découvertes en Chypre (note additionnelle). (*Rev. arch.*, XXV, p. 31, pl. I.)

12. — 1873. Bas-relief votif à Apollon. (*Rev. arch.*, XXV, pp. 159-165, 1 fig. dans le texte.)

13. — 1874. Nouvelles inscriptions grecques de Chypre ; Larnaca, Dali, val de Lympia. (*Rev. arch.*, XXVII, pp. 69-95, pl. III, 3 fig. dans le texte.)

14. — 1874. Inscriptions grecques du Lykus, près Beyrouth. (*Rev. arch.*, XXVII, p. 273.)

15. — 1875. Un sarcophage d'Athiénau (Chypre). (*Rev. arch.*, XXIX, pp. 22-29, 1 fig. et pl. II.)

16. — 1875. Nouvelles inscriptions grecques de Chypre. (*Rev. arch.*, XXIX, pp. 95-101, pl. II.)

17. — 1876. Patère et rondache trouvées dans un tombeau de la nécropole d'Amathonte. (*Rev. arch.*, XXXI, pp. 25-36, pl. I et II.)

18. — 1876. Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre, par M. L. Rodet (compte rendu). (*Rev. arch.*, XXXII, p. 280.)

19. — 1877. Découvertes en Chypre : les fouilles de Curium. (*Rev. arch.*, XXXIII, pp. 1-11, pl. I et 2 fig.)

20. — 1877. Découvertes en Chypre (suite et fin) : une patère de Curium. (*Rev. arch.*, XXXIII, pp. 177-189.)

21. — 1878. Le monument de Sarba (Djouni de Phénicie) et le site de Palæbyblos. (*Rev. arch.*, XXXV, pp. 1-22, pl. II, et 12 fig. dans le texte.)

22. — 1878. Le *Bulletin de l'Institut égyptien* et le temple de Vénus Arsinoé. (*Rev. arch.*, XXXVI, pp. 390-391.)

23. — 1879. Notice sur la sigyne et le verutum des anciens et sur deux armes provenant d'Idalie. (*Rev. arch.*, XXXVII, pp. 363-375, fig. dans le texte.)

24. — 1879. *Cyprus, its history*, etc., par M. Hamilton Lang, et *Cyprus, its ancient cities*, etc., par le général L. Palma di Cesnola (compte rendu). (*Rev. arch.*, XXXVIII, pp. 324-326.)

25. — Découvertes de Chypre : Une partie de campagne à Idalie dans l'antiquité. (*Magasin pittoresque*, 1876, juillet, pp. 228-229, avec gravures.)

Dissertations et notes relatives :

A l'Égypte, nos 1, 3, 22 ;
A la Syrie, nos 2, 6, 7, 14, 21 ;
A Chypre, nos 4, 5, 8-13, 15-20, 23-25.

A cette liste il faut ajouter deux articles de fond très remarqués que M. G. Colonna-Ceccaldi publia dans *le Temps* (23 mai 1873 et 31 août 1878) sur la question de la réforme monétaire, où il montra, avec une grande originalité, quelle lumière et quelles indications pratiques l'on peut souvent tirer de l'antiquité même, pour la solution des plus graves problèmes économiques de notre époque.

M. Georges Colonna-Ceccaldi a donné en outre, à *l'Intermédiaire*, sous différents pseudonymes, de nombreuses notes sur divers problèmes d'histoire et de littérature, et publié une curieuse étude sur l'évasion du Temple du dauphin Louis XVII [1].

Une grande partie des mémoires archéologiques et des planches qui les accompagnent ont été tirés à part, mais à un fort petit nombre d'exemplaires, distribués à quelques amis. Il serait bien désirable de voir ces pages éparses réunies en un volume, qui ne saurait manquer d'être accueilli avec faveur par tous ceux qui s'occupent des antiquités orientales.

Entre autres travaux inachevés, M. G. Colonna-Ceccaldi laisse un *Corpus* des inscriptions chypriotes, auquel il mettait la dernière main lorsque la mort l'a frappé. Ce recueil, qui avait pour base une reproduction scrupuleuse et rationnelle des textes, faite directement

1. La brochure est signée *Horace Edmée*.

valeur. Néanmoins l'on a cru devoir faire connaître tels quels ceux d'entre eux qui étaient en état de voir le jour. Les savants trouveront là plus d'un document intéressant. L'on signalera notamment le plan des fouilles entreprises à Dali par M. Lang, qui a été reproduit sur une planche à part [1].

Sauf de rares et très légères retouches nécessitées par certains raccords, quelques corrections de fautes typographiques, des renvois et des références rendus indispensables par l'agencement forcément un peu artificiel du volume, et çà et là, en note, quelques brèves remarques sur le fond même du sujet, l'on a scrupuleusement respecté le texte des mémoires reproduits. Ces menues additions sont d'ailleurs précédées d'un astérisque.

En outre, l'on a cru devoir intercaler çà et là quelques notes plus ou moins étendues, retrouvées dans les papiers de l'auteur et contenant d'intéressants renseignements complémentaires.

Ces passages sont mis entre crochets.

L'auteur aurait peut-être, sur certains points de détail, modifié lui-même un peu, ou complété sa façon de voir et de dire, s'il lui avait été donné de réunir de ses propres mains, en les revisant, ces articles écrits à des dates successives, dans un espace de quinze années; mais nul, parmi ceux mêmes qui l'ont le plus approché et qui étaient au courant de ses re-

1. Planche I.

Le choléra (1865) fit oublier, puis abandonner les fouilles, et ce n'est qu'au milieu de l'année 1866 que l'on se remit à travailler au même endroit. Le nombre et la valeur artistique des figurines qu'on en tira encouragèrent les amateurs dans leurs recherches; mais bientôt la mine parut s'épuiser, et, au milieu de l'année 1867, l'attention commença à se porter d'un autre côté.

Des paysans apportèrent un jour de Dali des figures de terre cuite d'un type particulier, de demi-grandeur naturelle, et qu'ils cédèrent avantageusement. Des objets identiques et d'innombrables poteries arrivèrent plus tard de la même localité, et les prix de plus en plus élevés qu'on en offrit encouragèrent les Daliotes à donner aux fouilles une impulsion et une activité qu'elles conservent encore.

L'exemple gagna les autres parties de l'île, et on se mit à travailler dans les lieux circonvoisins de Larnaca et de Dali, puis à Limassol, Baffo, au Carpas, et dans l'intérieur, à Hagi Héracliti, Athiénau, Chytri, etc.

Avant de classer et d'énumérer tous les monuments mis à jour depuis trois ans, je décrirai sommairement les localités où eurent lieu les principales découvertes et où les travaux continuent. Leurs situations respectives pourront être facilement déterminées sur des cartes détaillées, telles que celles de MM. A. Gaudry et de Mas-Latrie pour l'intérieur de l'île, et du capitaine Graves, R. N., pour les côtes. L'on se rendra compte ainsi des accidents naturels et, jusqu'à un certain point, des paysages.

## § 1. — LARNACA (Λάρναξ).

La ville actuelle se divise en *marine* et *ville* proprement dite. Sept minutes de chemin séparent les deux Larnaca. A

près du couvent, des morceaux de statuettes de marbre blanc, etc. — Sur un des chemins les plus fréquentés et les plus directs qui vont de la marine à la ville, on rencontre, sur l'emplacement probable de la cité gréco-romaine, des restes de substructions en briques et des traces de mosaïques.

Dans les rues, l'on voit souvent des chapiteaux brisés servant de bornes, des tronçons de colonnes, etc.

Cette plaine, qui va de Larnaca aux salines, est une carrière continuellement exploitée, où, à une profondeur qui varie de 1 à 3 mètres, on extrait de larges dalles carrées de gypse lamelleux blanc, des tuiles de grande dimension et d'excellente fabrication, de gros blocs tout taillés et de grand appareil. Ces trous, qui rendent la plaine dangereuse à traverser dans l'obscurité, se succèdent presque sans interruption jusqu'aux rives de la grande lagune.

Les salines s'étendent vers le sud parallèlement à la mer et au port de Larnaca. Elles sont au même niveau qu'un vaste terrain placé entre elles et la côte. Ce terrain, très fertile, entrecoupé de cloaques d'eau saumâtre, est séparé de la mer par une levée de galets fort basse, et des salines par une chaîne de collines dont la base forme de ce côté un plateau qui surplombe le sol d'une hauteur d'environ 10 à 15 pieds. Évidemment taillé de main d'homme en quelques endroits, ce plateau formait en quelque sorte le quai de cet ancien port de Citium.

La pente des collines est assez douce de ce côté. Au bas de cette pente et sur une grande partie de la longueur du plateau dont je viens de parler, on a découvert des tombeaux où conduisaient des escaliers pratiqués dans la terre sèche elle-même. Ces tombeaux contenaient de grands sarcophages rectangulaires en pierre calcaire, couverts d'une seule dalle, et des stèles rondes, ornées de moulures et portant des inscriptions terminées par la rubrique bien connue : XPHCTE XAIPE[1].

* 1. Voir plus loin, Première partie, chapitre VI.

Du côté des salines, le versant de ces mêmes collines est assez raide. A sa base, à quelques mètres de distance du marais, on a mis à jour des restes de maçonnerie et quantité de figurines en terre cuite appartenant à l'époque gréco-romaine, quelques verreries et quelques fragments de marbre et de pierre calcaire. Les eaux du marais venaient peut-être jadis baigner le pied de l'édifice qu'il y avait là : des murs de refend partaient du mur principal adossé à la colline, et formaient des compartiments carrés, dallés de gypse, et dont je comptai jusqu'à quatre. Parmi les décombres, je trouvai des fragments de fresque; sujets ou simples ornements, je ne pus rien déterminer. Quelques pierres portaient la trace du feu.

C'est à cet endroit même qu'eurent lieu les premières découvertes dites des salines.

Si de cet endroit on suit le rivage vers le sud, on dépasse les meules de sel, la maison du garde, et on arrive, par une levée assez étroite et évidemment artificielle (et qui sert aussi de chemin pour gagner le Tekieh de la Sultane), à un monticule élevé d'une quinzaine de mètres, isolé au milieu de la lagune et la dominant.

Au sommet, rien n'indiquait qu'il eût existé sur ce petit plateau un édifice quelconque. Le consul d'Amérique voulut bien, sur mes indications, y faire travailler ses fouilleurs. Ils mirent à découvert des restes de maçonnerie, substructions en petits moellons enfouies peu profondément, et récoltèrent, éparpillés en divers endroits, un assez grand nombre de fragments de marbre portant tous sur leur bord, gravées en caractères lapidaires assez nets, des inscriptions phéniciennes.

Un tertre de même genre existe sur la rive opposée du marais, à un mille environ du Tekieh de la Sultane, sur une langue de terre qui s'avance assez loin dans l'eau. Des travaux suivis amèneraient peut-être en cet endroit des découvertes d'antiquités également phéniciennes.

Pour en revenir à Larnaca, nous ajouterons que c'est dans un terrain situé non loin de la ville, à la limite nord de l'ancien port supposé de Citium, que l'on a trouvé la stèle de caractère assyrien du musée de Berlin.

Quelques tombeaux de caractère monumental se trouvent à Larnaca ville ou aux environs. Je ne les décrirai point ici. Je me réserve d'en parler dans une étude géographique plus détaillée sur l'ancienne Citium. Quelques autres sépultures, assez semblables à celles de Dali (une chambre en cul-de-four fermée d'une dalle), ont fourni des poteries de genres divers et entre autres des jarres portant des inscriptions phéniciennes, tracées à l'encre, et dont nous reparlerons en détail au titre de la Céramique de Chypre [1].

## § 2. — PYLA (Πύλα), ALASSO (Ἀλάσσο), OROMIDIA (Ὀρομήδια).

Si, partant de Larnaca, on se dirige le long de la côte vers le nord-est, on marche dans cette vaste plaine, en grande partie carrossable, qui sépare Larnaca de Pyla et qui semble, vu l'absence des débris antiques, avoir été récemment abandonnée par les eaux. Au bout d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, on passe devant Livadia, Λιβάδια, où quelques trouvailles ont été faites, devant Voroclini, Βορόκλινη, et, après avoir franchi un massif de roches calcaires fort basses, on atteint Pyla.

Pyla est un village placé comme en sentinelle au pied des collines qui séparent en cet endroit la plaine de la Messaorée de celle de Larnaca. On ne peut entrer dans la Messaorée qu'en passant par Pyla, point stratégique où une tour carrée vénitienne se voit encore. Une inscription (latine ou grecque?) sur pierre

1. Appendice, I.

(ΑΠΟΛΛΩΝ ΜΑΓΕΙΡΙΟΣ), cuiseur ou maturateur des fruits. Il paraît avoir été circulaire.

Dans l'enceinte du temple, la confusion entre les statues chypriotes et grecques avait été soigneusement évitée, et les statues chypriotes se trouvaient en rang, placées vis-à-vis des statues à inscriptions grecques, également en rang.]

Si l'on gravit le sentier de la colline marno-calcaire qui domine Pyla, et sous laquelle passait un aqueduc récemment découvert, on entre dans la Messaorée, et, en se dirigeant au nord vers Arsous, Ἄρσος, on atteint, après trois quarts d'heure de marche environ, un mamelon couvert de débris. On y a trouvé en grande quantité des fragments de statues. Tous ceux que j'ai vus étaient de caractère romain. Une tête colossale d'un type particulier (juif ou assyrien?), et dont la coiffure est assez originale, a été trouvée au même endroit. Elle avait servi d'applique ou de bas-relief à un monument quelconque.

Je n'ai point visité le lieu nommé dans le pays Alasso. Quand on va de Pyla à Famagouste, il faut se détourner de sa route et aller à gauche pour voir Alasso.

A Oromidia, village situé non loin de la côte, à deux heures de marche environ de Pyla, à l'est, on a trouvé des poteries et des vases peints, dont quelques-uns de caractère très archaïque.

## § 3. — DALI (Ἰδάλιον), ATHIÉNAU (Ἀθιένου), CORNO (Κόρνος), ETC.

Deux routes conduisent de Larnaca à Dali. La plus courte et la plus fréquentée pénètre, à une lieue de la ville, dans une chaîne de collines peu élevées et de calcaire blanc (en grande partie de *calcaire statuaire*). Elle les traverse en longeant des ravins et le lit d'un torrent à sec pendant l'été, passe par Coschi,

qu'on suppose avoir été l'ancienne Golgos. D'importantes découvertes, consistant surtout en statues de pierre calcaire de l'époque grecque et d'un âge plus ancien, ont été faites dans le bourg même et aux environs.

La plaine d'Athiénau est bornée au nord-ouest par des collines ou plutôt des ondulations de terrain qui, une fois franchies, permettent d'apercevoir une vallée verdoyante, large d'environ une lieue et demie, et arrosée l'été par un ruisseau. L'hiver, un torrent assez considérable la traverse.

Ce torrent, qui sort du massif du Machéra, est un affluent de l'Aoüs. Il arrose le petit village de Nysso, près du tchiftik Mattei, et, faisant un coude vers le nord, atteint la petite ville de Dali, qu'il laisse au sud, enfouie dans la verdure et les jardins. Au sortir de Dali, ce torrent, se dirigeant toujours vers l'est, longe une chaîne de collines, atteint Potamia, Ποτάμια, et entre dans la Messaorée.

Qu'on vienne de Larnaca par Coschi ou par Athiénau, on remarque dans les plaines des élévations complètement isolées qu'on serait tenté de prime abord de prendre pour des tumulus artificiels ou des amas de décombres. Ils se trouvent surtout dans l'est et le sud, à peu de distance des collines. Quelques-unes de ces élévations sont très hautes. Aucune n'a été fouillée, que je sache.

Le Dali actuel occupe-t-il l'emplacement de l'ancienne cité d'Idalium? C'est ce que je ne saurais préciser. J'ai vu dans la ville de nombreuses traces de l'antiquité, telles que chapiteaux corinthiens, tronçons de colonnes, et, dans deux maisons de paysans, des statues mutilées ; mais point de ruines d'édifices.

La ville de Dali [1] est limitée au sud par un ruisseau qui n'est

[1] 1. Cf. le plan partiel, à plus grande échelle, donné au chapitre III, l'Appendice et la planche I.

presque jamais à sec. Entre ce ruisseau et la chaîne de collines qui, partant du Machéra, Ὄρος τῆς Μαχαιράδος, court de l'ouest à l'est, s'étendent des champs ensemencés de céréales, de vignes et de chanvres, et présentant, des collines au ruisseau, une déclivité peu prononcée. Ce sol, où les eaux ne séjournent pas, est léger et sec, et renferme une nécropole dont on n'a pas encore déterminé les limites.

Une autre chaîne de collines, située au nord de Dali, court parallèlement à la chaîne du sud, presque en ligne droite. Elle prend naissance à quelque distance de l'Aoüs, à Péra, Πέρα Χωρίον, et se termine brusquement, presque à pic, à la hauteur du village de Potamia, à l'est de Dali.

C'est dans ces collines, m'a-t-on dit, à environ deux milles de la ville, que l'on fit, en janvier 1868, les premières découvertes de tombes creusées dans le roc même. La forme de ces tombes est celle d'un cul-de-four d'environ $1^{m},50$ de haut sur $1^{m},80$ à $2^{m},50$ de diamètre. Un trou, percé dans la paroi et à égale distance du plancher et de la voûte, qui est hémisphérique, donne accès à l'intérieur, ne laissant passer que juste le corps d'un homme. Cette entrée se trouve fermée par une pierre plate de $0^{m},60$ à $1^{m},20$. Généralement un étroit et court couloir conduit à la porte. On ne trouve dans ces tombeaux aucune trace de maçonnerie.

Les objets qu'on y a découverts sont : des poteries à raies noires et rouges, entrecroisées et formant des espèces de hachures; des vases vernis ou non, brunâtres ou noirs et sans peintures; des lampes dites romaines, à sujets, et des lampions grossiers en forme de godets, pareils à ceux dont on se sert encore dans l'île; des animaux et des oiseaux de terre cuite, creux et ayant servi de vases; des lances de bronze; quelques coupes de bronze, hémisphériques et unies; enfin une très grande quantité d'ossements.

A 200 mètres de là, au pied d'un mamelon, sont disséminées

des pierres de taille de grand appareil et qui semblent indiquer l'existence d'une ancienne ville, ou village, dont dépendait la nécropole.

Des sépultures identiques furent découvertes au pied des collines du sud, en février 1868, dans des champs que traverse un chemin qui part de Dali, côtoie un petit tertre, et conduit dans les vallées voisines de Lympia et d'Alambra, après avoir traversé la chaîne de hauteurs par une coupure où le dominent, en cet endroit, les deux collines d'Ambelliri.

C'est après les récoltes que les fouilles se font ordinairement. Elles ont commencé à droite du sentier en quittant Dali, dans un champ de vigne et de blé, parsemé de gros cailloux roulés et de rognons de pierre dure et noirâtre.

Les tombeaux, en cet endroit, sont presque tous les mêmes : un couloir d'environ 4 mètres de long conduit à une ouverture fermée d'une dalle de 2 à 3 pieds carrés, et donnant accès dans une grotte en cul-de-four d'environ 7 à 8 pieds de long sur 6 à 7 de large et autant de haut. Les corps sont, soit couchés avec soin le long des parois, soit ramassés pêle-mêle dans un coin et les ossements confondus. A terre sont épars des vases de toutes sortes, dont les ornements caractéristiques consistent en cercles concentriques ou en des lignes rouges et noires entrecroisées, ou en des figures en relief (très rares); peu de vases avec vernis; quelques lampes et lampions.

Je visitai, dans le même terrain, un tombeau trouvé à 2m,50 environ sous terre et d'une remarquable construction : un escalier de vingt marches, de très belles pierres de taille, pratiqué dans un couloir de même appareil, donnait accès à l'intérieur d'une chambre sépulcrale, construite en pierres soigneusement équarries et toutes de même dimension. La voûte, effondrée, était angulaire, ainsi que le montrent les arrachements, visibles sur la paroi du fond. Au centre, je vis un sarcophage violé et brisé. Tout l'intérieur de ce caveau était noirci, et la pierre cal-

cinée en plusieurs endroits, comme si un violent incendie y eût été allumé.

On trouva près du sarcophage deux anses de bronze affectant la forme d'étriers et pourvues, à la partie supérieure de la courbe, d'une sorte de fleur de lis, quelques débris de vases de bronze et une lampe à trois anneaux et à deux becs de même métal.

Dans la partie de ce même terrain qui touche la route, vers Dali, quelques tombes renfermaient des verreries et des bijoux; l'on m'a assuré que les curieux vases à personnages (que je décrirai dans la Céramique de Chypre) proviennent tous, sauf un seul, de ces mêmes sépultures.

Au pied de la colline Est d'Ambelliri, est une chapelle grecque fort délabrée. De ce point au chemin et au ruisseau de Dali, s'étendent des champs où l'on a ouvert des tombeaux, toujours de même genre que les précédents, peut-être un peu plus grands, et qui ont fourni des poteries unies, des verreries plus ou moins irisées, selon la nature plus ou moins calcaire et sèche du terrain, des lampes dites romaines à sujets et à inscriptions, des lampions et des poteries grossières qui ne semblent pas avoir été travaillées au tour. Presque toujours les ossements sont entassés par couches séparées entre elles par de la terre.

L'exploration de ces nécropoles a fait constater ce fait important que, toutes les fois qu'on rencontre dans une sépulture des poteries communes, les verres et les bijoux manquent, et les ossements de plusieurs cadavres sont entassés dans un coin. Ces tombes, dont l'arrangement intérieur dénote de la négligence et de la précipitation, sont vraisemblablement celles des pauvres. Quant à celles des riches, elles sont, bien entendu, en moins grand nombre et caractérisées par des vases peints ou ornés, des verreries et des bijoux, soit funéraires (c'est-à-dire fabriqués exprès et économiquement), soit usuels.

A l'inspection des premiers objets qu'ils tirent des tombes, les

Daliotes savent à quoi s'en tenir sur leur contenu et s'ils doivent continuer à les fouiller. Ils ne se trompent jamais.

Si l'on se dirige vers la chapelle grecque dont j'ai parlé, au pied de la colline Est d'Ambelliri, on se trouve, en faisant quelques pas vers le sud, au bas d'une rampe évidemment factice, d'une pente uniforme, assez raide, et qui permet d'atteindre le double mamelon qui forme le sommet de ladite colline. Cette rampe était-elle primitivement un escalier ? C'est ce que la présence de quelques fragments de maçonnerie m'a fait supposer.

Sur le mamelon de droite se trouvent les restes d'un édifice qui a dû être important. Construit en belles pierres de taille et en moellons, il n'en reste plus que quelques tronçons de mur et une sorte de grande citerne carrée, de bel appareil, au fond de laquelle je remarquai des ouvertures rondes qui me parurent être des orifices de tuyaux. Quelques débris de statues de pierre calcaire jonchent le sol en cet endroit.

Une dépression de terrain ensemencé sépare cet édifice de l'autre mamelon, celui de gauche, distant de 50 mètres environ.

Là se voient également des restes de maçonnerie, dépendances sans doute de l'édifice principal. Le sol est profondément bouleversé et l'on y trouve une immense quantité de figures de pierre cassées, et de débris de statues de terre cuite, le tout appartenant à différentes époques. La grande statue, maintenant au Louvre, publiée par mon frère dans le numéro d'avril 1869 de la *Revue archéologique* [1], provient de là. On y a trouvé aussi des pieds chaussés de brodequins richement ornés et brodés, des mains chargées de bracelets et d'ornements, des têtes de type chypriote (yeux très grands, nez gros, droit et un peu arrondi du bout, bouche petite et sensuelle, petit menton),

* 1. Voir à l'Appendice, V, et pl. XVIII.

portant de curieuses coiffures, le tout en terre cuite, de grandeur presque nature, d'un travail très soigné et ayant appartenu à des statues entières dont on ne saurait trop regretter la perte.

L'autre colline d'Ambelliri, située en face, de l'autre côté du chemin, est plus élevée que sa voisine. De son sommet on domine le chemin, la plaine de Dali, le grand carrefour formé par la rencontre des deux vallées de Lympia et d'Alambra. On gravit la colline par le côté nord, car au sud elle se termine en falaise à pic. Un peu avant d'arriver au piton, on se trouve sur un terrain aplani de main d'homme peut-être, et où le consul de France fit fouiller il y a près d'un an. On n'y trouva que deux ou trois grandes pierres de taille, un trou circulaire peu profond, quelques fragments de bronze et quelques décombres. C'est là que la plaque dite de Dali, la massue, les coupes du cabinet de Luynes et des armes de bronze auraient été découvertes.

Au pied même des collines d'Ambelliri, entre les deux et à l'entrée des vallées voisines de Lympia et d'Alambra, se trouve un petit tertre que longe le chemin. Au pied de ce tertre et au bord du chemin on a découvert, en mars 1869, un amas considérable de statues de pierre de tous genres, de toutes dimensions et toutes de caractère hiératique. Presque toutes étaient brisées. Les têtes de plusieurs étaient entassées dans une vasque ronde en pierre. Un petit chapiteau en pierre, ayant appartenu à une colonnette ionique, gisait à côté. Un buste colossal, fragment d'une statue entière brisée à mi-corps, fut tiré de là. Il est d'un beau travail et d'une conservation hors ligne. Il semble appartenir à l'âge de transition du v^e^ siècle avant J.-C., âge caractérisé par la symétrie et les détails du costume, la régularité des boucles de la barbe, de la coiffure, par les yeux encore taillés en amande et un peu relevés, le nez droit, le menton moins pointu que dans les figures d'art archaïque, la bouche plus hori-

zontale, c'est-à-dire moins relevée par le rictus des figures plus anciennes.

Encouragé par ces belles trouvailles, M. Lang donna une impulsion vigoureuse aux fouilles, et son intelligente persévérance vient d'être récompensée, il y a deux mois, par la découverte de substructions importantes, de deux autres vasques de pierre, d'un grand nombre de statues, de débris de colonnes et de neuf inscriptions sur marbre, dont six phéniciennes, une grecque, une chypriote de huit lettres et qui paraît complète, et une bilingue, phénicienne et chypriote. Le texte phénicien se compose de cinquante lettres en trois lignes, et est très mutilé. Le texte chypriote, presque entier et en très beaux caractères, se compose de cent lettres en quatre lignes. Quelques pierres calcaires, rongées par le temps, portaient aussi des inscriptions presque exclusivement chypriotes et reconnaissables seulement à quelques caractères encore visibles çà et là.

Les inscriptions sur marbre sont fort rares à Chypre. Cette matière manque dans l'île, et les Chypriotes semblent ne l'avoir connue que fort tard et par les Phéniciens.

M. Lang trouva aussi des bronzes qui sont pour la plupart des statuettes de caractère égyptien, sauf une, de travail grec et représentant un athlète nu; des ornements d'émail bleu ou blanc, paraissant avoir appartenu à des colliers, de petites figures grotesques de même matière, des verreries presque toutes brisées, des débris de vases grecs à peintures noires, genre de Vulci [1].

. . . . . .

[2] On a trouvé à Dali, à la chapelle d'Ambelliri, des os d'animaux, des dents de chameau, des os de mouton, des parcelles

* 1. L'on a reproduit, planche I, le plan de ces fouilles tel qu'on l'a retrouvé dans les papiers de l'auteur.

* 2. Fragment inédit retrouvé dans les papiers de l'auteur.

de charbon et même, m'a affirmé M. Lang, des os de nouveau-nés.

Les belles têtes de terre cuite viennent presque toutes de la chapelle de la colline occidentale d'Ambelliri. On y a trouvé encore des pieds de terre cuite d'un beau travail et remarquablement chaussés, ainsi qu'un grand nombre de statues de toutes époques, grecques, chypriotes, même romaines.

Le temple d'Ambelliri était dédié à Apollon Amycléen. Il était entouré de tombeaux, et proche de la colline (orientale) où l'on a trouvé la plaque de la collection de Luynes, les armes et les coupes. Ce lieu, qui, contrairement à l'opinion reçue, n'était pas un champ de bataille, était un endroit consacré, et il y avait peut-être là un temple.]

## § 4. — LYMPIA (Ὀλύμπια), ALAMBRA (Ἀλάμπρα).

Le chemin qui, de Dali, va vers le sud, passe entre les deux collines d'Ambelliri et se bifurque dans une sorte de carrefour où aboutissent deux vallées. Celle qu'on a devant soi conduit à Lympia, celle de droite, à Alambra. Dans la première, à 600 mètres environ d'Ambelliri, à gauche, sur la déclivité que forme la base d'un contrefort, on mit à jour une nécropole. Même genre de tombeaux que dans la plaine de Dali. On en a tiré des pots et des verreries. Mon frère y fit fouiller et ne trouva rien qu'un massif de pierres de taille et un fût de colonne cannelée, brisée par le milieu.

Sur la déclivité de la base des collines opposées, à droite, est une autre nécropole plus importante. Elle est située à 800 mètres environ de la première. Même genre de tombes, d'où l'on a tiré : des poteries à cercles concentriques, à traits croisés, des lampions, des verres, des poteries grossières et d'un caractère primitif, des lampes gréco-romaines, des bijoux et plusieurs

stèles rondes, en forme de petits fûts de colonnes, ornées de moulures et portant des inscriptions qui finissent toutes par la rubrique XPHCTϵ XAIPE.

Une de ces tombes présentait une particularité remarquable. Elle était dallée. Sous les dalles, on rencontra un autre tombeau dont l'entrée s'ouvrait juste au-dessous de celle de l'autre. On trouva dans ces deux réduits des ossements et douze pièces de verre épais, d'un blanc verdâtre, travaillé à la meule et portant, fondues avec lui, des lentilles de verre bleu tirant sur le violet, placées symétriquement sur la paroi des vases qu'elles ornaient. Ces vases consistent en coupes coniques ou cornets sans pied, tasses hémisphériques, assiettes, etc. Ces pièces sont les seules de ce genre découvertes jusqu'à présent, et on ne les a trouvées que là.

On n'a point fouillé dans la vallée voisine d'Alambra, mais les terrains en pente qui se trouvent au pied des collines et quelques tumulus isolés donneraient, je pense, avec des travaux bien conduits, d'intéressants résultats.

Les tombeaux de la plaine de Dali appartenaient à la cité et aux villages voisins. Ceux de la vallée de Lympia dépendaient vraisemblablement d'une autre ville. Où était cette ville? je ne saurais le préciser. Toutefois, en partant, avec mon frère, de la nécropole où l'on a trouvé les stèles et nous dirigeant vers Lambra, sans suivre les sentiers tracés, nous gravîmes une colline qui se trouve au point d'intersection des deux vallées et forme un musoir qui les domine toutes deux. Le sommet et le flanc de cette hauteur étaient couverts d'une grande quantité de grosses pierres qui sentaient d'une lieue leurs décombres d'édifices antiques. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que rien n'indique que la présence de ces pierres soit due à un éboulement venu d'un lieu plus élevé ou à un accident géologique.

## § 5. — AUTRES LIEUX DE DÉCOUVERTES.

A Hagi Héracliti, Ἅγιος Ἡρακλείτης (l'ancienne Témessus), à l'entrée d'une vallée dont la Machéra forme le fond et où l'on recueille de la terre verte, existaient de riches mines de cuivre. On y voit encore des ruines importantes et très étendues. Je ne les ai point visitées. Près de là sont des nécropoles qui ont donné des verreries et, m'a-t-on dit, beaucoup de médailles.

A Péra, Πέρα, village situé au nord-est de Témessus, à l'entrée de la plaine de Dali, on a découvert aussi des tombes, et, il y a quelques années, une grande statue de bronze. Les habitants la cassèrent, s'en partagèrent les morceaux et les vendirent à Nicosie 2 piastres et demie l'oque.

A Salamine, on trouve des médailles. A Tricomo, dans le Carpas, on a trouvé des statues. Sur la côte nord de l'île, au Carpas, vers le cap Saint-André, au lieu nommé Ἀκτὴν Ἀργίων, la présence de nombreux débris, tombeaux, statues, colonnes, promet une riche moisson aux fouilleurs.

A Cérinia, Morphou, Chrysocou, sur la côte, à Tembria et Nicosie, dans l'intérieur, aucun coup de pioche ne serait donné en vain.

Chypre est une terre pour ainsi dire vierge, qui réserve à l'archéologue les découvertes les plus intéressantes et les plus inattendues. Centre d'un admirable culte, toutes les nations du continent voisin s'y sont donné rendez-vous et y ont laissé leurs traces. Au milieu de tant de débris divers, les monuments de style chypriote se reconnaissent à leur originalité typique, et font désirer de connaître davantage une île si peu explorée.

Il est extrêmement difficile, sinon impossible, d'arriver à savoir au juste à quel endroit tel morceau a été trouvé. La méfiance des Chypriotes est si grande, leurs réponses sont si

tiques, qu'on ne peut rien dire de certain, surtout lorsqu'il s'agit d'objets précieux. Dans l'énumération descriptive des monuments, j'indiquerai leur provenance probable et je n'affirmerai rien que sur preuves convaincantes ou d'après les témoignages dignes de foi.

L'ensemble des antiquités découvertes dans ces trois dernières années peut se diviser en huit classes :

A. *Céramique* (1).
B. *Figures de pierre.*
C. *Figures de terre cuite.*
D. *Bronzes.*
E. *Bijoux.*
F. *Numismatique et glyptique.*
G. *Épigraphie.*
H. *Monuments divers.*

(1) Cette classe seule a pu être l'objet d'une étude d'ensemble, dont on a retrouvé une esquisse dans les papiers de l'auteur. On la donnera plus loin à l'Appendice, I.

CHAPITRE DEUXIÈME

# GOLGOS

## I

## LES SANCTUAIRES CHYPRIOTES[1]

### § 1. — REMARQUES GÉNÉRALES.

Avant d'énumérer et de décrire les monuments des huit classes mentionnées précédemment, je compléterai mes études préliminaires par des notices spéciales sur les temples de Golgos, Dali, Pyla et les tombeaux avoisinants[2].

Afin d'éviter les redites, voici les généralités applicables aux monuments susdits et, je pense, aussi à ceux qu'on découvrira plus tard.

Les sanctuaires chypriotes sont, à l'inverse de ceux de Phénicie, situés dans les vallées, dans des lieux bas où l'humus, d'une plus grande épaisseur que sur les hauteurs, assurait

* 1. *Revue archéologique*, XXII, p. 361 et suiv. (1870-1871). Le mémoire est daté du 22 novembre 1871.

* 2. Comme on le sait, une mort prématurée a empêché l'auteur d'exécuter à la lettre le programme qu'il s'était tracé. Seuls les sanctuaires de Golgos ont pu être décrits par lui avec quelque détail.

l'existence d'une végétation abondante qui contribuait à rendre les abords du temple frais et salubres. On peut regarder comme relativement récents et contemporains des dominations phénicienne ou grecque les édifices religieux dont les *ruines* se rencontrent sur les hauteurs. Par la consécration des forêts attenantes, forêts peuplées d'oiseaux et surtout de colombes (Athén., XIV), ils empêchaient le déboisement des cimes et, par suite, le tarissement des sources fertilisatrices du pays[1].

Les temples chypriotes avaient ainsi, comme les temples phéniciens, un côté éminemment utilitaire.

Ils sont entourés de nécropoles. On remarque la même chose dans certaines localités de Phénicie, notamment à Palæbyblos (*Sarba-Djouni*, près de Beyrouth), où le seul temple phénicien presque intact qui existe encore est entouré d'une multitude de tombeaux taillés dans le rocher[2]. L'ensevelissement autour des sanctuaires contribuait à augmenter la vigueur de la végétation environnante et assurait aux cendres des morts un repos et un respect inviolables[3].

1. [Quelques sanctuaires toutefois étaient situés sur des hauteurs (à Dali par exemple, sur l'une des deux collines d'Ambelliri), qui alors devaient être boisées.

*....Foium gremio dea tollit in altos*
*Idaliæ lucos.* (Virg., *Æn.*, I, vers 692.)

Il est probable que c'est le site seul, boisé, qui fit l'importance d'Idalie. Servius, en effet, dit : « Idalium Cypri nemus est in quo oppidum breve ; ut paullo poste Idaliæ lucos. » De plus, une rivière, affluent du fleuve Pidæus, arrosait le vallon et assurait à tout le territoire environnant une fertilité qu'il possède encore. Autrefois comme aujourd'hui c'était l'*Idalium frondosum* de Catulle (Carm. LXV, *épithalame de Pélée*, vers 96).] (* Note retrouvée dans les papiers de l'auteur.)

* 2. Voir Deuxième partie, IV.

3. [La forme générale des tombes chypriotes est celle-ci : Grotte à fond en cul-de-four. Hauteur, 5 à 7 pieds ; largeur, 6 à 12. La porte s'ouvre à égale distance du plancher et de la voûte ; demi-circulaire, elle laisse juste passer le corps d'un homme et est toujours fermée par une pierre plate de 6 à 8 pieds de surface. Parfois un étroit couloir conduit à cette entrée.

Ces tombes sont toujours situées à la base de collines dans des terrains dont la déclivité assurait la sécheresse. Dans les terrains purement calcaires, le sol est d'une siccité à peu près absolue. Aussi les verreries qu'on en tire sont-elles peu ou point irisées.] (* Note retrouvée dans les papiers de l'auteur.)

A Golgos, Dali, Pyla, les ruines des temples consistent en lignes de soubassement de maçonnerie dessinant les contours de l'édifice. Peu ou point de décombres, jamais de traces de hauts murs. A Dali, un tronçon d'une muraille percée de fenêtres et bâtie de grosses pierres de taille est d'une époque postérieure, grecque probablement, et n'a point fait partie du sanctuaire primitif. Dans l'intérieur de l'enceinte on trouve des chapiteaux, colonnettes, socles, restes de portes, dalles, piédestaux de statues, fragments d'architecture, statues, ex-voto, bas-reliefs, inscriptions et graffiti, bronzes, vases, médailles, ustensiles divers, le tout généralement en très bon état.

On ne voit point de traces d'édifice à la surface du sol. *Tous* les débris sont enfouis.

L'intégrité des parements, l'absence de décombres, les assises de maçonnerie basses et de même niveau dessinant le plan du temple, la conservation parfaite des objets découverts, la couche de terre fine qui recouvre le tout, amènent à supposer que les sanctuaires étaient bâtis comme les maisons chypriotes d'aujourd'hui, en briques crues ou mattons sur soubassements de maçonnerie. Les tremblements de terre, le fanatisme chrétien, d'autres causes peut-être, ont renversé les statues et tout le reste, et fait écrouler, par dessus, les murs de terre séchée qui, en se pulvérisant, ont conservé tous les débris sous une épaisse couche de poussière.

L'emploi de la brique crue était, comme aujourd'hui, préféré parce que la fabrication en est très simple, ne nécessite point de construction difficile de fours à brique, économise le combustible et évite ainsi des abattis d'arbres trop considérables; enfin, parce que l'on peut construire rapidement des murs de forte épaisseur, frais l'été, chauds l'hiver, toujours secs et sains à habiter. La bâtisse en mattons était donc et est encore une nécessité de climat, et cependant ni la pierre ni la chaux ne font défaut dans l'île.

Le temple seul de Paphos était hypèthre et l'autel de Vénus à découvert[1]. Je suppose donc que les autres sanctuaires de Chypre avaient une toiture, laquelle ne différait guère de celle des maisons actuelles. Celle-ci consiste en chevrons soutenus par des poutres (ces bois sont quelquefois en grume) et recouverts d'abord de nattes ou de roseaux, puis d'une épaisse couche de terre tassée (20 à 30 centimètres), parfaitement imperméable, formant terrasse et se couvrant, au printemps, de gazon et de fleurs.

Les temples étaient dallés en calcaire de Chypre. Les dalles ont environ 10 centimètres d'épaisseur.

Dans chaque temple, les dieux étrangers avaient leur chapelle comme les saints dans les églises chrétiennes. Les divinités adorées de préférence en compagnie de la grande déesse sont : Apollon, Hercule, Diane. On a trouvé aussi beaucoup de monuments relatifs au culte du cyprès, qui se rattache au mythe de Cybèle.

Les sanctuaires chypriotes n'ont pas changé de place pendant tout le règne du paganisme et ont conservé leur aspect primitif : un simple clos ou une cabane de mattons couverte de clayons et de terre. Les éléments d'architecture qui les ornaient révèlent les uns l'influence de l'art assyro-phénicien, les autres celle de l'art grec; ils n'appartiennent pas au plan primitif et ont été ajoutés au monument déjà construit. Plus tard enfin, la chapelle primitive, que l'affluence des pèlerins avait rendue insuffisante, fut agrandie ou entourée d'édifices qui lui servirent de succursales.

1. Cette particularité a été, pour ce seul temple de l'île, remarquée des anciens, qui prétendaient même que la pluie ne mouillait jamais l'autel. (Parisot, *Biog. univ. mythолog.*, art. *Vénus*.) * Pline, liv. II, ch. C, xc. [« Celebre fanum habet Veneris Paphos in cujus quamdam aram non impluit. »] (* Citation ajoutée par l'auteur dans une note manuscrite.)

## § 2. — LES SANCTUAIRES DE GOLGOS.

Dans la nuit du 6 au 7 mars 1870, on vint avertir le général Palma de Cesnola, consul des États-Unis à Chypre, que des paysans, en travaillant dans un vallon aux environs d'Athiénau, avaient rencontré une portion de statue colossale et d'autres plus petites. Le consul se transporta immédiatement sur les lieux, constata l'importance de la découverte, loua tout le champ où les fouilles avaient commencé, et donna au plus intelligent de ses ouvriers ses instructions pour déblayer complètement et avec grandes précautions les monuments enfouis.

Les collines ou plutôt les ondulations très accentuées de terrain qui environnent et dominent l'emplacement des fouilles avaient déjà été explorées.

Les gens d'Athiénau, trouvant plus de profit à vendre des antiquités aux amateurs de Larnaca qu'à cultiver leurs champs, avaient rencontré là, sous leur pioche, des tombeaux qui leur avaient fourni des verreries grecques, des bijoux et des terres cuites. Quand la nécropole ne leur donna plus rien, ils allèrent dans le vallon.

Lorsque je visitai Golgos au mois de mai 1870, je pus m'assurer que les fouilles avaient été faites dans deux endroits différents. Arrivé par l'ouest, je m'arrêtai au milieu d'un terrain bouleversé par des excavations récentes. M. de Cesnola, qui m'accompagnait, me dit qu'en cet endroit on avait trouvé des statues rappelant, pour la plupart, le style égyptien quant aux costumes et aux attitudes, mais non quant au type; qu'il avait tout lieu de croire qu'il avait existé là un temple circulaire et fort ancien, abandonné ou détruit plus tard, et que beaucoup de ses statues et ornements avaient dû être trans-

férés dans un édifice plus moderne, sa succursale, qui était devenu bientôt en quelque sorte la paroisse métropolitaine de Golgos. Cette hypothèse était, selon lui, corroborée par l'absence dans le vieux sanctuaire de statues en bon état, celles qu'on y trouva étant plus ou moins frustes ou brisées, de pièces de style plus moderne et de la belle époque, de bas-reliefs, inscriptions, ex-voto comme on en trouva dans l'autre temple; enfin par la découverte dans celui-ci d'un torse de très vieille statue, nue, creusé en alvéole carrée et destiné à servir de piédestal.

Nous franchîmes, à l'ouest, une ondulation de terrain qui séparait les deux champs de fouilles, distants entre eux d'environ 200 mètres, et nous mîmes pied à terre sur un sol profondément bouleversé et retourné par les hommes de M. de Cesnola.

Découragés sans doute dans leurs recherches au vallon voisin, les paysans avaient attaqué une portion de champ contiguë à celle où, peu d'années avant, M. de Vogüé avait fait faire des excavations dont les déblais existent encore.

Ces excavations n'avaient donné que des résultats médiocres. Elles n'avaient eu lieu que sur un espace très restreint et dans la direction oblique du sud à l'ouest. Les paysans espéraient qu'en travaillant, dans la direction du sud au nord, le sol vierge d'à côté, ils seraient à peu près payés de leur peine. Ils ne furent pas déçus, et dès les premiers coups leurs outils rencontrèrent le beau colosse dont la gravure est ci-jointe (pl. II et III).

Un an auparavant, les fouilles du temple de Dali avaient commencé de même par la découverte d'un colosse, et M. Lang, encouragé, avait donné aux travaux une impulsion qui amena la trouvaille de trésors archéologiques d'une extrême importance. M. de Cesnola, à l'exemple de son devancier, résolut de savoir le plus tôt possible à quoi s'en tenir sur la valeur de ce nouveau *placer*, et cinquante hommes furent mis à l'œuvre.

Un déblayement progressif fit bientôt mettre à jour une ligne de maçonnerie que je ne pus voir malheureusement, M. de Cesnola m'ayant dit que les ouvriers l'avaient recouverte de terres; cette ligne de maçonnerie, qui délimitait probablement l'édifice construit là, formait un carré long de $18^{m},20$ environ sur $9^{m},10$ de large. Une porte de 9 pieds anglais de large était pratiquée au nord, non point sur le grand axe du carré, mais reportée vers l'ouest. Sur la face est, une autre porte de 8 pieds anglais était également percée plus près du mur sud que du petit axe du temple.

Toutes ces données m'ont été fournies par le plan que M. de Cesnola me communiqua et me permit de reproduire. (Fig. 1.)

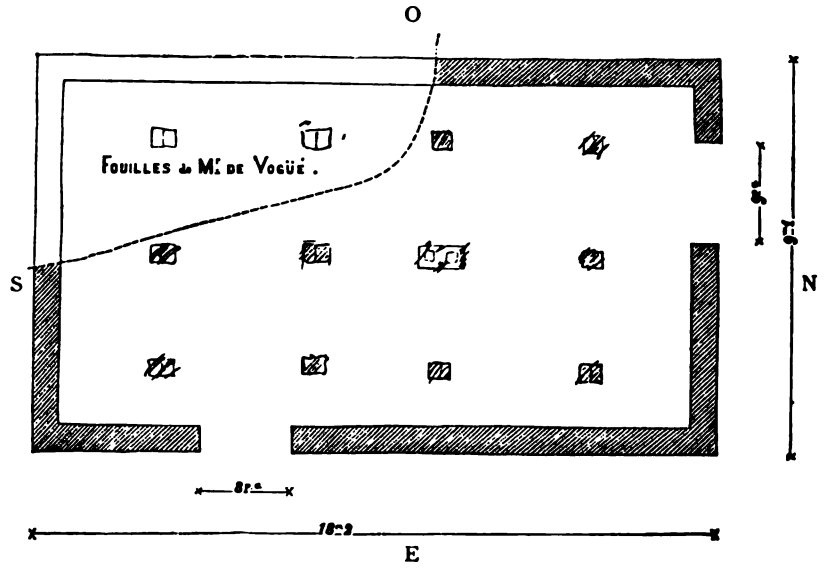



Fig. 1.

Je pris rapidement une vue du site. Le temple était parfaitement orienté; ses petits côtés regardent le sud et le nord. Lorsqu'on s'adosse à la façade septentrionale, on a devant soi

l'entrée du petit vallon; plus loin, au nord-ouest, à 500 mètres de distance environ, des ruines éparses qu'on croit être celles de l'antique Golgos; dans le lointain la plaine de la Messaorée, et au dernier plan les sommets de Cérines qui se continuent à l'est jusqu'au Carpas. Vers le nord-est est Athiénau; au sud, le fond du vallon; à droite et à gauche, des collines peu élevées où, comme je l'ai dit, des tombes ont été ouvertes.

Je vis et dessinai une multitude de débris curieux dont le général fit transporter plus tard quelques-uns à son logis de Larnaca. Près de la porte nord je mesurai trois fragments d'arc, un petit tronçon de colonnette dorique non cannelée, avec son chapiteau (fig. 2) de $0^m,13$ de hauteur; l'abaque carré a $0^m,31$ sur chaque face; à côté était un cube de pierre de $0^m,23$ de haut sur $0^m,55$ de côté, creusé d'une alvéole ronde de $0^m,37$ de diamètre, et où la base de la colonnette était peut-être encastrée; une longue pierre de $0^m,45$ de haut sur $1^m,54$ de long et ornée d'un bandeau saillant décoré de petites guillochures; une autre pierre haute de $0^m,23$ et garnie d'un rebord. Ces pierres faisaient peut-être partie de la maçonnerie du soubassement.

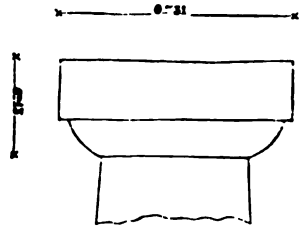


Fig. 2.

J'ai vu à Larnaca, au consulat américain, deux chapiteaux curieux que M. de Cesnola me dit avoir été apportés de Golgos et qui peut-être viennent de l'ancien temple, le plus primitif des deux du moins, bien certainement. Celui-ci (fig. 3) se com-

pose d'un abaque carré de o$^{m}$,57 de côté, et d'un hémisphère un peu allongé, portant sur tout son pourtour des cannelures peu profondes et serpentant verticalement, depuis l'alvéole ronde pratiquée à la base et que l'on coiffait sur le sommet du fût,

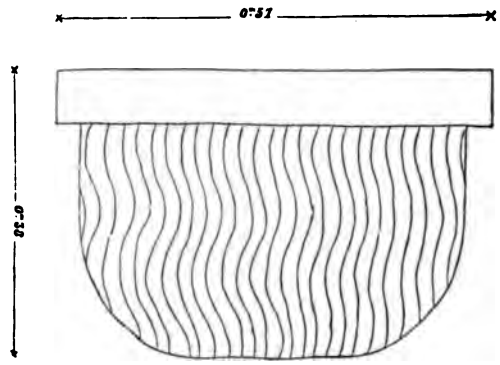



Fig. 3.

jusqu'à l'abaque lui-même. L'autre chapiteau, plus petit, est haut de o$^{m}$,29 (fig. 4). Comme le précédent, il est en pierre calcaire. Sa moitié supérieure est un tronc de pyramide renversée, carrée et dont la base a o$^{m}$,31 de côté. Chacune des faces est encadrée d'un bandeau plat et divisée par deux baguettes, ou trois bandes horizontales, superposées et ornées de zigzags en relief. La moitié inférieure est circulaire et se compose de huit rameaux qui, en contact par leurs sommités avec l'abaque, se recourbent gracieusement en rappelant ainsi les bouquets épanouis des acanthes corinthiennes. Il se pourrait que ce chapiteau vînt du grand temple ou même des ruines de Golgos. Je ne sais rien de précis là-dessus.

Au milieu de l'enceinte je vis, renversé, un cône de pierre grise, dont le sommet avait été brisé et qui ne mesurait plus que o$^{m}$,65 de haut. La base avait o$^{m}$,39 de diamètre et la stabilité en était assurée par un évidement. Intact, le monument devait avoir un peu plus d'un mètre. Le travail en est très soigné. La

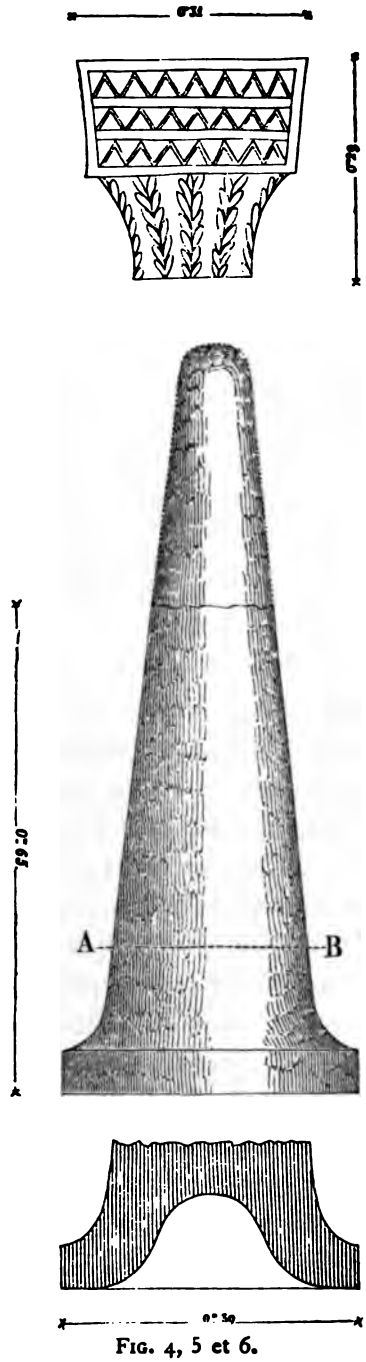



FIG. 4, 5 et 6.

figure 5 représente le cône. La partie figurée depuis la cassure jusqu'en haut est de restitution. La figure 6 représente la base avec son évidement, d'après une coupe verticale pratiquée seulement à partir de A B. On ne trouve point aux environs la pierre dont il est fait. Celle-ci a donc dû être apportée de loin. Nul doute, selon moi, que ce cône n'ait été le simulacre de la Vénus Golgia. Celle-ci était évidemment la même que la Vénus Paphia, adorée sous cette même forme conique et dont le culte fut apporté à Golgos par Golgus, fils de Vénus et d'Adonis (Pausanias, VIII, 5).

Outre cette pierre, mon guide me montra tout à côté, et ayant dû occuper à peu près le centre de l'édifice, un piédestal double

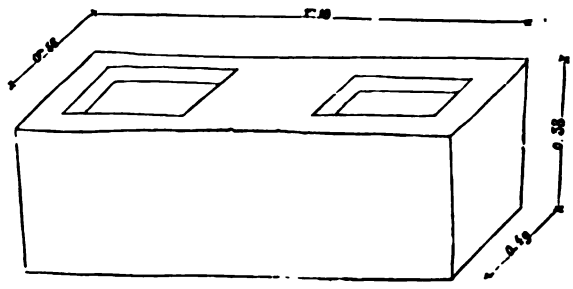


Fig. 7.

en pierre calcaire, long de $1^{m},16$, haut de $0^{m},38$, large de $0^{m},49$ à la base, de $0^{m},56$ en haut, et portant deux alvéoles carrées dans lesquelles étaient encastrés jadis les socles de deux statues, colossales probablement, et adossées comme l'étaient généralement toutes les statues chypriotes, dont la partie postérieure est ou à peine dégrossie ou tout à fait plate (fig. 7). M. de Cesnola me dit avoir compté ainsi douze piédestaux doubles disposés en quatre rangs et point pareils. Cela suppose vingt-quatre statues importantes ornant le sanctuaire. D'autres statues plus petites étaient placées vraisemblablement parmi les colosses, car on a trouvé des piédestaux disséminés çà et là et de toutes grandeurs,

quelques-uns assez petits, certains même portant des inscriptions en langue chypriote.

Je mesurai quelques-uns de ces piédestaux intacts que le général de Cesnola avait fait transporter à Larnaca. L'un avait o$^{m}$,23 de haut et o$^{m}$,29 sur o$^{m}$,3o de côtés. L'alvéole, formant un carré long, a été creusée plus près d'un bord que de l'autre. Un autre bloc a les quatre pans évidés et formant un évasement de la base à la partie supérieure. Il a o$^{m}$,3o de haut, o$^{m}$,51 de côté à la partie supérieure et o$^{m}$,41 à la base, et présente cette particularité que l'un des bords de l'alvéole est garni de quatre trous carrés; deux autres existent latéralement. Ces six trous

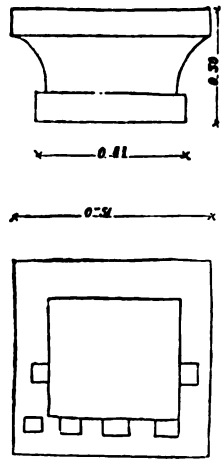


Fig. 8 et 9.

ont été, je pense, pratiqués après coup et garnis de tenons de bois ou de pierre dure destinés à assujettir la base endommagée d'une statue ou à donner plus de fixité à une figure trop haute (fig. 8 et 9). Enfin un piédestal de même genre mesurait o$^{m}$,215 de haut sur o$^{m}$,24-o$^{m}$,26 de côtés.

Le sanctuaire était peuplé d'une très grande quantité de statues de toutes tailles. Plusieurs étaient colossales; beaucoup

étaient tombées la face en avant et s'étaient brisées en gros fragments faciles à rajuster. Les plus grandes gisaient auprès de leur piédestal.

On avait suspendu aussi aux murs des tableaux gravés ou sculptés sur plaques de pierre, quelques-uns accompagnés de longues inscriptions chypriotes, et des ex-voto travaillés de même; les lambris, à l'intérieur, étaient formés par une suite de tableaux sculptés sur pierre, en relief peu saillant. Un fragment que M. de Cesnola conserve dans son musée représente Hercule et les troupeaux de Géryon. Je suppose donc que les tableaux se rapportaient pour la plupart aux principaux traits de la vie d'Hercule, à ses douze travaux. Ces sculptures sont traitées à la façon des bas-reliefs assyriens.

L'on trouva mille débris d'ustensiles, etc., objets ayant servi au culte et que nous décrirons en temps et lieu. Enfin l'on mit à jour le dallage du temple, fait de beaux carrés de calcaire de Chypre et épais de $0^{m},10$.

Avec les données qui précèdent, il est possible, je pense, de faire une restitution idéale du temple de Golgos. Il était construit en briques séchées au soleil ou mattons, formant quatre murs, dont la base était assise sur les pierres à rebords du soubassement. Ces murs étaient revêtus d'un crépi blanc ou de couleur et imperméable à la pluie. Au nord et à l'est, peut-être aussi à l'ouest, des portes qui furent ornées, plus tard sans doute, de colonnettes doriques remplaçant les primitifs chambranles de bois. Des piliers soutenaient à l'intérieur un toit qui était à double pente très peu sensible, vu la largeur de l'édifice; il formait ainsi terrasse, comme les toits chypriotes actuels. Ce toit se composait de pièces de bois très rapprochées; par-dessus, des nattes et des roseaux recouverts d'une couche épaisse de terre battue, aussi imperméable à l'humidité qu'aux ardeurs du soleil.

L'extérieur du temple de Golgos devait donc être fort modeste.

A l'intérieur, peu éclairé, une foule silencieuse et immobile de personnages de pierre, de toutes grandeurs, et [illegible] de [illegible] [illegible] le [illegible] [illegible] de [illegible] [illegible]. Des [illegible] de pierre en forme d'[illegible] et à [illegible] [illegible] [illegible] dans les [illegible] les [illegible] [illegible] [illegible] aux [illegible] où les [illegible] [illegible] dont [illegible] étaient garnis. Des [illegible] bizarres ornaient le pourtour de l'édifice, dans lequel la lumière se répandait sur les [illegible] [illegible].

Parmi les plus grandes statues, la plus belle de toutes peut-être, et une des plus remarquables par sa taille (3 mètres), était placée au milieu de l'édifice. C'est elle que les fouilleurs découvrirent dans la nuit du [illegible] mars, et que, grâce à de minutieuses précautions prescrites par M. de Cesnola, on exhuma dans une intégrité pour ainsi dire parfaite. Le colosse était brisé en trois morceaux : la tête et les pieds étaient séparés du corps. L'un des deux attributs, une colombe, fixé au poing par des chevilles de bois, fut retrouvé peu après. Les bras avaient été travaillés séparément et ajustés également par de grosses chevilles de bois, qui furent facilement remplacées. Deux des doigts de la main droite avaient été brisés.

La gravure ci-jointe (pl. II et III) est la reproduction très exacte de ce magnifique morceau.

La coiffure consiste en demi-fuseaux, dont la réunion forme un bonnet s'ajustant bien sur la tête. Le cimier est une tête d'animal, peut-être de lion ; le tout rappelle le bonnet phrygien.

Une rangée de mèches frisées rondes et symétriques couvre le front. Une triple bandelette gaufrée ou une triple mèche de cheveux ondulés et à brins séparés tombe de la coiffure sur chaque épaule.

La figure a le type chypriote : gros yeux à fleur de tête, nez droit et fort terminé en pointe d'œuf, bouche petite, lippue et sensuelle, jadis colorée en rose, menton rond et peu proéminent, ce qui indique peu d'énergie.

Au cou, un collier ou plutôt une sorte de hausse-col bordait la tunique et se divisait en deux zones superposées, dont l'ornementation est caractéristique : dans la première zone est un rang de douze croix grecques cantonnées de points et peintes en rouge; dans la zone inférieure il n'y a que onze de ces croix.

Le vêtement se compose d'une draperie dont les plis, traités d'une manière symétrique, peu large et tout à fait archaïque, semblent plutôt gravés que sculptés, tant est faible leur saillie. Cette draperie se relève sur les deux bras, aux coudes, tombe de chaque côté du personnage, en plis pressés, et couvrait une robe. Celle-ci est à découvert à partir de la ceinture. Le bas de cette robe est orné d'une zone de broderie distante d'un pied environ du bord inférieur. A partir de la broderie, l'étoffe tombe sur les pieds nus, raide et droite, en formant des plis réguliers simulant des godrons.

Le vêtement, selon la coutume, avait dû être rehaussé de rouge. Je n'ai vu de trace de couleur qu'au hausse-col.

Les deux bras sont nus et tendus en avant. La main droite tient une coupe hémisphérique à pied. L'autre tient une colombe, dont la partie antérieure fait face au spectateur; le corps de l'oiseau est fixé sur le poing et la queue sur l'avant-bras, au moyen de deux chevilles carrées; les pattes se voient entre les doigts qui les retenaient. Les ailes sont un peu relevées le long du corps comme sur le point de s'éployer tout à fait.

Les pieds de la statue reposent sur une base carrée.

La statue est intacte, pour ainsi dire, car deux doigts seulement manquent à la main qui tient la coupe.

On sent, à regarder cette œuvre attentivement, qu'elle est vraie, et par conséquent belle et d'un incontestable mérite comme art, qu'elle exprime une réalité disparue et n'est point le produit d'une fantaisie d'artiste. C'est un portrait, comme l'étaient du reste toutes les figures de pierre trouvées dans les temples, et

représentant, je pense, des individus qui avaient voulu, en se plaçant en effigie autour de la divinité, lui consacrer pour ainsi dire leur propre personne.

La coupe de libations et la colombe, animal consacré à Vénus, indiquent selon moi un personnage sacerdotal. Les autres statues m'ont paru toutes porter ce caractère, et cela me porte à croire que le costume sacerdotal était de rigueur pour les statues votives.

La façon dont les plis du costume sont agencés et traités dénote l'époque grecque. La raideur hiératique de la pose, l'archaïsme des détails, la physionomie placide et béate, le léger rictus des lèvres, le manque de science anatomique dans les parties nues, indiquent une époque contemporaine de celle du colosse de Dali, un peu plus soigné d'ailleurs comme exécution; peut-être même la figure de Golgos est-elle antérieure. Cela nous reporterait au v[e] siècle avant J.-C.; et si l'on admet que le colosse de Golgos n'avait point été primitivement dans le temple voisin, et que par son style, plus archaïque que celui de presque tous les objets trouvés au même lieu, il est un des premiers de ceux qui ornèrent le grand temple au lendemain même de son inauguration, on pourrait assigner au sanctuaire neuf l'âge même de la statue et fixer au commencement du v[e] siècle l'abandon de l'ancien temple.

La tête colossale, dont la gravure accompagne sur la pl. III la reproduction agrandie de la tête du prêtre à la colombe, et que M. de Cesnola me dit avoir été trouvée dans le second temple, serait contemporaine de la statue précédente, peut-être plus ancienne à cause de la façon sommaire et tout égyptienne dont la barbe est traitée. Elle viendrait, dans ce cas, du vieux sanctuaire, malgré son poids énorme et la taille de 8 mètres du personnage tout entier.

Cette tête a plus d'un mètre de haut. Elle est coiffée d'un bonnet ovalaire terminé par une pointe; deux jugulaires sont

relevées contre le bonnet. Les yeux, en amande, sont à fleur de tête, le nez droit et en pointe d'œuf, la bouche petite et les lèvres accentuées. Le tout est d'un style très archaïque et d'un type identique à celui de la première statue.

Ce colosse était probablement costumé à l'égyptienne : tunique ou justaucorps collant, bras nus ramenés le long du corps ou repliés dans les poses consacrées; les jambes droites et réunies, ou dans l'attitude de la marche. Vu ses dimensions, il devait être placé hors du temple, peut-être devant une porte.

## § 3. — CONCLUSIONS [1].

Dans le numéro de mai 1872 de la *Revue archéologique* a été insérée, au chapitre des Nouyelles archéologiques, une lettre rectificative concernant mon dernier article sur Golgos [2]. Cette lettre était datée de Larnaca [3]. L'auteur, M. Lang, résidant en l'île, a pu suivre, depuis le premier jour de la découverte, tous

* 1. *Revue archéologique*, XXIV, p. 221 et suiv. (1872).

* 2. Correspondant aux paragraphes précédents 1 et 2.

* 3. L'on croit utile d'en reproduire ici la teneur :

« Cher Monsieur,

« Je viens de lire attentivement, et avec beaucoup d'intérêt, votre article de la *Revue archéologique* touchant les fouilles récentes faites par le général de Cesnola, près d'Athiénau en cette île. Votre inviolable respect de la précision en matière archéologique m'étant connu, j'ai cru devoir, à cause de cela, vous donner quelques renseignements positifs sur les première et seconde excavations mentionnées par vous, pages 3 et 4 de votre tirage à part. (Livraison de décembre 1871.)

« Établir nettement les faits qui se rapportent à ces deux fouilles est, à mon sens, chose extrêmement importante, et j'ai toujours regretté que M. de Cesnola ait cru devoir mêler ensemble les objets des deux temples, comme s'ils provenaient d'un seul, afin de créer ainsi *le temple de Golgos*.

« Pour rendre plus claires les remarques qui vont suivre, j'appellerai les fouilles que vous avez vues tout d'abord en arrivant par l'ouest : *le premier temple*, et celles dont vous donnez le plan, page 5 : *le second temple*.

« Les gens d'Athiénau découvrirent *le premier temple* le 6-7 mars 1870, et la

les travaux faits aux temples de Golgos. Il a été, pour ainsi dire, témoin oculaire des fouilles; il a constaté leurs résultats et pu établir, d'une façon presque indubitable, l'origine des monuments qu'on en a tirés. Ses assertions donc méritent pleine confiance.

Cinq points ressortent de cette lettre (ils y sont nettement formulés) :

1° Il y avait deux temples;

2° Le plus ancien (celui qu'on me dit avoir dû être circulaire) est le premier qu'on rencontre en arrivant par l'ouest; c'est le petit sanctuaire;

pièce qui tout d'abord excita leur étonnement fut la tête colossale figurée dans votre planche 24 (p. 12, votre assertion incline vers le contraire).

« Ce jour-là et le suivant furent trouvées quelques-unes des plus belles pièces de la collection, entre autres la tête du beau colosse figuré planche 24. Pour ce qui regarde cette tête, vous êtes exact dans votre récit (p. 10) en mettant sa découverte au 6-7 mars, et inexact (p. 4) en la donnant comme ayant été rencontrée « *dès les premiers coups* » dans le second temple.

« Ces morceaux, et d'autres encore que je pourrais citer, me causèrent la plus vive admiration lorsque je visitai le musée de M. de Cesnola quelques jours après leur découverte et *plusieurs jours avant celle du second temple.* Et sur ce point une méprise est impossible.

« Je choisis les photographies de ceux des morceaux que je reconnus parfaitement provenir du premier temple; parmi eux les statues se distinguent comme les plus intéressantes du musée, et sont remarquables par leur nombre et leur délicate conservation.

« J'ajouterai qu'*aucune pièce à inscription n'a été trouvée dans ce premier temple.*

« Une quinzaine de jours plus tard, environ, quelques paysans d'Athiénau découvrirent des statues sur l'emplacement du second temple dont vous donnez le plan. Le propriétaire du terrain m'envoya avertir et je me transportai immédiatement sur les lieux. Je me rappelle très bien avoir rencontré sur ma route un chariot du pays chargé de statues extraites du premier temple.

« Comme vous, je vins par l'ouest et naturellement arrivai tout d'abord sur le site du temple découvert le 6-7 mars. Les hommes de M. de Cesnola étaient à l'œuvre, mais le terrain présentait des signes d'épuisement. J'observai avec regret que les hommes étaient trop âpres au vol et qu'ils avaient travaillé aux excavations à la manière du pays, c'est-à-dire en rejetant simplement derrière eux, avec la pelle, la terre qu'ils avaient détachée. Cela explique pourquoi le plan du premier temple n'a pu être levé.

« L'étendue du terrain découvert n'est pas très considérable; je lui donnerai,

3° On n'y a point trouvé d'inscriptions;

4° Toutes les inscriptions viennent du second temple rectangulaire ou grand temple;

5° La statue du prêtre à la colombe et la tête colossale figurées pl. II et III viennent du vieux sanctuaire.

A ces données viennent s'ajouter les faits suivants :

1° Les inscriptions chypriotes du second temple sont accompagnées de bas-reliefs accusant l'époque et l'influence grecques;

2° On a trouvé des inscriptions grecques au même lieu;

autant que je puis me le rappeler, 80 pieds de long sur environ 40 de large (mesures anglaises).

« Quittant ces fouilles, j'arrivai à l'emplacement des nouvelles découvertes, où une douzaine environ d'Athiénotes étaient en train d'excaver (à ce qu'ils m'ont dit). Aucune pièce d'ailleurs n'avait encore été extraite de ce premier champ, car les statues reçues ce jour-là par M. de Cesnola provenaient encore du premier temple.

« Après mon retour à Larnaca, M. de Cesnola vint en personne surveiller les travaux, et c'est à son intelligente direction et à ses soins que nous sommes redevables d'un plan du second temple.

« Les fouilles appartiennent à deux édifices bien distincts et cela ne peut faire aucun doute. Mon impression est aussi que le premier est le plus ancien des deux, très certainement, et sur ce point ma conviction est bien arrêtée. Quant à la coexistence des deux temples, j'éprouve quelque difficulté à me former une opinion là-dessus.

« J'insinuerai toutefois que le premier sanctuaire a pu être détruit par un tremblement de terre et le deuxième élevé après le renversement.

« Cependant la coexistence des deux temples ne me paraît en aucune façon improbable, en supposant, bien entendu, qu'ils ont été consacrés à une seule et même divinité, et ce l'un après l'autre. Mais si le premier temple a été, comme j'en suis persuadé, le plus ancien des deux, vous admettrez que c'était bien là *le vieux sanctuaire de Golgos* en le supposant établi là.

« Je crois que vous êtes dans le vrai en émettant l'hypothèse que le beau colosse représenté dans votre planche 23 est un peu plus ancien que celui que j'ai découvert à Dali. Je placerais volontiers le colosse de M. de Cesnola au VI^e^ siècle avant J.-C. comme dernière date.

« Cette collection (dont l'ensemble est présenté comme le contenu du temple de Golgos) est du plus haut intérêt, et le musée qui sera assez fortuné pour se l'assurer garnira ses salles de sujets dignes d'une étude archéologique des plus curieuses.

« R. W. LANG. »

3° Toutes les têtes, statues et tableaux de style grec ou romain viennent de là.

De tout ce qui précède on peut inférer que :

1° Les morceaux d'un style plus ancien que celui du colosse à la colombe viennent tous du premier temple ;

2° Les objets de style plus moderne que celui du colosse viennent peut-être du second temple ;

3° Les pièces de style grec bien déterminé en proviennent sûrement ;

4° L'on peut assigner à l'origine du grand sanctuaire une date intermédiaire entre l'époque accusée par les statues figurées pl. II et III et celle de l'apparition de l'influence grecque.

Examinons chacune de ces conclusions.

1° Les statues qui m'ont paru les plus vieilles sont de toutes grandeurs, mais la plupart sont de taille normale ou plus haute. Elles sont coiffées du bonnet pointu qui couvre la tête colossale figurée dans notre précédent article, pl. III. Sous ce bonnet les cheveux forment un bandeau de boucles symétriques encadrant le front. Les yeux très saillants, ainsi que les pommettes ; le nez proéminent, la bouche moyenne et les lèvres fortes ; la barbe bien étalée et divisée en petites boucles formant plusieurs zones superposées. Les cheveux ramassés en un volumineux paquet sur la nuque. Les bras, très gros, ornés parfois de bracelets, pendent le long du corps, les poings fermés. Les mains et les pieds sont petits et les attaches fines. Le vêtement consiste en une robe tombant sans plis jusqu'à la cheville et ornée parfois d'un listel à son bord inférieur. Une bande saillante, découpée et analogue à de la passementerie, descend de l'épaule gauche, perpendiculairement, puis, décrivant une courbe au niveau des mains, va rejoindre le côté droit. Cette bande semble indiquer la fermeture du vêtement. De nombreux plis suivent la même direction. Les pieds sont nus.

Le style assyrien caractérise ces statues d'un art assez primitif. Elles sont, selon moi, contemporaines de ce Sargon dont une stèle fut découverte à Larnaca, au milieu des débris d'un riche édifice[1]. Sous le règne de ce roi, l'Assyrie prétendit à la possession ou du moins à la suzeraineté de l'île de Chypre (725). Mais cette domination ne fut jamais que nominale et se borna vraisemblablement à des relations commerciales effectives. Toutefois l'orgueil et la flatterie firent ajouter l'île de Chypre aux conquêtes de Sargon, énumérées sur les monuments de Babylone[2]. Ce qui est vrai, c'est qu'à partir de cette époque les Chypriotes commencèrent à envoyer en Assyrie beaucoup de marchandises (produits bruts et manufacturés) et entre autres des statues de pierre[3]. Le style asiatique a dû naturellement être adopté par les sculpteurs, qui travaillaient presque exclusivement pour l'Orient, et appliqué même aux œuvres destinées à ne pas sortir du pays.

C'est à l'époque de l'influence assyrienne en Chypre que je rapporterai le beau bas-relief représentant un épisode de la vie d'Hercule (dixième travail) et provenant très probablement du vieux sanctuaire.

Le tableau a été exécuté sur une table de pierre de $0^m,85$ de long sur $0^m,53$ de large et $0^m,10$ d'épaisseur. Le sujet est traité à la manière assyrienne : relief peu saillant, simplement sur champlevé ; les détails anatomiques des figures sont scrupuleusement reproduits : muscles, veines, saillies fortement accentués. L'ensemble de la composition est mouvementé, vigoureux et porte l'empreinte d'un talent réel. La voici :

A la gauche du spectateur, Hercule, monté sur une sorte de piédestal, est représenté nu. Sur son dos, la peau du lion dont

1. Cette stèle est au musée de Berlin.

2. Rawlinson, *The five great monarchies of the ancient eastern world*, t. II, ch. IX, p. 421.

3. *Id.*, note. Voyez p. 482 (construction du palais d'Assarhaddon).

la queue se voit entre les jambes du héros. La jambe gauche est portée en avant. Sur la droite, tendue en arrière, s'arc-boute le haut du corps qui est presque effacé. La tête a disparu. Le bras droit, visible en partie, est levé et replié; la main, au niveau de l'oreille, tient une arme (la massue ?) qu'elle brandit. Le dieu était d'une stature double de celle du personnage placé à ses pieds. Il égale en hauteur les deux registres superposés du bas-relief.

Au registre supérieur, le chien Orthros, pourvu de trois têtes, est tourné vers Hercule, dans une attitude menaçante pour celui-ci, et semble atteint d'un dard ou plutôt armé d'une pique fixée entre la seconde et la troisième tête, et dont il présente la pointe à son ennemi.

Au registre inférieur, les troupeaux de Géryon. Taureaux, vaches et veaux s'éloignent du dieu, suivis d'Eurytion, barbu, chevelu et les épaules couvertes d'un manteau tombant d'une seule pièce par derrière comme une chasuble. Tourné à demi, il montre à Hercule, d'un air menaçant, sa main droite tenant un objet rond, tandis qu'il serre avec le bras gauche, sur sa poitrine, un arbre entier qui semble être un saule. Le champ du bas-relief était peint en rouge.

Cette scène, comme on le voit, est tout entière empruntée à la mythologie tyrienne. Elle tend à prouver que l'île était restée à cette époque phénicienne de religion, et que, tout en subissant l'influence assyrienne très superficiellement et seulement par nécessité industrielle et commerciale, elle avait néanmoins gardé son autonomie. Ceci est l'évidente conclusion de ce passage d'Hérodote[1] : « Amasis... est le *premier* des hommes qui prit Chypre, la subjugua et la réduisit au tribut. »

Les Égyptiens sont donc les *premiers* qui aient véritablement conquis l'île de Chypre. En travaillant pour les vainqueurs, les artistes indigènes changèrent le style de leurs œuvres, comme

1. Ἄμασις ... εἶλε δὲ Κύπρον ΠΡΩΤΟΣ ἀνθρώπων καὶ κατεστρέψατο ἐς φόρου ἀπαγωγήν. Liv. II, ch. CLXXXII.

on le voit sur les nombreux spécimens trouvés à Golgos et ailleurs. Le bonnet pointu se montre parfois comme une réminiscence assyrienne, mais le plus souvent ces têtes sont coiffées du pschent, du ΚΑΑΦΤ, etc. [1].

Le costume consiste en une tunique collante et sans manches, tombant presque jusqu'aux genoux et serrée à la taille par une ceinture ornée. Les deux pans, en se réunissant par devant, forment une échancrure analogue à celle d'une jaquette. Une petite pièce d'étoffe, plus ou moins brodée, et simulant un petit tablier, voile cette échancrure, mais quelquefois manque. Certaines statues ont les bras ornés d'armilles, la poitrine, le cou, les épaules couverts d'une riche collerette de broderie ou d'orfèvrerie tout égyptienne de style. Les jambes, les pieds et les bras sont nus.

L'attitude est d'une raideur hiératique. Le bras gauche, replié, appuie sur la poitrine son poing fermé; le bras droit pend le long du corps, la main également fermée. Le personnage semble marcher, ayant la jambe droite tendue en arrière et l'autre portée en avant.

Les figures sont chypriotes, mais la grosseur du cou, l'arrangement des cheveux tantôt courts et bouclés, tantôt réunis en paquet sur la nuque, et, dans certaines statues, la frisure de la barbe, dénotent la persistance des traditions asiatiques.

Plusieurs statues que nous publierons bientôt [2] offrent un remarquable échantillon de cet art cyprio-égyptien de Golgos, et c'est à la même époque que je rapporte la statue mutilée représentant le triple corps de Géryon, dans l'attitude du combat, avec ses six jambes, ses six bras, ses trois boucliers ornés de curieux bas-reliefs, et les broderies de la jupe de sa tunique représentant des luttes d'hommes et d'animaux.

1. V. Champollion, *Dict. hiéroglyphique,* n° 305.

* 2. Cette promesse n'a pu être tenue.

A la chute du dernier Pharaon, vers 525 avant J.-C., les Chypriotes se soumirent à Cambyse; mais chez eux bientôt la domination persane ne fut plus que nominale, et dès le commencement du v[e] siècle tous les royaumes de Chypre, sauf Amathonte[1], se révoltèrent contre Darius et firent alliance avec les Grecs d'Ionie. La lutte fut longue et, grâce à sa durée, l'influence ionienne put s'établir dans l'île et s'exerça sur les produits de l'art indigène.

C'est à cette période gréco-perse que je rapporte le colosse à la colombe. Le personnage n'a déjà plus autant que les statues des époques antérieures l'attitude hiératique et raide. La coiffure est une réminiscence asiatique ainsi que l'agencement des cheveux et de la barbe, divisés en boucles disposées symétriquement. Mais le vêtement, la manière dont ses plis sont traités, les trois tresses tombant sur les épaules, sont bien d'origine anatolienne.

Le visage a encore le type chypriote caractéristique et cette persistance à affirmer la race dans les statues peut s'expliquer ainsi :

Les insulaires étaient d'origines diverses et l'avouaient eux-mêmes, au dire d'Hérodote[2] : « De ceux-ci (des Chypriotes) voici les diverses nations : les unes ont pour origine Salamine et Athènes, les autres l'Arcadie, celles-ci Cythnos, celles-là la Phénicie, d'autres enfin l'Éthiopie, au dire des Chypriotes eux-mêmes. »

Comme on le voit, ils étaient Grecs en grande partie. Les Éthiopiens et les Phéniciens seuls avaient pu s'établir dans l'île; ces derniers, grâce à leurs tendances toutes pacifiques et toutes commerciales[3].

1. Κύπριοι δὲ ἐθέλονταί σφι πάντες προσεγένοντο πλὴν Ἀμαθουσίων. Hérodote, liv. V, ch. CIV.

2. Τούτων δὲ τοσάδε ἔθνεα ἐστι, οἱ μὲν ἀπὸ Σαλαμῖνος καὶ Ἀθηνέων, οἱ δὲ ἀπ' Ἀρκαδίης, οἱ δὲ ἀπὸ Κύθνου, οἱ δὲ ἀπὸ Φοινίκης, οἱ δὲ ἀπ' Αἰθιοπίης ὡς αὐτοὶ Κύπριοι λέγουσι. Liv. VII, ch. XC.

3. Ces colons sidoniens et tyriens, apportant avec eux les cultes de Vénus et

Tous ces peuples, en communication forcée et constante, sur ce territoire restreint, avaient fini par se confondre tout en étant divisés politiquement en neuf souverainetés, toujours unies entre elles pour sauvegarder leur indépendance contre l'étranger, et formant ainsi la *nation chypriote*. Du mélange des trois races grecque, phénicienne, africaine, naquit un type qui aujourd'hui encore n'a point entièrement disparu.

Tant que Chypre eut à lutter contre des tentatives d'invasion et d'absorption, elle conserva à ses œuvres d'art, à défaut du costume, ce type autochtone, affirmant ainsi sa résistance à des races antipathiques à son origine et à ses mœurs. Mais lorsque l'influence grecque commença à s'exercer dans le pays à l'époque de l'alliance ionico-anatolienne, les divergences de race, de tempérament, d'idées tendirent à disparaître. Et si, d'un côté, les spécimens du commencement du v[e] siècle (colosse à la colombe) conservent encore le type indigène, on voit d'autre part succéder à celui-ci, dans les statues archaïques, le type anatolien, immédiatement antérieur au style purement grec.

Appelés constamment en Chypre depuis Darius, comme alliés de race et d'intérêts, les Grecs firent facilement la conquête de l'île, qui se trouva tout hellénisée à l'avènement d'Alexandre.

Cette conquête fut toute pacifique d'ailleurs. La langue indigène se conserva (monuments épigraphiques du deuxième sanctuaire, médailles de fabrique grecque à légendes chypriotes) ou se juxtaposa au grec (graffito bilingue de Soli, publié dans le *Journal asiatique*, 1868) avant de disparaître tout à fait.

d'Hercule, fondèrent leurs premiers comptoirs sur la côte sud, et leur principal établissement, Citium, devint la capitale d'un État dont les rois étendirent plus tard leur domination jusqu'à Idalie, dans l'intérieur. (Cf. les inscriptions de Citium et d'Idalie.)

2° D'après ce qui précède, le style anatolien est un style de transition entre les époques cyprio-asiatique et purement grecque.

Le bonnet oriental est remplacé par une couronne de feuilles ou de narcisses et souvent des unes et des autres. La chevelure est disposée en boucles symétriques encapuchonnant le front, comme le joli buste de Jupiter Trophonius au Louvre en offre un exemple. Une fine moustache retombe aux deux coins de la bouche sur la barbe, qui, bouclée régulièrement, se termine en mèches ondulées et distinctes et séparées avec soin. Le nez est un peu camard, allongé et pointu. La bouche, un peu plus grande qu'auparavant, se relève en rictus prononcé. Les pommettes sont très saillantes. Les yeux moins à fleur de tête, moins écarquillés, mieux fendus que dans le type chypriote. Le profil rappelle en tous points celui des personnages peints sur les vases dits étrusques, et nombre de monuments de toutes sortes d'Asie Mineure, disséminés dans les musées et collections. Le cou est gros, les bras et les jambes sont puissants, les attaches fines, les mains petites. Les détails anatomiques sont généralement omis. Les draperies sont traitées d'une manière plus large que précédemment, mais conservent encore la symétrie primitive.

Dans les statues de cette époque, comme dans presque toutes les autres, l'on voit de prime abord que la tête a été, de la part de l'artiste, l'objet de plus de soins que le reste du corps. Cela me confirme dans l'hypothèse que ces figures sont des portraits.

Pour ce qui regarde la provenance des spécimens au type anatolien trouvés à Golgos, je suis assez disposé à croire que tous, ou presque tous, sont sortis du vieux sanctuaire, et ce, pour des raisons que je donnerai plus loin (4°).

3° Par son alliance avec l'Ionie, en 500, Chypre entama sa

rupture avec les Assyro-Perses pour se rallier à l'élément grec. D'autre part, l'expédition de Cimon, en 450, est un point de repère, une date qui détermine l'établissement définitif dans l'île de la civilisation hellénique sous sa forme la plus parfaite, la plus exquise, la forme attique, elle aussi d'origine ionienne.

Le génie attique, dans les œuvres de cette époque, se manifeste tout d'abord par l'adoption de ce beau style dit éginétique dont le colosse de Dali est le spécimen le plus intact qui nous soit parvenu. Les couronnes de feuilles et de narcisses, la disposition de la barbe et de la chevelure n'ont pas varié, seul le type de figure n'est plus le même. Le nez est droit et régulier, les yeux un peu relevés aux coins, l'arcade sourcilière bien dessinée; la bouche n'a plus son rictus, la physionomie est sérieuse et pleine de majesté; les draperies sont encore archaïques, mais largement traitées. Les attitudes sont moins raides. Tout fait présager dans ces statues les brillantes époques de Périclès et d'Alexandre.

L'art purement grec, de sa splendeur à son déclin, est représenté à Golgos par une grande quantité de statues et de têtes en pierre, dont plusieurs sont remarquables de grâce et d'exécution.

Quant aux productions de la période romaine, les cheveux courts, le front bas, les traits accusés et énergiques des têtes, le costume enfin (pallium et toga), les rendent reconnaissables entre toutes. J'ajouterai que l'on n'a point trouvé au grand temple de spécimen de la décadence de l'art romain (successeurs d'Alexandre Sévère); ce qui me fait supposer que l'abandon et peut-être la ruine du sanctuaire marqua, après les règnes des empereurs de la famille de Septime Sévère, l'établissement et la victoire définitive du christianisme dans l'île de Chypre.

4° A mesure que l'influence grecque s'affirma davantage en Chypre, la scission avec l'Orient s'accentua de plus en plus

et tendit à donner, en quelque sorte, à l'île tout entière une nouvelle nationalité. Cette transformation arriva d'autant plus complète et plus profonde qu'elle fut plus lente et plus pacifique. Elle dut se faire sentir même dans la religion. Aussi est-ce une des causes auxquelles je rattacherai l'abandon du vieux temple rond, tout chypriote, tout plein d'un passé autochtone et asiatique, et l'édification du nouveau sanctuaire carré, qui, sous le prétexte d'être la succursale du premier, devait s'y substituer et inaugurer, en quelque sorte, l'ère toute grecque où l'île était entrée.

Je pense que cette révolution ne s'accomplit point à l'époque purement anatolienne. Aussi les statues de ce temps-là me semblent-elles devoir être toutes attribuées au vieux sanctuaire[1].

Mais lorsque, dans la période suivante, la Grèce eut imprimé son cachet à la nation chypriote, l'on bâtit le temple grec à côté du temple indigène. Je ne crois donc pas qu'on ait trouvé dans ce dernier aucune des statues de l'école dite éginétique, qui durent inaugurer le nouvel édifice.

C'est donc à l'époque qui suivit l'expédition de Cimon (450) et où la Grèce prit tout à fait pied dans l'île, que je place la fondation du second et grand temple de Vénus Golgia.

### *Note additionnelle*[2].

La planche IV reproduit avec une fidélité parfaite les statues de l'ancien temple de Golgos. Comme on le voit, ces morceaux sont aussi remarquables par leur mérite artistique que par les différences qui les distinguent. Ces trois statues en disent plus sur le passé de l'île de Chypre qu'une longue dissertation;

1. Cela est de pure hypothèse, aucune donnée exacte ne venant éclairer la question : toutefois, et en conséquence des prémisses que j'ai posées, si le second temple a donné des statues de ce type, je pense que primitivement elles furent apportées (ainsi que d'autres peut-être) du vieux sanctuaire pour orner le nouveau.

2. *Revue archéologique*, XXV, p. 31 (1873).

elles représentent trois époques historiques : la suzeraineté chaldéenne, la domination égyptienne, l'influence anatolienne. Elles nous montrent, pour ainsi dire, l'île, objet de convoitise et de conquête de la part des puissances voisines désireuses d'avoir, dans la Méditerranée, un poste avancé. Comme nous l'avons vu, les peuples marins et commerçants ont seuls pu prendre pied dans le pays d'une façon durable, et les Grecs et les Phéniciens, peuples marins, sont les seuls qui, conjointement avec quelques Libyens, aient vraiment possédé Chypre, *parce qu'ils la pouvaient garder*. Les costumes, les produits industriels ont, comme l'art, subi des influences étrangères successives. Les dernières découvertes en font foi. Il en était probablement de même pour les coutumes et les institutions civiles et politiques. La langue elle-même a dû emprunter aux idiomes des conquérants ou des voisins beaucoup de termes (commerciaux principalement), et l'on retrouve dans l'alphabet indigène des caractères empruntés aux pays environnants ou suzerains : Perse et Chaldée, Phénicie, Lycie, Anatolie et peut-être Égypte et Libye.

. . . . . .

[1 Beaucoup de bas-reliefs de Khorsabad sont rehaussés de couleurs et surtout de rouge comme les statues de Chypre.

De même que sur beaucoup de statues (type égyptien) de Pyla et de Dali, plusieurs vêtements de personnages sont ornés de bas-reliefs. (Pl. IX. Botta.) Plusieurs animaux ressemblent évidemment à ceux de Pyla.

Les statues trouvées dans les temples de Chypre reproduisent souvent des types assez divers outre la variété de leurs costumes. C'étaient probablement les portraits des donateurs desdites statues qui se consacraient en quelque sorte en effigie à la divinité. On peut supposer que les moins riches avaient

* 1. Note retrouvée dans les papiers de l'auteur.

les statues les moins grandes et les moins coûteuses. Les inscriptions de Pyla, votives, semblent venir à l'appui de ce fait.

. . . . . .

Sauf à l'époque romaine, le style des statues de Chypre est généralement autochtone, et leurs vêtements et attributs sont uniformes pour toutes les parties de l'île. Le style qui prédomine le plus est le style assyrien et égyptien. Le style archaïque (étrusque) et grec ne vient qu'ensuite.

Toutes les statues trouvées jusqu'ici semblent avoir été votives. Presque toutes viennent de temples et, non sculptées par derrière, étaient destinées à être adossées].

. . . . . .

II

# UN SARCOPHAGE D'ATHIÉNAU [1]

Le général de Cesnola, chargé par l'État de New-York d'une mission archéologique en Chypre, a vu son intelligence, son habileté et sa persévérance dans ses recherches couronnées d'un plein succès. Près de soixante inscriptions grecques, plusieurs inscriptions chypriotes (quatorze?), des statues, vases, verreries de tous genres, le déblayement du temple d'Apollon Hylates à Curium et le magnifique sarcophage dont je vais parler sont là pour témoigner des services rendus à la science par cet infatigable explorateur. — Je remercie ici le général de Cesnola de m'avoir communiqué, presque au lendemain de la découverte, les photographies du sarcophage en question, et de m'avoir autorisé à les publier.

La planche VI, exécutée avec talent par M. Dardel, d'après les photographies du général, me dispense de toute description. J'y renvoie le lecteur.

Le sarcophage a été découvert au mois de novembre 1873, à Athiénau, sur l'emplacement de l'ancienne Golgos. Il était enfoui à quatre pieds de profondeur et avait jadis été violé.

[1] 1. *Revue archéologique*, XXIX, p. 22 et suiv.

Il est en pierre calcaire de Chypre

Il se compose d'une cuve évasée reposant sur quatre pieds formant cubes allongés et pris dans la masse, et d'un couvercle en forme de toit à double pente et à pignons inclinés.

*Dimensions :*

Longueur : 6 pieds anglais 10 pouces 2 lignes = $2^{m},08576234$.
Largeur : 2 pieds anglais 5 pouces = $0^{m},73658668$.
Hauteur : 3 pieds anglais 4 pouces 2 lignes = $1^{m},01898163$.

A la tête et aux pieds du sarcophage se trouvaient, m'a écrit M. de Cesnola, plantées debout dans le sol, deux stèles pareilles et en pierre calcaire. L'une fut trouvée intacte, l'autre brisée. En voici ci-contre la gravure d'après une photographie.

*Dimensions :*

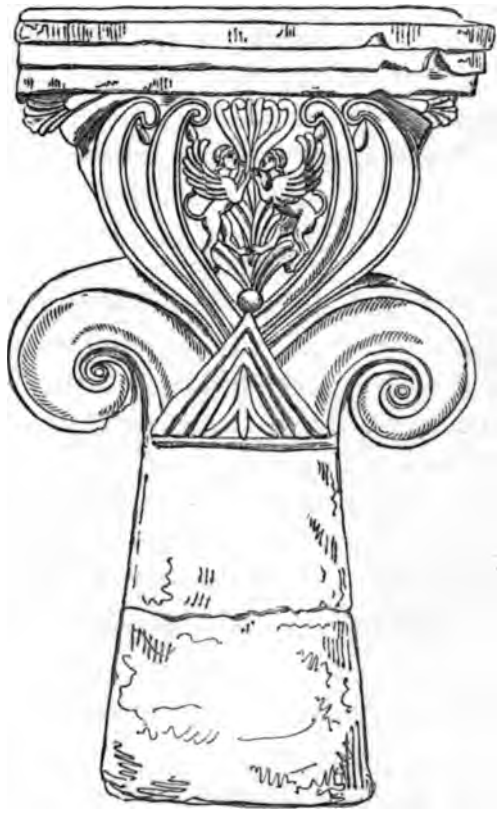
Hauteur : 4 pieds anglais 9 pouces = $1^{m},44777382$.
Largeur : 2 pieds anglais 8 pouces = $0^{m},8127853$.
Épaisseur : 4 pouces 1/2 = $0^{m},111429793$.

La disposition générale du monument rappelle, ainsi que me l'a fait remarquer M. de Cesnola, celle des tombeaux turcs actuels, avec leurs deux stèles à turban ou à tarbouch. Notre sarcophage offre, je crois, le seul exemple connu d'une sépulture antique de ce genre.

Que représentent ces deux stèles? Un motif de chapiteau qu'on retrouve bien souvent à Chypre et qui n'est autre (comme je l'ai déjà dit dans mon mémoire sur *la patère d'Idalie*[1]) que la traduction architecturale de la fleur de lotus. Ici, les pétales

* 1. Voir plus loin chapitre III, I.

sont représentés par les volutes[1], les étamines s'élancent jusqu'à l'abaque, et le pistil est remplacé par deux sphinx affrontés, mis là sans doute pour symboliser la double énigme de la fécondation et de la conception.



Que sont ces stèles ?

Faut-il y voir la dégénérescence figurative et comme la réminiscence des tables d'offrandes des tombes égyptiennes ? Celles-

1. L'ordre ionique, l'ordre aphroditique par excellence, dérive de là très probablement. Cf. les chapiteaux chypriotes du Louvre.

ci, comme on le voit dans l'Album du Musée de Boulaq[1], se composaient d'un plateau carré en pierre supporté par une colonne ronde un peu conique, et dont le haut est souvent évasé. On la retrouve isolée dans l'alphabet hiéroglyphique. Plateau et colonnes seraient donc l'origine des stèles aux sphinx avec leur fût conique et leur abaque[2]. Ou bien faut-il plutôt considérer ces stèles simplement comme l'image de pierre d'une fleur de lotus plantée là, aux deux bouts d'une tombe, comme attribut et symbole de la Vénus funèbre ou Épitymbie? Cette hypothèse est la plus simple et est très vraisemblable.

Des quatre bas-reliefs du sarcophage, le plus digne d'attention est celui qui représente la scène de la naissance de Chrysaor et de Pégase issant du cou de Méduse dont Persée emporte la tête. Ce sujet se trouve fort rarement reproduit sur les monuments. Parmi ceux où il figure je citerai :

1° La célèbre métope de Sélinonte où Méduse tient Pégase non ailé sous son bras, mais où Chrysaor manque.

2° Un stamnos étrusque de la collection Campanari, cité par Ed. Gerhardt (*Auserlesen. griech. Vasenbilder*, t. II, pl. 89).

1. Phot. par Delié et Béchard, texte par Mariette-Bey. Le Caire, Mourès et Ce, 1872, un vol. in-4°.

2. Les petites stèles grecques rondes de Larnaca et d'Idalie, décrites dans ma notice des *Nouvelles inscriptions grecques de Chypre*[1], rappellent d'une manière frappante les supports de tables d'offrandes du Musée de Boulaq. La pomme de pin, dont les cippes grecs étaient surmontés, rappelle les *cônes mis dans des vases à pieds* (réunis par trois le plus souvent) et gravés sur les tables égyptiennes. Ces objets coniques, que M. Mariette appelle *des vases pleins d'une substance inconnue*, sont probablement des pommes de pin, ou des cyprès, ou des arbres de forme analogue. Cf. le *Thymiaterion* cité par Lenormant (*Élite des mon. céramogr.*, p. 291-304, pl. 87 et 93) et reproduit sur maints monuments et cylindres assyriens.

1. Voir plus loin chapitre VI.

L'une des sœurs de Méduse y figure ailée, de face, tirant la langue, en tunique talaire, un serpent enroulé aux bras, pieds nus, ailes aux talons. Pégase est ailé. Persée est coiffé du casque ou pétase ailé, chaussé des endromides, et tient une faucille de la main gauche et un caducée de la droite. Derrière lui une femme (Minerve) étend son manteau pour le protéger.

3° Un vase du musée de Naples, cité par H. Heydemann dans *Vasensammlungen des Museo nazionale zu Neapel*, n° 1767, p. 91. Sthéno et Euryale poursuivent Persée qui s'enfuit.

Insister sur les variantes que nous offrent ces quatre représentations d'un même sujet est inutile ici Je ferai cependant remarquer que *le chien seul se trouve sur le monument d'Athiénau.*

Le bas-relief qui suit à droite le premier est une chasse. Ce sujet est représenté dans le second registre des peintures du tombeau de Tarquinies, « del fondo Quarciolo » (reproduit pl. XXXIII, vol. IV des *Mon. ined. dell' Istituto arch. di Roma*).

Le char du tableau suivant correspond à la course de chars figurée aussi dans le deuxième registre des fresques du tombeau précité.

Enfin le premier registre du même tombeau représente, comme le troisième bas-relief de notre sarcophage, un festin avec femmes, musique et éphèbes nus[1].

Ainsi donc, comme le sépulcre de Tarquinies, le sarcophage d'Athiénau nous offre, réunies, trois scènes de la vie réelle dont l'interprétation est facile, je crois. En effet, l'adolescent qui tient un arc et chasse avec les guerriers grecs représente peut-être le défunt. Le coq n'est point ici un emblème funèbre en

1. Les vases peints nous offrent le même sujet. Citons entre autres : 1° Dubois-Maisonneuve, *Introd. à l'étude des vases peints*, 1er vol., pl. XXIX; 2° un sarcophage de Pérouse, *Mon. inéd.*, vol. IV, pl. XXXII; 3° id., vol. IV, pl. XXXIV, peintures d'un tombeau de Chiusi.

tant que consacré à Proserpine[1], mais plutôt le symbole des vertus guerrières : vaillance[2], vigilance[3], prudence[4].

Le gibier chassé consiste en sanglier, encore très abondant dans l'île, et en buffle, qui en a disparu.

L'adolescent qui tient les rênes du char sous la conduite d'un vieillard, et fait ainsi son apprentissage de guerre, est probablement le même personnage que l'archer, c'est-à-dire le défunt lui-même.

« Chasseur et guerrier dès sa jeunesse », tel est le sens que me paraissent résumer ces deux bas-reliefs.

Le tableau du festin n'a plus aucun rapport avec le mort, mais a, lui, une signification toute symbolique :

L'arbre indique un jardin. Cinq âges de la vie humaine sont représentés par les cinq personnages mâles dont quatre sont couchés.

L'éphèbe qui tient un petit vase et un simpulum symbolise l'âge d'innocence. Aussi n'est-il pas vêtu. L'artiste l'a rapproché de l'homme couché qui tend un canthare et qui, sans compagne sur son lit et orné d'une barbe caractéristique, est l'emblème de la vieillesse.

Derrière l'éphèbe, sur le lit, est un jeune homme imberbe. C'est la jeunesse. Il caresse une jeune femme qui semble partager ses transports. Une flûtiste tournée vers lui célèbre l'amour dans sa plus belle phase.

La virilité est représentée par l'homme barbu dont l'amour est plus réfléchi et qui est ici l'objet des agaceries d'une femme.

L'âge mûr, sur le dernier lit, penche mélancoliquement la

1. *Ann. dell' Ist. arch.*, t. XIX, p. 181. Bas-relief du Musée de Naples.

2. Comme tel, il était peint sur des boucliers (Ed. Gerhardt, *Auserlesen.*, t. II, pl. LXXXV).

3. *Amph. panath.*, publ. dans les *Mon. inéd.*, pl. XXI, t. II, où Minerve est peinte entre deux colonnes surmontées d'un coq.

4. Kélébé de Vulci où il est associé à deux serpents (*Mon. inéd.*, t. II, pl. XXVII).

tête comme pour se concentrer dans ses souvenirs. Mais c'est encore à la femme qu'il a fait appel pour donner, au son de la cithare, un rythme à ses pensées.

Toute cette scène n'est autre chose que le banquet de la vie, et, comme telle, sa reproduction, avec plus ou moins de variantes, se justifie aisément sur les monuments funèbres.

Mais l'association sur notre sarcophage, avec les trois tableaux précités, de la scène de Persée et de Méduse, demeure fort difficile à expliquer. Elle n'est compréhensible, selon moi, qu'en détournant de son sens primitif le mythe lui-même, et en cherchant comment on a pu l'adapter à une idée funèbre.

Y voir une flatterie posthume pour les exploits du défunt, en le montrant sous les traits de Persée, n'est guère admissible, car alors l'artiste lui eût au moins donné les insignes qui caractérisent le héros sur tous les autres monuments, c'est-à-dire le pétase ailé et les endromides ailées, et *n'eût pas mis le chien*.

Mais la tâche est plus aisée si le raisonnement s'appuie sur un *sens de résurrection ou plutôt de transmigration*. Dans ce cas, l'explication est celle-ci : Méduse ailée comme le Cronos oriental, ce temps qui s'enfuit avec vitesse, symbolise comme lui la destruction et la mort. Le Chrysaor, c'est l'âme du défunt qui renaît de la mort même. Le Pégase, *non ailé ici*, c'est le cheval funèbre qu'on retrouve souvent et qui doit transporter cette âme vers le monde inconnu. En connexion avec Méduse donnant le jour à Chrysaor et à Pégase, est le chien assis[1].

1. Quelques statuettes de *chien assis* ont été récemment trouvées à Curium et ailleurs, parmi des tombeaux.

Le *chien assis* est un emblème *funèbre* que nous retrouvons, par exemple, sur deux tablettes égyptiennes à inscriptions grecques, publiées par M. Le Blant dans le numéro de la *Revue archéologique* du mois de décembre 1874 (nos 34 et 36, pl. XXVII *bis*). D'après l'auteur, le chien est Anubis psychopompe. Il a le cou passé dans l'anneau d'une clef, celle de la porte que les âmes, conduites par Hermès, doivent franchir au sortir de la vie. (Cf. Dupuis, t. IV, p. 612; Parisot, t. I, p. 239.) Comme tel, Anubis est le prototype de Cerbère.

Symbole de l'*accouchement rapide*, selon Panofka *Bullett. dell' Instit. di corr. arch.*, t. XIX, p. 112-184, il corroborerait, comme tel, l'hypothèse précitée, en tant que se rapportant à la mort considérée comme un accouchement à une autre vie. Toutefois il est plus conforme au sens général que j'attribue au tableau de voir dans ce chien : « Anubis », considéré ici non point seulement comme gardien des âmes, psychopompe, chien d'Isis[1], mais, selon Plutarque (*de Iside et Osiride*, 44) et Clément d'Alexandrie (*Strom.*, liv. V)[2], comme le cercle de l'horizon qui sépare le monde visible et lumineux du monde invisible et ténébreux, comme le seuil même, pour ainsi dire, de la vie et de la mort personnifié[3]. Le vainqueur, barbu et qui paraît âgé (Persée est toujours représenté jeune et imberbe), est le défunt lui-même, dont la sortie de cette vie fut une victoire sur le néant.

Si cette interprétation n'est pas juste, elle ouvre du moins le champ à la discussion.

Au point de vue de l'histoire de l'art chypriote, le sarcophage d'Athiénau est le morceau le plus complet, le plus rare, le plus concluant qui ait jamais été trouvé. L'architecture de la cuve et du couvercle est égyptienne. Les sujets sont traités à l'assyrienne, c'est-à-dire en très petit relief se détachant à peine sur champlevé. Les ailes recroquevillées de Méduse sont de tradition chaldéenne, mais la gravité d'allure des personnages assyriens manque au Persée, dont la démarche libre et comme précipitée et le corps porté en avant dénotent une influence

1. Eratosth., ch. XXXVIII ; Hygin., liv. II.

2. Cf. Jablonski, *Panth. ég.*, liv. III, l. 25.

3. Aussi le représentait-on mi-parti noir et blanc (Apulée, liv. II), et lui immolait-on un coq tantôt blanc, tantôt roux (Plut., *de Iside*, 61).

grecque. Les personnages de la chasse sont grecs, mais les arbres et les animaux sont d'école asiatique. Le chariot, l'attelage, les guides, le harnachement, sont d'exécution assyrienne, sincère et soignée. Enfin le banquet rappelle d'une façon frappante cet art de l'Asie Mineure que nous retrouvons dans les monuments étrusques déjà cités.

Ce que j'ai dit précédemment sur l'art chypriote se trouve ainsi confirmé par le monument d'Athiénau, et peut se résumer ainsi : L'art chypriote a subi toutes les influences des divers dominateurs de l'île, Phéniciens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains. Il n'a d'original que le type des figures qui est, lui, autochtone, et a disparu des monuments seulement à l'époque de l'hellénisation définitive de l'île, au temps d'Alexandre.

En résumé, si dans ces quatre bas-reliefs le faire et le style sont tout assyriens, la composition générale, la vie et le mouvement des scènes, la largeur et le dégagé d'allures des personnages, leurs costumes, sont plutôt anatoliens et grecs. Peu d'archaïsme dans les figures. Tout indique, à mon sens, dans le monument, cette date de transition que l'on peut fixer à la moitié du v^e^ siècle avant J.-C. D'un autre côté, il est à considérer que les plus belles et les plus nombreuses statues trouvées jusqu'à présent dans l'île appartiennent à cette époque, probablement la plus marquante de toutes dans l'histoire de l'art chypriote. Je reviendrai là-dessus quand je parlerai du temple et des statues d'Idalie.

J'ajouterai, pour terminer, que la simplicité et la beauté des lignes architecturales du sarcophage d'Athiénau, la recherche et le fini du travail des bas-reliefs, le talent dont ils portent le cachet, et, d'autre part, les lions accroupis dont est cantonné

le couvercle[1], me portent à supposer que ce monument était la sépulture d'un personnage considérable, peut-être d'un prince chypriote.

1. La présence des lions n'est cependant pas ici un motif suffisant pour donner au monument une attribution princière. Le lion, en effet, n'était pas seulement un emblème royal, il avait encore un sens funèbre et était comme tel un ***symbole cybélique***. En effet, le général de Cesnola, dans ses fouilles les plus récentes, a découvert de nombreuses stèles funéraires à personnages, presque toutes de médiocre ou mauvaise exécution, et surmontées soit de ***deux lions accroupis et acculés***, soit d'***un seul lion accroupi***. Souvent sous le ou les lions est représenté le ***mihir ou globe ailé***, ou le croissant, renversé, avec un disque dans sa concavité. (Cf. les chapiteaux chypriotes du Louvre.)

III

# BAS-RELIEF VOTIF A APOLLON[1]

Dans mon premier article sur les fouilles de Golgos, article paru en décembre 1871, je signalais la présence dans le sanc-

tuaire quadrangulaire, le second en date, de tableaux gravés et sculptés sur pierre et ornant les murs.

Parmi ces tableaux, le plus intact, et certainement le plus in-

[1] 1. *Revue archéologique*, XXV, p. 159 et suiv. (1873). Lettre adressée à M. A. Dumont.

téressant, est celui qui représente un repas et une danse en l'honneur d'Apollon. La scène est gravée en très bas relief sur une table de calcaire blanc de Chypre. Cette table, assez mince (3 à 4 centimètres d'épaisseur en moyenne), était suspendue au mur du temple au moyen d'une ficelle passée dans deux trous encore visibles à la partie supérieure.

Comme le tableau ne porte point de trace de coup, il est permis de supposer qu'il s'est détaché de la muraille et est tombé sur les dalles, ou bien que le mur est tombé avec lui. Cette dernière hypothèse me semble la plus probable.

Il est, en effet, évident pour moi qu'un de ces tremblements de terre si fréquents à Chypre, autrefois comme aujourd'hui, et auxquels doivent être rapportées la plupart des ruines d'édifices survenues dans l'île, a renversé les murs des chambres sur les objets qu'elles enfermaient et a couvert ceux-ci d'une couche de terre fine, laquelle a préservé, sur les morceaux de sculpture, les arêtes et les reliefs les plus délicats.

Les auteurs font mention de ces cataclysmes et de ces écroulements. « La mer, dit Pline (liv. II, ch. xc), a arraché la Sicile à l'Italie et Chypre à la Syrie (probablement à la suite d'un tremblement de terre). » — « Combien de fois, dit Sénèque (*Ep.* xci), ce fléau n'a-t-il point dévasté Chypre? Combien de fois Paphos ne s'est-il point écroulé sur lui-même ? Chypre, ajoute-il (*Quæst. nat.* c. xxvi), est entourée par la mer et cependant elle éprouve des commotions. » — Enfin, saint Grégoire de Nysse dit, en parlant des Chypriotes, des Pisidiens et des Grecs (*Traité contre le Destin*, t. II, p. 77, éd. de 1638): « Chez ces peuples existent des témoignages des choses susdites (les tremblements de terre). »

Comme on le voit, ces phénomènes étaient fréquents. Ils l'étaient même tellement que la Sibylle s'enhardit à en prophétiser quelques-uns : « Alors un tremblement de terre perdra en même temps Salamine et Paphos. » (*Orac. Sibyll.*, liv. IV.)

Ces catastrophes se sont reproduites de nos jours. Elles étaient autrefois, comme aujourd'hui sans doute, dues à une cause volcanique. Au temps de Titus, une montagne de Chypre s'ouvrit à son sommet et lança loin d'elle tant de feu qu'elle incendia les régions voisines et brûla villes et gens. Cet événement, contemporain de l'engloutissement des quatre villes de la Campanie, avait déjà eu un avant-coureur l'an 78, sous le règne de Vespasien. « La neuvième année de son règne, dit Paul Diacre (*Hist. miscell.*, liv. IX), trois cités de Chypre s'écroulèrent par un tremblement de terre. » — Enfin, au dire d'Eusèbe, plusieurs cités furent, par les mêmes causes, renversées sous le règne d'Auguste.

La chute du sanctuaire de Golgos eut-elle lieu dans la période de quatre-vingts ans dont les dates funestes sont mentionnées entre toutes par les auteurs, ou arriva-t-elle plus tard? L'absence parmi les statues de style romain, de morceaux d'une époque de décadence, me fait croire que le temple ne subsista pas plus tard que les premiers successeurs de Septime Sévère. A juger d'après les costumes des personnages, le tableau de pierre serait de l'époque grecque et, il me semble même, de l'époque gréco-romaine. Dans ce dernier cas, il aurait été exécuté au plus tôt dans le premier siècle avant l'ère chrétienne, postérieurement à la conquête de l'île par L. Cornélius Palma. Quoique sorti d'une main peu habile, le travail dénote une bonne époque, et je le crois contemporain de ces belles statues au type romain drapées dans le pallium et que j'ai mentionnées dans mon article d'octobre 1872 (3°).

Cette hypothèse relative à la domination romaine n'est point infirmée par la présence des deux caractères chypriotes gravés au-dessus du vase dans lequel nage une lagène à deux anses, figurée par une teinte plate et rouge au registre inférieur du tableau.

On pourrait, en effet, objecter qu'une inscription latine ou

plutôt grecque aurait dû être gravée ici et affirmer ainsi la date du monument. Mais je pense que, jusqu'à l'époque même de la chute du sanctuaire, la langue chypriote, souvenir de l'antique indépendance, s'était conservée comme langue hiératique, et était comprise peut-être encore après la conquête romaine, mais réservée aux inscriptions religieuses destinées aux sanctuaires.

Je pense qu'à Chypre la caste sacerdotale a dû se faire gardienne des traditions, de l'écriture nationale répandue dans tous les temples à profusion et n'ayant que les prêtres pour interprètes. Pareille chose s'est vue et se voit encore dans d'autres pays d'Orient : en Égypte, pour les hiéroglyphes et le copte ; en Assyrie, pour la langue sacrée ; dans l'Inde, pour le sanscrit ; chez les Parsis, pour le zend ; chez les Maronites, pour le syriaque; chez les catholiques, pour le latin. Cette hypothèse explique tout naturellement la présence de longues inscriptions chypriotes *en caractères modernes* (plaque de Dali) sur des bas-reliefs d'époque évidemment grecque ou même plus récente, et sortis du même sanctuaire de Golgos.

Telles sont les hypothèses que je soumets à votre appréciation. Quelque discutables qu'elles soient, elles peuvent, je pense, être utiles, ne fût-ce que pour servir de base ou de point de départ à une discussion ou à la critique.

* M. A. Dumont a accompagné cette lettre des remarques ci-dessous :

Ce bas-relief représente, comme on le voit, 1° Apollon jeune tenant une patère et une lyre ; 2° un homme, une femme, deux enfants et deux autres personnages qui s'approchent vers le dieu pour faire un sacrifice : la patère indique que le dieu accepte l'offrande ; 3° une danse : elle rappelle le *choros* des Grecs modernes, que l'on regarde comme un souvenir de la danse antique du *labyrinthe ;* 4° un banquet auquel sont assis cinq personnages ; un sixième personnage est placé à droite ; bien qu'il soit peu visible, il semble jouer d'un instrument de musique. On remarquera

le *dolium* dans lequel est posée l'amphore, disposition qui devait être fréquente quand on ne plantait pas le long vase par la pointe dans le sable. Les assistants tiennent chacun une coupe. Ce vase paraît être demi-sphérique et sans anse[1].

Le seul bas-relief, à ma connaissance, qui puisse être rapproché de celui-ci avec une complète certitude, est un banquet des thiasotes consacré, comme le dit heureusement l'inscription, par cette association secrète à la Mère des dieux et au dieu Apollon. Ce marbre est conservé au ministère des cultes à Athènes; il paraît provenir de Cyzique. M. Wescher et M. Conze l'ont publié[2]. Sur ce monument le cadre supérieur représente un sacrifice à Apollon et à Cybèle, le cadre inférieur un banquet.

Un marbre inédit, d'origine grecque, qui fait partie de la collection Gréau, à Troyes, offre cette particularité qu'il représente un sacrifice semblable, pour les moindres détails, à celui que nous voyons sur le bas-relief du ministère des cultes, avec cette seule différence que Cybèle n'y figure pas. L'inscription est fruste, mais on y lit encore :

ΣΗΝΟΔΟΤΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ

Tel est l'état du monument qu'on ne peut savoir si l'artiste n'avait pas placé près du premier bas-relief un second tableau représentant un banquet[3].

Puisque la seule composition qu'on puisse rapprocher avec certitude du bas-relief de Chypre est un banquet de thiases, que ce banquet est de plus consacré au dieu Apollon, il est naturel de reconnaître sur le monument nouveau un repas de ces associations. Les repas suivaient souvent les sacrifices aux divinités honorées par cultes officiels[4]. Toutefois on sait qu'ils tenaient une plus grande place dans la liturgie des thiases; les salles des banquets pour les thiases s'appelaient θιασῶνες; le nom même d'*éraniste* signifiait *particeps cœnæ collaticiæ*. M. Ceccaldi a signalé une inscription qui prouve que des collèges de thiasotes existaient dans l'île de Chypre[5].

1. Il ressemble à nombre de coupes de fabrication dite samienne. On trouve en Grèce des poteries analogues, mais de couleur noire et à reliefs d'un beau travail. Elles sont fréquentes ; on les appelle vases de Mégare, parce que cette ville et ses environs en ont fourni une grande quantité. Ces produits céramiques sont encore très peu connus.

2. *Rev. arch.*, 1865, t. XII, p. 214. *Reise auf der Insel Lesbos*, p. 62.

3. *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, janvier 1873.

4. Le Bas et Foucart, p. 2.

5. De Vogüé, *Rev. arch.*, 1866, t. XIII, p. 437 ; Le Bas et Waddington, n° 2725.

M. Conze a publié un troisième monument[1] qu'il n'est pas inutile de rappeler. Ce marbre, conservé aujourd'hui dans la stoa d'Adrien, a été découvert en Attique. Bien qu'il soit endommagé, on en reconnaît bien les parties principales : neuf personnages sont à table : à droite, on remarque une dixième figure qui est celle d'Hercule. Des cyprès et des génies ailés occupent le fond du tableau ; au premier plan l'artiste a sculpté plusieurs fois la *mensa tripes*. M. Conze donne à ce marbre le nom de stèle funèbre. Je ne crois pas cette attribution certaine. Dans tous les cas, il faut reconnaître que figurer le banquet d'Hercule sur un tombeau serait un fait tout exceptionnel. Je n'en pourrais citer aucun autre exemple. La forme de la plaque, beaucoup plus longue que large, n'est pas celle qu'on trouve d'ordinaire sur les sépultures, bien qu'on puisse citer le banquet du Céramique dessiné par M. Salinas[2]. M. Conze rappelle justement l'apothéose d'Hercule, conservée à la villa Albani et commentée par M. Stephani[3]. Il omet un banquet d'Hercule encastré dans la citadelle d'Énos, et qui a été décrit dans le *Rapport sur un voyage archéologique en Thrace*[4] : le demi-dieu est à table avec Jupiter et Junon. Toutefois ni le marbre de la villa Albani, ni celui d'Énos, ne rendent tout à fait compte de celui d'Athènes.

Je crois que le marbre de la stoa d'Adrien est un monument religieux et non funéraire. Il serait naturel de penser que les neuf figures sont les neuf Muses ; cependant, malgré l'état du bas-relief, il est difficile de ne pas voir que quelques-uns des personnages sont des hommes. Le fait de représenter les Muses à demi couchées et non assises n'est pas conforme aux habitudes des banquets : les femmes et même les divinités sont toujours assises sur les bas-reliefs grecs. On se rappelle les banquets d'Isis, ceux d'Hygie, celui d'Hercule à Énos, et la riche série des stèles funéraires[5]. Cornélius Népos dit du reste, dans la préface de son livre, qu'il eût été inconvenant en pays grec, pour une femme, de prendre part à un banquet à demi couchée. On comprend mieux que les partisans d'un culte secret se soient affranchis de ces convenances. D'autre part, le banquet me paraît difficilement pouvoir être celui de divinités. En Grèce, les repas des dieux comportent toujours, sans exception, la *table rectangulaire* et non la *mensa tripes* qui est figurée ici. Le cyprès a évidemment un sens mystérieux ; il en est de même pour les génies ailés. Si on se rappelle que la

1. *Archaeol. Zeitung*, 1871, p. 81.

2. *Monuments sépulcraux découverts en* 1863, près de l'église de la Sainte-Trinité, à Athènes.

3. *Der ausruhende Herakles*, Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, 1854.

4. Thorin, éditeur ; p. 23.

5. Pervanoglou, *Das Familienmahl auf altgriechischen Grabsteinen*, in-8°, Leipzig, 1872.

mention la plus ancienne que nous ayons d'un thiase en Attique est relative au culte d'Hercule[1], on admettra que, selon toute vraisemblance, ce monument se rapporte à un thiase de ce dieu. Toutefois ce bas-relief ne représente pas seulement le banquet des fidèles. Il a un caractère allégorique; le demi-dieu y figure; la vie future y est indiquée par des symboles précis. C'est donc le banquet mystique des initiés au thiase d'Hercule que je propose à M. Conze de reconnaître ici, soumettant cette opinion à sa critique.

Le bas-relief de Chypre doit encore donner lieu à quelques observations. Dans la représentation des personnages qui dansent, le choros marche vers la gauche; on reconnaît facilement que les hommes font chacun un pas; le choros grec moderne est une marche où on fait deux pas de droite à gauche ou de gauche à droite, puis un pas en avant. De plus, dans la danse moderne, le chef du chœur se sert du bras qui reste libre pour des gestes variés, détail qu'on distingue sur notre monument. Enfin, quand le choros n'est pas exclusivement composé de femmes conduites par un seul homme, l'usage est de placer les femmes les unes près des autres, comme nous le remarquons ici. Toutefois dans le choros moderne les mains forment une chaîne entrelacée.

Nous ne voyons pas de mets figurer dans le banquet, mais une amphore et des coupes. Il semble donc que les assistants boivent et ne mangent pas. Les inscriptions des thiases mentionnent surtout les ἱερά et les libations. C'est la simple libation qui est reproduite sur notre bas-relief.

L'artiste n'a pas voulu, dans les trois parties de la cérémonie, représenter exactement les mêmes personnages. Dans l'acte d'adoration nous reconnaissons un homme, une femme, deux enfants et deux adorateurs. Le sacrifice est fait par les deux premiers personnages assistés de deux aides plus jeunes; les deux dernières figures représentent les fidèles. Dans le chœur, nous trouvons deux femmes et non une seule, trois hommes ou jeunes gens et non quatre; enfin, dans le banquet, on ne distingue pas de femmes. Cette liberté prouve qu'on n'a pas représenté une cérémonie particulière, mais, en général, les trois parties ordinaires de cette fête religieuse[2].

La plus ancienne mention des thiases se trouve dans les lois de Solon. Toutefois elle est tout exceptionnelle. C'est au temps d'Isée et de Démosthènes que ces confréries paraissent se multiplier[3]. L'inscription des thia-

1. Isée, IX, 30.

2. Le dessin que j'ai sous les yeux ne permet pas de distinguer l'objet que tient la femme placée dans la partie supérieure du bas-relief, si toutefois cette femme ne se borne pas à faire le geste des *orantes*, comme un estampage que me communique M. Ceccaldi paraît l'indiquer.

3. Pour ces faits et pour les détails sur les ἱερά des thiasotes, je renvoie à

ses qui porte la date la plus reculée est de l'archontat d'Hégémachos, 120e olymp., 400 avant J.-C. [1]. Notre marbre, comme le dit M. Ceccaldi, est évidemment sculpté sous l'influence grecque. On y trouve encore une grande simplicité, malgré une exécution imparfaite. Ce monument doit appartenir au IIe siècle avant notre ère.

L'intérêt de ce bas-relief est donc : 1° d'être le deuxième monument figuré relatif aux thiases jusqu'ici connu; 2° de représenter une scène très rare, un banquet qui n'est pas funèbre, qui n'est pas non plus offert à des divinités que l'artiste y ait figurées; 3° de reproduire les trois actes différents d'une cérémonie religieuse, le sacrifice, la danse et le banquet [2].

l'ouvrage sous presse de M. Foucart sur *les Associations religieuses chez les Grecs*, ouvrage qu'il a bien voulu me communiquer.

1. Rhoussopoulos, *Archaeol. Anzeiger*, 1866, p. 110.

2. Une fracture du bas-relief empêche de reconnaître avec certitude l'objet figuré entre Apollon et ses adorateurs, une sorte d'autel selon toute vraisemblance.

CHAPITRE TROISIÈME

# IDALIE

## I

## LA PATÈRE D'IDALIE[1]

### § 1. — DÉCOUVERTE DE LA PATÈRE.

Dans la vallée de Dali, en face du village, à environ deux cent cinquante mètres au nord des deux collines dites *Ambelliri*, et à l'occident du chemin qui conduit, par le vallon dit *Paradision,* à Lympia età Alambra, est un terrain confinant à la route, et dans lequel se trouve un puits de très bonne eau.

Depuis 1866, ce terrain avait été excavé à plusieurs reprises. Il y a de cela trois ans, en 1869, le consul des États-Unis, le général de Cesnola, enrichit sa collection de lagènes à anses, ou bardaques, trouvées en cet endroit. Ces bardaques, très étranges, très curieuses[2] et fort rares[3], provenaient de tombeaux situés non loin du puits, vers le sud.

Au printemps de cette année-ci, M. de Cesnola fit de nouveau travailler ses fouilleurs sur le même terrain. Ceux-ci, vers

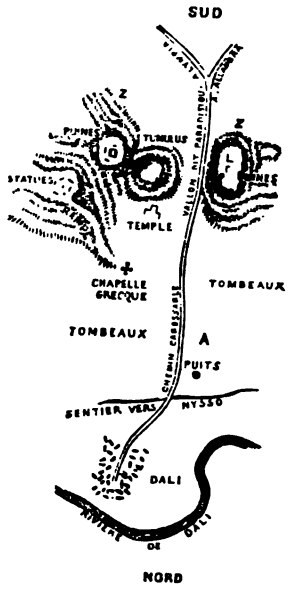
* 1. *Revue archéologique,* XXIV, p. 304 et suiv. (1872); XXV, p. 18 et suiv. (1874).

2. La plus belle est au Musée de Berlin.

3. Un très petit nombre d'autres vases de même genre ont été trouvés principalement aux environs d'Oromidia.

la mi-mai 1872, apportèrent à Larnaca plusieurs objets, parmi lesquels se trouvait une coupe ou patère de bronze qu'ils dirent avoir trouvée dans une tombe et à peu de distance du puits.

Au premier abord, cette patère, à ombilic comme toutes celles qu'on avait déjà découvertes, et empâtée de verdet-gris, n'offrait rien de remarquable. Toutefois, avant de la mettre avec les

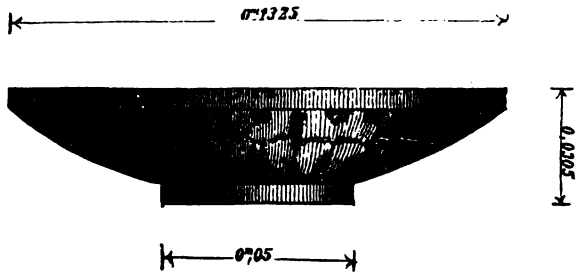



autres dans ses vitrines, le consul crut devoir enlever le plus gros de la couche d'oxyde. La forme du vase se révéla bientôt, assez insolite[1] pour attirer l'attention de M. de Cesnola, qui résolut alors de compléter le nettoyage. Peu à peu, sur la paroi intérieure, des traits gravés se dessinèrent, puis des contours de personnages et d'objets, et enfin, après quinze jours d'un travail plein de précautions, une scène des plus curieuses et

1. Les coupes trouvées antérieurement sont des calottes de sphère ou des hémisphères.

d'un haut intérêt archéologique apparut tout entière et intacte.

La coupe avait peu souffert d'ailleurs. Sa forme n'avait pas




été altérée et son épaisseur n'avait, pour ainsi dire, pas diminué.

Le général de Cesnola apporta à Paris cette pièce unique et m'autorisa à la faire connaître au monde savant. Bien plus, il me la confia, ce dont ici je le remercie. La description que je vais donner du monument a été faite d'après l'original lui-même, dont le dessin (joint à cette notice) est un fac-similé aussi exact qu'il m'a été possible de le faire [1].

## § 2. — DESCRIPTION DE LA PATÈRE.

I. La patère est ronde. Elle est en bronze jaune assez sonore, et qui m'a semblé se rapprocher de l'alliage dit métal de cloche. Elle m'a paru avoir été non pas martelée, mais fondue d'une seule pièce.

Son épaisseur moyenne est de $0^{m},0012$.

Son poids, $108^{gr},20$.

Sa capacité, $0^{l},285 = 235$ gr. d'eau.

La hauteur, $0^{m},0505$.

1. Voir pl. VII.

Sa forme, très évasée, est un tronc de cône renversé dont le grand diamètre est de $0^m,1325$, et le petit diamètre de $0^m,05$. Le fond a même dimension ($0^m,05$). C'est une capsule aplatie, saillant en dehors de $0^m,0045$ seulement, et au centre de laquelle, à l'intérieur, s'élève l'ombilic. L'extrémité des bords de la patère se relève verticalement et sur une hauteur de $0^m,0045$. Les parois du vase ne sont point droites dans leur obliquité. Elles ont été légèrement bombées en dehors, sans doute pour supporter sans affaissement les coups répétés d'un outil.

La scène, qui se détache en bosse légère sur la surface interne de la patère, fut d'abord travaillée au repoussé. Le métal étant peu malléable, l'artiste a dû faire grande attention pour ne pas le faire éclater, et s'est contenté d'obtenir une vague esquisse. Après quoi il accentua les contours indécis et exprima les détails par des traits au burin qui terminèrent l'œuvre.

II. Sur le disque qui forme le fond, convergent, vers un ombilic central de $0^m,014$ de diamètre, vingt-cinq lobes ou fuseaux, en forme de pétales de pâquerette. Ils sont gravés seulement et garnis, chacun à son extrémité, d'une lentille, repoussée et peu saillante. Une élégante torsade entoure cette rosace.

Une seconde torsade circulaire garnit la partie inférieure de la paroi oblique.

Plus haut, à l'angle que fait avec cette paroi le rebord vertical de la patère, court encore une autre torsade de $0^m,4134$ de circuit, et de même dessin que les précédentes, mais un peu moins large.

Entre ces deux zones règne un intervalle dont la largeur, de $0^m,375$, représente la hauteur exacte des personnages et des objets qui constituent la scène principale.

Celle-ci se compose de deux groupes de figures dont sept ont le visage tourné vers la droite et quatre regardent vers la

gauche. Entre ces deux groupes est un emblème qui paraît être une partie très importante du sujet et dont voici la description :

C'est, en premier lieu, une sorte de petite table dont le dessus est formé d'un plateau massif sur la tranche duquel se dessinent sept petits losanges. Ce plateau est supporté par les deux membres postérieurs d'un quadrupède, réunis, à la partie supérieure des cuisses, par des cannelures qui semblent un faisceau de cordelettes, et joints, au-dessus des deux talons (tournés en dehors), par une barre transversale. Celle-ci se relie aux cannelures par un barreau de forme légèrement conique, la pointe en bas, et qui supporte le plateau.

En second lieu, par-dessus le guéridon, est dressé sur sa partie convexe un croissant, entouré à son milieu de quatre cannelures verticales ; un double et un triple trait dessinent ses contours. Les pointes, qui semblent avoir été tronquées, sont tournées vers le haut. Dans la concavité figurent neuf petits polygones irréguliers, disposés en cône renversé, 4, 3 et 2.

A côté de cet emblème, à droite (pour le spectateur), est une figure assise, vue de profil, et regardant vers la gauche.

Les traits du visage sont, comme ceux des autres personnages du tableau, d'une exécution grossière et primitive. Ainsi le nez est informe, proéminent et anguleux, les narines saillantes, l'œil placé sur la joue et la bouche à peine indiquée.

La coiffure consiste en un bonnet ou calotte hémisphérique, bien ajustée et à raies de grènetis ou de perles. Des ornements sont très vaguement indiqués aux oreilles. La chevelure, toute féminine, se divise en deux mèches ou flottes, dont l'une, partant de la tempe, est rejetée derrière l'épaule; l'autre, partant de l'occiput, est ramenée en avant et tombe sur le haut de la poitrine.

Le vêtement consiste en une robe finement rayée et tombant un peu plus bas que la mi-jambe.

Le bras droit, un peu élevé et tendu en avant, montre un poignet orné d'un bracelet ou armille à triple tour. La main droite, où le pouce est énorme et les doigts nettement marqués, est fermée et tient une grande fleur de lotus, dont la tige est très épaisse et dont la corolle touche le nez du personnage, qui paraît flairer le calice. Le bras gauche, baissé et porté sur la cuisse, est tendu en avant. Au poignet, point de trace d'armille. La main, à demi fermée, tient un objet rond.

La jambe qui s'avance vers la table porte, au-dessus de la cheville, une armille dont l'autre jambe n'a que la trace. Les pieds paraissent nus.

La chaise est basse. Le dossier, bombé et un peu renversé en arrière, est orné de guillochures à la partie en contact avec le dos du personnage, et il est aussi haut que la tête de celui-ci. Sous les guillochures sont quatre cannelures horizontales. Un barreau horizontal et trois verticaux consolident les pieds et le siège en les reliant entre eux.

Immédiatement derrière la chaise viennent trois personnages debout, dans l'attitude de la marche, tournés aussi vers la gauche et jouant de la double flûte (ξεύτι), d'une sorte de lyre (λύρη) et du tympanon (τυμπάνιον).

La coiffure de la première figure est une sorte de tiare formée de cinq bandes verticales contenant chacune deux lentilles saillantes et superposées. La chevelure est arrangée de la même façon que celle de la personne assise.

Les deux poignets sont ornés d'armilles à triple tour. Les mains, dont les doigts sont nettement tracés, tiennent chacune un tuyau de la double flûte, dont les becs se réunissent aux lèvres du musicien.

Le costume se compose d'un corsage finement rayé et dont les manches paraissent s'arrêter au coude. Une ceinture serre la taille. De la ceinture, un jupon descend, par derrière, presque jusqu'aux talons, et par devant seulement un peu plus bas

que la mi-jambe. Ce jupon est à fines raies ondées. Il est grand ouvert par devant et cette large échancrure laisse voir une jupe de dessous à raies droites. Au bas apparaît le bord inférieur d'un vêtement qui me semble être la chemise elle-même, dont le haut ne serait autre que le corsage précité.

La cheville du pied tendu en avant porte une armille à triple tour.

Le personnage qui vient ensuite est costumé et coiffé comme le précédent. Toutefois la tiare ne porte que quatre bandes verticales et huit lentilles, et le jupon de dessus n'est point ouvert. Il est orné de trois bandes séparées par un intervalle et composées chacune de quatre raies. Ces bandes viennent rejoindre la convexité d'un demi-cercle formé d'une triple raie et qui semble rattacher ses extrémités à la ceinture elle-même. Le bras gauche se voit seul. Il est tendu en avant. La main, grande ouverte et aux doigts bien marqués, est appliquée sur les cordes d'une lyre de la bizarre forme que voici :

Sur la convexité d'une sorte de bâton arqué et non loin de ses deux bouts (la concavité étant tournée vers la gauche), se rattachent les deux extrémités de la pièce principale. Celle-ci est d'abord, à sa partie supérieure, recourbée en forme de crochet qui, près de sa pointe, a le bâton pour tangente. Puis, descendant obliquement vers la droite, elle s'évase pour former une caisse d'harmonie d'un ovale allongé, et que le personnage tient appuyée contre sa poitrine. Coudée ensuite horizontalement, la caisse se termine à gauche en jambe, talon et patte de quadrupède, et vient se souder au bâton. De celui-ci, enfin, partent, obliquement et descendant de gauche à droite, sept cordes fixées à la table d'harmonie, mais dont les points d'attache sur celle-ci sont masqués par la main.

Derrière ce musicien se voit un tronc ou colonne légèrement conique, et terminée en une fleur de lotus qui ne dépasse point

la hauteur du sein des personnages. La base de la fleur et le milieu du fût sont ornés d'armilles à triple tour.

Vient ensuite une figure dont la coiffure est pareille à celle de la précédente et le costume identique à celui de la première (flûtiste). La mèche postérieure de la chevelure est liée par une triple bandelette; de plus, des armilles serrent le haut des bras juste là où s'arrêtent les manches. Le bras droit soutient, à hauteur du visage, un tympanon à peu près rond que frappe la main gauche gantée d'une sorte de tampon allongé et pointu, cambré à son extrémité et bombé. De la ceinture, par derrière, tombe un petit appendice assez court. Le pied, porté en arrière, a la cheville ornée d'une armille.

Ces trois instrumentistes me semblent, à juger d'après la chevelure et l'ensemble du costume, être des femmes. Ce qui du reste corrobore cette hypothèse, c'est que chez les autres personnages debout, et qui sont vêtus de même, le sexe féminin est affirmé par l'indication nette et saillante des deux seins sur la poitrine.

L'accoutrement des sept femmes qui, comme je viens de le dire, composent le reste de la scène, est le même que celui des musiciennes. Une triple bandelette serre la mèche de cheveux qui descend de l'occiput sur le sein. Toutefois la mèche pariétale tombe sur la joue au lieu d'être rejetée en arrière; aux bras sont des armilles, ainsi qu'aux poignets et aux chevilles. Les doigts des mains sont bien marqués. Les jupons sont tantôt ouverts et à raies ondées, tantôt fermés et à bandes. Ils alternent entre eux.

A gauche de l'emblème, et tournée vers lui, est une figure dont la main droite est levée et tient à la hauteur du visage un objet triangulaire monté sur un long manche à bout arrondi. La main gauche, portée en avant, tient aussi par la hampe un objet en forme d'hameçon tourné la pointe en haut. Costume : jupon échancré.

Derrière ce personnage est une table dont le dessus, plan convexe, porte, à ses extrémités et aux deux tiers de sa longueur, des faisceaux de triples cannelures. Le côté bombé repose sur deux pieds tracés par une double raie et s'amincissant vers le bas. Ils sont unis par une barre horizontale que quatre barreaux verticaux relient au plateau.

Sur celui-ci, et près des deux bouts, sont posés côte à côte deux vases dont les goulots portent, à l'évasement de leurs bords, des cannelures verticales. Le vase à gauche est une urne sans anses sur laquelle sont tracées, depuis l'orifice jusqu'aux deux tiers de la hauteur, quatre zones multiples de traits, également distantes les unes des autres; les trois dernières alternent avec des zigzags peu marqués. Le vase de droite est une lagène ou bardaque à col un peu allongé, ornée aussi, depuis le bord jusqu'aux deux tiers environ vers la base, de trois triples zones. Une anse, coudée presque à angle droit, s'attache sous les cannelures, près de l'orifice, et revient se fixer à la panse presque à mi-hauteur. Elle est tournée vers la figure précédente.

En dernier lieu vient une file de six femmes qui semblent exécuter une danse.

La première appuie sur le haut de la panse de l'urne sa main portée à hauteur du visage, et saisit de la droite, tendue en arrière, la main gauche de la personne suivante. Costume : jupon ouvert et à raies ondées comme celui des troisième et cinquième danseuses.

La femme qui suit tend la main gauche vers la précédente et sa droite va saisir la gauche de la suivante, qui exécute le même mouvement. Costume : jupon fermé et à bandes comme celui des quatrième et sixième danseuses.

Les tiares des nos 2 et 3 ont cinq bandes au lieu de quatre.

Enfin le no 6 se trouve dos à dos avec la tympaniste, et son bras droit retombe le long du corps.

Ces six choristes sont comme séparées l'une de l'autre par

cinq piliers aussi hauts qu'elles-mêmes et pareils au premier décrit. Cependant les armilles qui les ornent sont quadruples au lieu d'être triples.

Tel est l'ensemble de cette curieuse scène, dont l'archéologue saisira de prime abord le sujet évidemment mystique et que je vais essayer d'expliquer.

## § 3. — EXPLICATION DE LA PATÈRE.

I. Le personnage principal est sans aucun doute celui qui, devant la table emblématique, occupe un siège semblable au solium royal représenté dans le Virgile du Vatican et attribué à Latinus. Ce siège est, en outre, conforme à la description que Servius Honoratus, dans son commentaire sur Virgile[1], fait du trône réservé aux dieux et aux rois.

La chevelure du personnage, pareille à celle des musiciennes et analogue à celle des danseuses, fait supposer une femme.

La figure assise est donc une déesse ou une reine. Mais Chypre, le vallon sacré d'Idalie, la découverte de la patère à proximité d'un temple, tendent à faire prévaloir dans mes conjectures l'idée religieuse. Je suppose donc une déesse.

La main droite tient le lotus, fleur d'Égypte, attribut d'Isis; dans la main gauche est un objet rond que je pense être un fruit, également égyptien, et consacré à la même déesse. Ce fruit, Plutarque nous le fait connaître[2] : « Parmi les végétaux d'Égypte consacrés surtout à la déesse, se trouve, dit-on, *la pêche* (τὴν περσέαν), parce que son fruit est la figure du cœur et sa feuille l'image de la langue[3]. »

1. *Æn.*, lib. I, v. 506.

2. Plut., *de Iside et Osiride*, c. LXVIII.

3. Les Grecs ont fait de cette pêche une pomme qu'ils attribuaient à Vénus. C'est effectivement une pomme que les statuettes grecques des Salines tiennent à la main.

Enfin la tunique talaire, vêtement des divinités chastes, est également celui d'Isis.

Je conclus de tout cela que la figure assise est Isis elle-même.

Les Égyptiens avaient fait de cette grande divinité l'incarnation de l'élément humide et par suite de la terre elle-même[1], fécondée par l'inondation. Isis, pour eux, c'est tout d'abord le Delta, fils du fleuve, et en quelque sorte sorti de son sein, comme la fleur de lotus qui monte à la surface de l'eau pour recevoir les baisers du soleil. C'est l'Égypte elle-même, mère sous le contact et, pour ainsi dire, sous la caresse du Nil. C'est ce caractère particulier et primordial de fécondation et de production que symbolisent la fleur et le fruit donnés ici comme seuls attributs à la figure assise.

L'absence d'Horus, de la tête cornue de la vache, du globe, des ailes de vautour, du voile, du sceptre, s'explique alors d'autant plus facilement que nous avons affaire ici avec un des rôles nombreux et variés que jouait Isis dans la philosophie théogonique de l'Égypte. Même la divinité, pour chacun d'eux, recevait un nom spécial : « Isis, dit Plutarque[2], est appelée tantôt Mouth, tantôt Athyri, tantôt Methyer. Par le premier de ces noms on entend *la mère*, par le second on entend *l'habitation d'Horus ici-bas* (Platon le traduit également par *lieu de naissance*, *réceptacle*). Enfin le troisième nom signifie *plénitude* et *cause*. Multiple en effet est la matière du monde; et c'est par le bien, le pur, l'irréprochable qu'elle subsiste. »

Chypre ne reçut pas directement des Égyptiens, peuple très peu navigateur, le mythe isiaque. Il lui vint par Péluse et l'Isthme, mais modifié. L'histoire de cet exode se retrouve dans les auteurs. Plutarque dit[3] : « On dit qu'Isis, éclairée comme

1. Plut., *de Iside et Osiride*, c. XXXIX : οἱ ἱερεῖς... Βοῦν γὰρ Ἶσιδος εἰκόνα καὶ ΓΗΝ νομίζουσιν.

2. Plut., *de Iside et Osiride*, c. LVI.

3. Plut., *de Iside et Osiride*, c. XV.

par une prescience divine, s'en fut à Byblos..., pressée, elle y arriva tout droit..., elle y fut accueillie, et la reine, l'ayant faite une de ses familières, la chargea de nourrir son enfant... Malkandre est, dit-on, le nom du roi (de Byblos); les uns nomment la reine Astarté, les autres Saosis[1], d'autres Nemanoun. »

Isis se fait connaître. Elle raconte son histoire, manifeste sa douleur en recouvrant le cercueil de son époux Osiris (Adonaï), et bientôt le roi et la reine de Byblos lui élèvent un temple[2].

Mais le rôle sidéral de la déesse[3], plus conforme à des croyances d'origine orientale, prédomina dans le culte établi en Phénicie. En conséquence, l'appellation égyptienne de l'épouse d'Osiris disparut, et il lui fut substitué le nom astronomique d'Astarté porté par la reine initiatrice. Astarté donc c'est Isis. Comme celle-ci, elle resta inséparable de son époux, et eut la même odyssée de douleur[4].

La nouvelle religion se répandit bientôt de Byblos vers le nord, sur le littoral, jusqu'à Aradus; vers le nord-est, dans la Syrie des Rivières[5]; à l'est, en Palestine et au-delà du Jourdain[6]; au sud, jusqu'au-delà d'Ascalon. Plus tard, à Bambyce ou Hiérapolis[7], Astarté eut, sous le nom de Dercéto (voyez plus

1. *Saosis* est le féminin de *Saos*, premier législateur de Samothrace, qui conduisit dans cette île une colonie asiatique. Ce nom de *Saos* est probablement d'origine assyrienne, car on le retrouve dans le nom du roi Saosducheus, successeur d'Assarhaddon (668 av. J.-C.). Cependant, d'après le passage ci-dessus, il est aussi phénicien. Saos fut vraisemblablement un de ces navigateurs syriens, sidoniens ou giblites, qui, selon la coutume de ses compatriotes, cherchait à rattacher les nouvelles colonies à la métropole par des liens religieux autant que commerciaux.

2. Plut., *de Iside et Osiride*, c. XVI : καὶ νῦν ἔτι σέβεσθαι Βυβλίους τὸ ξύλον ἐν ἱερῷ κείμενον Ἰσιδός.

3. Plut., *de Iside et Osiride*, c. LII. Isis, dit-on, n'est point autre que la lune. — Luc., *de Dea Syria*, c. IV. Ἀστάρτην δ' ἐγω δοκέω Σεληναίην ἔμμεναι.

4. Cic., *de Natura deorum*, lib. III, c. XXII.

5. Luc., *passim*. V. Hierapolis.

6. Menandr. Ephes. ap. Joseph., *Ant. jud.*; Luc., *de Dea Syria*, c. IV.

7. Luc., *passim*. V. Hierapolis.

loin), un sanctuaire célèbre; et près de Tripoli de Phénicie on lui avait consacré un étang encore vénéré aujourd'hui. C'est avec une tête de taureau[1] que la déesse était adorée dans le Chanaan[2]. La capitale de la Batanée, ou pays de Basan (contrée transjordanienne), fut nommée, en l'honneur de la déesse, Astaroth Carnaïm (Astarté aux deux cornes[3]). Sidon lui dédia un sanctuaire magnifique au dire de Lucien[4], et Tyr aurait été son berceau d'après Cicéron[5] : « La quatrième (Vénus) est syrienne. Elle prit naissance à Tyr et s'appelle Astarté. Elle épousa Adonis, à ce qu'on dit. »

A Ascalon, le culte d'Astarté donna lieu à une nouvelle légende qui le transforma et même changea le nom de la déesse. D'après Ctésias[6], Dercéto, moitié femme, moitié poisson, déesse-reine d'Ascalon, reçut fort mal Astarté, que l'histoire appelle ici d'un autre nom (Aphrodite[7]). Celle-ci s'en vengea en inspirant à la reine une passion violente pour un jeune prêtre qui la rendit mère d'une fille, Sémiramis[8]. Dercéto, honteuse, exposa cette fille dans le désert, tua son amant et se jeta dans le lac d'Ascalon, où elle devint tout à fait poisson. Sémiramis, nourrie par des colombes et élevée par Simmas, pâtre de Ninus, roi de Ninive, devint enfin reine d'Assyrie et dédia un temple à sa mère[9].

1. Philon de Byblos. Fragm., c. XXIV. Ἀστάρτη δὲ ἡ μεγίστη... ἐπέθηκε τῇ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν ταύρου...

2. *Tobie*, ch. I, verset 5. Trad. des Septante.

3. *Genèse*, ch. XIV, verset 5. / *Deutéron.*, ch. I, verset 4. / *Josué*, ch. X, verset 10. } Traduct. des Septante.

4. Luc., *de Dea Syria*, c. IV.

5. Cic., *de Natura deorum*, lib. III, c. XXIII.

6. Fragm., *de Rebus Assyr.*, ap. Diod. Sic., l. II, c. IV.

7. Τὴν δὲ Ἀστάρτην Φοίνικες τὴν Ἀφροδίτην εἶναι λέγουσι. Philon de Byblos, Fragm., ch. XXIV.

8. Σεμίραμις θυγατὴρ μὲν ὡς φησε Κτησίας Δερκετοῦς τῆς Συρίας θεοῦ. (Anonymus, *Tract. de mulieribus quæ bello claruerunt*, c. I.)

9. Diod. Sicul., lib. II, c. IV.

Je pense qu'il est possible de distinguer, dans tout ce récit, la vérité de la fiction. Je vois, dans la légende, la lutte d'un culte national ascalonite, probablement d'origine assyrienne[1], contre une importation religieuse phénicienne (comme nous le verrons plus loin), qui finalement reste victorieuse. Cette scission se trouve alors momentanément parachevée par la réabsorption du culte de Dercéto dans le culte d'Oannès, ce que me paraît signifier la transformation complète de la déesse en poisson. Les colombes qui nourrissent Sémiramis rappellent la métamorphose d'Isis en cet oiseau alors que, à la cour de Byblos, elle voltigeait au-dessus de son nourrisson en le purifiant au feu. En outre le nom du berger Simmas[2], le nom même qu'il donna à l'enfant[3], tout cela me semble vouloir dire que la fille de Dercéto, après son abandon, fut, comme l'enfant d'Astarté, la protégée d'Isis et élevée dans le culte giblite. Le premier usage qu'elle fit de son pouvoir de reine fut de concilier, à Ascalon, et ses croyances personnelles et la vénération qu'elle devait à sa mère. Alors elle opéra la fusion de ces deux personnalités ennemies, Astarté et Dercéto, en une seule, à laquelle même (comme fit jadis en pareil cas la reine de Byblos) elle aurait donné son propre nom[4].

1. Cf. l'analogie de Dercéto avec le dieu-poisson ninivite Oannès. Ninus, envoyant paître ses troupeaux aux environs d'Ascalon, avait vraisemblablement la suzeraineté de cette ville. Ascalon était un port fortifié sur la Méditerranée, dont la possession, menaçant les côtes d'Égypte et de Syrie, était très importante pour les rois assyriens, et où nous voyons Sémiramis, comme reine et successeur de sa mère, élever des édifices.

2. *Simma* veut dire en syriaque *colombe*.

3. « Le nom de Sémiramis, en dialecte syrien, tire sa signification des colombes, que, depuis lors, tous les Syriens honorent comme des déesses. » (Ctésias, Fragm., liv. I, ch. v, éd. Didot.) — Cf. le mémoire de M. Ch. Luzzato sur le dieu assyrien Sémiramis (*Journal asiatique*, avril-mai 1851). D'après ce savant, *Sémiramis* (du radical sanscrit *Smar*) signifie *celui qui aime*. Je pense que c'était là l'appellation épithétique de la colombe.

4. Cf. le mémoire précité de M. Luzzato. — Pausanias (liv. I, ch. xiv) dit de la Vénus céleste que les Assyriens sont les premiers qui l'adorèrent, ce qui prouve

Celui de Dercéto toutefois ne disparut pas complètement. On le conserva encore à la nouvelle déité, confondue, dans l'antiquité, avec les déesses similaires des autres pays d'Orient, comme l'indique ce passage de Strabon[1] : « Les altérations onomastiques sont nombreuses surtout pour les noms barbares; ainsi Dariécé est appelée Daréion; Pharsiris, Parysatis; Artagata[2], Athara[3], que Ctésias appelle Dercéto. » Le culte de Dercéto se propagea et fut porté jusqu'à Hiérapolis. Cette ville, tout particulièrement, revendiqua pour elle-même l'origine de la déesse; et du lac de Bambyce, tout voisin, elle fit le théâtre du suicide de la reine

Cependant cette origine aquatique valut bientôt à la nouvelle divinité le surnom d'Aphrodite (de ἀφρός, écume des flots). Le caractère dercétique de déesse anadyomène se confondit en elle avec les attributs célestes d'Astarté; elle fut dès lors considérée comme une déité polythée, à qui les divers rôles sous lesquels on l'envisageait firent donner autant d'épithètes inséparables de son nom. Les deux principales appellations de Pandémie et d'Uranie devinrent les plus célèbres et les plus répandues d'Aphrodite, et constituèrent une division réelle de cette déesse en deux personnalités très distinctes et presque en

que Sémiramis répandit ce culte dans ses États. Mais il se trompe en disant *les premiers,* puisque les Phéniciens les précédèrent dans l'adoption du culte d'Astarté, venu d'Égypte. (Voir plus haut.) Des rapprochements et assimilations faites après coup de divinités ayant des attributs communs ont pu lui faire supposer qu'un même culte avait été propagé et avait amené des variations onomastiques pour une seule et même divinité (Astarté, Amone, Athor, Dercéto, Uranie, Mylita, Alilat, Alitta, Mithra, Atargatis, Anaïtis, etc.). Je pense que la corruption d'une déesse sidérale a pu exister chez des peuples très différents et spontanément; que la Mylitta assyrienne, l'Isis-Athor égyptienne, l'Anaïtis cappadocienne et arménienne peuvent très bien être nées séparément, et n'avoir été confondues que plus tard et rangées chronologiquement d'après des traditions incertaines.

1. Strab., *Géogr.*, liv. XVI.
2. Atargatis, Addirgada.
3. Athor, Athyri, Methyer. Cit. plus haut.

antagonisme l'une avec l'autre[1]. La fusion opérée par Sémiramis entre les deux cultes assyro-ascalonite (Dercéto) et phénicien (Astarté) ne fut qu'un expédient pour masquer la défaite du premier sous une conciliation apparente, car il ressort d'un passage d'Hérodote[2] qu'en effet le caractère astronomique de l'Astarté des Phéniciens prédomina à Ascalon[3] dans l'Aphrodite Uranie (fille d'Uranus ou la céleste), demeurée la patronne définitive, la grande divinité nationale de la ville : « Les Scythes.... dit Hérodote, vinrent à Ascalon, ville de Syrie... Ils y laissèrent quelques-uns des leurs qui dépouillèrent le sanctuaire d'Aphrodite Uranie. Ce temple est, à mon avis, *le plus ancien* de tous ceux qu'on éleva à cette divinité. » Des colons ascalonites, conduits par Cinyras, apportèrent à Paphos de Chypre la religion d'Aphrodite Uranie, « car, continue Hérodote[4], le temple qui est à Chypre vient de là (d'Ascalon), de l'aveu même des Chypriotes. » Cinyras greffa probablement ce nouveau culte sur celui d'une divinité du lieu à qui Aérias, son premier importateur, avait même donné son nom[5].

De Paphos, la religion de la déesse ascalonite se répandit dans tout le pays; l'histoire et les dernières découvertes en font foi. Mais, en se propageant dans l'île, le caractère tout matériel de Pandémie tendit de plus en plus à effacer celui d'Uranie, plus philosophique, plus scientifique et moins à la portée intellectuelle d'une société au berceau.

Pareil fait, du reste, avait eu lieu en Phénicie. Effectivement,

1. Xénophon, *Convivium*, c. VIII, 6. — Platon (*Convivium*, c. VIII) va même jusqu'à leur assigner une filiation différente. Cf. Plotin, *Ennéades*, liv. V, ch. II.

2. Hérod., liv. I, ch. CV.

3. « Les Phéniciens qui possèdent la ville d'Ascalon en Palestine. » Paus., liv. I, ch. XIV.

4. Hérod., liv. I, ch. CV.

5. Tac., *Hist.*, lib. II, c. I, III, IV. — D'après un passage de Lucien (*de Dea Syria*, c. IX), un temple aurait été fondé aussi dans le Liban, à un jour de marche de Byblos, par le même Cinyras.

l'idée abstraite d'Aphrodite, fille du ciel, symbolisation de la puissance productrice née du chaos, devait nécessairement, quand elle fut présentée à une plèbe grossière, mercantile et positive, être dénaturée par celle-ci et appliquée à un ordre de choses plus compréhensible pour elle. Reportée en effet sur le monde organique, l'idée de production, de fécondité, devait engendrer fatalement une déesse érotique. Il résulte de tout cela que l'Aphrodite Uranie a dû précéder l'Aphrodite Pandémie, celle-ci étant la dégénérescence en quelque sorte de celle-là.

De sa communauté d'origine avec Uranie, Pandémie conserva comme principal attribut le croissant, et les monuments peuvent nous donner une idée de la figure sous laquelle on adorait Aphrodite en Chypre et telle que peuple et paysans la comprenaient en Phénicie. Creuzer[1] donne à la planche LVI *bis* de son ouvrage la reproduction de deux idoles de bronze d'origine phénicienne. L'une (fig. 213) représente une femme avec le lotus (attribut isiaque) sur la tête; un croissant traverse le dos et ses pointes font saillie à gauche et à droite près des épaules; sur la poitrine, une mamelle unique; six grains sont fixés sur la gaine qui termine le corps. L'autre statuette (fig. 215) représente une femme avec le croissant formant cornes sur la tête (cf. la coiffure d'Isis). Elle tire la langue; sur la poitrine, trois mamelles. Le corps se termine en gaine ornée de dix lentilles en applique sur la base et quatre croissants en semis. Ces deux figures sont d'un travail extrêmement grossier. Enfin, sur les médailles chypriotes, le simulacre placé dans le temple de Paphos est un cône flanqué à droite et à gauche du soleil et de la lune sous forme de croissant, et accompagné d'étoiles, des colombes de Sémiramis et d'Astarté, et des poissons de Dercéto[2].

1. *Religions de l'antiquité*, etc., trad. Guigniaut, t. IV, planches.
2. Tac., *Hist.*, lib. II, c. III.

[illegible] nomment Aphrodite Mylitta, les [illegible] Mitra... » [illegible] : « Les Arabes appellent Bacchus Urotal et Uranie Alilat. »

Mais à Idalium et à Citium, les monuments [illegible] nous [illegible] Aphrodite [illegible] Ceci tient à ce que les Phéniciens de Citium et d'Idalium, mus par un sentiment de particularisme en face de l'élément grec qui les enserrait de toutes parts et dont l'influence grandissait chaque jour de plus en plus, tenaient à conserver dans toute sa pureté native le mythe et la représentation de la déesse nationale, palladium de leur race en Cypre[3]. Les communications fréquentes de Citium et Idalium avec la métropole durent contribuer à empêcher que des altérations se produisissent dans la religion du petit royaume phénicien.

Je crois donc que la déesse assise, gravée sur la patère, est bien la divinité adorée à Idalium, et par conséquent à Citium.

Intaille phénicienne (collection Péretié).

l'Isis-Astarté de Byblos, et telle qu'elle est représentée sur des pierres gravées authentiquement phéniciennes.

1. Hérod., liv. I, ch. CXXXI.
2. Hérod., liv. III, ch. VIII.
3. La domination égyptienne établie dans l'île sous Amasis contribua aussi à maintenir le culte dans sa forme isiaque primitive.

Comme on le voit, la déesse figurant sur ce petit monument que j'ai remarqué à Beyrouth, dans la collection Péretié, est tout à fait pareille à la divinité de la patère.

La tunique talaire de la chaste Isis est donnée ici à Uranie comme signe de pureté et indice de l'idée toute métaphysique que représente la déesse, en tant qu'opposée à l'impure Pandémie, car : « L'Aphrodite Pandémie, dit Himérius[1], n'a rien de commun avec Uranie. La première, en effet, est, par sa nature même, profane, impure, et engendre les désirs; de l'autre, au contraire, naissent des enfants entourés comme d'une auréole; leurs flèches sont d'or et ne s'adressent qu'aux âmes jeunes et sans tache. » Plotin dit encore[2] : « D'un côté Aphrodite Uranie, de l'autre Pandémie dite la souillée (ἑταιριοθεῖσα, *adulterata*). » Pausanias est encore plus explicite[3] : « Urania purum significans et corporum cupiditate vacantem amorem; Popularis ob venerios congressus[4]. »

Les raies fines de la robe pourraient bien représenter le ciel.

Quant au chaperon dont est coiffée Astarté, il est orné de raies qui me semblent faites de grènetis ou de perles qui, peut-être, représentent des étoiles.

Les cheveux épars rappellent la douleur d'Isis lorsqu'elle fut en présence du cercueil de son époux, à Byblos.

Les bracelets qui ornent les chevilles et peut-être aussi les bras de la déesse, sont une importation irano-chaldéenne[5]. Ils ont peut-être ici une signification astronomique, et symboliseraient alors les cercles dont les anciens entouraient la sphère céleste (voyez une représentation d'un globe constellé et armillé,

1. Himer., *Eclog.*, 18, 3.
2. Plot., *Ennéad.*, liv. IX, ch. IX.
3. Paus., liv. IX, ch. XVI.
4. Cf. Cic., *de Natur. deor.*, lib. III, c. XXIII; Plat., *Conviv.*, c. VIII.
5. Claud. Quadrig. ap. Aul. Gell., lib. IX, XIII, 2; Suet, *Nero*, c. XXXVI.

placé sur les épaules d'Atlas et reproduit dans Rich, p. 584, première colonne). On a trouvé souvent de ces armilles dans les fouilles de ces dernières années. Ce sont des spirales d'or (rares) ou de bronze, à triple tour et assez flexibles pour qu'elles pussent s'élargir quand on les introduisait et céder sous les contractions des muscles. Ces bracelets sont nommés en grec σφιγκτήρ et en latin *spinther*[1]. Ils étaient usités à peu près partout dans l'antiquité.

La déesse porte, ici, sur elle-même, les attributs isiaques, le lotus et le fruit.

Quant aux attributs uraniens, ils ont dû, logiquement, et en conséquence d'un respect absolu de la tradition, être, sur la patère, seulement juxtaposés à la déesse, puisque ce ne fut que postérieurement qu'Isis fut comprise sous le rôle qui lui valut son nom astronomique. Ces attributs ne peuvent être autres que les éléments constitutifs du mystique emblème posé sur la table devant l'image sacrée. Voyons si l'hypothèse est exacte.

Nous avons vu qu'Isis n'apparut en Phénicie que pour incarner ses attributs astronomiques dans la personnalité d'Astarté et retourner ensuite en Égypte. Astarté devint à Ascalon, comme je l'ai dit, Aphrodite Uranie, à qui l'on dévolut l'antériorité sur toutes les autres Aphrodites et surtout sur Pandémie (celle-ci n'étant que la dégénérescence de celle-là). Platon est explicite sur ce sujet[2] : « L'une, *la plus ancienne*, et qui n'a point eu de mère, est fille d'Uranus et nous la nommons à cause de cela Uranie; l'autre, la plus récente, est fille de Zeus et de Diane et nous l'appelons Pandémos[3]. » Hésiode, enfin, raconte comment Uranie naquit d'Uranus[4].

1. Plaute, *Ménechmes*, acte III, sc. III, v. 508. Cf. Festus et Isidore, *Orig.*, XIX, XXXI, 16.

2. Plat., *Convivium*, c. VIII.

3. Cf. Plotin, *Ennéad.*, liv. V, ch. II.

4. Hésiode, *Théog.*, vers 185-190.

Maintenant, qu'était au juste cette divinité primordiale qu'on nommait Uranus? Au dire de Sénèque, c'était cette partie du ciel qui contenait les planètes : « Tout ce ciel est limité par l'éther igné, partie la plus élevée du monde[1]. » Macrobe expose avec clarté[2] le système cosmogonique des anciens et quel rôle y était dévolu à Uranus. Il dit d'abord[3] : « Scipion fut ramené vers les choses supérieures par un nouvel avertissement de son aïeul qui lui démontra en ces termes la coordination des sphères depuis l'origine du ciel : Pour toi tout se résume en neuf cercles ou plutôt en neuf globes dont l'un, le céleste et le plus lointain, celui qui enveloppe tout le reste, est le grand dieu lui-même qui dirige et contient tous les autres. A ce ciel sont attachées les étoiles fixes qu'il entraîne avec lui dans son éternelle révolution. » Le passage suivant confirme en la précisant la citation qui précède[4] : « Le système du monde comprend neuf sphères ; la première, où sont fixées les étoiles (les étoiles fixes?), est le ciel proprement dit (*summus ipse deus* du passage précédent), liant et englobant les autres sphères et tournant d'orient en occident. Les sept globes au-dessous, que nous qualifions de

1. Sen., *Natur. quæst.*, lib. VI, c. XVI. Cf. Aristot., περὶ κοσμοῦ, c. II.

2. Les explications de Macrobe touchant le symbolisme mythologique méritent d'autant plus de confiance que l'auteur était lui-même un païen éclairé et convaincu. La foi païenne, à l'époque où il vivait (fin du IVe siècle ap. J.-C.), n'avait pu devenir en lui, comme jadis en Julien, une conviction réelle qu'autant qu'elle recevait, dans sa pensée, sa véritable interprétation. « Quand il eut cessé de parler, » dit-il dans ses *Saturnales* (liv. I, ch. XVII) en parlant de Prétextat, « tous les assistants, les yeux levés sur lui, manifestaient leur admiration par leur silence. Ensuite on commença à louer l'un sa mémoire, l'autre sa doctrine, tous sa religion, assurant qu'il était le seul *qui connût bien le secret de la nature des dieux, que lui seul avait l'intelligence pour comprendre les choses divines et pour en parler.* » (Trad. Mahul.) A cette époque, un lettré, comprenant la poétique splendeur du paganisme, l'originalité de ses allégories, ses symboles pittoresques voilant des vérités scientifiques et aussi anciens que lui, le penseur en un mot, devait, comme Macrobe, rester païen.

3. Macrobe, *Commentarius ex Cic. in Somnium Scipionis*, lib. I, c. XVII.

4. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. IV.

[illegible]

[illegible] C'est la [illegible] Muse [illegible] d'Hésiode. Il est donc [illegible] du ciel femelle embrasse ici [illegible] les éléments du grand tout parmi lesquels [illegible] figure [illegible][3].

« Plus bas, dit Macrobe[4], roulent sept astres dont le mouvement rétrograde est contraire à celui de l'orbe céleste. » Ici l'auteur énumère les sept planètes qui sont : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Quant à la terre, « immobile et abaissée au milieu du monde, elle forme la neuvième sphère et tous les corps gravitent autour d'elle[5]. » Enfin l'auteur est plus explicite encore[6] dans cette phrase : « Parmi les neuf sphères, les sept errantes représentent les planètes. »

Ces sept planètes sont représentées ici par les sept losanges gravés sur le plateau de la table.

Pour ce qui est des pieds de ce meuble, ils simulent ceux d'un

1. Luc., *de Dea Syria*, c. IV ; Plut., *de Iside et Osiride*, c. LII.

2. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III.

3. Nous voyons pareillement sur nombre de monuments égyptiens Tpé ou Athor, incarnation des attributs célestes d'Isis, en un mot l'Astarté de l'Égypte, figurée sous forme d'une femme ; et, comme ciel, entourer de son corps, démesurément allongé, le système astronomique tout entier. (Voy. les ouvrages de la Commission d'Égypte, Champollion, Lepsius, Rosellini, etc.)

4. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. I, c. XVII.

5. C. Manilius, *Poem.*, lib. I, v. 811.

6. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III.

quadrupède que je suppose être la vache, animal consacré à Isis[1] et aussi à Vénus céleste[2].

De tout ceci il faut conclure, en faveur de l'hypothèse émise plus haut, que l'emblème tout entier est ici le signe capital du rôle astronomique attribué à la déesse assise et inséparable d'avec elle.

Les neuf sphères furent incarnées dans neuf personnalités dont la première conception provient, selon toute vraisemblance, directement d'une tradition égyptienne, arrangée plus tard par les Grecs et qu'on retrouve dans Diodore[3].

Si l'on juge d'après la tradition, ces déités sidérales auraient pris naissance ou auraient été importées en Asie Mineure (car c'est de là que les Aloïdes en apportèrent trois en Béotie) sous le nom de Muses, où elles faisaient, je pense, partie du culte d'Anaïtis, l'Astarté anatolienne, d'origine orientale.

En tant que sphères, les Muses renfermaient l'harmonie même produite par celles-ci : « Ils savent bien, dit Macrobe[4], que les Muses sont le chant du monde, ceux qui les ont appelées *Camenas*, comme qui dirait *Canenas,* de *canere* (chanter). » « Huit sphères se meuvent, dit encore le même auteur[5], mais sept seulement représentent autant de sons qui, en vertu de la vitesse, font une consonance. » Chalcidius est plus explicite encore[6] : « Dans le monde sont sept planètes distantes

1. Hérodote, liv. II, ch. XLI. D'après cet historien, on ne pouvait tuer les génisses, consacrées à la déesse. On sacrifiait des bœufs à la place (liv. II, ch. XL).

2. Il faudra, dit Lucien (liv. LXVII, *Del.*, 7), « immoler à Vénus populaire une chèvre blanche; *mais à la Céleste,* qui est dans les jardins, *une génisse.* » C'est le contraire de l'assertion d'Hérodote.

3. Diod., liv. I, ch. XVIII : διὸ καὶ περιάγεσθαι πλῆθος μουσουργῶν, ἐν οἷς παρθένους ἐννέα δυναμένας ᾄδειν καὶ κατὰ τὰ ἄλλα πεπαιδευμένας τὰς παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ὀνομαζομένας Μούσας. « Aussi emmenait-il (Osiris) avec lui une troupe de musiciens dans laquelle se trouvaient neuf vierges savantes dans l'art du chant et instruites en d'autres choses. Les Grecs les nomment Muses. »

4. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III.

5. Id., ib., lib. II, c. IV.

6. Chalcidius, *Comment. in Timæum Platonis,* c. XXXVII.

entre elles d'une tonalité musicale, comme l'atteste Platon lui-même. » « Les théologiens, dit encore Macrobe [1], font émaner des huit sphères des sons musicaux, et de ceux-ci un seul accord. » D'après Platon enfin, de cet accord naquit l'harmonie : « L'unité, dit-il [2], en s'opposant à elle-même produit l'accord, par exemple l'harmonie d'un arc ou d'une lyre. Il est absurde que l'harmonie soit une opposition ou résulte de choses opposées. Mais, apparemment, Héraclite entendait que c'est de choses d'abord opposées, comme le grave et l'aigu, et ensuite mises d'accord, que la musique tire l'harmonie. L'opposition, tant qu'elle ne s'est pas résolue en accord, ne peut donc produire l'harmonie. L'accord en tout cela, c'est la musique [3]. »

Les planètes comparées chacune à une note et séparées entre elles par des espaces proportionnels aux intervalles musicaux, leur révolution dans un ordre parfait sous la voûte qu'Uranus, cette autre sphère, roulait au-dessus d'eux, telle est donc la source de l'harmonie céleste et l'origine sidérale de la musique.

Ce chant de l'univers [4], des astres en un mot, fut, à l'origine, exprimé par les premiers éléments constitutifs de la musique : la voix, les instruments à vent et les instruments à cordes, représentés par le tympanon, la flûte et la lyre. Ces trois instruments furent mis entre les mains de trois Muses qui symbolisèrent dès lors, à elles trois, l'harmonie en général. Comme telles, elles furent considérées à part de leurs compagnes, et ce sont celles-là qui tout d'abord furent apportées d'Anatolie sur l'Hélicon en Béotie [5].

1. Macr., *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III.

2. Plat., *Convivium*, c. XII. Trad. V. Cousin.

3. Cf. Pseudo-Plutarchi *De vita et poesi Homeri*, c. CII; cf. Nonnus, *Dionys.*, c. XLII, v. 410.

4. Macr., *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III, cité plus haut. Cette intervention des lois de l'acoustique en astronomie est basée sur des calculs scientifiques qu'il faut peut-être rapporter aux Chaldéens.

5. D'après les Grecs, il n'y aurait eu primitivement que trois Muses apportées

Sur la patère, les déesses de l'harmonie, correspondant aux déités des Aloïdes, sont représentées toutes les trois avec des instruments de musique derrière le trône d'Astarté; tournées vers elle, elles exécutent le concert obligé de toute cérémonie religieuse : « Aussi, dit Macrobe [1], les théologiens admettant le chant céleste ont introduit dans les sacrifices les sons musicaux, qui, chez les uns, étaient produits par la lyre ou la cithare, chez les autres par des flûtes ou d'autres instruments de musique. » La double flûte, la lyre et le tympanon se retrouvent tous trois dans l'antiquité égyptienne comme la fable elle-même.

La lyre est ici d'une forme particulière et ne ressemble point à l'instrument grec de ce nom. Le bâton recourbé figure, selon moi, le croissant; le crochet qui forme l'extrémité de la caisse d'harmonie rappelle la *harpé* qui mutila Saturne et fit ainsi naître Aphrodite, et la jambe de quadrupède est peut-être celle de la vache isiaque. Les sept cordes correspondent aux sept planètes, les sept notes du concert céleste. Cet instrument se rapproche beaucoup de celui que décrit Athénée comme étant d'origine phénicienne [2]. Josèphe [3] le nomme νάβλαι, en latin *naulia* ou *nablium* (cf. *nebel* des Psaumes); on en jouait, comme sem-

par les Aloïdes. Mais si l'on réfléchit à l'origine astronomique de ces trois musiciennes, et au nombre de neuf auquel ces déités furent portées plus tard, on se demande si les Aloïdes ne se sont pas contentés de faire connaître seulement aux Grecs le côté harmonique des Muses, reporté dans le domaine intellectuel, et n'ont pas, pour ainsi dire, tronqué le mythe primordial en laissant de côté les six autres Muses dont le rôle, tout sidéral comme on le verra plus loin, ne cadrait point avec l'idée des premiers importateurs. Plus tard seulement, et pour compléter en quelque sorte l'emblématique spirituelle des Muses, les Grecs firent représenter, par les six oubliées, l'épopée, l'histoire, la comédie et la tragédie, la poésie érotique et l'ode, qui ne sont que les diverses formes du récit versifié, lui-même synthèse de la cadence, de la mémoire et de la méditation (ἀοιδή, μνήμη, μελέτη) que désignaient les trois premières Muses. (Paus., liv. IX, ch. XXIX.)

1. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. III.

2. Athen., *Deipnos.*, lib. IV, c. LXXVII.

3. Joseph., *Ant. jud.*, lib. VII, c. XII; lib. VIII, c. III (νάβλαι : αἱ κινύραι).

[illegible] Ovide[1].

[illegible] pour [illegible] de cette [illegible]

[illegible] il en faut cher- [illegible] symbolique du [illegible] sym- [illegible] leur [illegible]

La [illegible] personne. coif- [illegible] sacerdotale. Ce n'é- [illegible] d'Amon, que nous [illegible] à l'époque grecque. [illegible] grecques. [illegible] celles figu- [illegible] d'Amon. [illegible] du por- [illegible] Les [illegible] ici des as- [illegible] seulement [illegible]. Le [illegible] divisé la cida- [illegible] cinq bandes au lieu de quatre, a été obligé de [illegible] au lieu de huit.

La [illegible] identique à la tunique d'Asuré. Elle était probablement d'une étoffe d'origine indienne nommée *sudên*, en usage en Égypte et en Asie, et faite de lin en l'honneur d'Isis[2]. Les fines rayures sont la représentation d'un fluide, l'éther ou le ciel : « car, dit Parisot[3], le ciel, selon les Égyptiens, n'est point une voûte solide, un *firmament*, comme l'appelle Moïse, c'est *une voûte liquide*, océan suspendu en ca-

1. *Ov.*, *Ars am.*, lib. III, v. 327.

2. ...[illegible] Herod., lib. II, c. xxxvii. Cf. Ov., *Metam.*, lib. I, v. 747 : « Nunc dea linigera colitur celeberrima turba. » Cf. Martial, XII, 29.

3. *Dict. mythol.*, t. I, p. 336.

lotte de sphère sur la tête des hommes. Les astres, les dieux voguent, portés par de sveltes gondoles, sur cette mer d'azur... » Nous voyons, en effet, le ciel représenté sur la tunique de Tpé par des lignes brisées qui, en hiéroglyphes, sont le signe de l'eau. *Ce sont des lignes droites qui symbolisent, je pense, sur la patère, le fluide éthéré, bien distinct du fluide aqueux.*

Le vêtement principal est donc l'emblème de l'origine céleste des Muses.

Mais celles-ci n'étaient pas seulement filles du ciel. Comme leurs devancières, les suivantes d'Osiris, elles devinrent des divinités des eaux. Les Aloïdes les placèrent, sur l'Hélicon, près des cours d'eau dont le susurrement est aussi une cadence, une harmonie des champs, la première musique qui ait frappé l'oreille de l'homme [1]. Elles symbolisèrent aussi le murmure monotone et régulier des flots de la mer [2].

Cette attribution aquatique est ici reproduite sur un vêtement annexe : le jupon. Celui de la flûtiste et celui de la tympaniste sont identiques; ils sont faits d'une étoffe à lignes serpentines qui figurent les ondes de la mer [3].

L'hémicycle gravé sur le jupon de la joueuse de lyre ou *na-*

1. En Sicile le nombre des Muses fut porté d'abord à cinq, puis à sept. *On leur donna des noms de fleuves :* Nilo, Trito, Asope, Heptapere, Acheloo, Pactolo, Erodie.

2. Comme telles elles se dédoublèrent et devinrent, dans la mer Tyrrhénienne aux mille harmonies, des divinités marines nommées par les Grecs *sirènes*. L'une d'elles porte même le nom de *Telxiope*, appartenant à l'une des quatre Muses primordiales mentionnées par Cicéron.

3. Ces lignes, on les retrouve sur un chapiteau du temple de Golgos (*Revue arch.*, déc. 1871) et, comme nous venons de le voir, sur la tunique de la déesse Tpé au plafond du portique du grand temple à Dendérah (*Descr. de l'Ég.*, Pl., t. IV, pl. XVIII). De cette étoffe est faite la tunique de dessous de plusieurs statues de prêtres chypriotes en pierre calcaire, et notamment du beau colosse découvert par M. Lang, en 1869, au temple d'Ambelliri. Cette étoffe était probablement un tissu gaufré à godrons ondulés comme celui des chemises portées depuis un temps immémorial par les almées d'Égypte, dont l'origine est, je pense, aphroditique, ou plutôt isiaque.

[illegible] Chypre [illegible]

[illegible]

Enfin la ceinture qui serre la taille des musiciennes est la [illegible] Homère [illegible] et qui rappelle le ceste [illegible] de Vénus [illegible] au-dessus des hanches [illegible] chez les femmes, au contraire, elle se place [illegible] immédiatement sous le sein. D'après cela, les musiciennes seraient [illegible] des jeunes filles, ce qui est [illegible] conforme à la tradition.

Cette consonance harmonieuse figurée par les trois musiciennes est produite, comme nous l'avons vu [3], par la marche des sphères. Cette marche, les six autres Muses la symbolisent en exécutant une ronde au pas cadencé. Elles sont reproduites sur la patère revêtues de costumes tout pareils à celui de leurs trois compagnes [4]. L'artiste a eu soin de les séparer de celles-ci d'une façon distincte en les tournant dans un sens opposé. Malgré cela, elles forment toutes les neuf un cortège continu.

Deux des cidaris des danseuses portent par erreur, comme la cidaris de la flûtiste, 10 lentilles au lieu de 8.

En résumé, les Phéniciens de Citium et d'Idalie, en recevant d'Asie Mineure, comme les autres peuples de Chypre, ce mythe des Muses, ne l'acceptèrent point avec sa signification purement spirituelle qui, comme telle, est d'origine helladique. Ils ne purent en adopter que le côté céleste dont les incarnations, s'adaptant seules au mythe d'Astarté, se retrouvent

1. Hom., *Od.*, c. v, v. 231.
2. Val. Flacc., l. VI, v. 470.
3. Macrobe, *Comm. in Somn. Scip.*, lib. II, c. iv.
4. Le jupon ondulé alternant avec le jupon à bandes.

naturellement gravées ici avec l'Isis astronomique des Phéniciens.

Les deux vases posés sur la table contiennent, je pense, des offrandes. On a trouvé dans les fouilles des six dernières années un grand nombre de spécimens pareils à l'urne de gauche, et de toutes grandeurs. Quant à la bardaque de droite, plusieurs pièces analogues ont été découvertes à Dali et ailleurs, quelques-unes enluminées de scènes curieuses. Ici les deux vases sont ornés de zigzags retracés également sur des pièces fort anciennes, de fabriques diverses et dont la majeure partie provient de la vallée voisine d'Alambra.

Le personnage debout entre la table d'offrandes et l'emblème, et tourné vers celui-ci, tient, élevé, un ustensile triangulaire qui me paraît être un sistre. En effet, un instrument de même forme se voit aux mains d'un prêtre égyptien dans une peinture de Pompéi [1]. Le sistre, selon Plutarque [2], servait, dans les cérémonies isiaques, à éloigner Typhon et à réveiller la nature [3]. La présence de cet objet s'explique donc naturellement ici en face d'Isis-Astarté.

Quant à l'objet crochu qui se voit dans la main droite de la figure, il est assez difficile à déterminer, vu l'indication sommaire de la gravure. Je crois cependant y reconnaître un simpulum destiné à faire des libations avec le liquide renfermé dans un des deux vases placés sur la table d'offrandes (l'urne probablement) [4].

Les piliers terminés par des fleurs de lotus figurent vraisemblablement les colonnes d'un édifice. Ils sont au nombre de six et l'un d'eux a été raccourci afin d'éviter qu'il fût masqué par le tympanon de la troisième musicienne. Ces piliers ressemblent

1. Cf. Martial, XII, 29; cf. Hérod., liv. II, ch. LXI.
2. Plut., *de Iside et Osiride*, liv. LXIII, ch. II.
3. Cf. Ovide, *Métam.*, IX, v. 112.
4. Varron, *Ling. lat.*, v. 124; Apul., *Apol.*, p. 431.

aux deux colonnes qui ornent l'une des deux maisonnettes de terre cuite découvertes à Idalie et maintenant au Louvre. Quant aux chapiteaux en particulier, on en voit au Louvre (salle du vase d'Amathonte) deux grands, qui ont dû s'adapter à des pilastres carrés et qui donnent une idée de la traduction architecturale du lotus dans l'île de Chypre.

Le péristyle occupe près de la moitié de la surface intérieure de la patère. Il représente, je pense, la seule partie d'une cella où pouvait avoir lieu la danse; aussi la voyons-nous occupée par les danseuses. L'espace occupé par la déesse, les musiciennes placées derrière elle, l'emblème, la femme au sistre et la table d'offrandes, me paraît figurer le sanctuaire.

Les anneaux qui entourent les troncs à leur milieu et près du chapiteau, à l'endroit nommé *hypotrachelium*, ne sont point de simples ornements. Inutiles si les colonnes eussent été de pierre, ils devaient être indispensables à des colonnes de bois comme me semblent l'être celles-ci [1]. Au haut du fût, ils l'empêchaient d'éclater comme cela se pratiquait encore au temps de Vitruve [2]; au milieu, ils empêchaient les fentes longitudinales de se produire.

II. En résumé donc, la déesse et l'emblème, la table aux deux vases et la femme au sistre indiquent une cérémonie religieuse et la présence d'une prêtresse; les neuf musiciennes ou danseuses sont également des prêtresses figurant le cortège sidéral d'Astarté. Tout cela est la mise en scène du culte phœnico-idaliote et la révélation d'un de ses curieux détails.

Si, d'un autre côté, on considère qu'un centre religieux im-

1. Si des colonnes soutenaient les charpentes des temples chypriotes construits en mattons, l'absence de tronçons et de chapiteaux de pierre dans les ruines fait croire forcément que ces colonnes étaient de bois. Les colonnes armillées que l'on retrouve en Égypte semblent être la réminiscence des piliers primitifs en bois cerclés d'anneaux.

2. Vitr., III, x, 2, 11.

portant était, dans la plaine même, tout proche du lieu où la patère fut découverte, que (à en juger par ce que j'en ai vu) le temple devait être fait de mattons et de bois, on peut reporter dans ce sanctuaire même la cérémonie figurée ici sous les piliers frettés d'armilles.

## § 4. — DESTINATION DE LA PATÈRE.

La patère est-elle votive ? Je pense que non. Si elle l'eût été, elle fût restée dans le temple et n'eût pas été trouvée dans une tombe. De plus, on ne lui eût pas pratiqué, au centre, un ombilic destiné, comme aux coupes de ce genre, à recevoir le doigt médius qui facilitait la préhension, assujettissait le vase dans l'inclinaison pour le déversement, et le rendait ainsi propre à un service effectif.

Votive, la patère eût été d'un travail plus soigné, d'un métal plus précieux, d'une forme plus artistique, en un mot elle eût été plus digne de figurer au trésor d'un temple.

Ce vase est donc un objet à usage.

L'ombilic est trop petit pour qu'un doigt viril puisse s'y insérer. Il a donc été fait pour le doigt effilé d'une femme, et, comme la destination hiératique de la patère n'est pour moi pas douteuse, je suppose que cette femme était une prêtresse dans la tombe de qui on enferma cet ustensile, qui avait dû ne servir qu'à la personne exclusivement.

Des tombes contiguës à la précédente renfermaient de curieuses bardaques et vases analogues à ceux qui figurent sur la table d'offrandes. Je suppose que ces objets avaient été également réservés à l'usage personnel de prêtresses dont le cimetière devait se trouver aussi proche que possible du temple qu'elles desservaient, probablement à la lisière du terrain sacré, sans doute

couvert de bois[1]. Ces prêtresses, je suppose, auraient fait partie du groupe des prêtresses figurant aux cérémonies les neuf musiciennes et danseuses, dont la dernière, sur la patère, a la main posée sur l'un des vases comme si elle venait de le déposer sur la table d'offrandes[2].

La patère contient, à très peu près, une *cotyle* attique. Une capacité métrique était donnée à ces patères afin, je crois, qu'on pût se rendre compte de la quantité de liquide dépensée pour chaque cérémonie, et rester dans les limites d'un tarif convenu entre les fidèles et le corps sacerdotal.

La patère (φιάλη) était donc destinée à des libations[3] et aurait peut-être appartenu précisément à la prêtresse représentée avec un sistre et le simpulum, accessoire obligé de la patère en question.

### § 5. — DATE APPROXIMATIVE DE LA PATÈRE.

Quelle date peut-on assigner à ce curieux monument? Une très approximative, je pense.

1° Le sujet représenté est d'un travail mauvais et d'une main qui n'est certainement pas grecque. Les costumes ne sont ni grecs ni égyptiens, mais plutôt asiatiques (on en voit encore d'analogues en Orient). Je les suppose phéniciens ou plutôt phœnico-ascalonites, car je pense que la tradition a été aussi fidèlement observée ici en matière de costume qu'en matière

1. « Quæque (Venus) regis Golgos, quæque *Idalium frondosum...* » Catull., *Thet. et Pel.*, 64, v. 96.

2. Tout ceci est purement conjectural.

3. Varron, *Ling. lat.*, v. 125; Virg., *Æn.*, liv. I, v. 739; Ov., *Met.*, IX, v. 160. D'après Macrobe (*Sat.*, liv. V, xxi), la patère serait plutôt un carchésion (καρχήσιον), employé en effet pour les libations, d'après un passage de Sapho cité par l'auteur : κοινῇ δ' ἄρα πάντες καρχήσι' εἶχον καὶ ἔλειβον, « ils firent tous des libations avec des carchésions. »

d'iconographie sacrée. La patère est l'œuvre, selon moi, d'un indigène, d'un Citio-Idaliote ou Phénicien de Chypre.

2° Les neuf femmes qu'on voit ici autour d'Astarté sont un symbole importé d'Asie Mineure et non phénicien. La patère, par conséquent, serait au moins contemporaine de l'introduction en Chypre de l'influence anatolienne qui remplaça celle des Perses au commencement du VI^e^ siècle av. J.-C.

3° Le vase a été fabriqué sur la jauge d'une cotyle, mesure purement grecque, attique même. Or les mesures attiques n'ont dû être adoptées, dans le petit royaume phénicien de Chypre, que dans l'intérêt même de sa prospérité commerciale, et comme une concession nécessaire à l'influence ionienne de plus en plus envahissante, en premier lieu depuis Darius, et en second lieu depuis l'expédition de Cimon en Chypre, en 450 av. J.-C.

C'est donc à l'époque où l'influence ionienne de l'Attique se greffa en Chypre sur celle de l'Ionie asiatique, — à l'époque où un mouvement réformiste dans le sens grec ajouta de nouveaux éléments à la simplicité des vieux dogmes en ne laissant intact à Idalie que le simulacre de la déesse nationale et le costume de ses prêtresses, — à l'époque, enfin, où le commerce même eut subi dans ses poids [1] et ses mesures le contre-coup de l'invasion attique, — c'est à ce temps que je crois devoir faire remonter la patère d'Idalie, peu après l'année 450 av. J.-C., et, par conséquent, bien avant l'hellénisation définitive de Chypre au temps d'Alexandre.

1. Un poids en plomb, trouvé à Idalie et portant des caractères chypriotes, appartient exactement au système attique. Il vaut 2 onces ou 54 gr. juste, l'once attique étant de 27 gr.

II

# NOTICE

# SUR LA SIGYNE ET LE VERUTUM

## DES ANCIENS

### ET SUR DEUX ARMES PROVENANT D'IDALIE[1]

---

## § I. — ÉLÉMENTS DE LA QUESTION.

### LA SIGYNE.

I. — Hérodote, d'Halicarnasse (Carie), 484-407 A. C.

Μοῦνος δὲ δύναμαι πυθέσθαι οἰκέοντας πέρην τοῦ Ἴστρου ἀνθρώπους τοῖσι οὔνομα εἶναι Σιγύνας ἐσθῆτι χρεωμένους Μηδικῇ.... Εἶναι δὲ Μήδων τρέας ἀποίκους λέγουσι.... Σιγύνας δ' ἐν καλέουσι Λίγυες οἱ ἄνω ὑπὲρ Μασσαλίης οἰκέοντες τοὺς καπήλους, Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα.

(*Historiæ*, lib. V, c. IX.)

« Seulement j'ai été à même d'apprendre par ouï-dire qu'il habite au delà du Danube des hommes dont le nom est *Sigynnes* et qui font usage du costume mède..... Cependant ils se prétendent issus des Mèdes... Toutefois *Sigynnes*, chez les Ligyes qui habitent au nord de Marseille, ne désigne que ceux

[1] 1. *Revue archéologique*, XXXVII, p. 363 et suiv. (1879).

d'entre eux qui sont colporteurs, et, chez les Chypriotes, une arme d'hast. »

II. — Ctésias, de Cnide, v^e^ siècle A. C.

Σίγυνος πόλις Αἰγυπτίων ὡς Κτησίας ἐν πρώτῳ περίπλων.

(*Apud Stephanum, Byz.* v. Σίγυνος.)

« *Sigyne*, ville des Égyptiens selon Ctésias (I^er^ livre des *Périples*). »

III. — Aristote, de Stagyre (Macédoine), 384-322 A. C.

...τὸ γὰρ σίγυνον Κυπρίοις μὲν κύριον, ἡμῖν δὲ γλῶττα...

(*Poetica*, c. XXI.)

« ... Par exemple *Sigyne*, particulier à Chypre, n'est pour nous qu'une glose... »

IV. — Apollonius, de Rhodes, 276-186 A. C.

Οὐδ' ἄρα Βέβρυκες ἄνδρες ἀφείδησαν Βασιλῆος · ἀλλ' ἄμυδες κορύνας ἀσπχέας ἠδὲ σιγύνους ἰθὺς ἀνασχόμενοι Πολυδεύκεος ἀντιάασκον.

(*Argonautica*, lib. II, v. 99.)

Οὐ γάρ πω ἁλίας γε πάρος ποθὶ νῆας ἴδοντο

..... Σίγυνοι.....

(*Argonautica*, lib. IV, v. 319.)

« Cependant les hommes de Bébrycie [1] ne négligèrent pas le roi. Mais brandissant aussitôt comme un seul homme de rigides gourdins ou des *sigynes*, ils coururent à Pollux. »

1. Peuple de Bithynie, d'origine thrace (Strabon, liv. VII, ch. III, 2; liv. XII, ch. III, 3).

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ol [illegible]

[illegible]

« [illegible] Quant aux [illegible] Les uns et les autres [illegible] Tel est le mode [illegible] sauf qu'au lieu de [illegible] »

[illegible] Sicile, [illegible]

*Char funèbre d'Alexandre :*

... [illegible]

[illegible]

*Chez Agathocles, en Afrique :*

[illegible]

Liv. XX, [illegible]

[illegible] par delà le Danube (Hérodote, liv. V, ch. [illegible]).

« ... Les saillies des essieux étaient garnies d'ors, où se voyaient des protomes de lion avec une *sibyne* entre les dents. »

« Archagathe, s'échauffant jusqu'au paroxysme de la colère, prit sa *sibyne* à l'un des gardes et en donna dans le flanc (à Lyciscus)... »

VII. — ATHENÆUS, de Naucratis (Égypte), IIe siècle P. C.

... μεθ' οὓς ἐπόμπευσαν κυνηγοὶ δύω ἔχοντες σιβύνας ἐπιχρύσους....
(*Deipnosophistæ*, ed. ald., p. 201.)

... πολλάκις τὴν περσικὴν στολὴν ὑποφαίνων ἄνωθεν τῶν ὤμων τό τε τόξον καὶ τὴν σιβύνην.... »
(*De Alexandro Magno*, p. 537.)

« ... Avec lesquels furent envoyés deux chasseurs ayant des *sibynes* dorées... »

« ...Souvent, laissant paraître d'au-dessus de ses épaules le costume perse de dessous, ainsi que l'arc et la *sibyne*... »

VIII. — APPIANUS, d'Alexandrie (Égypte), IIe siècle P. C.

... Τὰ δὲ δόρατα ἦν οὐκ ἐοικότα ἀκοντίοις · ἃ Ῥωμαῖοι καλοῦσιν ὑσσοὺς ξύλου τετραγώνου τὸ ἥμισυ καὶ τὸ ἄλλο σιδήρου τετραγώνου καὶ τοῦδε καὶ μαλακοῦ χωρίς γε τῆς αἰχμῆς.
(Lib. IV, c. 1. *De rebus gallicis.* — Boii.)

« ... Les hastes ne ressemblent pas à des armes de trait. Les Romains les appellent des *pilums;* la moitié est une hampe carrée, le reste est en fer, quadrangulaire aussi et grêle, sauf la pointe, toutefois. »

IX. — OPPIANUS, de Corycus (Cilicie), IIe, IIIe siècle P. C.

... αἰχμὴν τριγλώχινα, σιγύνην εὐρυκάρηνον.....
(*Cynegetica*, lib. I, v. 152.)

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

« [illegible] Hésychius. »

[illegible]

[illegible]

« Sigyne, [illegible] »
« ... Sigyne et sigynes, les piques des Macédoniens... »

III. — Anthologie Palatine.

[illegible]

« Le chien, le carnier et le *sigyne* à la dent crochue[2], c'est à Pan et aux nymphes Dryades que je les consacre. »

1. Cf. Homère, *Iliade*, liv. V, v. 393. — C'est probablement un fer à trois ailes, formant à la base trois pointes saillantes ou barbelures. Des pointes de flèches de ce genre et en bronze ont été trouvées à Chypre. Cf. Hésychius.)
2. Ce genre de sigyne devait ressembler à des hallebardes usitées au XVI[e] siècle et dont le fer aplati portait un crochet au milieu de sa longueur.

XIII. — *Scholia græca in Platonem.* — *Amatores*, c. IV.

... πένταθλοι οἱ τὸν ἀγῶνα τὸν πένταθλον ἀγωνιζόμενοι · ἔστι γὰρ
πένταθλος οὗτος τοῖς νέοις ἀγωνία
πάλη, σίγυννος, ἅλμα, δίσκος καὶ δρόμος.
σίγυννος δὲ ἐστι ξυστὸν δόρυ · παρ' Ἡροδότῳ (lib. V, c. IX) δὲ τὸ ὁλοσίδηρον ἀκόντιον.

« ... *Pentathles :* les lutteurs de la lutte du Pentathle, qui est ceci :

« Ce pentathle pour les jeunes gens est un combat de lutte, *sigynne*, saut, disque et course.

« Le sigynne est un trait lisse. Dans Hérodote (V, IX), c'est une haste en fer et tout d'une pièce. »

XIV. — *Etymologicum magnum* (éd. Gaisford).

Σίγυνος. Hasta.

Καὶ οἱ Κύπριοι δὲ τὰ δόρατα Σιγύνους φασὶ, ἐνταῦθα δὲ τὰ δόρατα ὁλοσίδηρα.

« *Sigyne.* Haste.

« Les Chypriotes, eux aussi, appellent les hastes *sygines*, alors que ces hastes sont en fer et tout d'une pièce. »

XV. — Robert Estienne, *Lexicon*, verbo τριγλώχις·τριγλώχιν.

Τρεῖς ἀκίδας ἔχων.

Cf. ...ὀϊστῷ τριγλώχινι.... βεβλήκει. (Homerus, *Ilias*, lib. V, v. 393.)

Cf. ...καὶ τύπον ἄλλον ἔτευξεν ἰσογλώχινι τριγώνῳ. (Nonnos, *Dionysiaca*, lib. VI, v. 23.)

« A trois pointes. »

« ... Avec un trait à trois pointes... il l'atteignit. »

« ... Et il forma une autre figure avec un triangle aux pointes égales équilatéral. »

XVI. — Robert Estienne, *Thesaurus*, verbo Σιβύνη vel Σιγύνη, ες, ου.

Scilicet origine equidem Persicum vel Syriacum vocabulum esse valde verisimile est vid. interpr. Hesych. in v. Σιβύνη[1]. Sed illud per varias gentes in Europam migrantes prius in Thracia et Illyria usu receptum fuisse partim ex Ennii loco laudato, partim ex Apoll. Rhod., IV, 320, colligimus, ubi Σιγύννοι dicuntur Thraciæ populi et ubi schol. dicit : ἔστι δὲ καὶ σίγυννος εἶδος δόρατος παρώνυμον τῷ ἔθνει.

Cod. Alex. Mich., IV, 3, pro τὰ δόρατα exhibet τὰς σιβύνας.

(Tome VII, p. 214.)

« Effectivement, ce vocable est très vraisemblablement d'origine perse ou syrienne (voy. le sens donné par Hésychius au mot Σιβύνη). Toutefois, des diverses peuplades émigrées en Europe, ce sont celles de Thrace et d'Illyrie qui ont les premières admis ce mot à l'usage. Nous avons relevé dans Ennius un passage bien connu, et dans Apollonius de Rhodes (IV, 320) un autre, où les peuples thraces sont appelés *Sigynnes* et où le scholiaste dit : « Il y a aussi le *sigynne*, sorte de haste qui porte le nom « même de la nation. »

« Le manuscrit Alex. Mich., IV, 3, au lieu de τὰ δόρατα porte τὰς σιβύνας. »

XVII. — Quintus Ennius, de Rudiæ (Iapygie), 239-169 A. C.

*Sibynæ* ab Ennio apud Festum Illyriis tribuuntur.

« Les *sibynes* sont par Ennius, cité par Festus, attribuées aux Illyriens. »

## LE VERUTUM.

XVIII. — M. Accius Plautus, de Sarsine (Ombrie), 227-184 A. C.

Si tibi est machæra, et nobis *veruina* 'st domi...
(*Bacchis*, acte IV, sc. VIII, v. 929.)

« S'il y a un sabre chez toi, nous, nous avons à la maison une *broche*... »

XIX. — Caius Julius Cæsar, 101-44 A. C.

*Combat contre les Nerviens.*

... Mediocri spatio relicto, Pulfio pilum in hostes mittit atque unum ex multitudine procurrentem transjicit; quo percusso et exanimato, hunc scutis protegunt hostes, in illum tela universi conjiciunt neque dant regrediundi facultatem. Transfigitur scutum Pulfioni et *verutum* in balteo defigitur. Avertit hic casus vaginam et gladium educere conanti dextram moratur manum; impeditum hostes circumsistunt. Succurrit inimicus illi Varenus et laboranti subvenit. Ad hunc se confestim a Pulfione omnis multitudo convertit; illum *veruto* transfixum arbitrantur...

(*De bello Gallico*, lib. V, c. XLIV.)

« ... Comme il restait un peu de champ libre, Pulfion lança un pilum contre les ennemis et perça de part en part l'un d'eux qui s'avançait hors des rangs contre lui. Frappé et sans vie, les ennemis le protègent de leurs boucliers, et tous lancent des traits sur Pulfion en lui coupant la retraite. Son bouclier est transpercé et un *brochard* s'implante dans son baudrier. Cet accident écarte le fourreau de l'épée qu'il tâchait de tirer et arrête sa main droite. Ainsi empêché, les ennemis l'entourent. Son ennemi Varénus vient le secourir et l'aider dans son embarras. Contre lui aussitôt toute la cohue se détourne de Pulfion que l'on croyait percé par le *brochard*... »

XX. — Caius Crispus Sallustius, d'Amiterne (Samnium), 85-35 A. C.

*Verutum* est telum breve et angustum.

(*Historiæ*, lib. III.)

« Le *brochard* est un trait court et étroit. »

XXI. — Publius Virgilius Maro, d'Andes (Gaule transpadane), 70-19 A. C.

Pila manu sævosque gerunt in bella dolores
Et tereti pugnant mucrone *veru*que Sabello.

(*Énéide*, liv. VII, v. 664 et 665.)

Assuetumque malo Ligurem Volcosque *veruto*
Extulit...

(*Géorgiques*, liv. II, v. 168.)

« Les pilums à la main, ils portent en même temps les cruelles douleurs de la guerre, et ils combattent avec la pointe circulaire[1] et la *broche* sabine. »

« Le Ligure habitué au mal[2], les Volsques, il les poursuivit de son *brochard*... »

XXII. — Titus Livius, de Patavium (Gaule cisalpine), 594 A. C. — 19 P. C.

*Bataille de la Trébie.*

Eos (elephantos) velites ad id ipsum locati, *verutis* conjectis, et avertere et insecuti aversos sub caudis qua maxime molli cute vulnera accipiunt fodiebant...

(Lib. XXI, c. LV.)

« Les vélites, apostés à cet effet et *brochards* en avant, leur (aux éléphants) firent faire volte-face et, lancés à leurs trousses, les piquaient sous la queue là où le cuir plus tendre qu'ailleurs est sujet à blessure. »

1. Voy. Verchère de Reffye, *les Armes d'Alise* (*Revue archéologique*, t. X, p. 338, fig. 3).

2. *Dur au mal* (à mon sens).

XXIII. — Aulus Albius Tibullus, 44-19 A. C.

Statque latus præfixa *veru*.
(Liv. I, *Élégie* VI, v. 49.)

« Au côté reste fichée une *broche*. »

XXIV. — C. Silius Italicus, 25-100 P. C.

... Vel tenui pugnax instare *veruto*.
(*Punica*, lib. VII, v. 363.)

« ... Ou le guerrier serrer de près avec un grêle *brochard*. »

XXV. — Nonius Marcellus, IIIe siècle P. C.

*Verutum* est telum breve et angustum. (Sall. *Hist.*, lib. III.) — Saxaque ingentia et orbes axe vincti per pronum incitabantur axibusque eminebant in modum ericii militaris *veruta* binum pedum. — Varro (ὄνος λύρας [ὀνόγυρος?]) : Ac cervos qui tibi mali nihil fecerunt *verutis* : oh ! artem præclaram !
(*De genere armorum*, v. *Verutum*.)

Venantium telum latissimum a ceteris acies longitudines. (Virg., lib. IX.) — Supra venabula fertur (Varro, ὄνος λύρας).
(*Ibid.*, v. *Venabulum*.)

« Le *brochard* est un trait court et étroit. (Sall. *Hist.*, liv. III.) — Et de grands quartiers de roc, ainsi que des disques reliés par un essieu, étaient précipités en avant. Sur les essieux faisaient saillie, à la manière des chevaux de frise usités à la guerre, des *brochards* de deux pieds. — Varron (ὄνος λύρας) : Et les cerfs qui ne t'ont point fait de mal (tu les frappes) avec des *brochards* : belle invention ! »

« Fer de pique de chasse le plus large qu'il y ait et tranchant sur sa longueur. (Virg., liv. IX.) Voyez plus haut ce qu'en dit, à propos des armes de chasse, Varron (ὄνος λύρας). »

XXVI. — Sextus Pompeius Festus, fin du IVe siècle P. C.

*Veruta* pila dicuntur quod veluti verua habeant præfixa.

« Les *brochards* sont appelés pilums parce qu'ils ont comme des broches en guise de fers. »

XXVII. — Flavius Vegetius Renatus, 350 (?) P. C.

*Armement des légionnaires pesamment armés (princes*, devant et autour des enseignes) :

... Item bina missilia : unum majus ferro triangulo unciarum novem [1], hastili pedum quinque semis [2], quod *pilum* vocabant, nunc spiculum dicitur. — Aliud minus ferro triangulo [3] unciarum quinque [4], hastili trium pedum semis [5]; quod tunc *vericulum*, nunc *verutum* dicitur.

(*Epitome rei militaris*, lib. II, c. XV.)

« .. Et aussi deux armes de jet : l'une plus grande (que l'autre), à fer triangulaire de neuf onces et à hampe de cinq pieds et demi; on l'appelait *pilum*, aujourd'hui c'est *spiculum* qu'elle est dénommée. — L'autre (arme) plus petite, à fer triangulaire de cinq onces, à hampe de trois pieds et demi; c'est le *brocheton* d'autrefois, appelé aujourd'hui *brochard*[6]. »

XXVIII. — C. Lollius Modestus Sidonius Apollinaris, de Lyon (en Gaule), 430-489 P. C.

... Cadit undique ferrum.
Hunc conti rotat ictus. Equo ruit aclide fossus
Ille, *veru*que alius. Jacet hic simul alite telo...

(*Carmen* V, v. 416 et suiv.)

1. 0m,22221.
2. 1m,62962.
3. *Triangulo* manque dans certains mss.
4. 0m,12345.
5. 1m,03703.
6. Cf. Verchère de Reffye, *les Armes d'Alise* (*Revue archéol.*, t. X, p. 337).

« ... Une grêle de fer. Celui-ci, un coup de gaffe de guerre[1] le fait pirouetter. Il tombe de cheval, celui-là; c'est un harpon qui l'a percé. Cet autre c'est une *broche*. En voilà un en même temps couché par terre par un trait empenné... »

XXIX. — Fabius Furius Planciades Fulgentius, vi^e^ siècle P. C.

*Veruina* jaculi genus longum quod aliquanti *verutum* vocant. (Gavius Bassus in *Satyris* :) *Veruina* confodiente non te nanci facio. Nanci enim pro nihilo posuerint. — Plautus (*Bacchis*) : Si tibi machera est et nobis *veruina* est domi. Qua quidem te faciam, si me irritaveris, confossiorem soricina nænia.

(*Sermonum antiquorum interpretatio*, v. *Veruina*.)

« La broche est une arme de jet du genre trait. D'aucuns l'appellent *brochard*. — Gavius Bassus (en parle) dans ses *Satyres* : Ce n'est pas à la pointe de la *broche* que je te le ferai avoir. Un tel moyen en effet serait tenu pour non avenu. — Plautus (*Bacchis*) : S'il y a un sabre chez toi, nous, nous avons à la maison une *broche* avec laquelle, si tu m'asticotes, je te ferai plus profondément percé qu'un trou de souris. »

## § 2. — CONCLUSIONS.

De l'examen comparatif des notes et citations qui précèdent, il appert que :

Le mot *Sigynne* désigne un peuple d'au-delà du Danube, d'origine mède, et, chez les Ligyes de la Gaule, des colporteurs, de même origine probablement (I). Mais comme, d'un autre côté, il y avait un peuple méditerranéen du nom de

1. Cf. Verchère de Reffye, *les Armes d'Alise* (*Revue archéol.*, t. X, pl. XXII, photog. des pilums). — Cf. *Magasin pittoresque*, t. XLIV, p. 255-56, *le Crochet mérovingien*, année 1876.

*Sigyne* IV, 2), il y a lieu de supposer que *Sigynne* et *Sigyne* sont les variantes d'un seul et même mot.

Le fait que le mot *Sigyne* est spécial à l'île de Chypre (III) et que la *sigyne* était, à Chypre, une arme d'hast (I), vient à l'appui de l'hypothèse précédente.

La *sigyne* ou *sigynne* s'appelait aussi *sibyne* (XI), *sybine* ou *sybène* (X).

Le mot *Sibyne* ou *Sigyne* est perse ou syrien. La *sigyne* était en effet une arme perse (VII, 2). Le mot fut usité, d'abord, en Thrace et en Illyrie, où il devint un vocable ethnique (XVI-XVII).

J'ajouterai que ce nom de *Sigyne* est celui d'une ville égyptienne (II), peut-être de fondation araméenne.

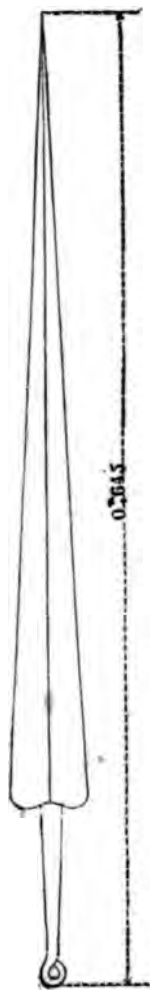
La *sigyne* paraît avoir beaucoup varié selon les pays où elle était employée. Disons d'abord que c'était une arme d'hast analogue à la pique (X). C'était une arme percutante (VI, 2).

A Chypre, c'est une haste en fer d'une seule pièce (XIV). — En Arcadie, elle ressemblait au pilum mince des Romains (V). — On retrouve la *sigyne* en usage à Rome et en Macédoine (XI); chez les Bébryces (Bithyniens), Thraces d'origine (IV, 1); et il est probable que, chez les Boii, les armes qui ressemblaient au pilum romain pour tout, sauf la pointe, étaient des *sigynes* (VIII).

Tantôt la *sigyne* avait un fer large (IX), tantôt une pointe à trois angles pointus (X, 2, cf. XV); tantôt c'était une arme de chasse à une barbelure (XII), un épieu parfois doré (VII, 1); tantôt une arme d'athlète lisse et fondue d'une seule pièce (XIII). — Des *sibynes* dorées étaient fixées aux moyeux des roues du char funèbre d'Alexandre (VI, 1).

La *sigyne* donc varie de formes; toutefois, si à l'époque romaine elle est devenue une variété du pilum, je crois que dans l'antiquité grecque c'était une sorte de hallebarde telle que celle qui figurait dans la collection Cesnola et qui prove-

nait, très probablement, de l'acropole d'Idalium. C'est une lame de bronze de $0^m,645$ de long et dont voici la figure :




Les fouilles d'Idalium ont fourni un nombre considérable de lames de bronze de même modèle et de toutes dimensions, depuis $0^m,14$ de longueur.

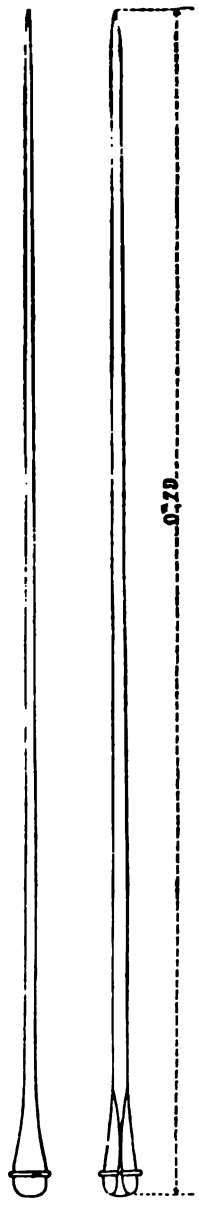
Le *verutum* était une arme sabine (XXI, 1) et italiote (XXI, 2). Il était en usage chez les Nerviens au temps de César (XIX). A l'époque d'Hannibal (216), les vélites romains étaient pourvus du *verutum* (XXII), lequel faisait partie de l'armement de la grosse infanterie romaine (XXVII), qui s'en servait encore au v^e^ siècle P. C. (XXVIII).

La forme du *verutum* paraît avoir varié. En général, c'était un trait court, étroit (XX, XXV, 1) et grêle (XXIV). Il y en avait un de deux pieds de long, usité à la chasse (XXV, 1). — Tantôt le *verutum* a un fer large et tranchant (XV, 2) (et ce rarement, selon toute probabilité); tantôt, comme à l'époque de Théodose, c'est un pilum dont on comptait deux sortes à fer triangulaire : l'un de neuf onces, c'était le pilum proprement dit ou *spiculum;* l'autre de cinq onces, ou *verutum* (XXVII); tous deux aux mains des princes, gardiens des enseignes (grosse infanterie) (XXVII).

En tous cas, le *verutum* était une arme de jet (XIX, XXV, XXVII) avec laquelle on pouvait aussi charger la pointe en avant (XXII, XXV, XXIX). Pour résumer, le *verutum* était un pilum (XXVI).

La *veruina* était une arme (XVIII) de jet (XXIII, XXIX) identique au *verutum* (XXIX).

La *veru* était aussi une arme de jet (XXIII) ou d'hast (XXVIII), qui ne différait peut-être pas de la *veruina* et du *verutum*.




Le général de Cesnola avait dans sa collection une arme de bronze provenant peut-être, comme la précédente, de l'acropole d'Idalium, et dont voici la figure.

Comme on le voit, c'est une broche lisse terminée par une douille; mais ce n'est pas un pilum. En supposant la hampe de bois de même longueur que la lame, l'arme tout entière avait un mètre, et était même à trois fins : de trait, d'estoc et de taille. (Voir la coupe.) Je crois qu'il faut la considérer comme une *veru* orientale, prototype du *verutum* des auteurs, probablement l'arme perse dont ils font mention.

Les deux curieux spécimens d'armes cypriotes que je viens de faire connaître sont absolument intacts. S'ils ne sont pas au musée de New-York, ils ont passé dans quelque collection particulière.

*N. B.* — Je ne partage point l'opinion du duc de Luynes, qui suppose que la plaque de bronze, la douille de bronze (terminale d'une hampe de haste) à inscriptions, et d'autres objets de son cabinet, provenaient du *champ de bataille* d'Idalium. J'ai la presque certitude que ces objets ont été trouvés, comme les deux armes ci-dessus décrites, dans l'oppidum même, dans le temple duquel se trouvait appendue la célèbre plaque votive.

III

# UNE PARTIE DE CAMPAGNE A IDALIE

## DANS L'ANTIQUITÉ[1]

---

### JOUETS EN TERRE CUITE DÉCOUVERTS DANS L'ILE DE CHYPRE

Les fouilles faites dans l'île de Chypre par différents amateurs et sur divers points, pendant ces huit dernières années, ont amené des découvertes d'une importance considérable. Six temples, dont deux (ceux de Golgos et d'Idalie) comptent parmi les plus célèbres de l'antiquité, ont été déblayés et ont fourni de précieux renseignements sur le culte de la Vénus chypriote, sur les costumes et les attributions de ses prêtres, enfin sur le cérémonial, l'ornementation et la disposition de ses sanctuaires. D'autre part, l'ouverture d'un nombre immense de tombeaux a donné des objets de tous genres et de toutes époques, objets qui ont jeté une clarté inattendue sur l'antique civilisation de l'île, et révélé maintes particularités sur les usages et,

* 1. *Magasin pittoresque*, juillet 1876, p. 228 et suiv.

pour ainsi dire, sur la vie intime des habitants de la Chypre païenne.

Les sépultures de la vallée d'Idalie ont été fécondes surtout en armes, vases, bronzes, verreries, statuettes, ustensiles de ménage, bijoux, pierres gravées, monnaies, et divers objets d'une classification moins précise, parmi lesquels les singuliers monuments dont nous donnons ici la gravure.

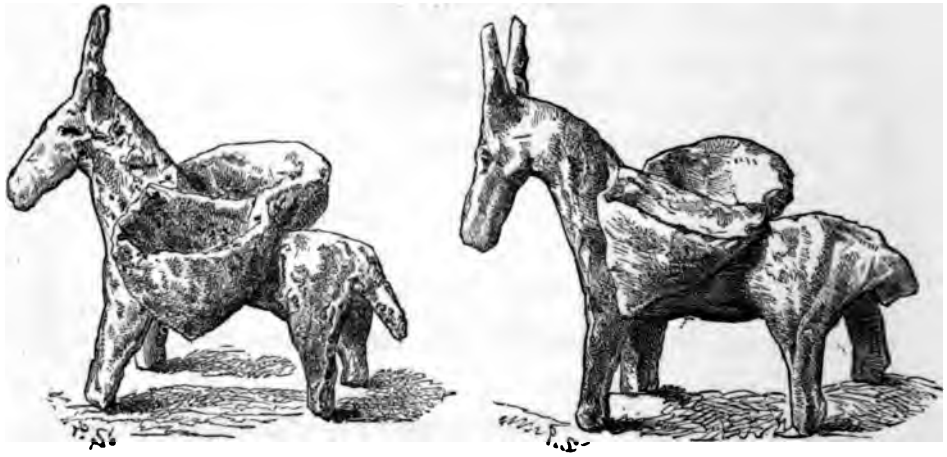


Fig. 1. Fig. 2.

Ces six pièces ont été trouvées ensemble dans une tombe et sont vraisemblablement des jouets. Ils sont grossièrement modelés en terre cuite et coloriés très succinctement.

Voici d'abord deux ânes chargés de paniers destinés probablement à contenir des provisions (fig. 1 et 2).

Un domestique est juché sur un autre baudet orné d'un collier harnaché (fig. 3). Le serviteur tient fortement pressés contre lui deux vases pansus et à col (qui pourraient bien être des outres), et destinés à contenir des liquides.

Puis vient un petit chariot dont le bord est orné de fleurs

peintes, muni de roues pleines dont les rayons ont été figurés à coups de pinceau (fig. 4).

Fig. 3.

Sur ce char sont couchés un joueur de double flûte et deux

Fig. 4.

chanteurs, accoudés sur des coussins ; les chanteurs ouvrent la bouche toute grande ; ils portent des couronnes, et des nattes

ou torsades leur tombent sur le haut de la poitrine, de chaque côté du cou.

Fig. 5.

Suit un autre chariot-lit sur lequel se tient allongé et accoudé un personnage coiffé d'un bonnet en forme de fève (fig. 5).

Fig. 6.

Sur un véhicule pareil se voit ensuite, dans la même attitude, une figurine qui paraît être une femme (fig. 6).

Sa coiffure est un simple diadème dont les extrémités retombent derrière les oreilles.

Tout informes, toutes primitives que sont ces figurines, elles n'en décèlent pas moins un certain talent de la part de l'artisan qui les a fabriquées. Le naturel et la désinvolture des attitudes, l'accent vrai des physionomies de ces hommes et de ces bêtes, font de cette procession une scène de mœurs vivante et des plus curieuses. C'est une partie de plaisir où ne manquent ni le vin, ni les victuailles, ni la musique. Les poses nonchalantes des personnages cadrent bien avec cette idée.

C'est au général Palma de Cesnola, consul des États-Unis en Chypre, et bien connu des antiquaires par les recherches qu'il a faites dans ce pays, qu'appartiennent ces objets découverts par lui il y a cinq ans, et c'est à sa gracieuse obligeance que nous devons de les publier ici.

CHAPITRE QUATRIÈME

# AMATHONTE

## PATÈRE ET RONDACHE

TROUVÉES DANS UN TOMBEAU DE LA NÉCROPOLE D'AMATHONTE [1].

Une étude attentive des ruines et de la nécropole d'Amathonte a décidé le général de Cesnola à entreprendre des fouilles sérieuses et suivies sur ce point, jusqu'à présent peu ou mal exploré. La découverte de nombreux tombeaux, de deux beaux sarcophages, d'un colosse (volé au général et maintenant au musée de Sainte-Irène, à Constantinople), de plusieurs inscriptions grecques et chypriotes, de quantité d'objets d'art, statues, bronzes, bijoux, etc., témoigne en faveur de la vieille expérience, de la persévérance et du savoir incontestable que le consul américain a apportés dans ses recherches.

Dans la première dizaine du mois d'avril 1875 furent trouvés dans une même tombe les objets suivants :

1° Une patère d'argent dont une moitié environ est détruite par l'oxydation ;

1. *Revue archéologique*, XXXI, p. 25 et suiv. (1876). Le mémoire est daté de eptembre 1875.

2° Un petit bouclier rond ou rondache, en bronze, très oxydé aussi et assez endommagé ;

3° Une espèce de sabre en fer d'environ deux pieds anglais de long, très oxydé ;

4° Une masse de pointes de javelots en fer ;

5° Deux haches de bronze ;

6° Plusieurs vases et coupes en bronze très épais et bien conservés ;

7° Bandeaux, colliers, bracelets, bagues, boucles d'oreilles en or ;

8° Scarabées et scarabéoïdes en agate blanche ou en cornaline, montés à pivot sur les deux extrémités d'une tige fusiforme en argent, recourbée en fer à cheval ; les sujets gravés sont traités dans un style égypto-assyrien ;

9° Cylindres assyriens en pierre dure ;

10° Des anneaux en or, argent et bronze formés d'un boudin recourbé, et dont les extrémités, rapprochées et juxtaposées, sont concentriques l'une à l'autre. Ces anneaux, trop étroits pour avoir été d'aucun usage, ont paru au général de Cesnola représenter de la monnaie[1]. Il y en a de trois grandeurs différentes.

Les pièces capitales de toute cette trouvaille sont les deux premières, la patère et la rondache. Le général de Cesnola a bien voulu me les envoyer et m'autoriser à les publier. Qu'il reçoive ici mes remerciements.

1. Dans la partie de son mémoire (*Poids, mesures et monnaies des Égyptiens*) lue à l'Académie des inscriptions dans la séance du 23 juillet 1875, M. Chabas dit que, postérieurement à l'époque de l'ancien empire, on trouve mentionnées sur les monuments des monnaies de bronze, d'argent ou d'or. Elles consistaient soit en *anneaux*, soit en disques percés d'un trou au centre. Dans une scène de pesage gravée en champlevé sur le plat d'un grand scarabée de la collection Cesnola, l'un des plateaux de la balance contient le gigot d'une antilope qu'un personnage est en train de dépecer ; dans l'autre plateau est *un disque percé d'un trou au centre*, ce qui confirme l'assertion de M. Chabas.

On a découvert à Curium, dans un temple, des anneaux pareils à ceux d'Amathonte ; on en a trouvé aussi à Paphos et à Idalie.

Les deux monuments originaux ont été confiés à M. Dardel, qui, d'après eux, a exécuté les gravures très fidèles qui me dispensent de toute description préalable et auxquelles je renvoie le lecteur (planches VIII et IX).

## § I. — LA PATÈRE (PL. VIII).

C'est une calotte de sphère en argent fin de $0^m,0005$ d'épaisseur, $0^m,188$ de diamètre et $0^m,036$ de hauteur. Le bord est consolidé par un listel plat faisant, en dedans, une saillie horizontale de $0^m,004$. Les deux patères de vermeil trouvées à Citium et exposées au Louvre (salle des bronzes) sont de forme identique. Les figures et sujets ont été esquissés au repoussé, leurs contours et détails arrêtés par des traits fins et nets et comme burinés, mais dont plusieurs, vus à la loupe, semblent formés par un pointillé très délié.

La pâquerette ou fleur épanouie à seize pétales qui occupe le centre me semble être un lotus, fleur d'Isis, vu de haut; ou plutôt le soleil avec ses rayons.

Les zones de lignes brisées et réunies en faisceau (et pour le tracé desquelles un trait circulaire d'un pointillé menu a servi de guide à l'artiste) représentent l'*élément humide* (où s'élabore tout germe vital [1], surtout l'*eau*, principe féminin [2]).

Les sphinx sont l'image de la déesse Neith, c'est-à-dire la

1. S. Athanase, *De incarnatione, Contra gentes;* Aristides Rhet., *In Ægypt.;* Jules Firmicus, *De prof. rel.*; Cicéron, *De nat. deorum*, lib. I, c. x; lib. III, c. xxii; Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. III, c. ix et xi; Diog. Laërt., lib. I, c. i; Sext. Empiricus, *Adv. math.*, lib. VIII; *Hyp. Pyrrh.*, lib. III, c. iv; Homère, *Iliade*, ch. v.

Tout animal naît d'un liquide et au sein d'un liquide. (Bérard, *Physiologie*, t. I, p. 78.) — La vie ne s'accomplit jamais que dans un milieu liquide. (Claude Bernard, *Revue des Deux Mondes*, 1er sept. 1864, p. 177.) Cf. Plutarch., *De placit. phil.*, lib. I, c. ii.

2. Plutarch., *Quæst. Prom.*, c. i; Pseudoplutarch., *De vita et poes. Homeri*, c. xciii, éd. Didot.

Nature, cette énigme dont la permanence et l'ubiquité sont figurées par des ailes. Sur sa tête est le globe lunaire d'Isis [1].

Dans la seconde zone de figures, à droite, le scarabée ailé tient au-dessus de sa tête le globe solaire. Lui-même en symbolise le rayon rapide [2], *vivificateur* et *intelligifiant*, le *vita, consilium* et *lux* d'Orphée, le *spiritus* et *mens* [3], λόγος ou *ratio* des anciens [4]. La masse ovoïde qu'il tient entre ses deux pattes de derrière représente le monde pénétré de ses germes de vie [5] et que les Arabes faisaient, selon une inscription [6], le père d'Osiris, à qui d'ailleurs les Égyptiens l'avaient consacré [7]. Les deux adorants, vêtus de la *schenti*, sont coiffés de la tête d'épervier, symbole de Fré ou d'Osiris [8] surmonté du disque solaire. Celui-ci est orné de l'*uræus agathodæmon*, adoré dans toute l'Égypte [9] comme le *bon génie* [10], le pouvoir bienfaisant, et [11] en quelque sorte médical [12], du soleil (serpent d'Esculape).

1. Isis est elle-même la Nature universelle Apulée, *Métam.*, liv. XI).

2. Les ailes, suivant Porphyre (ap. Euseb., *Præp. evang.*, lib. III, c. xi), caractérisent le mouvement.

3. Macrobe, *Saturnal.*, lib. I; *Somn. Scip.*, lib. I, c. xvii; Mart. Capella, *Hymn. ad Solem;* Proclus, *In Tim.*, I; Sallust. Phil., c vii; Virgile, *Æn.*, VI, v. 727.

4. Tertullien, *Apologétique;* Lactance, liv. IV, ch. vi.

5. Ælian., *De animalibus*, lib. X, c. xv; Plutarch., *De Iside et Osiride*, c. x; *Symposiac.*, lib. II, c. iii; Porphyr., ap. Euseb., lib. III, c. iv; Sanchon., ap. Euseb., lib. I, c. x; Macrob., *Saturn.*, lib. VII, c. xvi.

6. Diod. Sic., lib. I, c. xvii.

7. Hérodote, liv. II, ch. xlii.

8. Ælian., *De animal.*, lib. XVIII, c. xiv et xxiv; lib. II, c. xliii; lib. VII, c. ix, Hor. Apollo, lib. I, c. vi et xi; Plutarch., *De Iside et Osiride*, c. li; Clem. Alex., *Strom.*, lib. V; Euseb., *Præp. evang.*, lib. I, c. x; lib. III, c. iv; Strab., lib. XVII, c. i (40, 47), c. ii (4), éd. Didot.

9. Hérodote, *Euterpe*, ch. lxxiv; Ælian., *De animal.*, lib. XI, c. xvii; Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. I, c. x.

10. Manilius, lib. III, v. 171; cf. lib. III, v. 87 (note de Scaliger); cf. Lamprid., *Vit. Hel.*

11. Eusèbe, *Præp. evang.*, lib. I, c. x.

12. Arnob., *Contra gentes*, lib. VI; Sanchon., ap. Euseb., lib. I, c. x; Ovide *Metam.*, lib. XV, fab. 13, 15; Pausanias, lib. VIII, c. xxxi, éd. Didot.

Le personnage suivant est *Isis mère*, car son sein gonflé de lait retombe sur sa poitrine. Ses ailes sont, je pense, celles du vautour qui la coiffe quelquefois et qu'on a à tort, selon Strabon [1], confondu avec l'épervier. Le vautour caractérise, à mon sens, le pouvoir dévorant de la terre, où sans cesse la matière se transforme [2] et d'où sans cesse la vie naît de la mort. — Sur la tête d'Isis est un modius ou un édifice. Les cheveux sont épars en signe de deuil. Ses colliers sont des insignes royaux. Les lotus qu'elle tient dans chaque main symbolisent la fécondité (celle des deux rives du Nil)[3]. — La déesse obombre de ses ailes Horus enfant (Har-Pe-Krati) [4] paraissant sortir de la corolle d'un lotus planté en terre. Ce lotus est bien le sein maternel d'Isis elle-même, puisque Harpocrate est né d'elle au solstice d'hiver[5]. Cette espèce de nymphæa a été choisie et consacrée à la nativité du soleil solsticial parce que c'est à cette époque qu'elle fait son apparition. — Les cheveux du dieu sont rasés pour symboliser la brièveté du jour au solstice d'hiver [6], et la petite corne tombant de la tempe *droite* (et qui deviendra plus tard celle d'Ammon) me paraît représenter la force féconde qui, à chaque aurore, nous parvient de l'orient. Horus

1. Strabon, liv. XVII, ch. II (4), éd. Didot.

2. Plut., *De Iside et Osiride*, c. LXXVII, éd. Didot.

3. Le lotus est essentiellement l'image des organes maternels et, sur les monuments, il est représenté comme un attribut d'Isis ou de ses parèdres, ou comme une sorte d'utérus donnant naissance à un enfant. Aujourd'hui encore, le chou, d'où l'on fait naître les bébés, a remplacé le lotus dans la tradition populaire. (Cf. *Descr. de l'Ég.*, t. I, pl. XCV, fig. 1.)

4. A. Maury, *Rel. de la Grèce ant.*, t. III, p. 294.

5. Plut., *De Iside et Osiride*, c. LXV, éd. Didot; Macrobe, *Saturn.*, lib. I, c. XXII. Au dire de Pline (*Hist. nat.*, lib. XIII, c. XVII, éd. Teubner), le lotus était une sorte de *girasol* s'épanouissant à l'aurore et disparaissant au crépuscule. C'est ce qui, sans doute, fit faire de cette fleur un symbole solaire (Plut., *De Pyth. orac.*, c. XII, éd. Didot; *De Iside et Osiride*, c. XI, éd. Didot; Pline, *Hist. nat.*, lib. XIII, c. XVII), ainsi que d'une plante analogue qui croît dans l'Euphrate (Théophraste, *Hist. plant.*, lib. I, c. X).

6. Macrobe, *Saturnales*, liv. I, ch. XXI.

tient le fouet, attribut royal qu'en Asie on mettait entre les mains de Cybèle [1].

Les deux hiérophantes tournés vers l'emblème mystique, planté entre eux deux, portent le costume assyrien et la *schenti* égyptienne. Ils tiennent le lotus, fleur d'Isis, et la croix ansée, symbole de procréation [2] et attribut des dieux mâles de l'Égypte, avatars du soleil. — L'emblème mystique se retrouve sur un grand nombre de monuments, presque tous asiatiques ou chypriotes, et notamment sur une des deux patères de Citium. Il représente, à mes yeux, posés sur la fleur d'Isis, deux exemplaires de la *baris papyrinea* ornée de lotus qui, deux fois, servit à la déesse dans ses recherches du corps d'Osiris [3]. Cette barque devint le cercueil même du dieu, voire son vaisseau [4], et les monuments nous la montrent portant soit Har-Pe-Krati [5], soit Ammon-Ra ou quelqu'un de ses parèdres [6]. C'est ce qui me fait voir le soleil lui-même dans la portion de disque garnie de rayons isolés ou non, et qui semble émerger du fond de la nef divine. L'emblème tout entier symbolise donc un mythe funèbre [7] et maritime auquel vient s'ajouter une

1. A. Maury, *Religion de la Grèce antique*, t. III, p. 83.

2. La croix ansée égyptienne, symbole solaire, est *absolument* l'image du phallus d'Osiris et signifiait ζωὴν ἐπερχομένην (*vitam supervenientem*) (Sozomène, *Hist. eccles.*, lib. VII, c. xv). Deux statuettes découvertes en Chypre portent, l'une une croix ansée, l'autre une croix grecque, comme organes sexuels. Lebeau (*Hist. du Bas-Empire*, Théodose) voit également dans la croix égyptienne une représentation du *phallus* ou *lingam*. Cette croix ansée était aussi un symbole de résurrection, car une vignette du *Rituel funéraire* nous montre un défunt dont l'âme, épervier à tête humaine, vole au-dessus de lui tenant dans ses pattes la *croix ansée*.

3. Voyez, sur ce genre de pirogues, Pline, liv. VI, ch. xxii; liv. VII, ch. lvi; liv. XIII, ch. xi (éd. Teubner).

4. Plut., *De Iside et Osiride*.

5. Kircher, *Œdipe*, t. II, part. II, p. 465.

6. A. Maury, *Rel. de la Grèce ant.*, t. III, p. 267.

7. Comme tel, il est, sur l'un des sarcophages d'Amathonte, un sujet décoratif et forme les deux côtés verticaux de l'encadrement des deux faces principales.

épopée civilisatrice importante à signaler ici : Anubis, Anbo, Chnouphis ou Knef joua dans le premier voyage d'Isis le rôle d'éclaireur, de mentor, de pilote (Canope). Il était fils de Nefté, personnification du rivage de la mer [1], et d'Osiris ou du Nil (la branche canopique) [2]. Exposé par sa mère, Isis l'adopta et le prit pour compagnon. Il s'embarqua avec elle, se plaça au gouvernail, et mit le cap sur la Phénicie, où il apporta, dans la capitale d'Astarté, les croyances égyptiennes d'Isis et de Sérapis, et, évidemment, avec le papier qu'on tire du papyrus (βύβλος) et qui semble avoir donné son nom à la ville même, les caractères phonétiques phéniciens. — Pourquoi Anubis dirigea-t-il le vaisseau égyptien vers la Phénicie ? C'est qu'il était, je pense, Phénicien d'origine. En effet : 1° Il était relégué dans un coin de l'Égypte, car il était fils de la plage et voisin de la mer, ce Typhon [3] dont les Égyptiens abhorraient les approches ; comme tel il se trouvait étranger et inconnu au pays ; aussi fut-il *trouvé*. 2° Il était navigateur et marin, ce qu'aucun Égyptien ne fut avant lui, puisqu'il fit connaître à l'Égypte la navigation maritime. Il n'était donc pas Égyptien. 3° Les Phéniciens étant les seuls marins de cette région orientale de la Méditerranée, il était, suivant toute probabilité, Phénicien. 4° Aussi est-ce aux Phéniciens qu'il songe à être utile ; il est, pour ainsi dire, leur Thot et leur Cadmus. 5° *Anubis*, *Anbo* sont la traduction évidente de *Nébo*, dieu de la Chaldée [4], de la

1. Plut., *De Iside et Osiride*, c. XXXVIII, éd. Didot. C'est l'Ἄρτεμις παράλια de l'inscription grecque des Salines que j'ai publiée dans la *Revue archéologique* 1874, p. 86, février ; cf. Hérodote, liv. XI, ch. LVI.

2. Plut., *De Iside et Osiride*, c. XXXVIII, éd. Didot. En tant qu'opposé à Isis, terre productive, ou à Nefté, sable, Osiris, leur fécondateur, est le Nil. Dans la traduction grecque de la légende de Canope, le pilote de Ménélas fut enseveli dans un îlot de la bouche canopique (Scylax Caryand., *Peripl.*, I, 81 *Geogr. min.*, éd. Didot) ou, selon saint Épiphane (*In Ancorat.*, c. CVIII), sur la plage d'Alexandrie.

3. Plut., *De Iside et Osiride*, c. XXXI, éd. Didot.

4. Isaïe, XLVI, v. 1.

Babylonie [1] et de la Syrie (où un haut lieu, le mont Nébo, lui était consacré) [2], et, nécessairement, aussi de la Phénicie, dont la théogonie primitive était asiatique [3]. — Si donc l'emblème est le signe commémoratif d'une légende qui intéresse au plus haut point la civilisation phénicienne et son héros [4], les deux hiérophantes qui l'accompagnent, et qui portent la *schenti* avec le costume asiatique, doivent être Phéniciens.

La figure qui suit, debout à gauche, est Horus adolescent, l'Apollon grec [5], le dieu de la lumière comme son nom l'indique [6]. Il tient la croix ansée, emblème de génération. Il est alors Priape [7], le fertilisant et le fécondateur de l'Égypte [8], en un mot,

1. Nébo était adoré à Borsippa. On le retrouve dans plusieurs noms propres assyriens : Nabo-Nid, Nabo-Nassar, Nabo-Polassar, Nabu-Chodonosor, et dans celui du satrape d'Égypte Necta-Nébo.

2. On l'appelait aussi *Nibas* ou *Nibchas* en Syrie. Moïse vint finir sur ce mont Nébo. Comme Anubis, il fut exposé et recueilli en Égypte; comme lui, il joua un rôle civilisateur en Syrie. Anubis israélite, il se confondit avec Nébo.

3. En résumé, le plus clair de cette histoire est que : une colonie phénicienne, établie à l'embouchure canopique, se trouva fortuitement en contact avec la civilisation égyptienne, lui apporta les premières notions de la navigation, et lui emprunta, avec sa philosophie religieuse, l'alphabet et l'écriture dont elle dota sa métropole.

4. Mon ami M. Clermont-Ganneau a bien voulu me communiquer, pour la publier, l'empreinte de la nef isiaque, portant le soleil, isolée, et couronnant l'inscription phénicienne [* *hébraïque en caractères phéniciens*] d'un scarabéoïde acquis à Jérusalem. Cette nef est-elle là comme signe religieux, emblème national syro-phénicien, ou armoirie de corporation maritime ? Je ne saurais le dire. Je pense toutefois (en conséquence de ce que j'ai dit à ce sujet) que, si elle se retrouve sur d'autres cachets, les légendes qui l'accompagneront devront être toutes phéniciennes de langue et d'onomastique (sauf dans les cas où ces cachets auraient appartenu à des Syriens ou à des Juifs païens), la nef d'Isis ne pouvant être qu'un emblème marin et phénicien, en Syrie et sur la côte. — Je rappellerai ici que les bateliers de Lutèce adoptèrent comme insigne le vaisseau d'Isis, qui figure encore aujourd'hui dans les armes de la ville de Paris.

5. Hérodote, liv. II, ch. CXLIV; Diod. Sic., liv. I, ch. XXV, éd. Didot; Plut., *De Iside et Osiride*, ch. LXI, éd. Didot; Hor. Apollo, *Hiéroglyph.*, I, XVII; Macrobe, *Saturn.*, liv. I, ch. XVII, XVIII, XXI.

6. Philon, *Alleg.*, liv. II.

7. Suidas, v. *Priap.*

8. Macrobe, *loc. cit.*, c. XVII; Ælian., *De animal.*, lib. I, c. CI.

le soleil printanier, jeune et n'ayant rien produit encore, comme l'indique le doigt sur la bouche, geste d'Har-Pe-Krati. De sa tempe gauche part une corne, celle d'Ammon : il est le soleil qui éclaire l'occident de l'Égypte, la Libye, et il regarde Nefté.

Nefté, c'est Isis vierge (on le voit à son sein), le sol du désert non arrosé, la Libye et ce rivage marin de Canope [1] où Osiris-Nil a furtivement exercé son action fécondante. Nefté est ici en opposition avec Isis mère, et les plumes d'autruche qu'elle tient et qui sont probablement l'emblème du vent du désert font antithèse avec les lotus de sa parèdre ; tournée vers Horus, elle semble faire appel à son influence bienfaisante, et rappelle ainsi le vers de Virgile :

> Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.
>
> (*Géorgiques*, liv. II, v. 324.)

Enfin, le groupe qui suit paraît être une répétition de celui du scarabée.

Toute cette portion de patère que je viens de décrire traduit évidemment une croyance hybride égypto-phénicienne, reflet de l'origine et des mœurs d'une certaine nationalité. Et celle-ci, vu son caractère rien moins que tranché, doit être cherchée dans l'île de Cypre. Or, Étienne de Byzance nous l'indique, c'est Amathonte elle-même : « Très ancienne cité de l'île, dit-il [2]. On y adore Adonis-Osiris. Les Cypriotes et les Phéniciens la font égyptienne. » D'après cela elle aurait représenté l'élément éthiopien des premiers colonisateurs dont parle Hérodote [3]. — Les riches mines de cuivre et les vins renommés du territoire d'Amathonte [4] durent amener de bonne heure entre cette ville

1. Plut., *De Iside et Osiride*, c. XXXVIII, éd. Didot.

2. Steph. Byz., v. Ἀμαθοῦς.

3. Hérod., liv. VII, ch. XC, éd. Didot.

4. Ovide, *Métam.*, liv. X, v. 531. — Les vins d'Amathonte sont célèbres encore aujourd'hui sous le nom de *vins de la Commanderie* (l'ancienne commanderie du Temple à Colossi). Ils sont, avec ceux dits de Chiraz, en Perse, les seuls grands vins de l'Orient.

et la phénicienne Citium (ou les autres ports phéniciens) des relations suivies et assez étroites pour qu'Amathonte ait été regardée, par la suite, comme une colonie asiatique qui aurait reçu son nom « soit d'Amathus, fils d'Hercule, soit d'Amathusie, mère de Cinyras [1] ». Mais Scylax de Caryande réfute cette erreur en faisant la cité autochtone [2]. — Par suite de cette alliance d'intérêts, il est naturel qu'il y ait eu une sorte d'alliance religieuse, avec adoption par Amathonte d'un emblème sacré phénicien, et que, par conséquent, le monument lui-même soit amathontin.

Partant de là, c'est tout d'abord dans les annales de Cypre que j'ai dû chercher quel fait historique, quel épisode militaire mémorable était représenté dans la dernière zone de la patère.

Je n'en ai trouvé qu'un qui concordât avec l'œuvre de l'artiste : c'est la défense d'Amathonte contre les rois de l'île coalisés, l'an I^er^ de la 70^e^ olympiade (500 av. J.-C.).

Comme nous l'avons vu, Amathonte, égyptienne d'origine, de mœurs et peut-être de dialecte, dut conserver, vis-à-vis de l'élément grec circonvoisin, un sentiment de particularisme égal à celui des Phéniciens de Citium et d'Idalie. Aussi, lorsque la révolte de l'Ionie fit soulever, à la voix d'Onésile, usurpateur de Salamine, tous les rois grecs de l'île contre Darius, Amathonte et Citium ne bougèrent pas et restèrent fidèles aux Perses. Onésile, voulant forcer Amathonte à sortir de sa neutralité, vint l'assiéger. Le satrape Artybius et les Phéniciens arrivèrent au secours de la place, forcèrent les alliés à la retraite, et, peu après, l'insurrection prit fin par la défaite et la mort d'Onésile sous les murs de Salamine [3].

1. Steph. Byz., v. Ἀμαθοῦς. — Cf. la note savante de Th. de Pinedo sur l'étymologie phénicienne de ce vocable.
2. Scylax Caryand., *Peripl.*, I, 78 (*Geogr. min.*, édit. Didot).
3. Hérodote, liv. V, ch. CIII.

Le siège, la défense et la délivrance d'Amathonte concordent exactement avec le sujet gravé sur la patère.

En effet : 1° La forteresse attaquée, et dont la tour de droite semble assise sur des rochers, domine une ville dont on voit les maisons au pied des murs. Or Amathonte présentait une même disposition : « Ensuite est la ville d'Amathonte, et au milieu est une citadelle nommée Palæa, puis le mont Olympe pareil à une mamelle [1]. » — 2° La défense est soutenue par des archers de costume asiatique et des piquiers dont l'arme ressemble à la sarisse macédonienne, et dont les casques à cimiers et les boucliers sont grecs. Je vois en eux des auxiliaires non mentionnés dans l'histoire, peut-être des soldats de ce Stésénor, roi de Curium, dont la trahison causa, peu après, la défaite d'Onésile et de ses alliés [2]. Les guerriers dont les têtes paraissent au-dessus des courtines n'ont pas de coiffure et semblent égyptiens. — 3° Nous voyons concourir à l'attaque, d'abord, des guerriers que leurs casques à cimiers, leurs boucliers armoriés, leurs tuniques, font reconnaître pour Grecs ; puis des hommes montant à l'assaut et dont le costume et les petits boucliers sont évidemment africains. Ce sont, je pense, des Cyrénéens. Deux pionniers, à gauche, cherchent à les protéger, par un abatis d'arbres, d'une attaque de cavalerie. N'est-ce point là l'armée toute grecque d'Onésile? — 4° A droite, un bige sous les chevaux duquel court un chien, deux cavaliers (égyptiens quant à l'équipement, mais non quant au type) et quatre archers asiatiques, et, à gauche, deux cavaliers (archer et lancier) accourant au galop, semblent vouloir attaquer *non les murs de la place*, mais évidemment, bien plutôt les assiégeants. C'est l'armée d'Artybius.

Le cercle de croisillons entrelacés de ces touffes de franges

1. ...εἶτ' Ἀμαθοῦς πόλις καὶ μεταξὺ πολίχνη, Παλαιὰ καλουμένη, καὶ ὄρος μαστοειδὴς Ὄλυμπος. Strabon, liv. XIV, ch. III.

2. Hérodote, liv. V, ch. CXIII.

[illegible] dans le harnachement des chevaux de guerre en Assyrie est un simple ornement en harmonie avec le sujet qu'il encadre. Il n'a donc pas de sens mystique comme les lignes brisées et les doubles torsades que nous avons vues précédemment.

## § 2. — LA RONDACHE (PL. IX).

Disque de tôle de bronze de 0m,305 de diamètre et 1/2 millimètre d'épaisseur. Un cône allongé et pointu formé par la feuille même du métal, mais brisé maintenant, servait d'ombilic, de 0m,07 à 0m,08 de saillie.

En chacun des quatre points du pourtour, équidistants et près du bord, sont deux trous, percés à 0m,023 l'un de l'autre. Ils servaient, je pense, à fixer par des fils de bronze le disque lui-même, sur une armature analogue à celle des rondaches orientales des musées modernes.

Les ornements ont été esquissés au repoussé et terminés par un trait de gravure. Les plus importants sont : 1° la double torsade mystique que nous venons de voir sur la patère et que celle d'Idalie présentait aussi ; 2° la zone formée d'une suite de groupes représentant le lion solsticial dévorant le taureau équinoxial, sujet fréquent sur les monnaies et les monuments de l'Orient chaldéen. Parmi ces groupes est un emblème qui me paraît représenter le soleil (figuré en demi-pâquerette comme celui de la nef isiaque) s'épanouissant en sortant du calice d'un lotus, symbole de l'eau et d'Isis. C'est la naissance d'Har-Pe-Krati au solstice d'hiver [1].

1. Il est curieux de constater qu'aujourd'hui encore, dans les armoiries du Châhin-Châh, le lion persan est surmonté d'une moitié de soleil dont les rayons sont séparés par couples. Ces couples ne se terminent point par des lignes convexes comme dans la nef d'Isis ou les lotus du bouclier, mais par des queues d'aronde. Ces trois soleils sont tous de même style et de même figure : éventail ou queue de paon éployée.

Cette rondache est identique à celle des Sarrasins, encore usitée en Syrie dans la joute au sabre, et qui paraît fort ancienne. Elle ressemble, en effet, beaucoup à la *cetra* antique. Celle-ci était ronde [1], sonore et bruyante, c'est-à-dire en métal [2], tantôt *ciselée*, tantôt peinte [3], et quelquefois même recouverte de peau d'éléphant [4]. La *cetra* faisait partie de l'armement des Bretons [5], des Celtibériens [6], des Ibériens [7], des Espagnols et des Africains [8] (elle se trouve évidemment dans les mains des deux guerriers qui, sur la patère, montent à l'assaut de la forteresse, et me paraissent appartenir à l'Afrique). Connue dans toute l'Asie, elle dut être apportée par les Phéniciens jusqu'en Bretagne par l'Afrique, l'Espagne et les Cassitérides. Il est probable que ce furent les Ibères qui en firent le plus important et le plus constant usage et lui donnèrent son nom, car *cetra* ou *cætra* est, selon Freund (*Dict. lat.*), un mot espagnol, traduit d'ailleurs d'une manière très indécise par les Grecs (καιτρέαι, καῖτραι, κέτραι, κορτίαι). Dans tous les cas c'était un bouclier très maniable dont on pourvut, dans l'infanterie romaine, les soldats armés à la légère appelés *cetrati* (Cés., *De bello civ.*, VI, 39 ; I, 70).

La rondache d'Amathonte est un rare spécimen, le seul peut-être, d'un prototype des petits boucliers orientaux (sarrasins,

1. Lips., *Analect., De mil. rom.*, lib. III, dial. 1; cf. Varro ap. Non., 82, XVIII; Diod. Sic., lib. V, c. XXXIII.

2. Lucan., *Phars.*, lib. III, v. 348; lib. X, v. 231 ; lib. XVI, v. 30.

3. Lucan., *Phars.*, lib. III, v. 278; Lips., *Analect., De mil. rom., loc. cit.;* Silius Italicus. — Pour recevoir la peinture, le bouclier devait au préalable être recouvert de toile ou de peau.

4. Plin., *Hist. nat.*, lib. XI, c. XCIII.

5. « Certabatur ..... Britanni ingentibus gladiis et *brevibus* cætris. » Tacite, *Agric.*, c. XXXVI. — La *cetra* bretonne est devenue le *target* écossais.

6. Ὁπλίζονται δὲ... Κελτιβήρων ... τινὲς δὲ κυρτίαις κυκλοτερέσιν ἀσπίδων ἐχούσαις τὰ μεγέθη. Diod. Sic., lib. V, c. XXXIII.

7. Lucan., *Phars.*, lib. VII, v. 232; lib. X, v. 231; Hesychius, *Lex.*, v. Καιτρέαι.

8. Servius, *Comm. ad Virg. Æn.*, lib. VII, v. 732.

tartares, indiens, chinois et malais), et cela seul suffirait à lui donner du prix.

## § 3. — REMARQUES ET CONCLUSIONS.

De l'examen attentif de l'ensemble de la découverte d'Amathonte, on peut inférer que :

1° A l'exception des anneaux soi-disant monétaires et de la patère, les objets sont d'un caractère asiatique accentué ; et pour ce qui concerne la rondache, le style asiatique se montre, dans les figures, très net, très vigoureux et même un peu abrupt ;

2° Le tombeau fouillé était celui d'un guerrier ;

3° Le *fourniment* de celui-ci (sabre, gobelet, haches, rondache, flèches et probablement aussi carquois qui a disparu) se retrouve en Asie, surtout dans le centre, et les confins de la Perse et de l'Inde ;

4° Le sabre et les pointes de flèches sont *non en bronze, mais en fer*, probablement en cet acier trempé (damas) auquel les Orientaux devaient une supériorité d'armement qu'ils ont conservée presque jusqu'à notre époque ;

5° Les scarabées et cylindres, tous amulettes, ont servi au défunt et dénotent qu'il était de religion perse ou assyrienne [1] ;

6° Les guerriers asiatiques étaient représentés sur les monuments avec des bijoux ; or la présence de bijoux dans le tombeau corrobore l'hypothèse que le défunt était Asiatique ;

7° Celui-ci n'était pas un simple soldat ;

8° Son ensevelissement dans une riche sépulture de la nécropole d'Amathonte a été motivé par quelque chose ;

1. Ces amulettes, enfilées dans un cordon, se portaient soit au cou, soit en bandoulière, comme on le voit sur certaines statuettes de prêtres d'Adonis ou d'Atys, provenant du temple d'Idalie et d'autres. Les cylindres se portaient le plus souvent au cou.

9° La patère, exécutée avec un talent plein de dégagé, de verve, de réalisme, par une main grecque ou par un artiste d'école grecque, étant, comme je l'ai dit, amathontine, le défunt ne l'avait pas apportée d'Asie avec lui ;

10° Le caractère de ce genre de patères trouvées dans des tombeaux ou dans des temples (Citium, Curium, Idalie) est votif et commémoratif, et c'est aussi celui de la patère qui nous occupe ;

11° La présence de cette patère dans cette tombe indique un rapport évident entre le défunt et Amathonte, je dirai plus, entre le guerrier et le fait militaire gravé sur l'argent ;

12° Ce qui contribue à donner une grande valeur à cette découverte, c'est qu'on peut assigner une date aux monuments qu'elle a produits, et qu'elle est comme l'illustration contemporaine d'un fait intéressant de l'histoire de Cypre.

Je termine en concluant :

Un guerrier asiatique de Darius, s'étant distingué soit parmi les défenseurs d'Amathonte, soit dans l'armée de secours, la patère lui fut décernée comme récompense et souvenir honorifique par les habitants de la cité. Il eut ensuite une sépulture (honorifique aussi probablement) dans la nécropole, parmi celles des autres citoyens.

CHAPITRE CINQUIÈME

# CURIUM

## LES FOUILLES DE CURIUM[1]

La voie romaine qui contournait l'île de Chypre reliait Amathonte à Curium par Némésos (Limassol). La distance totale était de 16 milles romains (carte de Peutinger) ou 23 kil. 700 mèt., qui, mesurés sur une carte moderne, à partir des ruines d'Amathonte, conduisent la pointe du compas jusqu'à un lieu dit *Episcopi*, non loin de l'embouchure de la petite rivière du même nom (l'ancien *Lycus*).

Les ruines de Curium sont sur un plateau rocheux qui domine la plage d'Épiscopi.

Elles sont très importantes. Elles ont été tout récemment explorées et fouillées par le général de Cesnola, dont les intéressantes découvertes feront le sujet de cet article.

### § I. — CURIUM.

Curium est à cinq heures de chemin d'Amathonte. Elle était bâtie sur le sommet d'une colline calcaire élevée de plus de

1. *Revue archéologique*, XXXIII, p. 1 et suiv. (1877).

500 mètres au-dessus du niveau de la mer et presque inaccessible de trois côtés.

Au sud et à l'est le rocher a été taillé perpendiculairement ou à pic, et la surface en est toute percée d'ouvertures donnant accès dans des tombes disposées sur trois rangs. Les unes sont voûtées en four, les autres sont des *cellulæ* carrées. On en voit beaucoup d'autres pareilles aux collines avoisinantes.

La ville était complètement entourée d'un mur de $1^{m},20$ d'épaisseur. Des degrés taillés dans le rocher donnaient, au sud, accès à une porte dont les traces sont encore visibles. A l'ouest, une autre porte, ayant vue sur la mer, était probablement la principale. Elle était flanquée de deux tours de 25 pieds anglais de diamètre ($7^{m},65$), servant plutôt de vigies que de défense.

La superficie de Curium parut au général de Cesnola dépasser celle d'Amathonte et offrir autant de débris au chercheur que Néa Paphos.

Au-delà des murs étaient encore des habitations dont les traces sont apparentes. Et à dix minutes de l'enceinte, au nord-est, se trouve un vaste hippodrome dont le périmètre est encore très visible. Sa longueur était d'environ 394 mètres; l'entrée regardait la ville. — A l'est de ce monument sont les restes d'un aqueduc.

A vingt minutes de chemin au nord-ouest de l'hippodrome, dans un lieu que les habitants d'Épiscopi nomment *Apellon*, sont des ruines que M. de Cesnola reconnut pour être celles d'un grand temple.

M. Charles Müller place dans cette région, sur sa carte de Cypre (Atlas des *Petits géographes grecs*), dans un site dit *Apollonie* (Apellon ?), la ville de *Hyle*, celle dont fait mention Étienne de Byzance (v. Ὕλη), et où l'on adorait Apollon Hylates (*teste* Lycophron). Il se pourrait que M. de Cesnola ait découvert là les ruines d'un sanctuaire célèbre dont le dieu était

encore adoré à Tembrus (Τέμβρος), Amamassus (Ἀμαμασσός) et Érystheia (Ἐρύσθεια), au dire du géographe grec Dionysius de Samos (troisième livre des *Bassariques*, Ἐρύσθεια).

Dans l'enceinte des murs et à cinq minutes de la porte du midi, les ruines d'un théâtre (hémicycle de 236 mètres de tour); puis beaucoup de décombres réunis en amas (dont M. de Cesnola compta jusqu'à dix-sept) et indiquant, vu la richesse des matériaux (granit et marbre), d'importants édifices.

Rien n'est resté debout. — Quelle est la cause de ce bouleversement? Un tremblement de terre ou les terribles représailles des Juifs à l'époque d'Hadrien? L'un et les autres, ajoutés aux excès du fanatisme chrétien, ont sévi dans toute l'île et n'ont pas plus épargné Curium que les autres cités.

Curium s'appelait en grec Κούριον ou Κουριάς, de Κουρέος, fils de Cinyras selon Hérodote. La *voluptueuse Curium*, disait-on de la ville et de la contrée. Œuvre d'un Cinyrade, la ville aurait été phénicienne; c'était une colonie argienne, d'après Hérodote et Strabon. Elle possédait un temple fameux dédié à Apollon, et un bois sacré peuplé de cygnes et de cerfs[1]. Les profanateurs de ce sanctuaire vénéré étaient jetés dans la mer du haut des rochers d'un cap voisin. Pendant la guerre de l'indépendance des Grecs contre les Perses, les Curiens et leur roi Stésénor trahirent l'insurrection à Salamine et la firent avorter[2]. Enfin, d'après des inscriptions que j'ai publiées dans la *Revue archéologique* (février 1875)[3], on aurait adoré à Curium une divinité nommée *Perseuté* (ΠΕΡΣΕΥΤΗ), qui pourrait bien se rapprocher de Persée (patron d'Argos).

1. Voir plus loin la description de la patère d'électrum.

2. Steph. Byz., v. Κούριον; Ptolem., *Geogr.*, lib. V, c. XIV; Plin., *H. N.*, lib. V, c. XIII; Herodot., lib. V, c. CXIII; Strabo, lib. XIV, c. VII; Ælian., *Nat. anim.*, lib. V, c. LVI; lib. XI, c. VII.

3. Voir plus loin.

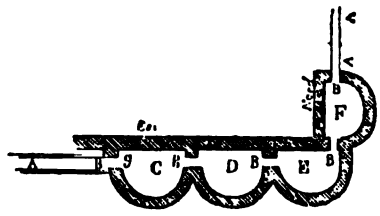
## § 2. — LA FOUILLE ET LE TRÉSOR.

Se trouvant au milieu même des ruines de Curium, M. de Cesnola voulut faire dégager une colonne de granit pour la mesurer et trouva, au-dessous, une mosaïque rectangulaire cantonnée de grandes fleurs de lotus et toute dans le goût égypto-assyrien. Elle avait été, conjecture M. de Cesnola, fortement endommagée par quelque chercheur de trésors, lequel, n'ayant rien trouvé à cinq pieds de profondeur, abandonna son travail.

Après un examen attentif, il parut au général qu'il devait y avoir au-dessous une excavation voûtée. A vingt pieds plus bas, en effet, les fouilleurs tombèrent dans un passage souterrain creusé dans le roc A et long de 11 pieds, haut de 4, large de 4 1/2. Au bout, une porte B, fermée par une dalle et donnant accès dans une chambre C en demi-rotonde et remplie de terre jusqu'au plafond. Le déblayement commença et amena bientôt la découverte d'une seconde porte ouvrant sur une chambre D pareille à la première et, comme elle, pleine de terre. La porte a 2 pieds anglais 7 pouces de haut, 3 pieds de large, 1 pied 4 pouces d'épaisseur. Deux chambres E F furent encore découvertes, pareilles aux autres, la dernière formant angle droit avec les précédentes. Les trois premières ont 23 pieds de long, 14 pieds 6 pouces de haut, 11 pieds de large. La dernière a seulement p. a. 21 × 14 × 9.

Au-delà de celle-ci fut découvert un couloir A qu'on ne put suivre, vu la chaleur et la raréfaction de l'air, que sur un parcours de 130 pieds. Sa direction est nord, ainsi que celle de la dernière chambre. Les trois premières et le passage d'entrée ont la direction est.

Cette accumulation de terre était évidemment intentionnelle et faite pour arrêter ou ralentir des recherches dangereuses. Un

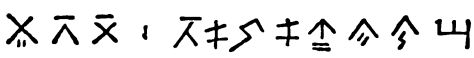



tamisage fait avec soin le démontra et amena la découverte et la récollection des objets suivants :

1re CHAMBRE. — *Trésor d'or.*

1° Deux bracelets spirale (σφιγκτήρ), or plein, à peu près pareils et pesant ensemble plus de 3 livres anglaises. Ils sont formés d'un boudin faisant deux spires (1 + 1/2 + 1/2). Diamètre, $0^{m},11$; diamètre du boudin, $0^{m},01$.

Dans l'intérieur du cercle est gravée cette inscription en chypriote de première époque :



Lecture de gauche à droite.

2° Petits anneaux massifs de même forme, identiques à ceux qui, trouvés à Amathonte, Dali, etc., ont paru au général représenter *de la monnaie* (*Rev. archéol.*, janv. 1876, p. 26) [1].

3° Grosse bague dont le chaton est formé d'une grande améthyste flanquée de deux têtes. (Bague sacerdotale?) Beau travail.

* 1. Voir plus haut, p. 138.

4° Chaîne de cou, chaîne souple dite chaîne-cordon. Elle se termine par deux têtes de serpent de la bouche desquelles sort un crochet.

5° Pendeloques de cou (amulettes) consistant en :

Olives allongées en agate-onyx garnies de douilles en or travaillé. La plus belle peut se démonter et est flanquée des deux plumes qui ornent ordinairement le *pschent royal* égyptien. — Orbite en or d'un œil qui devait être en émail ou en pierre et qui n'existe plus. Trois chaînettes y sont appendues ; à chacune attiennent deux clochettes coniques et godronnées. — Une paire de croissants renversés et dont chaque pointe est ornée d'une chaînette et de clochettes comme ci-dessus. Ces croissants renversés se retrouvent encore aujourd'hui, dans tout l'Orient, comme ornement-amulette sur le poitrail des chevaux ; on les fait alors le plus souvent, en Syrie et en Égypte surtout, de défenses de sanglier réunies par une monture d'argent. — Une paire de disques ornés d'une élégante étoile à six branches dans une bordure de perles et de cercles ; l'un et l'autre en filigrane d'applique. *Les pointes de l'étoile forment volutes opposées, entre lesquelles s'épanouissent des palmettes trilobées.* Entre les branches, des *figures coniques à silhouette de pomme de pin ou de cyprès.* — Disque plus grand dont la bélière occupe près du tiers du pourtour. Au centre, onyx à deux couches simulant un œil à large prunelle, et encadré d'une étoile à seize pointes et d'ornements formés d'un grènetis *microscopique*. Pareil semis se voit sur d'autres bijoux et rappelle le travail étrusque. Neuf chaînettes à clochettes, comme celles précitées, garnissaient le pourtour du disque. Il n'en reste que deux.

6° Cachets à pivot, or plein, et pierre gravée avec bélière pour porter au cou.

7° Bagues tout or, et bagues à cachet de pierre monté à pivot ; bagues en or vide, etc. Les pierres représentent toutes des divinités égyptiennes ou assyriennes.

8° Boucles d'oreilles, d'or vide pour la plupart, de différents modèles dont presque tous se sont retrouvés en Syrie. L'une de ces boucles tient à un morceau de bois provenant évidemment d'une statue.

9° Bracelets de bronze recouverts de feuilles d'or (baguette ronde formant anneau ouvert); quatre grands, deux moindres.

10° Gros bracelet fait de même; les deux bouts se terminent par une tête de lion à gueule ouverte et par une pointe destinée à être insérée dans cette gueule.

11° Feuilles d'or estampées, fleurons, plaques de boucles, bandeaux de front, etc.

12° Grand nombre de feuilles d'or *non estampées* et débris de feuilles ramassées après tamisage des terres. Je partage l'opinion de M. Clermont-Ganneau [1], qui voit dans ces feuilles des débris de la dorure de statues qui devaient être en bois, comme le ferait supposer le fragment auquel tient une boucle d'oreille (voir plus haut).

13° Colliers : Collier à un rang, perles d'émail noir avec des perles et des tubes d'or; pectoral, une plaque ronde estampée. — Collier d'amulettes (grappes de raisin, phallus, statuettes, etc.) et perles d'or; pectoral, un animal. — Collier à deux rangs, chaque rang formé de deux perles d'or alternant avec une olive allongée; pectoral, petit vase (?) d'or flanqué de deux bulles piriformes. — Collier à deux rangs formés d'une alternance de perles d'or et d'émail noir de grosseur graduée, les plus petites au fermoir; pectoral, une tête ? — Tous ces colliers se retrouvent sur des statues.

14° Trois petits alabastrons en cristal de roche savamment évidé. A l'un d'eux est une garniture d'or qui ferme l'orifice en ne laissant qu'un petit trou au centre; dans ce petit trou s'in-

1. *Revue critique* (15 juillet 1876).

sère une aiguille d'or fixée à un couvercle conique d'or. C'est peut-être un flacon à *kohl*.

15° Un objet en pierre dure qui, dit M. de Cesnola, paraît être un sceptre.

16° Une patère d'électrum.

2e CHAMBRE. — *Trésor d'argent.*

1° Environ soixante bracelets d'adultes et d'enfants. Ces bracelets sont presque tous massifs et de forme serpentine. A chacune de leurs extrémités est une tête d'aspic.

2° Anneaux et cachets à pivot formant bagues. La monture de la pierre dans ces derniers est parfois en or.

3° Amulettes.

4° Armilles-spirales de tous genres.

5° Pendants d'oreilles.

6° Coupes et patères, dont douze seulement sont en bonne condition. Le reste est très altéré par l'oxydation; cinq, entre autres, empilées les unes dans les autres, forment un empâtement irréductible.

7° Trois patères de vermeil. Elles étaient empilées; celle du milieu a seule été préservée de l'oxydation et est intacte; elle est gravée planche X.

8° Patère fortement oxydée. L'intérieur était revêtu d'une feuille d'or gravée qui s'est conservée intacte.

3e CHAMBRE. — *Bimbeloterie.*

1° Une lampe et deux fibules de bronze.

2° Petit bige en pierre calcaire avec un attelage rehaussé de couleurs.

3° Vases et fusaïoles (je ne sais qui a inventé ce nom) d'albâtre.

4° Vases en terre cuite : quelques-uns ont la forme d'une femme ; sur d'autres, des figures de femmes se détachent en relief ; d'autres présentent de riches peintures purement ornementales et de dessins variés.

5° Groupes en terre cuite représentant des chevaux, des cavaliers, des scènes de la vie domestique.

6° Trois statuettes d'Astarté.

7° Ivoire. Figure de style égyptien dans l'attitude du sommeil. (Couvercle de boîte ?)

4e CHAMBRE. — *Trésor de bronze, cuivre et fer.*

1° Plusieurs candélabres et lampadaires de bronze de hauteurs diverses. Les uns ont 5 pieds de haut, les autres moins d'un pied.

2° Bassin de bronze de $0^m,30$ de diamètre et $0^m,06$ de hauteur (calotte de sphère). Une anse de suspension mobile entre deux anneaux rivés est fixée à l'extérieur, près du bord. Au centre, une pâquerette à 22 pétales que circonscrit la torsade mystique, et, sur celle-ci, 12 palmiers (?). Autre torsade circonscrite par 31 palmiers (?) entre lesquels se voient, à égale distance les unes des autres, 4 antilopes (genre *oryx leucoryx* de Darwin, *Descendance de l'homme,* t. II, p. 263). Enfin le bassin est pourvu d'un plat-bord de $0^m,02$ de large et orné de 47 lentilles en relief de $0^m,006$ de diamètre chacune.

3° Un beau mors de cheval. Bronze.

4° Une sandale de femme. Bronze.

5° Trois grands vases avec poignées figurant des lotus. Bronze.

6° Marmites, vases, coupes, miroirs avec ou sans poignées. Bronze.

7° Fers de lance, dague ou poignard. Bronze.

8° Poignard de fer, presque intact. Il a conservé une partie de son manche fait de bois.

9° Six têtes bovines, deux pattes de lion et deux jambes de cerf, le tout en fer très oxydé. Le général de Cesnola voit dans ces débris les fragments d'un siège.

10° Cerfs, éperviers, grenouilles en bronze, etc.

PASSAGE SOUTERRAIN OU TUNNEL.

On y a trouvé des vases de bronze et beaucoup d'objets en forme de *boutons* (?), en bronze également.

A tous ces trésors il faut ajouter des cylindres assyriens, dont quelques-uns très beaux et en agate blanche. Plus, des amulettes en hématite dont une représente une rainette.

Après avoir vainement essayé de creuser des puits dans la direction du *tunnel* pour retrouver celui-ci et y faire pénétrer l'air respirable, le général dut s'arrêter devant la dépense et le temps perdus. A son grand regret, il dut aussi, par ordre de l'autorité, combler les souterrains et niveler le sol, conditions, du reste, énoncées dans son firman. Après quoi il retourna à Larnaca.

## § 3. — LES PATÈRES.

J'en ai vu quatre. Elles sont fort remarquables. J'en décrirai trois ici; la quatrième (pl. X) fera l'objet d'un autre paragraphe.

1° Patère d'argent à moitié rongée par l'oxyde. Ce qu'il en reste représente : une fleur épanouie, au centre, puis trois zones concentriques de scènes curieuses où il est possible, je crois, de reconnaître les épisodes d'une campagne militaire. Une étude patiente du monument donnerait quelques résultats intéressants. — Patère importante et dont le mauvais état est des plus regrettables.

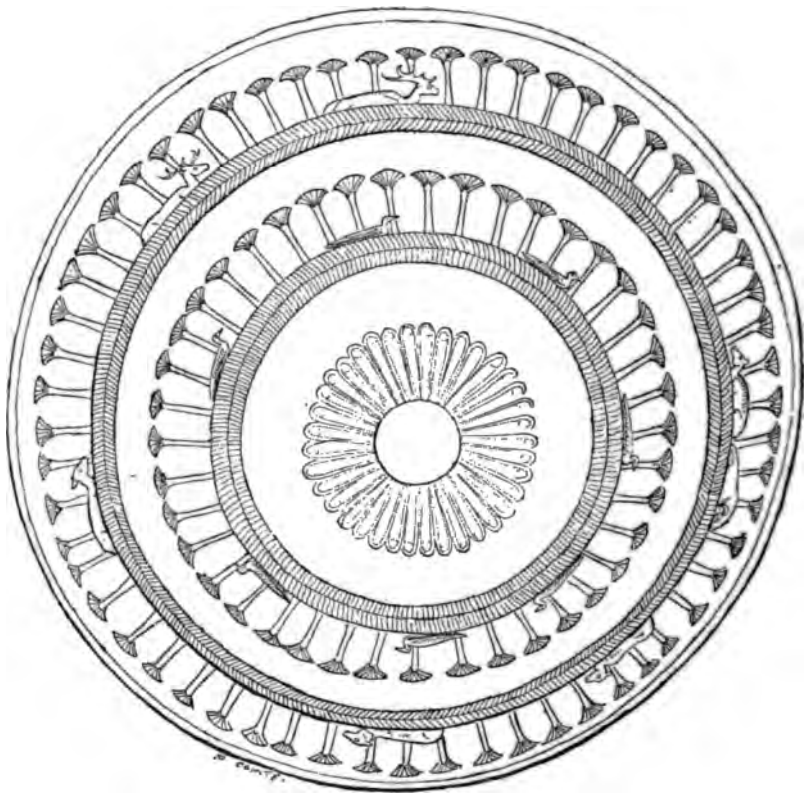
2° Patère d'argent oxydée. L'intérieur est plaqué d'une feuille d'or pur gravée et que l'oxyde a soulevée en différentes places.

Au centre, taureau debout, le globe solaire entre ses cornes. C'est *Apis-Osiris ;* il est exécuté avec une *maestria* admirable. — Zone circonscrite contenant plusieurs répétitions du même sujet : *un cheval paissant ou buvant.* Elle est entourée par une autre zone reproduisant plusieurs fois la *vache allaitant son veau.* — Il est à noter que ces trois sujets sont des revers de médailles (voir les tables de Mionnet). Ils ont été burinés dans la patère avec un rare talent.

Ces deux patères ont la même forme et à peu près les mêmes dimensions que les patères d'Amathonte et du Louvre : une calotte de sphère de $0^{m},20$ de diamètre et $0^{m},035$ de hauteur environ.

3° Patère d'électrum, intacte bien entendu. Forme : le bonnet des Dioscures ou un demi-œuf. Diamètre, $0^{m},14$; hauteur, $0^{m},05$. Cette patère me paraît avoir été un vase à usage, vu sa forme profonde. — Au centre, un gros bouton repoussé d'où s'épanouissent des pétales ou des rayons, puis une zone guillochée figurant le sol. Dans ce sol sont plantés, à égale distance, des arbres qui me paraissent être des palmiers et qui forment ainsi une élégante couronne. Sous ces arbres, à égale distance les uns des autres, sept oiseaux aquatiques accroupis. Enfin, circonscrivant le tout et formant bordure, une zone d'arbres identiques sous lesquels sont couchés des biches et des cerfs. — Ces cerfs et biches, *dans l'attitude du kief,* justifient pleinement le passage d'Élien relatif à ceux de ces animaux qu'on trouvait au bois sacré d'Apollon à Curium (*De nat. anim.*, lib. XI, c. VII). Je traduis : « A Curium, quand les biches, αἱ ἔλαφοι (il y a nombre de ces fauves, et beaucoup de chasseurs s'emballent à leur poursuite), s'enfuient vers un sanctuaire d'Apollon qui se trouve là (c'est un bois sacré très étendu), les chiens aboient, mais n'osent pas avancer ni entrer. Ne bougeant pas de là et broutant leur pâture sans émoi et sans appréhension, les biches, par une sorte d'instinct secret, se confient au dieu lui-

même pour leur propre salut[1]. » (Cf. lib. V, c. I.VI.) D'un autre côté, le palmier était consacré à Apollon de Délos (Élien, *Var. Histor.*, lib. V, c. VI; Hymnes homér., *In Apoll.*, v. 19;



Hygin, fab. 53; Callimaque, *In Del.*, v. 205). Cet arbre avait emprunté son nom aux Phéniciens, qui le propageaient partout où ils allaient.

1. M. Clermont-Ganneau a relevé une citation analogue dans El Moqaddecy éd. de Goëje, p. 188); il s'agit, dans l'auteur arabe, de la montagne *Siddiqa*, contenant un tombeau du prophète *Siddiq* et une mosquée, lieu de pèlerinage annuel : « J'ai entendu prétendre que le chien poursuivant un fauve, quand il arrive à cette limite, s'arrête. » D'après *Yaqout* (t. III, p. 26, éd. Wûstenfeld), le tombeau de *Siddiq* se voit dans un village de Palestine portant le nom sylvain de *Chadjara* (arbre).

Il est naturel d'inférer de tout cela que la patère confirme à la fois et commente le passage précité d'Élien, en nous montrant le bois sacré d'Apollon Curius peuplé de ses biches, en nous apprenant que l'essence de ce bois était le palmier, qu'il y avait des cerfs avec les biches et qu'il s'y trouvait aussi des cygnes, seuls palmipèdes, du reste, consacrés également à Apollon. (*Collection Hamilton,* Vases, t. II, pl. 12; *Él. des mon. céram.*, t. II, pl. 12; Callimaque, *In Apoll.*, v. 5; *In Del.*, v. 249; Élien, *De nat. anim.*, l. XIV, c. XIII; *id.*, l. II. c. 32.) De plus, cette patère permet de supposer que, ayant le caractère hiératique et apollinique, elle faisait partie du trésor d'un temple d'Apollon dont elle représente le bois sacré, et que c'est ce sanctuaire, cité par Élien, que le général de Cesnola a eu le bonheur de découvrir et d'explorer (cf. le bassin de bronze précité).

Ce fait donne une singulière valeur à tout le reste de la trouvaille, qui alors représente en totalité (?) les ustensiles et les ex-voto d'un temple chypriote de second ordre, et peut, après étude suivie et attentive, donner lieu à de curieuses remarques, voire à d'intéressantes découvertes.

Tous ces objets ont été enfouis sous une couche de terre, et ce *avec soin*, *tranquillement* et *à tête reposée*, c'est-à-dire sous le coup d'un danger prévu et non imminent. Ceux qui connaissaient la cachette, ou sont morts après la catastrophe, ou ne sont jamais revenus. Il est probable qu'ils étaient peu nombreux. Le fait d'avoir voulu sauver des objets de peu de valeur intrinsèque (bois, fer, bronze, terre cuite, pierre, etc.) implique l'appréhension d'un sacrilège et une préoccupation religieuse qu'on ne peut attribuer qu'à des desservants du sanctuaire.

Pour donner une date approximative à l'enfouissement et à l'événement qui y donna lieu, il faudrait examiner attentivement toute la collection, étudier ceux des monuments qui paraissent les moins anciens, reconnaître ainsi leur époque et diriger, d'après cette donnée, ses recherches dans l'histoire. —

Les guerres ayant un caractère religieux sont rares dans l'antiquité, surtout à Chypre; elles n'apparaissent sérieuses et fréquentes en Orient qu'après la naissance du christianisme. Ce sont peut-être alors les annales des deux premiers siècles de l'empire qu'il faudrait consulter.

## § 4. — UNE PATÈRE DE CURIUM [1].

Trouvée au temple d'Apollon Curius. — Diam., $0^{m},20$; haut., $0^{m},03$. — Vermeil. — Calotte de sphère. — Les figures sont repoussées et gravées. — Style égypto-assyrien. — Assez bon travail, surtout dans les figures d'animaux.

### EXPLICATION.

*Centre.* — El-Cronos aux quatre ailes tue le lion solsticial avec une épée de tous points identique au n° 1 des trois épées de bronze du rocher d'Alies (à Menet, département du Cantal), publiées dans la *Revue archéologique* (déc. 1872, t. XXIV, p. 337).

Les deux éperviers qui accompagnent Cronos sont deux Horus (voir à l'explication de la deuxième zone, celle du groupe d'Osiris), celui d'orient et celui d'occident, qui se résument sur d'autres monuments orientaux, à Ptérium, par exemple, dans l'aigle à deux têtes (cf. *Musée Napoléon III,* pl. X, patère de Citium, aujourd'hui au Louvre). Cette scène, tout assyrienne d'origine, représente l'époque caniculaire, dont Hercule étouffant le lion est une traduction ultérieure due aux Tyriens [2].

1. *Revue archéologique*, XXXIII, p. 117 et suiv. (1877).

2. La formation de ce mythe d'Hercule est remarquable en ce qu'elle a été méthodique. Effectivement : Horus viril, après avoir vaincu le taureau équinoxial, prit ses membres de derrière et se vêtit de sa dépouille (voy. *Rev. archéol.*, août 1874, t. XXVIII, pl. XIV, fig. 3, art. de M. Em. Soldi); puis, après ce laps trimestriel, où tout est fécondé dans la nature (laps symbolisé par une anti-

El-Cronos, patron primitif de la Phénicie, est fils d'Uranus, patron de ces Atlantes qui colonisèrent l'Europe par l'ouest et furent les aînés de ces autres Atlantes, les Phéniciens, qui vinrent par l'Orient civiliser le vieux monde. Ces *Peaux-Rouges*, portés par le grand courant équatorial de l'océan Pacifique, peuplèrent la Malaisie [1] et de là, poussant à l'ouest, abordè-

lope), il attaqua, chauve et déjà mûr, le lion solsticial. Celui-ci vaincu, Horus, vêtu de sa dépouille, est l'Hercule des Phéniciens, qui devrait être figuré sur le déclin de l'âge, mais qu'une faute orthiconographique et orthomythique a fait représenter quasiment adolescent. Dans l'idée des Phéniciens, sans doute, le soleil, au summum de sa force, ne pouvait logiquement prendre un aspect sénile, être chauve (*hlq* = Alc-ides), comme sur le cylindre précité.

Le lion solstitial est le lion de Cybèle; la pomme de pin, par exemple, placée sous le Cronos en fait foi. Le lion symbolise l'intensité productive de la terre à cette époque de l'année où le soleil, restant au-dessus de l'horizon dix-huit heures sur vingt-quatre, surchauffe le sol et fait sentir le bienfait de son victorieux rayon, *de son glaive d'or* (ἀωρ), jusque dans les couches souterraines, là où sont les racines des plantes. Cet emblème léonin est devenu une constellation. Comme tel, il est intimement lié à la destinée du soleil et inséparable d'avec lui. Ainsi les armoiries du *Châhin Châh* nous en offrent un exemple : le mi-soleil paraît derrière le lion terrestre et celui-ci tient le sabre de victoire, souvenir du Chrysaorius d'antan. Le lion est donc l'animal cybélo-isiaque par excellence; il est à la Γῆ Μήτηρ, *Mater-ia, mère universelle*, ce que l'aigle est à Jupiter et le serpent à Esculape. Aussi est-il funèbre. Avec une tête de femme, il est le sphinx, Neith, la nature organisée et vivante; avec une tête aquiline, il est le gryphon, ou *l'écorce du globe*.

Le solstice d'été peut donc être exprimé par un seul ou deux signes : l'un cybélique et astronomique, le lion; l'autre purement solaire, le personnage aux prises avec le fauve.

La scène du centre de la patère représente donc la pénétration ultime, par le rayon solaire, aux approches de la Canicule, du sol productif à l'apogée de sa fécondité. Les Phéniciens ont quelque peu modifié ce mythe dans la personne de leur Hercule; ils ont d'abord figuré Cronos jeune. Dans la suite, ils ont remplacé son glaive par une massue, *qui ne pénètre pas*, mais assomme et opère sur la *surface*. Quelquefois même Hercule n'est pas armé; il étreint le lion et l'*étouffe; il s'en rend maitre*. Il est vraiment alors *Melk-Arth*, le *dominateur de la terre*. Ce Cronos jeune et sans ailes est, en un mot, un Horus.

1. Les Malais d'aujourd'hui sont une *race rouge* profondément abâtardie par un mélange constant avec les races jaune et papoue. A part cela, leur identité avec les Phéniciens est *absolue*. Comme eux, ils sont excellents matelots, navigateurs, industriels, *teinturiers*, négociants, colonisateurs, planteurs, forbans, etc., etc., et de tous points fort intelligents. Thèse à développer.

rent au golfe Persique, où ils fondèrent, non loin de l'embouchure du chott El-Arab, Tylos et Aradios, etc.

L'El-Cronos de la patère me paraît être le Jupiter Chrysaor*ius* (et non Chrysaor, Jupiter chrysaor*ien* ou à l'épée d'or) que les Cariens avaient pour patron et adoraient surtout à Stratonicée (Chrysaoris).

Le parèdre femelle d'El-Cronos est, enfin, cette ténébreuse déité aux quatre ailes, Méduse, représentée dans un rôle funèbre sur le sarcophage d'Athiénau (*Rev. archéol.*, janv. 1875) [1], Méduse, dont la tête, reproduction grimaçante de celle d'Athor, est le disque lunaire et se substitue au disque solaire (voir les antéfixes de la collection Campana au Louvre) pour marquer le temps nocturne. Méduse est le Cronos de la nuit [2].

*Premier cadre circulaire. — La double torsade.* Cette torsade joue un rôle considérable dans l'ornementation grecque et, *comme les autres origines de celle-ci, a un caractère hiératique.* Nous voyons en effet cette torsade occuper sur certains monuments, rares du reste, une place des plus significatives et des plus importantes. Ainsi, par exemple :

1° Sur une lagène à anse de Dali (collection de Cesnola) une scène est peinte qui nous représente un petit tronçon de la torsade posée sur les rayons du soleil placé sur un arbre mystique *un peu* défiguré; deux oiseaux becquètent les volutes inférieures, et deux prêtresses debout, *en tuniques talaires et à*

1. Voir chapitre deuxième, II.

2. Il va sans dire que cette lune demeurant visible, en son plein, à la clarté du jour quand le rayon solaire a vaincu et fait disparaître les ténèbres, est bien le Gorgonium séparé de son corps aux quatre ailes sombres par la *harpé* de Reseph-Apollon.

Le nombre quatre des ailes des deux Cronos est assez difficile à expliquer. Peut-être symbolisent-elles la division (toute maritime chez nous), par les Chaldéens et par les Phéniciens, du temps en quatre quarts de jour et en quatre quarts de nuit.

*queue*, touchent les volutes du haut. L'une des figures tient une aiguière par le goulot.

2° Une grande bardaque de Dali (même forme de ballon que la première, mais une tête de femme formant goulot), découverte par le général de Cesnola et maintenant au Musée de Berlin, nous montre la torsade *peinte en blanc* et encadrant une grossière et très curieuse figure d'Isis en tunique talaire, debout et tournée à droite. Cette figure est *rehaussée de blanc* aux bras, cou, épaules, poitrine, ceinture. Elle flaire un lotus *blanc*. Devant elle, un lotus *blanc aussi*. Derrière elle, un lotus *blanc*, surmonté de deux volutes également *blanches*, et supportant le soleil levant. C'est, en abrégé, l'arbre mystique. Sauf quelques pétales de lotus et l'*astérisque* (?) qui pend au cou de la figure du goulot, tout le reste du dessin se détache en traits noirs sur le fond ocre du vase. Isis et les emblèmes d'Isis étant *marqués en blanc*, j'émets l'hypothèse que la torsade, en *blanc aussi*, et très apparente, est un attribut isiaque.

3° Un cylindre babylonien publié par M. E. Soldi (*Revue archéologique*, sept. 1874, t. XXVIII, p. 151, pl. XV, fig. 5) nous montre une Vénus nue debout, le corps de face, la tête à gauche. De chacune de ses épaules l'eau jaillit. A gauche, en haut, une étoile; un peu au-dessous, un objet rond (un fruit?). A gauche encore, une figure en tunique talaire et coiffée d'une tiare (Astarté?). A droite, une petite figure nue, portant une ceinture (?). De ses épaules jaillit de l'eau. Au-dessus d'elle, *fragment de torsade de 7 tores;* au-dessous, *fragment de 5 tores* seulement. — Cette scène est l'antithèse de la Vénus conceptive ou aquatique [1] avec la Vénus astronomique. — La position des deux torsades montre que celles-ci se rapportent à Vénus et encadrent *son fils Éros*.

1. Voy. *Rev. archéol.*, janvier 1876, t. XXXI, p. 27, note 2 (patère et rondache d'Amathonte). * Chapitre quatrième.

*La torsade est bien, d'après ce cylindre, un symbole aphroditique.*

4° Sur une lagène à anse trouvée à Oromidia par le général de Cesnola, une figure qui semble masculine, et tournée à droite, forme le sujet principal peint sur la panse du vase. Le personnage est coiffé d'un pschent et tient un sceptre de la main droite, un oiseau sur le poing gauche. Il est vêtu d'une tunique collante ; ses jambes sont nues et écartées. Devant lui, une sorte d'arbre (?). Entre ses pieds *gît un fragment de torsade* (3 tores). Les deux torons sont assez écartés l'un de l'autre et semblent deux serpents entrelacés, accouplés. Cette similitude et l'examen du monument précédent m'ont fait penser au *ceste de Vénus* et supposer que *la torsade mystique n'est pas autre chose.*

5° R. H. Lang a publié dans le *Numismatic Chronicle* de 1870 (*Coins discovered in Cyprus*) la monnaie suivante, qui faisait partie du trésor du temple de Dali : N° 29. Bœuf debout à gauche. Au-dessus, lettre cypriote. ℞. Deux filets de grènetis se coupant à angle droit et formant un champ occupé presque entièrement par une tête d'aigle tournée à gauche. Au-dessus de cette tête, tombant de l'angle supérieur gauche, une feuille de lierre ? Sous la tête d'aigle, *fragment de torsade de 8 tores.* Ici la torsade isiaque fait antithèse à l'aigle solaire, armoirie monétaire de quelque cité ayant Jupiter pour patron. L'importance de ce fragment est évidente et vient à l'appui de ce qui précède.

6° Enfin les plaques de Ruad, rapportées par M. Renan, présentent un fragment de torsade sous forme de bandeau au-dessus du sphinx et de l'arbre mystique, accosté de deux gryphons, sujets isiaques.

*Première zone.* — Sphinx accroupi, coiffé du *klaft* et du *pschent royal.* Au-dessus, dans les deux cartouches carrés, des

*traits* informes *simulant des hiéroglyphes*[1]. Devant et derrière, deux cyprès.

Le sphinx représente ici la reine Isis, l'épouse d'Osiris, la nature organisée et vivante sous les regards de laquelle se passent les scènes qui forment six groupes distincts, dont presque tous sont des revers de médailles : 1° lutte amoureuse de deux taureaux; 2° le vainqueur emmène la génisse (dont par erreur le graveur a changé le sexe); 3° vache allaitant son veau; 4° lion ayant fait sa proie d'un des bergers et attaqué à son tour dans les roseaux par un archer et un piquier; 5° cheval paissant ou buvant; 6° berger terrassé par un lion.

Homère a chanté un épisode de ce genre (une attaque de lions) au vers 573 du XVIII[e] livre de l'*Iliade* (description du bouclier d'Achille, don de Vulcain) : « (*Il y grava*)... un troupeau de bêtes bovines au front qui se relève. Elles étaient d'or et d'étain. Beuglantes elles se ruaient au sortir de la litière vers le pâturage, à travers le torrent qui gronde et les roseaux flexibles. Des bergers en or accompagnaient les bestiaux et ils étaient quatre. Neuf chiens les suivaient d'un pas tranquille. Mais voilà que deux terribles lions s'emparent, à la tête du troupeau, d'un taureau ruminant. Celui-ci, malgré ses mugissements prolongés, est entraîné. Les chiens étaient distancés ainsi que les éphèbes. Les lions déchirent la peau du grand bœuf et se régalent des intestins et du sang noir. Cependant les pâtres les poursuivent, excitant la vélocité de leurs chiens; ceux-ci répugnaient à mordre les lions, mais, s'arrêtant, aboyaient près d'eux tout en les évitant. »

Sur la patère, comme on le voit, la scène ne se passe pas tout à fait comme sur le bouclier d'Achille; mais elle est du même genre et paraît avoir été un sujet traditionnel. J'y reviendrai à la fin de cette notice.

1. Tous ceux de la 2[e] zone sont pareils.

*Deuxième cadre circulaire.* — La torsade.

*Deuxième zone.* — 1° Premier groupe : Osiris vainqueur. Les trois hommes agenouillés et réduits à merci sont les nations de l'Inde, d'Asie et de Thrace. Osiris porte sur la tête le globe solaire accompagné des deux plumes et flanqué des urœus. Son arme est une massue, car il ne verse pas le sang. Devant lui, Horus lui tend une palme de victoire ; derrière lui, sa suite représentée par un soldat. Celui-ci, qui, je crois, est Mercure, car sur la patère du Louvre il a deux plumes à sa coiffure (les ailes du pétase), porte une prisonnière, l'Éthiopie, évanouie sur son bras droit ; sa main gauche tient un arbre, symbole des conquêtes, acclimatations et propagations botaniques d'Osiris (cf. *Musée Napoléon III*, pl. XI, patère de Citium, aussi au Louvre [1]).

Ce groupe est la reproduction, pour ainsi dire *canonique*, d'un sujet célèbre sculpté sur maints monuments de l'Égypte, auxquels je renvoie le lecteur.

2° Deuxième groupe à gauche : Personnage perçant un gryphon de son glaive. Un petit épervier (omis par le graveur) vole derrière la tête de l'homme, qui est ainsi Osiris lui-même, *Osiris Chrysaorius*, *au glaive*, *au rayon d'or*. Le gryphon, c'est le sphinx avec une tête aquiline munie d'aigrettes, qui ressemble fort à celle du fameux *oiseau secrétaire*, *mangeur de serpents*, qu'on ne trouve plus guère qu'au cap de Bonne-Espérance. Le gryphon est un avatar d'Isis. C'est *la croûte terrestre qui enfante et dévore sans cesse*, d'où la tête de *rapace*. Elle absorbe aussi le rayon solaire que symbolise l'*urœus* sacré, d'où la tête d'*oiseau secrétaire* donnée au gryphon [2].

1. Sur la patère de Citium, le mihir plane sur la tête d'Osiris et Horus est représenté par un épervier voltigeant, *de tous points pareil à ceux qui accompagnent El-Cronos et qui sont ainsi des Horus*. Ces variantes sont de peu d'importance.

2. L'aigrette du gryphon est, dans la plupart des monuments, triple comme

Ce groupe signifie donc la pénétration du sol par les rayons du soleil, ou *le défrichement, le labourage*. On le retrouve sur une des patères du Louvre. Derrière le gryphon, l'arbre *à branches bien marquées* le sépare du groupe précédent. Sous le ventre de l'animal est une pomme de pin ou un conifère planté en terre, et emblème funèbre d'immortalité. Ce cône est évidemment ici un attribut *géen* ou tellurique, c'est-à-dire cybélo-isiaque.

3° Deuxième groupe à droite : Personnage enfonçant son glaive dans le bec d'un gryphon terrassé *sur des rochers et* NE TOUCHANT PAS *l'arbre mystique* placé à côté de lui (cf. patères du Louvre).

Si le précédent gryphon est *l'humus* de la croûte terrestre, celui-ci est *le roc*. L'un est fertile et le rayon solaire l'atteint jusque dans ses entrailles ; l'autre est stérile et le glaive d'or pénètre à peine dans ses fissures. Il n'a pas besoin de boire la vie ; aussi n'approche-t-il pas de l'arbre sacré placé près de lui ; de cet arbre dont j'ai déterminé déjà le vrai sens [1], et sur lequel je reviendrai plus loin.

4° Troisième groupe à gauche : Deux gryphons dans l'attitude *consacrée* et canonique, reproduite dans l'ornementation architecturale, boivent la vie à même l'arbre mystique au moyen de deux tiges épanouies en calices de fleurs.

Au Louvre (salle sémitique), une plaque de revêtement en marbre blanc, rapportée de Ruad par M. Renan, présente ce même groupe sous un semis de vaisseaux d'Isis, et la torsade mystique.

celle de l'*oiseau secrétaire* (voyez, pour l'*oiseau secrétaire*, le *Magasin pittoresque*, t. II, p. 12, 1834). Lorsque l'animal a un sens *custodique* il a des oreilles canines tendues en avant (voy. le musée égyptien du Louvre). Le gryphon (en grec γρύψ, γρυπός, de κρύφω pour κρύπτω, *couvrir*) peut être rapproché de cette divinité assyrienne ailée, à tête d'aigle, tenant un petit cabas et une pomme de pin qu'elle présente par la pointe. Ce personnage symbolise, dit-on, la mort.

1. Voy. *Rev. archéol.*, janvier 1876, mon mémoire sur la patère d'Amathonte. (* Voir plus haut, chapitre quatrième.)

5° Quatrième groupe à gauche : La patère a un peu souffert en cet endroit, mais une étude attentive m'a permis de déterminer exactement le sujet ; c'est un *cynocéphale luttant avec un lion*. Le cynocéphale c'est l'incarnation de l'intelligence, du bon sens, du savoir, de la rectitude d'esprit : c'est Thot. Les anciens avaient remarqué, comme on l'a constaté maintes fois depuis, que la supériorité intellectuelle du mandrille à tête de chien était reconnue, dans les forêts, par la plupart des petits quadrumanes tels que sapajous, babouins, macaques, ouanderous, ouistitis, etc., qui le prennent souvent pour arbitre de leurs querelles. Il était tout naturel alors qu'on en fît l'incarnation de la sagesse et de la prudence. Le lion, qui signifie *intensité extrême*, *force suprême*, pourrait symboliser aussi bien la chaleur solaire au solstice d'été que la puissance productrice de la terre. Il serait à la fois héliaque et cybélique. Mais, *avant tout*, il est l'animal de la grande déesse, ainsi que l'indique la pomme de pin plantée sous lui.

La signification du groupe n'est pas douteuse, c'est *la lutte de l'intelligence humaine contre les forces brutales de la nature*. Une des patères du Louvre offre deux variantes du même sujet : le cynocéphale est remplacé par un homme vêtu de la peau d'un lion et luttant contre un lion ; derrière lui, un personnage identique l'accompagne, portant sur ses épaules la lionne (dont il s'est rendu maître dans deux autres groupes) ; c'est un personnage juvénile qui perce le lion de son glaive ; son acolyte, outre qu'il porte la lionne, tient une oie ou un cygne par le cou.

Je serais porté à voir dans ces groupes de la patère du Louvre un personnage substitué au cynocéphale et qui n'est autre que Hercule ; celui-ci, le lion de Némée et un oiseau stymphalide symbolisent ensemble la lutte et la victoire de l'intelligence sur des forces aveugles, indomptées et nuisibles. Hercule, dans ses travaux, c'est Horus qui, ayant quitté le nom solstitial de *Melk-Arth*, prend celui de *Hor-Aqil*, *Horus-intellect*, *Horus*-INGÉ-

NIEUR, dont la légende fut, chez les Grecs, la synthèse immortelle de l'épopée civilisatrice et utilitaire de la nation phénicienne dans les régions occidentales et maritimes du vieux monde. Hor-Aqil, ou *Her-acles*, a gardé l'arc et les flèches toutes puissantes d'Apollon. C'est une preuve d'identité.

6° Cinquième groupe à gauche : Deux bouquetins dits *ibex* boivent la vie à même l'arbre mystique. L'*ibex* se retrouve surtout sur les monuments de la Chaldée. J'en ai parlé plus haut à propos de la torsade. C'est un animal isiaque, quelquefois associé à la pomme de pin, et funèbre.

7° Troisième groupe à droite : Isis ailée, tenant deux lotus et debout devant l'arbre mystique. Nous avons vu cette Isis sur la patère d'Amathonte, où elle avait un *modius* sur la tête.

L'emblème est la modification phénicienne d'un sujet assyrien. En effet, un bas-relief célèbre du Musée britannique représente la grande déesse assyrienne Anat deux fois figurée debout, des deux côtés d'un arbre mystique que je n'ai pas à expliquer ici, mais qui est pour ainsi dire l'épopée de l'épanouissement d'une palmette à sept pennes paraissant être la partie la plus importante de l'emblème, comme l'est, sur l'arbre d'Isis, le double éventail ou queue d'oiseau de cinq éléments.

Presque toujours l'arbre mystique est formé de la superposition de deux *barques d'Isis* (voy. la patère d'Amathonte, pl. VIII) [1]. L'exemple le plus complet que nous en ayons est offert par la plaque de Ruad (mission de M. Renan), dont j'ai déjà parlé à propos du gryphon. La barque mystique y figure isolée et en plusieurs exemplaires, comme semis de champ, et en deux exemplaires superposés comme arbre mystique accosté de deux gryphons. J'ai fait voir cette barque, *isolée*, sur un cachet rapporté de Palestine par M. Clermont-Ganneau (pl. IX). Elle figure sur une seconde plaque de

* 1. Voir chapitre quatrième.

revêtement rapportée de Ruad par M. Renan et du même genre que la première : un semis de vaisseaux accompagne un sphinx-Isis-reine sur le Sérapéum. — Une monnaie d'argent du trésor de Dali, publiée par M. Lang dans le *Numismatic Chronicle* (*Coins discovered in Cyprus*, 1870), présente au droit un bélier accroupi ; au revers, tête de bélier à droite dans un carré creux ; dessous, ligne de grènetis ; en haut, dans le coin de droite, *le vaisseau d'Isis*, avec le petit éventail formé seulement de trois pennes. — Mais un curieux chapiteau d'applique en pierre calcaire, et venant de Golgos, nous montre l'élément constitutif de l'arbre, la barque du Soleil sur le lotus, sous une forme architecturale toute particulière. Ce chapiteau a été publié par M. Doell [1] et consiste en ceci : la barque isiaque renferme, au lieu de la portion de disque et de la queue d'oiseau habituelles, *une tête juvénile* et souriante, ornée du collier et de la coiffure traditionnelle d'Athor. C'est Athor elle-même, la pleine lune, Méduse, ce Cronos nocturne qui a substitué son disque à faciès à celui du soleil, comme cela se voit le plus souvent (cf. les antéfixes du musée Campana au Louvre, etc.). Si l'on compare d'autres chapiteaux cypriotes avec celui-ci, celui de la stèle qui accompagnait le sarcophage d'Athiénau (*Rev. archéol.*, 1875)[2], par exemple, on voit que la barque, recroquevillée aux deux bouts, n'est, en somme, que la réunion de deux étamines du lotus à grandes volutes, étamines souvent au nombre de quatre ou six et qui parfois embrassent dans leur sinus un sphinx sur une palmette ; l'ovaire est figuré sous forme de chevrons superposés, la pointe en haut, deux, quatre ou six, et renfermant dans leur sinus un *bouton de fleur* renversé (?) seul ou accompagné

1. Mémoire intitulé *Die Sammlung Cesnola,* et lu le 12 décembre 1872 à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Publié dans le recueil des mémoires de ladite Académie, VII[e] série, t. XXI, n° 4, pl. XIII, fig. 21 (n° 828 du cat. de M. Doell, p. 56).

* 2. Voir chapitre deuxième, II.

du croissant, aussi renversé et dans la cavité duquel est le disque solaire. Sur six chapiteaux de Golgos, toutefois, des chevrons gravés au trait et divisés par couples me paraissent représenter les pétales de la fleur de lotus. Dans leur sinus il n'y a rien.

Comme le lotus est l'image du sein maternel d'Isis, cette figuration de la barque isiaque (*portant le soleil*) au moyen de deux étamines de la fleur paraîtra toute naturelle si l'on songe qu'après tout le soleil est l'*époux* et le fils de la même déesse. Un autre emblème de celle-ci, *le croissant*, est représenté sur la patère d'Idalie dans un rôle analogue et plus étendu encore, c'est-à-dire englobant les neuf sphères ou tous les mondes. Et sur cette patère il présente cette particularité d'affecter la forme des pirogues de papyrus et d'en porter les ligatures équidistantes. Donc la barque est le sein d'Isis, comme c'est le croissant d'Astarté sur le monument d'Idalie. Je dirai plus : c'est le croissant lui-même, et les anciens l'ont compris ainsi. En effet, le chapiteau d'applique de Golgos, avec ses volutes ioniques, sa gondole sacrée et cette Gorgone qui se substitue si souvent au disque solaire, est traduit sur un monument assyrien, reproduit d'après Layard dans l'ouvrage de M. Chipiez [1], p. 90, fig. 58, de la manière suivante : Un fût avec base et chapiteau à volutes; celui-ci surmonté d'un grand croissant, les cornes en haut et dans la concavité duquel est le disque solaire, avec une croix grecque inscrite. — La preuve est décisive, je pense.

La tige de la fleur de lotus dans l'arbre d'Isis est bifurquée à sa base, et chaque branche porte un fruit. Ce fruit ressemble à celui de nos nymphæas, à la châtaigne d'eau ; c'est l'ovaire de la fleur même. Il joue un rôle important dans l'arbre mystique, car tous les animaux qui s'accotent à celui-ci appuient leur patte sur le fruit, comme sur un marchepied, pour poser leurs becs

1. *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, gr. in-8°; Paris, Morel, 1876.

ou lèvres sur les calices supérieurs communiquant avec le *Soleil* et tombant de chaque côté sur les deux pointes de la barque.

L'arbre mystique, dédoublé et accosté soit de sphinx, soit de gryphons, est devenu l'un des ornements les plus beaux et les plus célèbres de l'architecture grecque. Un chapiteau de pilastre ionique du temple de Minerve à Priène nous montre, sur une de ses faces latérales, deux gryphons ailés accotés à l'arbre mystique, où la queue d'oiseau est devenue l'élégante et classique palmette. Sur la face principale, ce même arbre mystique est accompagné de deux volutes symétriques, à droite et à gauche, soutenant deux demi-palmettes [1].

La demi-palmette n'est autre, elle-même, que l'*aplustre* des navires, le porte-bonheur des marins.

De tout ce qui précède nous trouvons un résumé et une interprétation concluante et confirmative de la mienne sur les monnaies sassanides : à partir d'Izdegerd II (400-428 ap. J.-C.), le globe solaire qui surmonte la coiffure royale est accompagné d'un croissant, pointes en haut, embrassant l'astre sacré; mais ce globe, figuré sous forme d'étoile dans le croissant à l'exergue des pièces et sur le bonnet de Chosroès II (591-628), devient, sur la tête de Cavadès (628-630) et du dernier souverain Izdegerd IV (632-661), *la véritable palmette à cinq pennes* qui figure aujourd'hui encore comme aigrette sur les coiffures royales des sultans orientaux.

8° Quatrième groupe à droite : L'arbre mystique, étant, d'après les explications qui précèdent, l'arbre du Soleil, est bien réellement, comme tel, l'arbre de la vie où bouquetins, gryphons, sphinx cherchent à boire celle-ci. La vie, c'est le rayon solaire ; la coupe, c'est la Baris ou la Lune.

L'arbre de ce quatrième groupe est réduit à sa plus simple

1. Ces pilastres ont été reproduits dans l'atlas du Manuel Roret d'archéologie d'Ottfried Müller, pl. 14, fig. 147 et 147 *bis*.

expression : un lotus à volutes [1] et quatre fruits très volumineux. Au-dessus, la barque sacrée avec le Soleil qui projette par-dessus les poulaines du navire deux fruits que cherchent à mordre deux sphinx ailés.

Les sphinx ont une patte posée sur la pomme de pin, symbole d'éternité, d'immortalité et, par cela même, isiaque et funèbre. L'autre patte, posée sur la mâcle du lotus, affirme l'appartenance de celui-ci à Neith-Isis, la nature organique et animée, au sphinx. Celui-ci cherche la régénération et la vie dans le fruit émané du soleil et projeté au dehors, fruit qui semble symboliser le rayon vivifiant de l'astre divin.

Il y a analogie évidente entre ce tableau et le mythe d'Ève mordant au fruit de l'arbre de la science du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, du bien et du mal, cette science que les philosophes ont de tout temps regardée comme une étincelle divine, comme *un rayon d'en haut,* etc.

Le cercle qui encadre cette dernière zone me paraît formé de fruits du lotus, fruit qu'on retrouve à l'état ornemental sur d'autres monuments [2] et qu'on a à tort pris pour la fleur du papyrus.

1. La volute de lotus ne fait qu'un tour sur les monuments primitifs ; elle est devenue, sur les chapiteaux grecs, la volute ionique à plusieurs spires ; dans la liturgie, *le lituus augural* a plusieurs spires également ; cette volute se retrouve, chose singulière, dans la coiffure des prêtresses d'Astarté, à Citium et à Idalie. J'ai eu entre les mains plusieurs têtes en pierre *intactes,* mais petites ; d'autres en terre cuite *intactes aussi,* presque aussi grandes que nature et peintes ; tous les détails de la coiffure étaient scrupuleusement reproduits sur toutes ces têtes : presque toutes avaient en avant de l'oreille, soigneusement indiqué, cet *ornement de cheveux* que les Phéniciennes de Gadès ont transmis aux femmes espagnoles et qui s'est propagé dans les modes des deux mondes, que l'on nomme *accroche-cœurs.* Les têtes dont je parle provenaient *toutes* de Citium et d'Idalie. Les plus belles, en terre cuite, furent trouvées dans le temple de l'*oppidum* d'Idalie. J'en ai dessiné quelques-unes.

2. Pareille couronne encadre sur une des patères du Louvre le *réseau* ornemental du centre.

NOTES ET REMARQUES.

Le caractère de cette patère est essentiellement hiératique. Elle se rapproche en cela de la patère d'Idalie, d'une des deux du Louvre, de celle du British Museum, et elle était votive bien évidemment, ainsi que toutes celles trouvées au même lieu, sauf celle d'électrum, qui me paraît, *vu sa forme*, avoir été un ustensile.

Un des traits distinctifs des patères, votives ou non, déjà connues, c'est de présenter gravé, au centre, un sujet le plus souvent solaire, *plus rarement isiaque.*

La patère d'Idalie, la patère d'Amathonte, la patère d'électrum et celle de bronze, et une patère militaire d'argent de Curium décrite dans mon compte rendu des fouilles, ont au centre cette pâquerette épanouie que j'ai prise d'abord pour une fleur de lotus, mais qui représente *le soleil*, car nous retrouvons cette pâquerette à seize pétales, *embrassée par le croissant*, au revers de certaines tessères de la Palmyrène (voyez, par exemple, de Vogüé, *Inscriptions sémitiques, Syrie centrale, Palmyre*, p. 86, tessère 147, et pl. XII, tessère 136). Il est à remarquer qu'un segment de cette pâquerette donne la portion de disque surmontée de la queue d'oiseau qui émerge de la barque sur l'arbre sacré.

La patère d'argent doublée d'or trouvée à Curium porte, gravé au centre, *Osiris-Apis, avec le disque solaire* sur le front. Celle de vermeil porte *El-Cronos*, et une de celles du Louvre, *Osiris vainqueur.*

D'autre part, une patère de bronze du Musée britannique, reproduite en photographie par M. J. Thompson et publiée par M. W.-A. Mansell, porte au centre une fleur épanouie qui me paraît, cette fois, être bien un lotus. Il consiste dans la classique rosace à six branches formée avec le rayon du cercle comme ouverture du compas. Cette rosace se détache sur trois

autres superposées et formant ainsi le calice de la fleur. L'élément formatif de cette rosace est le *losange cyclique* qui est

aussi l'élément formatif de l'élégant réseau qui forme le fond d'une des patères du Louvre. Ce réseau se retrouve sur un fragment de pavage de seuil du palais de Sargon (Louvre). Que le losange cyclique, en six exemplaires, forme la rosace, ou, sans nombre, forme le réseau, on le retrouve sur des monuments funéraires. Je citerai, entre autres exemples, les *ossuaires iuifs* publiés dans la *Revue archéologique* par M. Clermont-Ganneau [1]. Tous ces ossuaires portent la classique rosace, soit simple, soit ornée ou modifiée. Un seul porte le réseau divisé en deux portions carrées égales et adjacentes (voir la figure). Le losange cyclique, étant funèbre, est donc *nécessairement* un emblème isiaque. C'est, à mon sens, la porte de ce monde, du sein de la femme qui laisse passer l'être vivant; et ce qui m'a induit à assumer cette opinion, c'est que ce même sens s'est conservé, dans le moyen âge religieux, à cette figure géométrique. Dans nombre de localités d'Irlande, un personnage grossièrement sculpté et pourvu *d'une manière significative* du losange cyclique se voit sur les portes d'églises. Ce personnage s'appelle *Sheela na-jig* ou *gig*, en hibernien. On explique sa présence et son singulier aspect par ce fait que *le diable a plus peur de l'organe femelle que de la croix, parce que celui-là est la porte par laquelle le Fils de l'Homme, son plus grand ennemi, est entré dans le monde.* Cela explique alors pourquoi la forme de losange cyclique a été si souvent donnée à des sceaux d'abbayes.

La description, dans Homère et dans Hésiode, des boucliers

1. T. XXV, p. 398, juin 1873.

d'Achille et d'Hercule, fait voir que ces œuvres de Vulcain portaient, comme les patères prémentionnées (et surtout celles en calotte de sphère), des sujets de guerre, de chasse, de mystères religieux. J'ai pensé alors que ces patères pourraient bien avoir figuré dans les temples comme boucliers votifs transformés ainsi par motif d'économie et d'organisation intérieure des sanctuaires. En effet, la calotte de sphère est exactement l'*umbo*. Des sujets gravés sur cette convexité [1] étaient plus difficiles à saisir dans leur ensemble pour l'œil du spectateur que s'ils eussent été tracés dans la partie concave. Aussi c'est cette dernière disposition qu'on adopta pour les patères. Rien n'indique sur celles-ci qu'elles aient été suspendues comme les *clipei* du même genre qu'on consacrait en commémoration de faits importants. L'absence totale d'ornements sur la surface bombée me fait supposer que celle-ci était cachée dans un encastrement, ou bien encore que les patères étaient simplement adossées à une surface verticale, en face du jour, et réunissaient ainsi dans leur concavité brillante les rayons lumineux qui les faisaient étinceler.

Il y avait dans le temple d'Apollon Curius ample provision de cette précieuse et jolie vaisselle qui ajoutait à l'éclat des autels, des luminaires, des ustensiles du culte, des riches ornements sacerdotaux. — Le lecteur en a jugé en lisant, en tête de cette notice, le succinct résumé des belles recherches du général de Cesnola à Curium. Mais il pourra apprécier *de visu* le trésor du temple d'Apollon en allant examiner au musée de New-York, qui vient d'en faire l'acquisition, les objets qui le composent.

1. La statue de bronze de Brescia, qui représente une Victoire (?) gravant sur *la convexité d'un bouclier*, prouve que ce mode était en usage.

CHAPITRE SIXIÈME

# ÉPIGRAPHIE

## NOUVELLES INSCRIPTIONS GRECQUES DE CHYPRE

### § I. — INSCRIPTIONS PUBLIÉES EN 1874[1].

LARNACA. — DALI. — VAL DE LYMPIA.

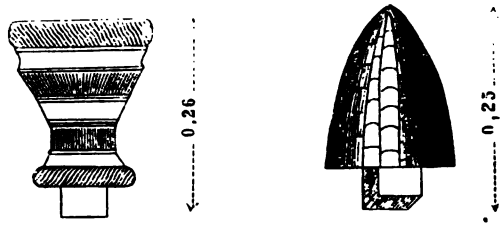
Dans quelques localités de l'île de Chypre, notamment à Larnaca, à Dali et au val de Lympia, les fouilles ont, pendant ces six dernières années, fourni diverses sortes de monuments funéraires, entre autres un assez grand nombre de cippes ou colonnes portant de courtes inscriptions, lesquelles se terminent presque toutes par la rubrique **XPHCTE** ou **XPHCTH XAIPE**, une de ses variantes.

Ces colonnes sont en pierre calcaire. Elles sont rondes et plus ou moins ornées. Elles consistent en un fût soit tout à fait lisse, soit agrémenté de filets ou listels et reposant sur une base ornée de nombreuses moulures : filets, tores, cavets, baguettes, talons,

1. *Revue archéologique*, XXVII, p. 69 et suiv. (1874).

etc.; sur le fût est une sorte de chapiteau tantôt droit, tantôt évasé, et composé aussi de filets, gorges, doucines, etc.

Sur la surface supérieure est le plus souvent pratiqué, au centre, un trou carré ou rond dans lequel se fixait, au moyen d'une courte tige, une pomme de pin (emblème funéraire) en pierre calcaire, ou bien encore une sorte de cône renversé également en pierre et orné de filets, moulures et cannelures torses ou droites




Les inscriptions sont gravées sur le fût, et généralement d'une exécution hâtive et négligée.

Ces cippes étaient posés sur le sol ou sur un soubassement, ou encastrés dans celui-ci au moyen d'une tige (rarement).

Voici la description de ceux de ces monuments que j'ai pu recueillir. Presque tous appartiennent à la collection de Cesnola.

N° 1.

Hauteur, $0^{m},775$.

Sur le fût et dans un médaillon creux et ovale est sculpté, en haut relief, un buste d'homme. Figure imberbe, cheveux courts; les plis de la tunique montent jusqu'au cou. Travail médiocre.

Au-dessous, cette inscription :

ΑΡΤΕΜΙΔΟΡΕΧΡΗCΤΕΧΑΙΡΕ

Au premier mot le graveur a mis un Ο pour un Ω. (Voyez n° 3.)

N° 2.

Hauteur, $0^{m},75$.

Sur le fût, et dans un médaillon creux et d'un ovale plus allongé que le précédent, est sculpté, en haut relief, un buste de femme. Figure âgée, coiffure en bandeaux. Au cou, un collier. Travail médiocre.

Sous le portrait, cette inscription mal gravée :

ΚΡΑΤΗΑΧΡΗC
ΤΗΧΑΙΡΕ

Κρατήα est une forme dialectique de Κράτεια.

Cippe trouvé avec le précédent.

N° 3.

Hauteur, $1^{m},13$.

Le haut du fût est entouré d'une couronne sculptée en très haut relief, fermée par un disque ou rosace formant chaton et composée de pommes de pin géminées.

Dessous, l'inscription suivante :

ΑΡΤΕΝΙΔΩΡΕ
ΚΥΝΗΓΕΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

Au premier mot le graveur a mis un **N** pour un **M**.

N° 4.

Hauteur, $1^{m},08$. (Voir pl. XI, n° 1.)

Le haut du fût est orné d'une couronne pareille à la précédente.

Au-dessous :

ΕΝ ΥΛCΠΙΑΝΕ
ΧΡΗCΤΕΧΕΡΕ

Au premier mot on serait tenté de suppléer : ЄNTYNЄ. Mais il est plus probable que les six dernières lettres sont les finales d'un nom propre qui ne s'est pas rencontré jusqu'ici [1].

Au dernier mot le premier Є remplace la diphtongue AI. Cette substitution se trouve répétée deux fois sur une stèle funéraire trouvée en Syrie (collection Péretié). Voici cette stèle [2] :

Hauteur totale, o$^{m}$,32. Fût rond terminé par une couronne de feuilles d'eau et posé sur un socle carré portant cette inscription :

AMMIAXP
HCTHKЄAA
YПЄXЄPЄ

Le graveur a conformé son orthographe à la prononciation, ce qui prouve que, comme aujourd'hui, AI et Є avaient dans certains pays, surtout à l'époque impériale, un son identique.

N° 5.

Hauteur, o$^{m}$,775. (Voir pl. XI, n° 2.)

Sous la base est une tige courte servant à la fixer dans l'alvéole d'un socle.

Au milieu du fût est un listel plat, et, entre celui-ci et le chapiteau, cette inscription :

ЄYVVXI/V
XIANCOY
ΔICΛΘΛNΛ
TOC

Les caractères sont négligemment tracés.

Le premier mot est ЄYΨYXI, « sois tranquille d'esprit ». — Le second est un nom propre, à moins, ce qui est d'ailleurs peu probable, qu'il ne soit pour un mot ЄYΩXIANЄ, impératif de εὐωχιάνω, dérivé de εὐωχία, et tout à fait inconnu jusqu'à présent.

* 1. Peut-être : OAYMIIIANE ?
* 2. Cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 397.

Le sens de ce verbe serait « festoyer », ce qui donnerait à l'épitaphe un sens trop gai. Le précepte s'adressant au mort comme le démontrent les inscriptions suivantes, εὐωχίαν̣ε est donc de toutes façons impossible à suppléer ici.

Mais pourquoi cette apostrophe à un mort ? Le point de départ de la conception de cette formule est, je pense, l'idée de la satisfaction qu'exige l'*œil de l'envieux*, idée qui aurait existé en Orient jadis comme aujourd'hui : l'âme du défunt jalouse les survivants. Inquiète, il faut la calmer : « Dors en paix, un tel, personne n'est à l'abri de la mort. »

On peut supposer également que l'épitaphe fait allusion à la prochaine réunion du mort avec les êtres chers qu'il a laissés sur terre. Toutefois l'autre hypothèse me paraît plus plausible.

N° 6.

Hauteur, $0^{m},435$.

Architecture grossière et bâclée. L'inscription est tracée à la pointe en caractères hâtifs, informes et peu visibles :

ΚΑΛΑΔΙΩΝ
ΕVΨVΧΙΟVΔΙC
ΑΘΑΝΑΤΟCΕΝ

Οὐδίς est ici pour οὐδείς. ΕΝ est probablement l'âge du défunt, 55 ans.

N° 7.

Hauteur, $0^{m}$, 60.

Cippe grossièrement taillé. Un petit cône renversé le surmonte. Inscription mal tracée :

CVΨVΧΙ
ΑΡΙCΤΟ
ΝΙΔΙΝΗΟΥ
ΔΙCΑΘΑ
ΝΑΤΟC

N° 8.

Hauteur, 0m,35.

Facture grossière.

Un petit cône renversé surmonte le cippe.

L'inscription, tracée à la pointe, dénote une incroyable négligence. Plusieurs lettres sont de travers ou tout à fait horizontales, et à peine reconnaissables.

ЄΥ≺Є≺ΧΙΑ
ΘϘΟΔΙCΙΑ
Ο≺ΔΙCΑΦΑИΑ
ΤΟC

La lecture est facile.

La forme du ρ est curieuse : une barre verticale terminée par un petit rond. Le θ a la figure d'un φ majuscule. Quant au α du second et du dernier, la prolongation à droite des deux traits qui forment l'angle de gauche donnerait la figure de l'aleph phénicien.

Cette épigraphe dénote une grande inexpérience des caractères grecs. Si l'on fait attention à ce fait que ce monument, ainsi que le précédent, vient de Citium, il est supposable que l'ouvrier qui a taillé la pierre et tracé l'épitaphe était ou un étranger ou un Phénicien de la ville même.

N° 9.

Hauteur, 0m,74.

ΤΙΜΩΝ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

Gros caractères. Inscription plus soignée que la précédente. Les ε ne sont pas lunaires, mais anguleux.

N° 10.

Hauteur, o$^{m}$,64.

ΑΠΟΛΩ
ΝΙΔΗ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

Même remarque pour les ε.

N° 11.

Hauteur, o$^{m}$,49.

ΠΕΝΓΕΝΙΑ
ΧΡΗCΤΗ
ΧΑΙΡΕ

N° 12.

Hauteur, o$^{m}$,59. (Voir pl. XI, n° 3.)
Le sommet est un cône tronqué très évasé et très bas.

ΜΑΡΚΝΝΑ
ΧΡΗCΤΗΧΕΡΕ

Le premier mot est sans doute **MAPKIANA**. Au dernier mot **E** remplace **AI**. (Voir plus haut, n° 4.)

N° 13.

Hauteur, 1$^{m}$,16.

ΟΝΗCΙΚΡΑ
ΤΗΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

Caractères soignés et terminés en queue d'aronde.

N° 14.

Fragment. Partie supérieure.

Hauteur. o$^{m}$,37.

ΚΥΡΙΑΕ
ΧΡΗΕΤΕ

Le dernier mot ΧΑΙΡΕ manque. Au deuxième, on a mis un Ε pour un C.

N° 15.

Hauteur, 1$^{m}$.10.

Le fût, la base et le chapiteau sont surchargés de moulures (baguettes. filets. tores, gorges. etc.).

ΠΑCΙΙ ΤΗΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

Le premier mot est sans doute le nom ΠΑCΙΚΡΑΤΗC, cité dans Plutarque, *Alexandre,* 29. (Voy. encore Phot Codd. 209; Mionnet, 3. 166-196.)

N° 16.

Fragment Partie inférieure.

Hauteur, o$^{m}$.33.

ΦΙΛΟΚΡ
ΧΡΙΗC
ΧΑΙΡΕ

Le premier mot est probablement ΦΙΛΟΚΡΑΤΗC. Au second mot, ΤΕ doit être ajouté à la fin et Ι effacé.

N° 17

Fragment. Partie inférieure.

Hauteur, o$^{m}$,26.

ΔΗΝΗΤΡΙΑ
ΧΡΗΤΗΧΕΡΕ

Lettres informes, peu lisibles, bâclées, tracées à la pointe.

Au premier mot, N est pour M. Au deuxième mot, le C a été omis. Au troisième, E pour AI.

Inscription reproduite moins exactement par Sakellarios (p. 49).

N° 18.

Sur la base carrée d'une stèle ronde surmontée d'une couronne de feuilles d'eau. — Brèche de couleur rosée, et dure.

Hauteur, $0^{m},45$.

ΑΞΓ̄ · ΠΑΝΗΜΟΥΪ̄
ΑΛΙΟΥCΧΡΗCΤΕ
ΚΑΙΑΛΟΙΠΕ
ΧΑΙΡΕ

ΑΞΓ̄ = 361. Année d'une des ères usitées à Chypre.

ΠΑΝΗΜΟC (qui s'écrit aussi par un A et par un E à Rhodes et à Corinthe) est un mois commun à plusieurs calendriers doriens et à celui de Macédoine.

Ϊ̄ = 10. Quantième du mois.

ΑΛΙΟΥC est pour ΑΛΙΟC, nom propre qu'on retrouve dans Homère (*Odyss.*, VIII, 119).

A l'avant-dernier mot, OI est évidemment mis pour Y, en vertu probablement d'un iotacisme du dialecte local. Les E sont anguleux, et, chose remarquable, les O et les C aussi.

Quelques personnes m'ont dit que ce monument venait de Caramanie.

LARNACA.

N° 1.

Petit piédestal en brèche rouge et blanche. Ce morceau semble avoir été la moitié longitudinale d'une stèle de $0^{m},11$ environ

de diamètre, montée sur une base ronde de $0^m,125$ de diamètre, et dont la stabilité était assurée par un évidement de $0^m,07$ de diamètre.

La hauteur du fût égalant son diamètre ($0^m,11$) et la base ayant $0^m,075$ de haut, la longueur de ce petit monument est donc de $0^m,185$.

Le fût a été retaillé en doucine; sur l'évasement de la doucine pose un abaque dont les côtés ayant $0^m,11$ lui donnent la forme carrée.

La portion de piédestal me paraît avoir été destinée à être encastrée dans un mur et à tenir ainsi en saillie le petit piédouche sur lequel devait être fixée une statuette.

Le côté droit du bandeau de l'abaque et la partie antérieure de celui-ci et de la doucine portent, tracée en lettres allongées et maigres (époque impériale), l'inscription suivante :

ΑΡΤΕΜΙΔΙΙΙΑ ΑΛΙΑ·ΟΛΥΜΠΙΑ
ΝΟCΕΥΔΑΙΜΩΝ ΥΠΕΡΘΥΓΑΤΡΙΔΗC
ΒΕΡΙΑΝΗC

Lecture de M. Piéridès, de Larnaca.

Ce monument a été trouvé aux Salines, où s'élevait probablement un temple à la Diane des rivages (Ἀρτέμιδι Παραλίᾳ), divinité tutélaire des sauniers [1] et des caboteurs citiens.

## N° 2.

Petite stèle carrée en marbre rouge. Hauteur totale, $0^m,09$.

Elle se compose d'un dé carré de $0^m,03$ de haut sur $0^m,075$ de large, reposant, par un évasement, sur une plinthe de $0^m,095$

1. « Ad Citium in Cypro... extrahunt (salem) e lacu, dein sole siccant. » Plin., *Hist. nat.*, lib. XXI, c. xxxix. En 1870 on a découvert en ce lieu une jarre contenant 1400 statères d'or d'Alexandre et de Philippe.

de long. Celle-ci se raccorde par une surface inclinée à une base de $0^{m},03$ de haut sur $0^{m},135$ de long.

ΟΠΑΟΝΙ
ΜΕΛΑΝΘΙΩΙ
ΚΑΤΑΓΡΑΦΟΣ
ΥΠΕΡΤΟΥΥΙΟΥ
ΚΑΤΑΓΡΑΦΟΥ
ЄΥΧΗΝ LC

Provenance : les Salines.

Là était vénéré et avait peut-être un sacellum le Mélanthus susmentionné : était-ce un des premiers colonisateurs de l'île et son nom serait-il devenu légendaire à Citium comme celui de Teucer à Salamine, de Golgus à Golgos, etc.? Rien ne l'indique. Toutefois Ovide, dans ses *Métamorphoses* (3, X), cite un Mélanthus parmi les pirates d'Acestes, à bord duquel se trouvait Bacchus, aux parages de Naxos :

> Hoc Libys, hoc flavus, proræ tutela, Melanthus,
> Hoc probat Alcimedon.....

(*Hoc* désigne ici le projet de dépouiller le dieu dont la clairvoyance détourna le péril, et qui changea les voleurs en dauphins.)

Que signifie cette légende ? 1° Que Mélanthus, compagnon de route de Bacchus, était pirate ; 2° qu'il était blond (flavus), c'est-à-dire de cette race dorienne qu'on retrouve encore en Crète ; 3° qu'il fut, lui et les autres matelots d'Acestes, transformé en animal utile, c'est-à-dire pris à solde par le conquérant indien. Mon hypothèse qui fait de ce personnage un des colonisateurs grecs de Chypre est donc vraisemblable, et d'accord d'ailleurs avec l'inscription et l'assertion d'Hérodote sur la population de l'île (VII, 90).

Κατάγραφος signifie proprement : « ci-dessus gravé ». Désigne-t-il l'image du père et du fils représentés sur une plaque

surmontant le monument, ou est-il employé comme nom propre (ce dont il n'y a point d'exemple jusqu'ici)? Cette dernière hypothèse me semble la plus conforme aux usages et par conséquent la plus probable [1].

Le chiffre qui suit ΕΥΧΗΝ est mal tracé. Il paraît se composer d'un Λ et d'un ϛ = 36. Age d'un des personnages?

## N° 3.

Petite stèle de marbre blanc. Même provenance que la précédente.

Hauteur, $0^{m},17$.

Colonnette de $0^{m},09$ de diamètre à quinze cannelures à arêtes vives. Le bas du fût est lisse sur une hauteur de $0^{m},05$ pour recevoir l'inscription. Il se raccorde par un plan incliné à une base ronde de $0^{m},16$ de diamètre. La surface inférieure de cette base est légèrement concave; elle porte à son centre un trou carré et tout autour une légende en caractères martelés et illisibles. Monument rond.

ΑΡΙΣΤΑΓΟΡΑΣ
ΣΩΣΑΝΔΡΟΝ
ΤΟΝΕΑΥΤΟΥΥΙΟΝ
ΟΠΑΟΝΙΜΕΛΑΝΘΙΩ
ΕΥΧΗΝ

Un Ι a été omis après l'avant-dernier mot.

## N° 4.

Morceau quadrangulaire de $0^{m},21$ de haut, en pierre calcaire et grossièrement taillé en forme de statuette. La tête manque. Les mains, réunies sur la poitrine, soutiennent un vase.

* 1. Par la suite l'auteur penchait plutôt pour la première hypothèse.

Largeur aux épaules, $0^m,10$; aux pieds, $0^m,08$; dos plat.

Trouvé aux Salines. Sur le ventre, inscription mal tracée et peu lisible :

ΝΙΚΑΝΔ
ΡΟCΥΠЄΡ
ΤΟΥΥΙΟΥ
ΤΙΜΑΡΧΟΥ

ATHIÉNAU[ (GOLGOS).

N° 1.

Graffito sur bloc de calcaire (grand temple).

ΔΗΜΗΤΡΙ ΟΛΛΩΝ
ΤΙΜΟΔΩΡΟC

N° 2.

Graffito sur bloc de calcaire (grand temple).

ΔΡΙΜΟΚΙΑ
ΤΙΜΟΔΩΡC

Le premier mot est peut-être ΔΗΜΟΚΡΑ[ΤΗΣ].

N° 3.

Piédestal double en pierre calcaire.

Longueur, $0^m,72$; hauteur, $0^m,30$; largeur, $0^m,19$. — Provenance : grand temple.

Graffito. Caractères mal tracés et assez profondément gravés.

Dans le champ, à gauche, quelques caractères chypriotes tracés à la pointe.

ΤΙΜΟΔΩΡΟΥΔЄΙ
ΔΡΙΜΟΚΙΑΔΒΙ
ЄΠΡΙΑΤΟ

## N° 4.

Fragment de pierre calcaire légèrement convexe (éclat de colonne), de $0^m,25$ de haut sur $0^m,29$ de large, portant une inscription en caractères assez négligés et ébauchés seulement au pointillé aux trois premières lignes.

Au bas de l'inscription sont deux couronnes juxtaposées entre deux palmes.

ЄΙCΘЄOC
ΤΟΜЄΓΙCΤΑ
(τ)ΟΝΤΟЄΝΔΟϽΟ
(τα)ΤΟΝΟΝΟΜΑ
ΒΟΗΘΓΠΑCΙΔЄΟ
ΜЄΘЄ

Dans la couronne de droite est le mot

ΗΛΙΟC

La forme des M est remarquable et affecte celle d'un H. A la troisième ligne le Ξ a la forme archaïque d'un Ϭ. A l'avant-dernière ligne ΒΟΗΘΙ est pour ΒΟΗΘΕΙ.

Inscription trouvée à Athiénau et évidemment chrétienne. — Il y avait à Chypre un évêque de Golgos.

### DALI.

## N° 1.

Piédestal de marbre noir.

Longueur, $0^m,75$ ; largeur, $0^m,52$ ; hauteur, $0^m,27$.

Ce piédestal supportait une statue plus petite que nature, à juger d'après la dimension des pieds. Ceux-ci étaient encastrés dans des alvéoles peu profondes, épousant leurs contours, et solidement fixés au bloc au moyen de chevilles métal-

liques dont étaient pourvus les talons et qui pénétraient dans des trous encore visibles. — La statue était probablement en bronze.

L'inscription est gravée avec beaucoup de soin et en très beaux caractères. Elle est nette et intacte.

ΜΝΑΣΕΑΣΑΨΗΤΟΣΜΕΤΕΙΡΑΣΥΓΕΡ
ΑΥΤΟΥΚΑΙΤΟΥΥΙΟΥΓΗΡΥΣΜΟΝΟΣ
ΑΓΟΛΑΩΝΙΑΜΥΚΑΙΩΙΕΥΧΗΝ
ΕΤΟΥΣΩΣΚΙΤΙΕΙΣΑΓΟΥΣΙΝΜΙΞΑΝΔΙΚΟΥΙ

Ce monument a été trouvé avec plusieurs inscriptions phéniciennes et chypriotes par M. Lang, en mars 1869, dans le temple situé au pied des collines d'Ambelliri. Si l'on fait attention que Dali faisait partie du royaume phénicien de Citium, on ne doit point s'étonner de la présence dans cette inscription d'un mot phénicien.

En effet, dans le *Recueil des antiquités helléniques* de Rangabé (417), nous trouvons un décret où est cité un Tyrien du nom d'Ἄψης, proxène des Athéniens. Toutefois la forme du génitif est Ἄψου dans ce décret. Ce nom est, d'après le savant helléniste, dérivé de la racine sémitique Ἄψ, qui signifie « terme » (?). — **ΓΗΡΥΣΜΩΝ** est un nom nouveau [1].

Apollon Amycléen avait-il une chapelle au temple d'Idalie ? Peut-être. Cependant il n'est pas impossible qu'un dévot de ce dieu, venu en pèlerinage au sanctuaire de Vénus, y ait accompli un vœu fait probablement pendant le voyage.

L'ère mentionnée ici est celle de Citium, non encore déterminée [2]. C'est en l'année 47, le 7 de Ξανδικός, que fut consacré le

* 1. Phénicien : גראשבן, *Gerechmoun*, « hôte du dieu Echmoun ». Cf. Ἀεδυζηλούνου (génitif), « serviteur d'Echmoun », à Sidon (Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 1866 *c*).

* 2. Fixée depuis à 312 av. J.-C. (Clermont-Ganneau, *l'Ère autonome de Citium*, dans *l'Instruction publique*, 6 mars 1880.)

monument. Celui-ci est postérieur à Alexandre, car ce furent ses successeurs qui introduisirent à Chypre ce mois macédonien de Ξανθικός.

N° 2.

Pierre calcaire. Fragment.
Largeur, $0^m,10$; hauteur, $0^m,07$.

ΑΡΣΙΝΟΕΙΟ
ΑΝΔΡΑΣΙΑ

Beaux caractères. Temple d'Ambelliri.

PYLA.

Les inscriptions découvertes à Pyla viennent du temple déblayé par M. Lang en 1868.

N° 1.

Piédestal monolithe en pierre calcaire.
Hauteur totale, $0^m,69$.
Trois des côtés vont en diminuant légèrement de la base vers le haut jusqu'à un listel ou bandeau de $0^m,065$ de largeur, surmonté d'une corniche ou couronnement évasé de $0^m,125$ de haut.
La base a $0^m,54$ de long sur chaque face.
Ce bloc a son quatrième côté vertical et à peine dégrossi. Il était donc adossé à la muraille de l'édifice.
Le bandeau porte une inscription sur la face principale et sur la face latérale de droite :

Μ]ΝΑΣΙΑΣΓΝΥΤΙΛοΥ|ΦΙΛΑΙΜΕΝΗCΠΝΥΤΙΛΟΥ
Α]ΓοΛΛΩΝΙΜΑΓΙΡΙΩ|

Les caractères de l'inscription de gauche sont d'une très bonne époque et identiques à ceux de l'inscription de Dali n° 1.

Le texte de droite est de beaucoup postérieur à l'autre.

Comme on le voit, Apollon était adoré, au temple de Pyla, sous le singulier surnom de ΜΑΓΙΡΙΟΣ, cuiseur (ou maturateur des fruits ?), inconnu jusqu'à présent.

## N° 2.

Bloc de calcaire grossier.

Hauteur, $0^m,54$; largeur, $0^m,37$.

ΑΝΑΚΡΕΩΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

Caractères profondément gravés et très soignés.

## N° 3.

Bloc de calcaire grossier, brisé à son sommet.

Longueur, $0^m,75$; hauteur, $0^m,30$; largeur, $0^m,13$.

ΙΙ·Α
ΑΓΟΛΛΩΝΙ
ΜΑΓΕΙΡΙΩΙΕΥΧΗΝ

Caractères identiques à ceux de l'inscription de Dali n° 1.

ΜΑΓΕΙΡΙΟΣ, au lieu de ΜΑΓΙΡΙΟΣ.

## N° 4.

Bloc de pierre calcaire. Vers le sommet les côtés sont dégradés.

Longueur à la base, $0^m,335$; hauteur, $0^m,195$.

L'inscription, en caractères hâtifs et négligés, occupe le haut de la face principale. Longueur de la partie écrite, o$^{m}$,28.

ΑΠΟΛΛΩΝΙΛΑΚCΕΠΗΙΑΡΙCCΤΟΥC
ΜΑΝΤΙΑΡΧΟCΥΠΕΡΚΛΕΟΝΟC
ΤΟΥΥΙΟΥ
ΑΝΕΘΕΚΕΝΕΝΤΥΧΗΙ

L'épithète donnée ici à Apollon est inédite et très difficile à déterminer [1].

Sur l'estampage on voit qu'une lettre a été ajoutée au-dessus de ΛΛ.

Dans le recueil de M. Waddington (n° 2795), il est fait mention d'un ΜΑΝΤΙΑΡΧΗΣ.

ΑΝΕΘΕΚΕΝ pour ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

### SALAMINE (SAINT-SERGHI).

Piédouche en marbre blanc, plat et percé d'un trou ayant probablement servi à fixer une statuette.

Longueur, o$^{m}$,275 ; largeur, o$^{m}$,19 ; épaisseur, o$^{m}$,08.

La tranche est légèrement concave sur les faces, arrondie, très bombée aux parties latérales.

Sur la surface supérieure :

ΛΕΟΝΤΙΟ[1]
ΕΠΛΡΧΙΚο

C'est le nom du personnage à qui est dédié le monument. Au dernier mot il faut ajouter un Ι.

Dans la concavité de la partie antérieure de la tranche est le nom de l'artiste (voir pl. XI, n° 4) :

ΕΡΜΟΛΛΟC
Ε Π Ο Ι Ο Υ Ν

* 1. Peut-être : ΛΑΚCΕΠΗΙ = ΜΑΓΕΙΡΙΩΙ.

Enfin, sur la convexité de la partie droite de la tranche est un mot tracé en caractères singulièrement soignés et présentant cette bizarrerie que les traits de chaque lettre sont renflés à leurs extrémités et s'épanouissent en queues d'aronde, que les Y sont, à la base de leur bifurcation, traversés par un trait horizontal, et que le C final affecte la forme carrée (voir pl. XI, n° 5) :

ΨΥΧΑΡΟΥC

Ce mot est peut-être le nom du donateur.

Ce monument a été publié plusieurs fois, entre autres par MM. Waddington et Sakellarios, mais non d'après l'original, aujourd'hui au musée du Louvre.

PROVENANCES INCERTAINES.

N° 1.

Graffito sur pierre calcaire. Caractères tracés à la pointe, hâtifs, presque illisibles :

ΕΥΧΗΝΕΜΙΑΣΑΓΟΛΛωΝΙ

Golgos?

N° 2.

Fond d'un vase rond en terre cuite.

Diamètre, $0^{m},06$. Caractères tracés à la pointe :

ΧΑ
ΡΙΤω
ΝΟC

N° 3.

Fragment de pierre calcaire.

Hauteur, $0^{m},29$.

Inscription fruste dans sa moitié droite. Caractères assez négligés et creusés assez profondément à gauche. Le texte paraît composé de distiques :

ΡΗΙC
ΗΡΠΑCΘ··
ΜΗΔΕΝΑΠΑΤΡΙΔ
ΓΛωCCΗΠΙΚΡΟ
ΚΕΙΜΑΙΥΠΟΧΘΟΝΙΤΙΙ
ΤΟΥCΠΡΙΝΑΠΟΙΧΟΜ[ένους
ΚὼΚΥωΓΟΝΕωΝΙ Ρ
COΙΧΑΡΙCΕΥΞ[αμην?
ΕΥΝΑCΟΝΗΔΗ ΥΝΟ
ΑΙΚΕΤΑΤΡΙ

Provenance : Golgos ?

N° 4.

Fragment de stèle, marbre blanc, orné d'un fronton flanqué d'acrotères.

Hauteur, $0^m,23$; largeur à la base du fronton, $0^m,29$. Très beaux caractères.

ΣΩΓΕΝΗΣ
ΣΩΚΡΑΤΟΥ
ΙΤΕΥΣ

Au dernier mot il faut probablement ἱεριτεύσας ou ἱερητεύσας.

## § 2. — INSCRIPTIONS PUBLIÉES EN 1875[1].

Le général de Cesnola a bien voulu m'envoyer récemment le résultat épigraphique de ses fouilles dans l'île. Le lecteur jugera si la moisson a été intéressante et fructueuse[2].

### LARNACA.

N° 1.

Stèles rondes ou colonnes funéraires en pierre calcaire[3] :

| 1. | 2. | 3. |
|---|---|---|
| ΑΠoΛΟΝΙΔΗ | ΡΗΓΕΙΝΑ | ΔΗΜΗΤΡΙΑΝΗ |
| ΧΡΗCΤΕ | ΧΡЄCh | ΧΡΗCΤΗ |
| ΧΑΙΡΕ | ΧЄΡЄ | ΧЄΡЄ |

1. *Revue archéologique*, XXIX, p. 95 et suiv. (1875).

2. Ce sont des copies seulement, et non des estampages, qui m'ont été envoyés.

3. Voir, dans mon article *Un sarcophage d'Athiénau* (plus haut, chapitre deuxième, II), ma note sur ce genre de monuments).

4.

ΓΟΣΕΩΣ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΕΡΕ

5.

ΕΥΟΔΙΑ
ΧΡΗCΤΗ
ΧΑΙΡΕ

6.

ΝΙΚΟΠΟΛΙ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΕΡΕ

7.

ΔΗΜΗΤΡΙΑΝΗ
ΧΡΗCΤΗΧΑΙΡΕ

8.

ΕΥΠΡΑΓΙΑΧΡΗ
CΤΗΧΑΙΡΕ

9.

ΑΠΟΛΛΩΝΑ
ΧΡΗCΤΕΧΕΡΕ

10.

ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΕ
ΧΡΗCΤΕΧΑΙΡΕ

11.

ΦΙΡΜΕΧΡΗΣΤΕ
ΧΑΙΡΕ

12.

ΕΠhΚΤhΤΕ
ΧΡhCΤΕ

13.

ΑΘΗΝΕΑΡ
ΧΙΕΡΕΟΥ
ΧΡΗCΤΕ
ΥΑΙΡΕ

14.

ΑΝΤΙ
ΠΑΤΡΕ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

15.

ΕΠΑΦΡΟ
ΔΕΙΤΕ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

16.

ΖΟΙΛ ΙΗΧΡΗ
CΤΗΧΕΡΕ
ΟΥΔΕΙCΑΘΑ
ΝΑΤΟC

17.

ΑΥ3ΗΤΕ
ΧΡhCΤΕΧΑΙΡΕ
ΘΑΡC(ει)ΟΥΔ(εις)
ΑΘΑΝΑΤΟC

18.

ΑΠΟΛΛΩ
ΝΙΑΔΗΜΗ
ΓΡΙΟΥΧΡΗC
ΤΗΧΑΙΡΕ

19.

ΤΕΙΜΩΝ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΕΡΕ

20.

ΔΗΜΗΤΡΙΩΝ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΕΡΑΙ

21.

ΑΡΤΕΜΙΔΩ
ΡΕΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

22.

ΜΑΡΚΕΛΛΕ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

23.

ΡΟΔΩΝ
ΧΡhCΤΑΙ
ΧΑΙΡΕ

24.

ΜΑΡΚΕΛΕ
ΧΡΗCΤΕ
ΧΑΙΡΕ

25.

ЕѠСІѠР
ЄΔ†РЄ
СТЄ†Є

26.

ΦΛѠРЄ
ХРНСТЄ
ХΑΙΡЄ

27.

ΚΑΡΠЄ
ХРНСТЄ
ХΑΙΡЄ

28.

ЕΠΑΦΡΟΔΕΙΤΕ
ХРНСТЕ
ХΑΙΡΕ

29.

ΟΝΗСΙΜΕ
ХРНСТЕ
ХΕΡΕ

30.

ΑΛΙΠΕ
ХРНСТЕ
ХΑΙΡΕ

31.

ΑΦΡΟΔΙСІ
ХРНСТЕ
ХΑΙΡΕ

32.

ΦΙΛΟΚΥΠΡΕ
ХРНСТЕ
ХΑΙΡΕ

33.

ΑΡΤΕΜΕΙΔѠΡΕ
ХΡЄСТЄ
ХЄΡЄ

34.

ТΥХΙΚh
ХΡhСТh
ХΑΙΡΕ

35.

ХΡΥСΟΓΟΝΗ
СѠΦΡѠΝ
ХΑΙΡЄ

36.

ZΟΙΑΑ
ХРНСТΗ
ХΑΙΡΕ

37.

ΑΝΔΡΟΝΙΚЄ
ХРНСТЄ
ХЄΡЄ

Dans ces trente-sept inscriptions, les variations d'orthographe viennent de ce que les graveurs écrivaient comme on prononçait. Il en résulte que le son E ou $\overline{E}$ était commun aux voyelle et diphtongue suivantes :

H (n° 2, ligne 2 ; 25, l. 2 ; 33, l. 2).

AI (2, l. 3 ; 3, l. 3 ; 4, l. 3 ; 6, l. 3 ; 9, l. 2 ; 19, l. 3 ; 25, l. 3 ; 29, l. 3 ; 33, l. 3 ; 37, l. 3 ; 23, l. 2 ; 20, l. 3).

L'iotacisme se faisait sentir dans EI (2, l. 1 ; 15, l. 2 ; 16, l. 3 ; 28, l. 1 ; 33, l. 1) et aussi dans H (12, l. 1).

Remarquer la forme cruciale des deux X au n° 25.

N° 2.

Stèle plate de marbre blanc. Le haut forme pignon.

ΓΟΣΕΙΔΩΝΙΟΣ
ΗΛΙΟΔΩΡΟΥ

N° 3.

Tablette très fine de marbre blanc. (Salines.) — Distique (hexamètre et pentamètre).

CЄMNONAЄIZHCACBIOTON
MAKAPAPTЄMIΔΩPЄ
CΩΦPOCYNHNΔIACHN
XAIPЄKAIЄNΦΘIMЄNOIC

N° 4.

Colonne de grande dimension (stèle ronde). — Distique (voir le précédent).

ЄIKAIMOIPIΔIONTЄΛOC
HΓЄCЄΓHCYΠOKOΛΠOYC
CΩΠATPЄCЄMNЄΘANΩN
XAIPЄKAIЄNΦΘIMЄNOIC

N° 5.

Pierre sépulcrale carrée (Salines).

IVIIA · OIVM
PI · I · DONATA
H · S · EST ·

ΙΟΥΛΙΑΟΛΥΜΠΟΥΑΠΕ
ΛΕΥΘΕΡΑΔΩΝΑΤΑ
ΧΡΗCΤΗΧΑΙΡΕ

Remarquer la traduction grecque de la troisième ligne du texte latin.

N° 6.

Lagènes à anses, en terre cuite; dessins et inscriptions rouges et cuits dans la pâte. (Salines.)

La première porte à la naissance du goulot le mot :

KITIAC

La deuxième, sur la surface supérieure de la panse, le mot :

ЄPΩC

MÉLUSSA.

Petit village situé à environ trois kilomètres N.-E.-E. d'Athiénau et à l'est de Golgos. Il s'appelle en grec de Chypre Μελούσια, selon M. de Mas-Latrie. C'est du village même que viennent les deux inscriptions suivantes :

N° 1.

Pierre carrée.

ΜΗΛΟΥΧЄΑΤΩΝ[1] (ἡ πόλις ou ὁ δῆμος ἀνέ) ΘΗΚЄΝ ΑΓΑ
ΘΗΙΤΥΧΗΙ

Le premier mot est l'ethnique du nom antique de Mélussa. Ce nom devait être ΜΗΛΟΥΧЄΑ ou ΜΗΛΟΥΧΙΑ (si l'inscription porte bien un Χ au lieu d'un Σ). On ne le trouve mentionné nulle part dans les anciens auteurs. Dans l'appellation moderne Χ aurait-il été changé en Σ? Toutefois les Turcs de l'île prononcent *Melouscha*[2].

1. Peut-être : מלכיתן??

2. Le village de Mélousia n'est probablement pas le seul en Chypre qui ait conservé son appellation antique.

N° 2.

Pierre carrée.

ΟΝΗCΑΓΟΡΑCΥ ЄΡΤΗCΓΥΝΑΙΚΟCΝΙΚΙΟΥ
ΚΑΙΤΗCΘΥΓΑΤΡΟC ΥΑΦΡΟΔΙΤΗΙΜΥ
ΚΗΡΟΔ ΡΩΜΗCЄΛΙΚοΥCΗC

Un estampage serait nécessaire pour étudier ce monument.

KYTHRÆA.

En relief sur une coupe en verre à anses et ornée de guillochures, palmettes, disques, etc.

1.

ЄΝΝΙ
ΩΝЄΠ
Ο Є

2.

ΜΝΗΘ
ΗΟΑΓΟ
ΡΑΣW
Ν

Une tasse de verre du Musée de Modène, décrite par Cavedoni (*Annales de l'Inst. de corr. arch.*, t. XVI, p. 163), porte la même inscription (n° 2) : Μνήσθη ὁ ἀγοράσων (*Empture memento*).

Un Σ manque au premier mot de l'inscription n° 2.

Ἐννίων, nouveau nom d'artiste verrier.

MARIUM.

En relief sur un gobelet de verre en forme de baril, et séparées l'une de l'autre :

1.

ΜЄΓΗC
ЄΠΟhCЄΝ

2.

ΜΝΗCΘΗ
ΟΑΓΟΡΑCΑC

Voyez le monument précédent. — Μέγης, nouveau nom d'artiste verrier.

IDALIE.

Petit aryballe en verre. La panse est formée d'une tête d'éphèbe très bien modelée et d'un joli dessin, et surmontée d'une portion cylindrique ou petit calathos (?) très bas, duquel s'élève le goulot, évasé et aussi haut à lui seul que le reste du vase.

Sur le calathos est tracé en relief le mot :

ЄΥΤЄΝ

et, formant bordure ou collerette autour du cou, les deux mots :

ΜЄΛΑΝΘΕΥΤΥΧΙ

Panofka (*Recherches sur les noms des vases grecs*) cite un aryballe de Locres qu'il suppose avoir été un vase à parfums ou une fiole de toilette. Le nôtre avait probablement eu la première destination.

CURIUM.

N° 1.

Piédestal de pierre calcaire, auquel tient encore la partie inférieure d'une statue.

Hauteur, $0^m,06$.

Largeur, $0^m,19$.

ΔΗΜΟΧΑΡΗΣ
ΠΕΡΣΕΥΤΗΙ
ΕΥΧΗΝ

N° 2.

Piédestal de pierre calcaire. A la partie supérieure, dans une lvéole, était fixée la statuette.

Hauteur, $0^m,16$.

Largeur, $0^m,23$.

Longueur, $0^m,23$.

ΔΗΜΟ ΓΟ
ΡΑΤΙΣ ΑΣ
ΠΕΡΣΕΥΤΗΙΕΥΧΗΝ

Un piédestal de même genre, avec une inscription chypriote de quatre lignes, a été trouvé à côté de celui-ci.

DEUXIÈME PARTIE

# SYRIE

I

# STÈLE INÉDITE DE BEYROUTH[1]

Dans l'été de 1869, en passant dans une des ruelles qui se trouvent derrière le cimetière français de Beyrouth, j'avisai, à la porte de la maison du colonel Abdallah-Bey, deux pierres placées de chaque côté du seuil et servant de montoirs. L'une était un fragment d'entablement en calcaire et portant encore des traces de sculpture (tores, oves, etc.). L'autre était une stèle en pierre de liais, tronquée à son sommet et figurant un cube posé sur une base. Le colonel Abdallah-Bey me fit don de ce monument. Le voici :

L'une des faces du cube porte l'image d'un foudre (?). La face opposée est lisse et devait être appliquée contre le mur. Les deux autres faces portent deux inscriptions :

1.

ΚΡΟΝΟΥ
ΗΛΙΟΥ
ΒΩΜΟϹ

*Autel de Kronos Hélios.*

[1] 1. *Revue archéologique*, XXIII, p. 253 et suiv. (1872).

Kronos est ici considéré comme avatar du Soleil et identifié avec lui. Il est tout naturel que les anciens aient transformé et qualifié leurs dieux selon les rôles dans lesquels ils les envisageaient. Cette association de Kronos (Saturne, le Temps) avec l'astre du jour se retrouve dans les 365 couronnes qu'on suspendait, aux Daphnéphories nonannuelles de Thèbes (Paus., liv. IX, ch. 1; *Procl. Chrest.* ap. Plot.), autour du globe symbolique d'Apollon Isménien; le soleil, chronomètre du temps, a fini par être identifié avec le temps lui-même, auquel est liée la fatalité. Les Parques fatales dépendirent alors de ce Soleil-Kronos, et l'épithète de chef des Parques ou Mœragète fut, par suite, donnée à Apollon (Paus., liv. X, ch. XXIV) [1].

Le monument était un autel votif, ΒΩΜΟC. Le sommet, tronqué, devait donc être approprié à cette destination et former un évasement creux, identique peut-être, pour la forme, à la base elle-même.

2.

ΜЄΡΚΟΥΡΙC
ΥΠЄΡCΩΤΗ
ΡΙΑCΝΙΚΗC
ΑΝЄΘΗΚЄΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ

*Mercurius a consacré pour le salut de la victoire des empereurs.*

Les recueils d'inscriptions latines nous offrent fréquemment ce nom de Mercurius dans les listes de souscriptions militaires. L'idée belliqueuse qui a présidé à la consécration de la

1. Creuzer (trad. Guigniaut), t. II, p. 229, dit que : « les Grecs traduisent Baal par Cronos et les Romains par Saturne, sans doute à cause du rapport de ces divinités avec l'idée de temps. » P. 230 : « Dans la Carthage romaine, qui conserve ses anciens dieux tout en changeant leurs formes et leurs noms, le Saturne latin semble prendre la place du phénicien Baal. »

stèle me fait croire que le donateur a pu être un soldat. La dernière lettre de la première ligne est un O brisé par la cassure de la pierre. Le C a disparu.

Le dernier mot mentionne des Césars qui, évidemment, régnaient simultanément. Le vœu formé pour leur victoire indique qu'ils avaient à soutenir une lutte contre un ennemi probablement étranger. D'un autre côté, le caractère paléographique du monument révèle une assez basse époque (le IIIe siècle de notre ère). AYTOKPATOPΩN désignerait ici soit Caracalla et Géta, soit Gallien et son associé officiel Odénath qui lutta contre les tentatives d'invasion des nations limitrophes de l'Empire, soit Carus et Carin, ou Carin et Numérien, qui guerroyèrent sur les frontières orientales contre les Perses; soit Dioclétien et ceux qui partagèrent le pouvoir avec lui.

Le sens des deux inscriptions montre qu'elles sont entières. Le haut des lettres de la première ligne, un petit espace au-dessus de celle-ci et le couronnement de la stèle manquent. En donnant à celui-ci à peu près la hauteur du socle y compris la cymaise, l'autel entier devait avoir environ $0^m,65$ de haut. Ce qui reste du dé a $0^m,22$ de haut, $0^m,225$ de large sur chaque face. La base a, de haut, $0^m,125$ pour le socle seul et $0^m,085$ pour la cymaise (en tout $0^m,21$). Chaque face du socle a $0^m,31$ de long (1 pied hellénique).

D'où vient ce monument? A-t-il appartenu au même temple que le fragment d'architecture qui l'accompagnait? — Aux alentours je n'ai vu aucune trace d'édifice. Les seuls débris antiques qu'on remarque, à quelque soixante mètres de là, sur les rochers que baigne la mer, sont des restes de maçonnerie formée de gros blocs, bien équarris, bien appareillés et de l'époque gréco-phénicienne (?). Sur ces ruines, des empâtements de maçonnerie (petits moellons noyés dans le

ciment) témoignent que, sous la domination romaine, des constructions importantes bordaient le port. Peut-être faut-il y voir des vestiges d'édifices construits par Justinien pour défendre la côte, car ces blocages paraissent avoir fait partie d'une forte muraille qui défendait la ville du côté de la mer. Un peu plus loin en effet, vers l'est, ce mur se rattachait à un édifice de même appareil qui semble avoir été une grosse tour avancée. Le circuit de cette tour est bien conservé. C'est un carré long avec une abside en hémicycle dont la convexité est battue par les flots.

La maison d'Abdallah-Bey est sise dans des terrains où s'élevait autrefois un faubourg de Beyrouth. Il est possible qu'une chapelle, consacrée à Kronos-Hélios, ait été bâtie en ce lieu pour desservir le quartier de la marine [1].

Plus loin, à 700 mètres de là, après la pointe de Râs-Beyrouth, derrière l'ancien hôtel Bellevue, des tronçons de colonnes couchés, un fragment de base, révèlent l'existence d'un édifice assez considérable. J'ai ouï dire qu'une des maisons voisines (celle de Djebraïl Chentireh) avait été construite sur les restes d'un temple enfoui. Ce temple desservait un quartier tout maritime.

Dans le jardin de la maison en question se voit une base servant de seuil et sur laquelle est gravée cette inscription publiée par M. Waddington, dans la partie épigraphique du *Voyage* de Philippe Le Bas [2] :

1. Cependant, d'après un passage d'Étienne de Byzance (Βηρυτὸς, πόλις Φοινίκης, ἐκ μικρᾶς μεγάλη, κτίσμα Κρόνου), il semble que l'on regardait Kronos comme le fondateur et le patron de la ville. On peut supposer alors que cette chapelle a été le premier temple consacré à Saturne, au lieu même où s'éleva la ville naissante. La vieille Béryte aurait alors été fondée sur le terrain où se trouvait ma stèle, là où les vestiges de grand appareil, cités plus haut, semblent témoigner en faveur de cette hypothèse. Ces vestiges, débris de la cité primitive, auraient été respectés pendant toute l'époque romaine jusqu'au temps où l'on assit, sur ce qui en restait, les murs de défense dont les traces se voient encore.

2. N° 1842 *a*.

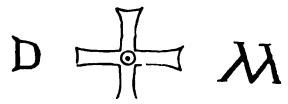
POMPONIO
RVCCIOTRIARIOI
LIOS · ERYCCIARIC
L·MVCIMEIVS·PF·CARDICI
SACERDOTIANVS·

Peut-être encore ma stèle provient-elle, comme cette base, de ce temple dédié alors à Kronos-Hélios. Une fouille bien conduite donnera, j'espère, un jour, la solution de cette question.

II

# SÉPULTURE DES ENVIRONS DE BEYROUTH[1]

En creusant pour asseoir les fondations de la maison que Fachri-Bey fait construire sur la route prussienne, un peu avant d'arriver à l'hôpital allemand, à gauche, les ouvriers ont mis à découvert un grand cippe dont je vous envoie le fac-similé.



D M

VIBIAE
AVRELIAE
CONIVGI
KARIS SIMA
AELIVSDIOSCORVS
CONSECRAVIT

Ce monument est intact. A quelques pas de là on a découvert, il y a quelques années, une de ces sépultures qu'on rencontre fré-

* 1. *Revue archéologique*, t. XIX, p. 224 (1869).

quemment aux environs de Beyrouth, surtout vers Râs-Beyrouth. Elles consistent en un cercueil de terre cuite enveloppé d'une chemise de plomb qui est en somme un autre cercueil, et qui porte, estampés sur ses quatre faces, des ornements de divers genres : têtes de gorgones, corbeilles de fleurs, figures de nymphes, de dieux, de déesses, etc. Les monnaies qu'on trouve dans ces fouilles ne remontent guère au-delà de Probus. On en trouve très souvent des successeurs de cet empereur jusqu'à Théodose, et presque toujours ce sont des petits bronzes.

III

# LÉONTOPOLIS DE SYRIE[1]

Lorsque de Beyrouth on veut aller au Nahr-el-Kelb (Lycus), on prend la nouvelle route carrossable qui passe un peu avant l'octroi, entre deux massifs ruinés de maçonnerie romaine dits *Fontaine Saint-Georges.*

Des tuyaux de terre cuite sont encore engagés dans le massif de gauche. L'autre massif affecte la forme d'une maisonnette carrée et se trouve, en contre-haut de la route, dans un champ de mûriers. Derrière ce débris est une grotte creusée de main d'homme dans le rocher même de la colline dite de Saint-Georges. Cette grotte ne semble pas avoir eu de destination sépulcrale. La route descend, après l'octroi, vers le Nahr-Beyrouth (Magoras)[2], qu'elle franchit sur un pont d'origine romaine, res-

* 1. *Revue archéologique,* XXIII, p. 169 et suiv. (1872).

2. Pline : liv. V, ch. xvii) : « At in ora etiamnum subjecta Libano fluvius Magoras, Berytus colonia, etc. » — Ce *fluvius* ou grand cours d'eau, *entre Beyrouth et Sidon,* ne pourrait être que le Damour ou Tamyras. Mais comme il est inadmissible que Pline ait pris pour un autre ou dénaturé ce dernier nom, il faut supposer qu'un renseignement erroné lui a fait donner au Damour le nom qui doit être attribué au Nahr-Beyrouth, cours d'eau plus digne que lui du nom de

tauré sous les Sarrasins et refait, pour ainsi dire entièrement, il y a six ans, par le gouvernement turc. A vingt minutes de là sont les sables.

On appelle ainsi une grève qui borde la baie de Saint-Georges.

Au bout de cette grève est un chemin qui monte, l'espace de quatre-vingts mètres environ, jusqu'à deux petits khans se faisant vis-à-vis. On a annexé deux maisons à celui de gauche. Une pierre taillée en forme de sarcophage et servant de banc a été trouvée en cet endroit. Ici les dernières roches d'un contrefort du Liban rejoignent la mer et sont traversées par le chemin qui mène au Lycus.

Les sables bordent des terrains cultivés et parsemés de villages adossés à la montagne. Ceux-ci ont probablement remplacé des sites antiques disparus, mais peu importants, puisque les auteurs anciens n'ont pour ainsi dire cité aucun d'eux.

De simples filets d'eau, des ruisseaux sourdent de la grève ou descendent du versant voisin. Un seul mérite l'attention, c'est le Nahr-Antélias.

Ce cours d'eau n'est *jamais* à sec.

Toujours guéable en été, en hiver il est rapide, peu profond, mais dangereux à franchir près de son embouchure, à cause de ses sables mouvants. Autrefois, en cet endroit, on pouvait le passer sur un pont dont il ne reste qu'un fragment de culée sur la rive droite. Ce pont m'a paru fort ancien. Il était construit en blocage formé de petits moellons noyés dans un très solide ciment. Aujourd'hui l'on est obligé de remonter le cours d'eau pendant près d'un quart de lieue, afin de gagner un autre vieux pont situé dans un bourg nommé, comme la rivière, *Antelias*.

*fluvius* (car le Damour est souvent à sec l'été); ou bien, si l'on considère que la nomenclature de Pline ne commence qu'à Beyrouth, une interversion aura eu lieu dans le texte, et il faut alors restituer ainsi : « At in ora etiamnum subjecta Libano, Berytus colonia... Fluvius Magoras, etc. » Cette hypothèse me semble a plus probable.

mais par rapport à Sidon, ce qui pour l'instant est secondaire.

4° Une ville de *Léontos* ou *du Lion* a existé au nord de Beyrouth, assise sur une rivière de même nom, et cette ville ne peut être qu'Antélias.

Une ville de *Léonton* ou *des Lions* a pu également très bien exister entre Beyrouth et Saïda.

Pline paraît s'être enquis avec soin des sites des villes de la côte (de Beyrouth à Tripoli et au delà). L'exactitude de sa nomenclature le prouve. D'un autre côté, Scylax, malgré la mutilation de son texte, semble, par l'évaluation qu'il fait particulièrement de la distance qui sépare Ornithopolis de Léontonpolis, n'avoir point fait erreur sur le site de cette dernière localité. Donc, si Pline et Scylax ne se sont point trompés, il y a eu deux Léontopolis distinctes, l'une au nord, l'autre au sud de Béryte.

5° Il est très supposable que le Lion, symbole solaire, servît d'armes parlantes et de racine onomastique à plusieurs villes de la côte placées sous le vocable du Soleil, comme maintenant ont été mis sous celui de Saint-Hélie plusieurs villages du Liban. Cela viendrait corroborer mon hypothèse par rapport au nom antique d'Antélias.

La voie romaine qui longeait la côte de Syrie passait par Beyrouth et le Nahr-el-Kelb. Construite sur un terrain solide, elle suivait le pied du Liban et, nécessairement, traversait Antélias. Une borne milliaire devait, dans ce bourg, marquer cinq milles romains à partir de Beyrouth, c'est-à-dire près de 7 kil. 400 mètres.

IV

# LE MONUMENT DE SARBA

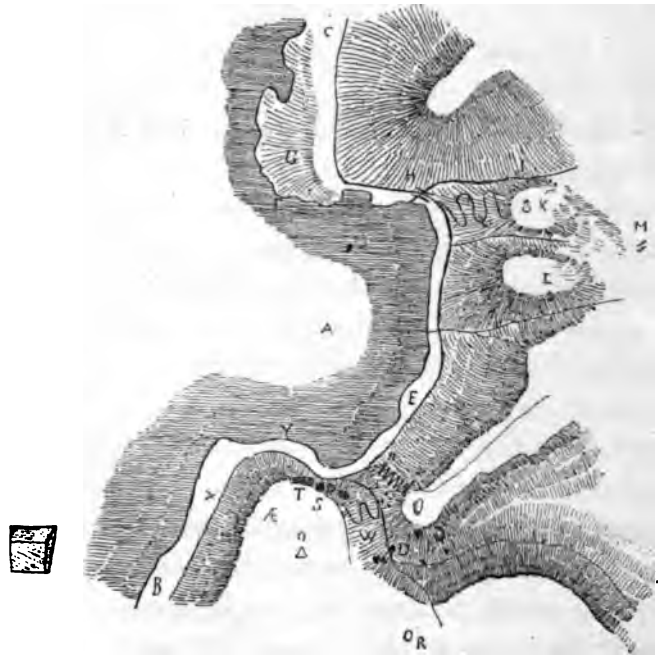
## (DJOUNI DE PHÉNICIE)

## ET LE SITE DE PALÆBYBLOS[1]

Lorsque, venant de Beyrouth et se dirigeant vers le nord, on arrive au bord du Lycus, on peut traverser la rivière soit à gué, soit au pont, un peu plus haut. On continue sa route en laissant à sa droite un moulin, à sa gauche une petite fabrique, et en cheminant dans un sentier pierreux qui côtoie des champs de colocasses et de mûriers. Ces champs dépassés, on n'a plus autour de soi que des rochers et des pierres. La route est pénible; on l'abrège en galopant sur une grève étroite, le long de la mer, jusqu'à un bouquet de pins-parasols. Là on remonte sur la route qui tourne à l'est en côtoyant la rive sud de la baie de Djouni, qu'on a à sa gauche. Devant vous se dresse un haut contrefort du Liban, au pied duquel s'étagent des maisons blanches disséminées dans la verdure des mûriers. A droite, des

* 1. *Revue archéologique*, XXXV, p. 1 et suiv. (1878).

maisons en contre-haut annoncent les approches d'un village, et des rochers taillés indiquent l'emplacement d'une localité antique. Quelques pas encore, et la route descend, en passant devant un petit café, jusqu'à une plage sur laquelle se voient




A. Baie de Djouni. — B. Chemin du Lycus. — C. Chemin de Djébeil. — D. Chemin de Zouk. — E. Chemin du littoral, voie antique. — F. Râs Mamiltein. — G. Rochers. — H. Pont Mamiltein. — I. Nahr Mamiltein. — J. Montée de Ghazir. — K. Ghazir. — L. Aïn Warka. — M. Ruines d'un temple. — N. Chemin en lacets. — O. Mont Climax. — P. Chemin d'Harissa. — Q. Deïr Bkerké. — R. Zouk Mikaïl. — S. Sarba. — T. Temple. — V. Antoura. — W. Sentier. — X. Bouquet de pins. — Y. Rochers taillés. — Z. Djouni. — Æ. Champ Nauphal. — Δ. Débris et citerne.

constamment des barques en construction ou en réparation. On est à Djouni, sur la grande place.

Le chemin tourne ensuite au nord en longeant la rive est de la baie et le grand contrefort dont j'ai parlé, franchit trois lits de torrents, passe au pied de la montée de Ghazir, et là tourne à l'ouest sur la rive nord de la baie. A partir de cet endroit il

se trouve resserré entre la mer et des rochers formant l'extrémité d'un autre grand contrefort qui abrite la rade des vents du nord et du nord-est. Quelques pas plus loin le chemin franchit le Nahr-Mamiltein sur un pont antique, puis, au Râs-Mamiltein, s'infléchit au nord, dans la direction du Nahr-Ibrahim et de Djébeïl, le long de la côte de Syrie.

Le sentier pierreux qui part du Lycus occupe, selon moi, à peu près l'emplacement de la voie romaine. Celle-ci, qui fait suite au sentier et le continue, est très distincte jusqu'au Râs-Mamiltein et n'est autre que la route actuelle.

Djouni occupe une vaste étendue de terrain, car ses maisons sont très éparpillées. La plupart sont adossées à cette grande montagne ou contrefort dont j'ai parlé et qui, courant du nord-est au sud-ouest, défend la rade des vents d'est et de sud-est. Ce contrefort, dont les pentes sont extrêmement raides, se termine brusquement, à Djouni même, en une sorte de promontoire séparé des collines de Zouk par le ouâdi Antoura, dont le fond est un lit de torrent, à sec l'été. Ce ouâdi est dominé, à son entrée, par le Deïr Bkerké, construction de caractère féodal et des plus solides. C'est la résidence d'hiver du patriarche maronite. — Un peu plus haut se voit une petite chapelle miraculeuse. — Ces deux édifices sont, pour ainsi dire, accrochés au versant sud du promontoire précité. Quelques arbres les dominent et les environnent. Au sommet sont des rochers, et un chemin qui mène au pays haut par Harissa, Ghosta, etc. Ce chemin ne communique qu'avec Djouni par un sentier pratiqué sur le versant ouest, en vue de la baie, et dont l'entrée m'a paru avoir été évidemment pratiquée de main d'homme dans les rochers de crête. Ce sentier descend le flanc de la montagne en lacets réguliers, nombreux, relativement peu rapides, traverse le village en faisant quelques sinuosités et vient déboucher sur la place, non loin d'une filature. — Les maisons bâties sur une petite hauteur, au sud de la baie, et que l'on a à sa

droite en venant du Lycus, forment un petit groupe, une sorte de hameau, nommé *Sarba*.

La baie de Djouni est plus profonde au nord, où l'ancrage est plus sûr (et où j'ai vu une fois au mouillage une corvette anglaise), qu'au sud, où le fond est sablonneux. Toute grande ouverte à l'occident, elle n'est exposée qu'au vent d'ouest, vent de pluie, vent d'hiver moins violent et moins dangereux que les vents du nord et de l'est. J'ajouterai que la rade est accessible de nuit pour les barques habituées au cabotage le long de la côte, et le serait pour tous autres bâtiments si un feu de port était établi dans une position convenable. Mais les bâtiments de commerce ne viennent pas à Djouni, et Djouni restera toujours ce qu'il est malgré son port, qui est en somme le seul qui mérite ce nom de Péluse à Alexandrette. Pourquoi cela ? C'est que Djouni n'a point de territoire, étant resserré entre les montagnes et la mer, et par conséquent n'est pas dans un pays de production. De plus, Djouni et son magnifique port, que quelques travaux rendraient le plus sûr du littoral syrien, sont pour ainsi dire isolés du reste du pays, ne communiquant avec le nord et le sud que par les défilés de Mamiltein et du Lycus, avec les pays hauts et les vallées voisines, à l'est, que par des sentiers de montagne. Djouni est donc resté village tandis que Tripoli, Djébeïl, Beyrouth, Saïda, Sour, Acre, possédant des territoires d'une grande étendue, productifs, et d'un accès et d'un parcours relativement faciles, sont devenues des villes opulentes.

Djouni est à peu près à égale distance de deux villes importantes : Djébeïl et Beyrouth. Approximativement il y a, par la route ordinaire : 1° de Djouni à Djébeïl 17,939 mètres; 2° de Djouni à Beyrouth 18,438 mètres; ce qui donne pour la distance totale de Djébeïl à Beyrouth environ 36,377 mètres.

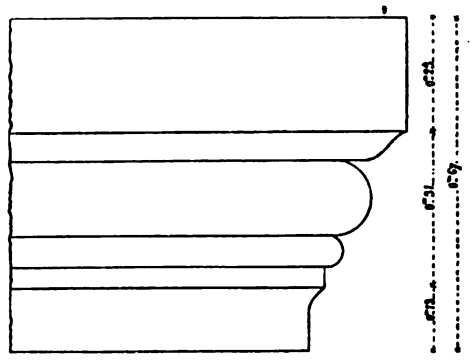
La partie de Djouni nommée Sarba est comme un petit faubourg à part. Il occupe la croupe terminale d'un massif rocheux

dont la hauteur varie de 15 à 20 mètres et au bas duquel passe la route. Les rares maisons de Sarba (quatre ou cinq) regardent toutes le nord, c'est-à-dire la baie. Sauf le petit café dont j'ai parlé, elles sont bâties au bord du plateau que forme le sommet de la colline et qu'occupe un champ cultivé appartenant au scheikh Nauphal. Pour y parvenir, on tourne à droite lorsque, venant du Lycus, on arrive sur la plage près des barques. On monte ensuite un sentier qu'on trouve bientôt à droite et qui débouche sur la hauteur, longe le champ Nauphal au levant, et conduit au seuil de chaque demeure. — La principale habitation est celle de MM. Khadra. C'est la dernière à l'ouest. Elle attient à une petite propriété sise au couchant et consistant en plates-bandes de terrains de culture, s'étageant sur la pente de la colline au moyen de murs de soutènement en pierres sèches, peu élevés (1 à 2 mètres). Le premier palier est en contre-bas du champ Nauphal et la différence de niveau est d'environ 6 mètres. Il n'y a point de mur de soutènement. Celui-ci est remplacé par la paroi d'un grand édifice rectangulaire dont les trois autres côtés sont engagés et enfouis dans le terrain Nauphal, et qui maintient parfaitement les terres.

Ce monument, évidemment antique, est plat à sa partie supérieure et dallé de grandes pierres taillées avec soin; mais cette terrasse est presque entièrement recouverte par un énorme amas de moellons gros, en moyenne, comme un pavé. Elle était bordée par une corniche dont on voit des restes presque au niveau du sol, dans le champ Nauphal. Ces restes appartiennent à la façade sud, maintenant enfouie, et qui regardait Beyrouth. — Si l'on descend dans le premier terrain Khadra, la façade nord apparaît tout entière, regardant la baie et les rochers de Mamiltein. Elle est, pour ainsi dire, intacte, et permet de se faire une idée exacte du monument.

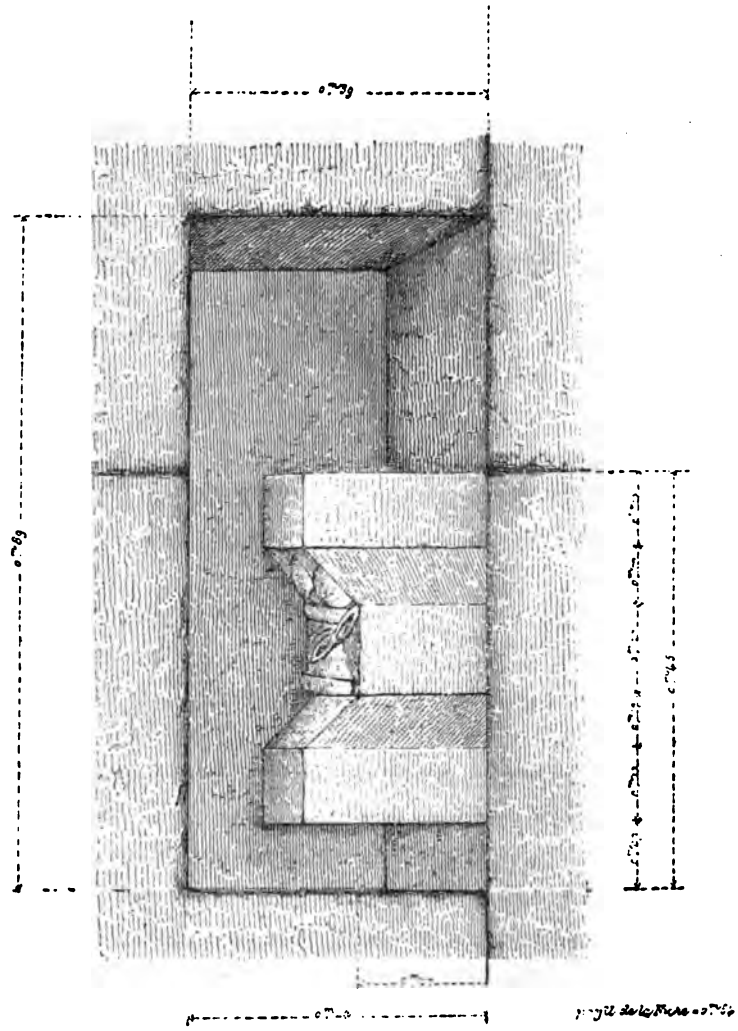
L'édifice se compose de deux massifs de maçonnerie superposés. Comme celui du haut est en retrait sur l'autre, ce retrait est

ménagé par une cymaise renversée, plate, et dont l'obliquité est d'un peu moins de 45°. Le massif inférieur ou base se compose de cinq assises (la plus basse visible au ras du sol), toutes cinq de hauteurs inégales et en pierres taillées de dimensions qui varient de 5 mètres de long à $0^{m},50$ et même moins. — L'assise dans laquelle est pratiquée la cymaise, et les trois dernières qui forment le massif supérieur, sont entre elles d'inégale hauteur. A cette partie supérieure de l'édifice des pierres manquent au parement extérieur, à l'est et à l'ouest; la partie médiane n'a,



pour ainsi dire, pas souffert, et permet de restituer l'ensemble. — A l'angle inférieur occidental du monument, la première pierre de la seconde assise fait une forte saillie et est, dans sa moitié supérieure, pourvue d'une sorte de tenon de mortaise comme si elle eût dû s'encastrer dans un autre bloc et être, en quelque sorte, l'arrachement d'une maçonnerie. Cette seconde assise, comme on le voit sur la planche XII, se dédouble jusqu'au roc qui paraît vers l'extrémité est. De gros moellons bien équarris et en deux rangs superposés remplacent une pierre absente, entre la pointe du roc et la troisième assisse. Enfin des pierres de taille font suite jusqu'à l'angle oriental de l'édifice. — A l'est, c'est-à-dire à la gauche du spectateur, au tiers environ ($10^{m},50$)

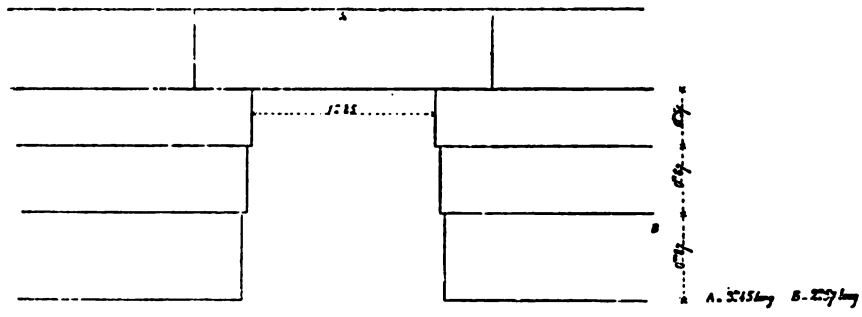
de la longueur totale de la façade et entre les deux assises du massif inférieur, immédiatement sous la cymaise, est une niche



rectangulaire, large de $0^m,39$, haute de $0^m,89$, profonde de $0^m,64$. Cette niche a été taillée dans les deux blocs superposés de gauche, ceux de droite formant simplement paroi. Du

milieu de cette paroi de droite se détache un petit cippe carré, haut de $0^m,46$ et se présentant comme une console ou un support sculpté (avant sa pose ?) dans le bloc de la seconde assise. Ce cippe consiste en un dé haut de $0^m12$, ayant une base de $0^m,17$ composée d'une cymaise plate et d'une abaque. Le couronnement est pareil. Sur la face médiane ou antérieure, regardant la paroi de gauche, se présente de profil une tête de génisse de style assez primitif, sculptée en relief sur le dé et la cymaise supérieure. $0^m,09$ séparent la base du cippe du sol de la niche, et $0^m,34$ séparent le plafond de celle-ci du dessus de la console.

A gauche de la niche, vers l'angle est de l'édifice, est une



brèche produite par l'enlèvement de pierres du parement extérieur appartenant aux cinq dernières assises du haut. Un des blocs ou dalles de terrasse, déplacé, a basculé et recouvre obliquement cette brèche, qui donne accès dans un couloir. Celui-ci est rempli, comme doit l'être tout l'intérieur du monument, par des pierres, dont les plus grosses ont été édifiées en un mur vertical pour empêcher toute descente ou toute tentative de déblayement. Le plafond, de $1^m,85$ de large, est formé par les dalles de terrasse, dont une est longue de $3^m,45$. Les parois du couloir vont en s'élargissant vers le bas, car les assises surplombent de $0^m,08$ à $0^m,10$ l'une sur l'autre. Celles-ci sont, comme

le reste de l'édifice, de grand appareil (une pierre mesure $2^m,57$ de long), mais de hauteurs inégales : celle du haut a $0^m,57$, la seconde $0^m,69$, la troisième $0^m,87$.

J'ai mesuré le monument avec un décamètre-ruban ; aussi mes cotes sont-elles approximatives. J'ai trouvé $28^m,50$ (54 coudées philétériennes) pour la longueur du massif intérieur, ce qui donne pour celui du haut $27^m,60$ si l'on déduit de chaque côté environ $0^m,45$ de retrait. — La largeur de la terrasse est d'environ $14^m,69$ (27 coud. phil.), et celle du bas de l'édifice, par conséquent, est d'à peu près $15^m,60$. La hauteur du monument prise à l'ouest, depuis le haut jusqu'à la base de la pierre d'arrachement, est de $6^m,27$. A l'est, les hauteurs additionnées des six pierres d'angle superposées donnent (les quatre assises du massif supérieur étant d'épaisseur égale) : $0^m,84 \times 4 + 0^m,88 + 1^m,14 = 5^m,38$. La moyenne d'élévation serait de $5^m,82$ (11 coud. phil.), mais la mesure vraie ne pourrait être obtenue qu'en déblayant et mettant à nu le rocher qui sert de base à l'édifice.

La pierre dont est bâti celui-ci m'a paru être un calcaire blanc, dur et compact, de même nature que la roche environnante.

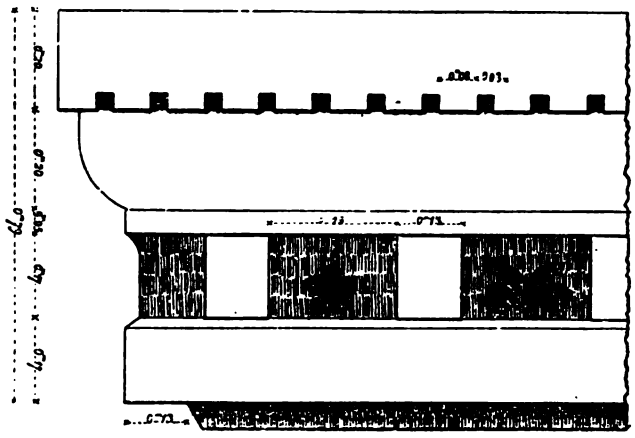
Les débris antiques que j'ai reconnus autour du monument sont les suivants :

1° A l'angle ouest, gisant sous une broussaille, un fragment d'une corniche de grande dimension, de style simple et sévère, d'exécution vigoureuse. Je crois ce morceau très ancien et d'époque grecque. (* V. page suivante, la première figure.)

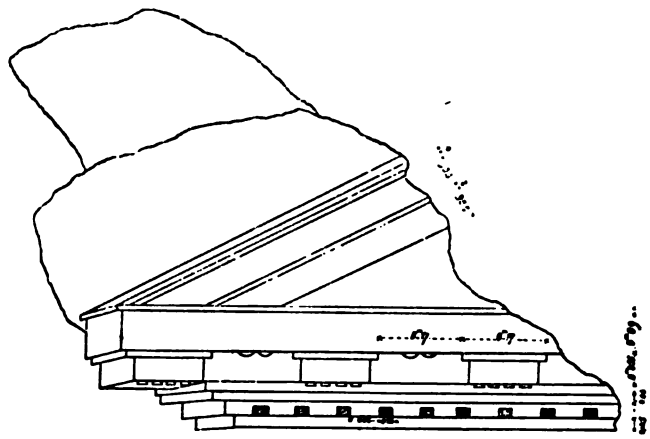
2° L'angle oriental se rattache à la maison Khadra par un mur de soutènement en pierres sèches, dans lequel sont enchâssés des tronçons de colonnes de granit gris, de $0^m,70$ de diamètre.

3° Dans le champ Nauphal sont deux citernes, antiques, m'a-t-on dit : l'une proche du monument et que je n'ai pas vue ;

l'autre au sud-est, près du sentier de communication, et dont l'orifice, carré, est presque entièrement recouvert par un bloc

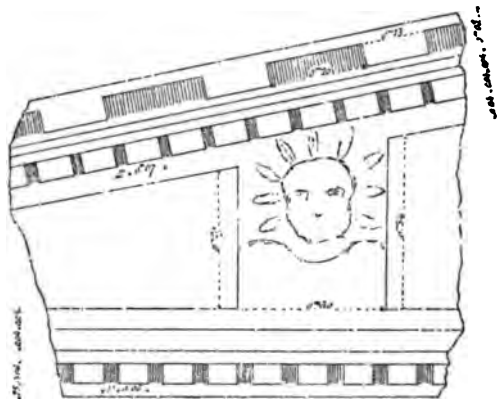


à bossages de 1m,76 de long, 1 mètre de large et 0m,84 de haut. Tout à côté gisent dans l'herbe : un fragment de petite corniche



en pierre blanche, et deux portions de petits frontons, d'architecture grecque, dont l'un porte une tête radiée d'Apollon. — Je n'ai pas vu d'autres débris aux environs.

Les rochers de la côte présentent, comme je l'ai déjà dit, des vestiges de travaux antiques, tous groupés dans le voisinage



immédiat du grand édifice et sous la maison Khadra, parallèlement à la route.

A gauche, en venant du Lycus, tout au bord de la mer, une alvéole circulaire, avec un trou central, avait dû recevoir une meule de moulin.

Plus bas, un rocher brisé et tombé dans l'eau a été entaillé comme pour recevoir des assises de maçonnerie.

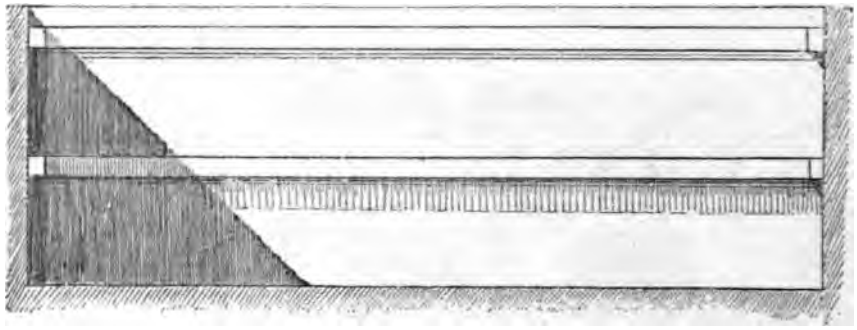
Enfin, les roches voisines portent les traces du travail de l'homme.

Sous la maison Khadra, une paroi de roc bien taillée et assez haute est peut-être celle d'une citerne, ou indique, plus probablement à mon sens, qu'on avait adossé là une habitation.

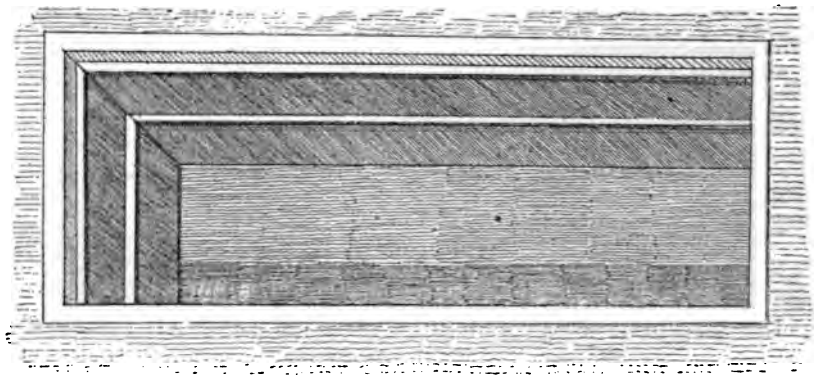
Un peu plus bas est une citerne à ciel ouvert. Elle est carrée et d'environ 4 mètres de côté.

A peu près à 35 mètres de là, au levant, sont six alvéoles sépulcrales pratiquées dans le rocher. Quatre sont dans la direction nord-sud (parmi elles est une tombe d'enfant) et deux dans la direction est-ouest. Une de ces deux est une tombe de tout petit enfant.

A trois pas de là, vers l'est, est une chambre avec trois tombes d'adultes, orientées nord-sud. Celle du milieu présente une par-



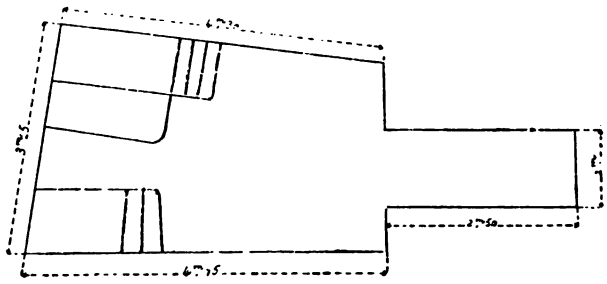
ticularité curieuse : sa longueur est de $2^{m},11$ ; sa largeur à la surface du roc, de $0^{m},66$ ; sa profondeur, de $0^{m},74$ ; un listel ou baguette carrée saillante, qui règne sur tout le pourtour de la paroi interne, à $0^{m},26$ de distance du fond, divise horizontale-



ment le tombeau en deux parties égales et permettait, en servant de support à une dalle intermédiaire, de superposer deux cadavres.

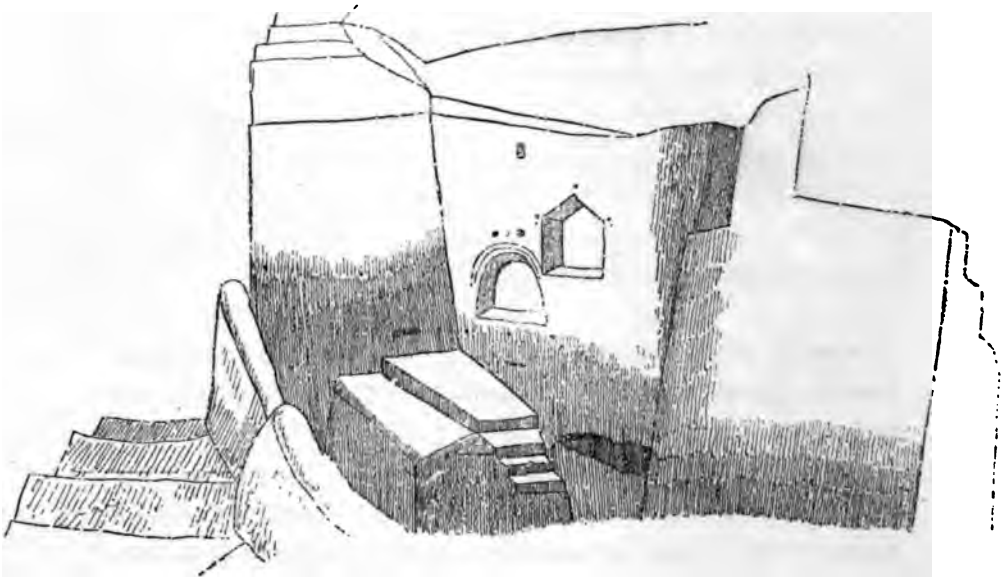
Enfin, plus bas, à quelques pas de la route, est une excavation ou chambre taillée dans le roc. Elle affecte la forme d'un trapèze

allongé dont la base, de 3m,15, est au levant. Le côté sud est de 4m,30; le côté nord, de 4m,75. Dans la paroi ouest, qui



peut avoir 2m,80 de large (je n'ai pu la mesurer), s'ouvre sur toute la hauteur une sorte de conduit ou cheminée dont la section est un carré long de 2m,50 sur 1 mètre. — Au-dessus de la paroi est sont quelques marches d'un escalier qui s'interrompt brusquement. — A un pied et demi, à peu près, au-dessous, un rebord a été ménagé horizontalement dans la pierre et se prolonge sur toute la longueur de la paroi sud. — Dans la partie inférieure de la chambre, toujours à l'est, ont été taillés, dans les encoignures nord et sud, deux escaliers, le premier de trois marches, l'autre de quatre. Tous deux tiennent à un palier; à celui du sud est jointe une sorte de console ou palier annexe en contre-bas de l'autre de quelques centimètres. — Au-dessus de cet escalier, dans la partie sud, ont été creusées, l'une un peu au-dessus de l'autre, deux niches, la plus basse cintrée, la plus haute à voûte angulaire. Elles étaient probablement fermées, car des trous de clous encore visibles indiquent des garnitures d'entrée. — Sur la même paroi (au niveau de la seconde marche) est une sorte de boyau qui servait, je crois, de rampe ou de point d'appui. — La paroi nord n'a que le tiers environ de la hauteur de celle du sud. Elle est couronnée par un parapet assez bas qui permet de voir toute la chambre. — Le long de ce parapet,

un sentier et quelques degrés descendent sur la route. Le fond de l'excavation est un lit de sable que vient sans cesse mouiller



le flot de la baie entrant par une anfractuosité de rocher. — Cette chambre est, à mon sens, un curieux spécimen d'une cave marine de maison antique. Je crois en effet que le lit de sable du fond recouvre une cavité ou un bassin où l'eau était sans cesse renouvelée, ce qui permettait d'y tenir du poisson en réserve [1].

1. A Beyrouth même, vers Râs-Beyrouth, les roches de côte qui s'étendent depuis les cimetières (non loin du Port à charbon) jusqu'à une petite anse, vers la ville, offrent de nombreuses traces du travail de l'homme. Outre des débris de maçonneries de plusieurs époques, on peut voir, dans les endroits où le roc est aplani, des *bassins carrés*, en communication avec la mer au moyen de goulets étroits de deux ou trois doigts, ou rigoles, qui permettaient à l'eau de se renouveler sans cesse. Sauf un ou deux, ces bassins ne sont pas assez profonds pour qu'on puisse s'y baigner. Aussi je les considère simplement comme des *réservoirs à poissons*. Quelques-uns présentent sur leurs bords des traces de feuillures, ce qui me fait supposer que des fermetures à claire-voie pouvaient

La cave, étant fermée du côté nord par une muraille qui continuait la paroi et le parapet, était recouverte d'un plancher portant sur ce mur et sur la feuillure du rocher à l'est et au sud. On arrivait sur ce plancher par les degrés cités en premier lieu. Une trappe et un escalier de bois permettaient de descendre sur les paliers de pierre et, par les marches, jusqu'au réservoir. Les niches renfermaient les ustensiles et le luminaire. Quant à la cheminée, elle servait à l'aérage, à puiser de l'eau, monter le poisson, etc.

Avant d'étudier le monument de Sarba et de dire un dernier mot sur les antiquités qui l'environnent, il est nécessaire de préciser, dans la mesure du possible, le passé de Djouni.

Rien d'antique dans ce nom de Djouni. Il s'écrit جونى et est le relatif de جون, dont la racine est جان, *être blanc ou rouge;* جون signifie *baie*, *bras de l'arc* (voy. *Dict. de Kazimirski*), et ces deux sens rapprochés rappellent ce vers de Virgile :

> Portus ab Eoo fluctu curvatur in arcum.
> (*Énéide*, liv. III, v. 533.)

جونى veut donc dire *golfien.* C'est le *village de la baie,* nom d'origine tout arabe.

Les Itinéraires anciens ne m'ont fourni aucun renseignement sur le site de Djouni ; mais Pline l'Ancien m'a donné un nom sur lequel j'ai pu baser des conjectures : « At in ora etiamnum « subjecta Libano : fluvius Magoras [1], Berytus colonia quæ Felix

s'y encastrer. — Je crois que sur d'autres points des côtes de Phénicie on pourrait reconnaître, dans les roches travaillées, des réservoirs identiques.

1. Il me semble hors de doute que *Magoras* doit être une appellation grecque du Tamyras, et ne désigne pas le Nahr-Beyrouth comme je l'ai cru moi-même, en supposant une interversion dans les manuscrits (voir *Rev. archéol.* 1872, *Léontopolis de Syrie*) [* p. 220]. En effet :

1° Pline, ne mentionnant que les étapes et sites remarquables de la côte, devait omettre *Nahr-Beyrouth* (qui probablement tirait alors comme aujourd'hui son

« Julia appellatur, Leontos oppidum, flumen Lycus, Palæ-« byblos, flumen Adonis, oppida Byblos, Botrys... » (liv. V, ch. XVII). Palæbyblos se trouvait donc entre le Lycus et l'Adonis. Strabon est plus explicite encore : εἶτα μετὰ ταύτην (Byblos) Ἄδωνις ποταμός, καὶ ὄρος Κλῖμαξ καὶ Παλαίβυβλος, εἶθ' ὁ Λύκος ποταμὸς καὶ Βηρυτός (liv. XVI, ch. XIX). D'après ce texte, la route, en allant nord-sud, passait *d'abord* au pied du mont Climax, *puis* à Palæbyblos. Toutefois la carte de Peutinger seule m'a donné par ses chiffres une solution satisfaisante. En effet, en allant du sud au nord nous y voyons après *Beritho* le chiffre *VII*. A ce septième mille se trouve justement le village actuel d'*Antelias*, le *Leontos oppidum* de Pline. Ensuite *Palæbyblos*, sans aucun chiffre, et enfin *Biblo* suivi du chiffre *XII*, représentant le nombre de milles qui séparent cette station de la précédente. Or les 17,939 mètres que l'on compte entre Djébeïl (Byblos) et Djouni équivalent à *douze* milles romains de 1,481$^{m}$,481, plus un dixième. Le site de Djouni est donc celui de Palæbyblos, que je suppose avoir occupé la rive sud de la baie. — Lorsque des Phéniciens, partis de l'est, furent portés, malgré eux peut-être[1],

nom de la ville même), beaucoup trop près de Beyrouth pour former une station distincte, et se confondant avec la cité.

2° Pline mentionne le *Magoras* comme le premier point de la côte (en venant du sud) où le Liban se rapproche de la mer. Or ce point est justement le *Tamyras*.

3° Dans son routier du littoral, Pline ne devait pas omettre le *Tamyras*, halte obligée avant d'arriver à Beyrouth, et célèbre comme limite de l'ancien royaume giblite, dont l'autre frontière était l'*Adonis*.

4° Il est à remarquer que Pline donne l'épithète de *flumen* au *Lycus* et à l'*Adonis*, rivières qui ne sont *jamais à sec*. Le *Nahr-Beyrouth* étant dans le même cas, si le nom de *Magoras* l'eût désigné, l'auteur l'eût aussi appelé *flumen*, « cours d'eau ». Mais il le qualifie de *fluvius*, « torrent ». Donc le *Magoras* ne peut être que le *Tamyras*, qui est un torrent, et il n'existe aucune interversion dans les leçons des manuscrits.

5° Le mot *Magoras* étant familier aux oreilles des Grecs, ceux-ci, aidés par l'assonance des deux noms (*Tamyras*, *Magoras*), ont adopté celui dont le sens leur était le moins étranger.

1. C'est ainsi qu'à une époque moderne les *Hovas*, partis de la Malaisie,

par les courants et les moussons des mers de l'Inde jusque dans le golfe d'Oman, ils continuèrent à pousser leurs *praos* vers l'ouest et, trouvant la route fermée au fond du golfe Persique, s'établirent sur les côtes d'Arabie, non loin de l'embouchure du Chatt-el-Arab, où ils fondèrent Tylos et Arados (*îles Bahreïn;* Pline, *Hist. nat.*, VI, XXVIII). Intelligents, vifs et entreprenants comme des Américains, ils prirent pied sur le continent, s'établirent en Chanaan, et, avançant vers l'Occident, sans doute d'après l'opinion (peut-être de source *atlante*) qu'ils devaient, par cette voie, retrouver leur lieu d'origine, ils arrivèrent aux bords de la Méditerranée. Essentiellement marins, ils s'établirent naturellement au seul port du littoral syrien, celui qui prit le nom de Byblos. — Byblos est donc la plus ancienne ville de Phénicie. Étienne de Byzance l'affirme (*v.* ΒΥΒΛΟΣ : Βύβλος πόλις φοινίκη ἀρχαιοτάτη πασῶν, Κρόνου κτίσμα, « Byblos, ville phénicienne, la plus ancienne de toutes, fondation de Chronos »), ainsi que Sanchoniathon (édition Orelli, p. 29 : ...ὁ Κρόνος... πρώτην πόλιν κτίζει τὴν ἐπὶ Φοινίκης Βύβλον, « Kronos fonde la première ville qui soit en Phénicie, Byblos »). Ce premier comptoir donna naissance à deux autres colonies, Gébal et Bérytus. *Baaltis,* dite aussi *Dione*, *Neptune* et les *Cabires* eurent leurs temples dans les nouvelles cités (Sanchon., éd. Orelli, p. 38-39). Ces premiers Phéniciens ou Chananites étaient agriculteurs, pêcheurs et, j'ajouterai, métallurgistes. Mais ce fut surtout à Sidon et à Tyr, fondations plus récentes des Chananites, que l'industrie et la marine prirent le plus beau développement. Les habitants de Byblos étaient aussi maçons et charpentiers (III *Rois*, v. 18 ; *Ézéchiel*, XXVII, 9).

Je vois dans le mont Climax (ou mont Échelle) de Strabon cette montagne sur le flanc de laquelle s'étagent les nombreux

atterrirent à Madagascar, dont ils se sont en partie rendus maîtres par leur intelligence et leur énergie.

lacets du sentier dont j'ai parlé, lacets comparables aux enfléchures d'une échelle. Ce chemin, je pense, a fait donner au versant qui le porte le nom de *Climax* et est très ancien. Autrefois, comme aujourd'hui, il était la seule voie de communication de la ville avec le pays haut. Il est large de deux mètres environ en moyenne, ce qui est assez considérable pour la contrée; il est très usé, pratiqué avec soin sur cette pente rapide, et il forme des zigzags égaux. Enfin, un débouché sur le plateau lui a été taillé dans le roc, au-dessus de Bkerké. Tout ceci vient bien à l'appui de mon opinion, d'accord en tous points, du reste, avec le passage de Strabon.

Il reste à savoir pourquoi un nom, celui de *Sarba*, a été spécialement donné à un coin de Djouni, là même où était la ville de Palæbyblos. *Sarba* s'écrit سربا ou صربا et n'a aucun sens. Ce n'est donc pas un nom arabe. C'est, à mon avis, un vocable de tradition dont les trois lettres mères *Srb* sont identiques à *Srp*, constructives du mot *Serapis*. Sarba tire donc son nom du Sérapéum de la vieille Byblos, là où fut le tombeau d'Osiris et le berceau de la civilisation phénicienne.

On connaît la légende : Isis, à la recherche du corps de son époux, prend Anubis pour pilote et met à la voile[1] vers Byblos, où le cercueil d'Osiris, miraculeusement enfermé dans une colonne d'*ericea scoparia*, fait partie de la construction d'un palais. Isis demande le coffre et l'emporte en Égypte. Le roi Malcandre et la reine Astarté exposèrent la colonne dans un temple élevé à Isis (Plutarque, *De Iside et Osiride*, c. XVI), et on l'y vénérait

1. En plaçant Anubis dans leur panthéon, les Égyptiens lui donnèrent une tête canine, symbole de flair, d'aptitude à retrouver une piste, un sillage, une *route de mer*. Cependant ils firent honneur de l'invention de la voile à Isis (Hygin; Fulgence; Diod., liv. I, ch. xv; Ératosth., 35), ainsi que du premier vaisseau (Hygin, *Fab.*, 277; Fulgence, liv. I, ch. xxv). Isis ne fut que l'importatrice de la première, car la voile, caractère majeur de la navigation de long cours, est phénicienne comme celle-ci, et c'est par son voyage à Byblos que la déesse la connut.

encore du temps de Plutarque, au deuxième siècle après Jésus-Christ.

Ainsi donc, à Byblos était un Sérapéum (cf. Lucien, *De dea Syra*, c. VII) qui fit de la cité une Médine phénicienne. Celle-ci, cependant, comme Djouni et pour les mêmes causes, devint déserte et se réduisit à un simple village, tandis que Gébal s'éleva en pays découvert et accessible. Pour y attirer le commerce, la légende d'Isis, modifiée et *phénicianisée*[1], y fut installée, et,

1. Osiris devint Adonaï, Isis s'appela Astarté ou mieux Astareth, et Typhon se changea en sanglier. On sait la légende.

Il est à remarquer que la reine de Byblos porta, outre les noms de Saosis et de Nemanun, celui d'Astarté. D'après une ingénieuse hypothèse, le nom divin, qui doit s'écrire عستر, vient de la racine sémitique trilitère ستر qui veut dire *vêtir*, et signifierait alors : *la vêtue*. Dans ce cas le ع serait une lettre euphonique analogue à celle que l'on met *forcément* en français, par exemple, devant les mots qui commencent par *st, sp, sc.* — *Astareth* serait donc une simple épithète donnée d'abord à Isis à cause du voile noir ou multicolore qui la couvre, puis attribuée postérieurement à l'autre reine (temporelle) de Byblos, Saosis ou Nemanun. Sur le nom précis de celle-ci, au dire de Plutarque (*De Iside*, c. XV), on n'était pas d'accord. Il est probable que plus tard on a confondu les deux personnalités. Astareth était bel et bien, à Gébal même, la déesse égyptienne (cf. la stèle de Byblos) adorée conjointement avec Nephtys (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 201 ; cf. p. 214). *Astareth* fut aussi le nom de la Vénus Uranie, divinité sidérale chaldéenne *toujours* représentée complètement et même richement vêtue (cf. *la Patère d'Idalie*, dans la *Rev. archéol.*, nov. 1872 et janv. 1873) [* voir p. 83 et suiv.]. Celle-ci avait un temple à Sidon (Luc., *De dea Syra*, c. IV). — Comparez la statuette de Golgos de la collection Cesnola (Mémoire de M. Doell, dans les *Mém. de l'Acad. des sc. de Saint-Pétersbourg*, 7e sér., t. XIX, n° 4, pl. I, fig. 2). Cette statuette remarquable, gravée pl. XIII, ne représente pas *assise sur un trône* la déesse phénicienne. Celle-ci est debout sur une sorte de pavois, sous lequel sont encore fixées deux petites têtes dont les corps ont disparu. Il y avait quatre têtes. Ces quatre cariatides étaient, je pense, des prêtresses. — La déesse est debout en grand costume. Au front, un riche bandeau. La chevelure tombe en tresses nombreuses par derrière et de chaque côté (cette mode s'est conservée jusqu'à présent chez les Arabes). Au cou, deux colliers symboliques : un cercle et un triple rang de perles fermé par un chaton carré. L'avant-bras, nu, est orné aux poignets de bracelets ouverts, se fermant par pression et dont les deux bouts sont garnis de têtes d'antilope. Un vêtement de dessus, fait d'une étoffe souple et fine, s'ouvre par devant en formant de chaque côté de symétriques petits plis. Des manches à agrafes couvrent le haut du bras. La robe, tombant par devant jusqu'au cou-de-pied seule-

avec elle, un sanctuaire, des fêtes et un pèlerinage furent établis [1]. La ville devint importante et l'est encore.

La vieille cité conserva ses souvenirs et son temple; c'est le grand monument que j'ai décrit qui fut ce sanctuaire. Son étude attentive nous fera connaître comment il se fait qu'il soit encore debout.

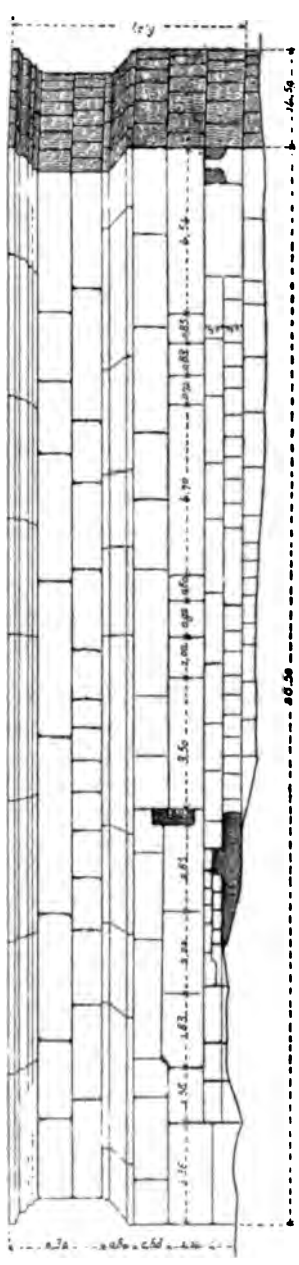
Comme je l'ai dit, l'appareil des cinq assises inférieures diffère de celui des trois assises du haut. En haut, c'est l'appareil dit *isodomon;* en bas, c'est le *pseudisodomon* (Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. LI; Vitruve, II, VIII, IV). Celui-ci est de beaucoup le plus ancien, car on le retrouve dans la construction du Trésor d'Atrée et de la porte des Lions à Mycènes. Il est évident alors que la grande ruine de Sarba appartient à deux époques bien distinctes, et mon opinion est que la portion inférieure est un reste de l'édifice primitif, d'architecture probablement égyp-

ment, *couvre les talons* et est pourvue d'une queue que la main gauche tient et ramène en avant (les femmes bédouines portent encore des robes à queue). Aux pieds nus, des sandales à courroies. L'ensemble de cet accoutrement est lourd, et paraît bizarre. La déesse rappelle ainsi la *squaw* d'un peau-rouge.

1. Voy. Luc., *De dea Syra,* c. V, VI, VII, VIII. Il appert de ces passages : 1°que sous ses modifications phéniciennes le mythe de Vénus et d'Adonis resta égyptien (c. V et VII); 2° que Gébal se substitua, sous le rapport religieux, si complètement à Byblos, qu'elle finit par lui prendre même son nom (Byblos devient alors *Palæbyblos*). Même histoire arriva pour la Paphos de Chypre.

Gébal semble avoir été respectée par le christianisme, car on peut lire dans Benjamin de Tudèle (éd. Asher, liv. LX et XXVIII) : « Et de là à une journée de voyage est l'autre Gébaïl, qui est la Géboul des fils d'Ammon (Ammonites). Elle contient environ 150 juifs et est gouvernée par sept Génois, dont le chef est Julianus Embriaco. On trouve là *l'ancien sanctuaire* des Ammonites et leur *idole* est assise sur un *trône en pierre richement doré. Deux figures de femmes* sont à côté de son trône à droite et à gauche, et devant est *l'autel* sur lequel les Ammonites offraient des sacrifices et brûlaient de l'encens dans les temps anciens. — La ville contient environ 200 juifs, et est sur le bord de la mer de la terre d'Israël. » — Cette idole est évidemment Vénus-Uranie ou Astaroth, car on a trouvé à Chypre des groupes de l'époque grecque, représentant la déesse *complètement vêtue,* coiffée de la tiare (le modius) et assise sur un trône flanqué de deux prêtresses. — Le fanatisme a, depuis longtemps, fait justice du monument de Byblos ou plutôt de Gébeïl.

tienne. Ce devait être un énorme cube allongé, couronné par un tore et un évasement, et simulant ces coffres où se trouvent enserrés les cercueils de momies (on voit de ces coffres dans les musées). L'appareil *isodomon* représenterait une réfection exécutée à une époque grecque, comme l'indique la corniche moulurée du couronnement dont on voit des restes au sud.



Il n'existe aucune trace d'escalier extérieur, et cette particularité s'est retrouvée sur plusieurs autres temples du Liban. Les débris de colonnes dont j'ai parlé plus haut et le morceau d'entablement que j'ai décrit me semblent avoir appartenu soit à une colonnade surmontant le monument même, et soutenant une corniche et peut-être un toit, soit à un temple pourvu d'une *cella*. Dans la première hypothèse, l'édifice tout entier devait ressembler un peu au célèbre tombeau de Mylasa de Carie, décrit par Ch. Fellows (*Lycia*), tombeau consistant en une base carrée renfermant la tombe et une sorte de temple ou plutôt de colonnade formée de piliers carrés. La deuxième hypothèse me semble plus probable, et je pense que les premiers Séleucides firent élever sur le cénotaphe d'Osiris un temple dédié à Isis, la patronne de Byblos et la divinité la plus invoquée des

marins. En un mot, ils façonnèrent le coffre de pierre *en soubassement de temple grec* [1], construisirent celui-ci et conservèrent ainsi à l'ensemble de l'édifice son sens primitif : *Isis sur la tombe de son époux* [2]. Les colonnes, d'ordre ionique très

1. Ce serait alors pour conserver à l'édifice entier ce caractère d'un *tombeau surmonté d'un naos* que l'on a supprimé l'escalier, auquel on suppléait par une échelle mobile. En vertu de cette conjecture, le monument de Sarba peut avec raison être rapproché du tombeau de Mylasa, précité. — Mon opinion est aussi que les soubassements des temples, avec ou sans escaliers, sont des réminiscences de tombeau.

2. Un fragment de plaque de revêtement en albâtre, rapporté de Ruad par M. Renan (Louvre, Salle asiatique), nous montre, sous un semis de *vaisseaux isiaques portant le soleil* (voy. *Rev. archéol.*, janvier 1876, p. 26-30) [* cf. chapitre IV] et surmonté de la *torsade mystique*, un sphinx ailé à tête de femme *coiffée du pschent royal* et couché sur le Sérapéum. — Le sphinx, avatar d'Isis, est la *Neith* des égyptologues ou la nature organisée et vivante. Ici il est Isis elle-même, Isis *reine, l'épouse d'Osiris sur la tombe de son mari.*

Le sphinx, représentant l'épouse d'Osiris, est toujours, comme tel, placé *immédiatement* sur le tombeau du dieu, et porte alors un attribut royal. Mais il en est tout autrement lorsque, coiffé simplement du *klaft*, il est destiné à des sépultures de mortels. En effet, Neith, la vie organique, sur un tombeau, symbolise la résurrection ou plutôt la *palingénésie.* Or les Égyptiens, dont les idées étaient nettes et précises, sachant que cette palingénésie ne s'accomplit point *directement*, mais par un *intermédiaire nécessaire*, n'ont jamais placé *immédiatement* sur des tombes des figures de sphinx, mais ils ont seulement *juxtaposé* celles-ci aux monuments funéraires. Ces monuments alors étaient *presque toujours surmontés de la pyramide.* La pyramide est la sixième partie du cube, qui donna son nom à Cybèle ; c'est l'image du tumulus, de la Terre-Matière (Γῆ μήτηρ, *Mater-ia*), cet *intermédiaire nécessaire* où tout se régénère, se recompose, et que, dans cette idée de *réfection*, on accumulait sur le cadavre. Celui-ci était même introduit au sein de la matière elle-même, c'est-à-dire de la pyramide, tout comme l'est un œuf de scarabée dans sa boule. Gizeh, Saqqarah, Daschour nous offrent des exemples de ce fait, ainsi que les trois pyramides situées à trois stades nord de Jérusalem et *dans* lesquelles Hélène, reine d'Adiabène, se fit inhumer avec ses deux fils (Fl. Jos., *B. J.*, V, II, 2). Lorsque la pyramide était placée sur un cercueil (elle formait alors, sur le couvercle, un toit à double pente et à deux pignons *inclinés*), elle était souvent cantonnée de sphinx (sarcophage d'Amathonte, par exemple, etc.) ou, à défaut, de *cornières* offrant des figures de sphinx en bas-relief, remplacées elles-mêmes très fréquemment par la *palmette grecque* (qui n'est autre que le soleil de la *barque isiaque*, laquelle symbolise la résurrection, ou mieux, *la vie*). J'ajouterai que le grand sphinx de Gizeh n'est pas un tombeau, mais que, *juxtaposé* à des tombes royales, il représente la déesse vénérée dans le temple qu'il recouvre. — Enfin le sphinx, multiplié de manière

probablement, pouvaient, vu leur élévation (6 mètres environ, leur diamètre étant de 2 pieds philétériens ou $0^{m},70$), être, avec le haut du temple, aperçues du large et servir ainsi aux navigateurs de point de repère[1], d'*amer*, en un mot. Et je crois même que l'idée utilitaire ne fut pas étrangère à la réédification grecque.

La niche de la façade nord est sensiblement reportée vers l'est. Cette disposition, qu'il était facile d'éviter, a bien évidemment été voulue, et ce pour un motif religieux : vers le levant aussi regarde la tête bovine du petit cippe, et sur cette console était, je pense, une figure tournée aussi au levant. — Mais quelle figure ? — Le monument renfermait un cercueil de l'Égyptien Osiris, mort et inconnu jusqu'alors au pays, et était consacré à Isis, vivante, populaire et vénérée. Il est donc tout naturel qu'on ait, de préférence, invoqué la protection de celle-ci sur un travail commencé. Aussi le petit tabernacle, ménagé dans les premières assises, dut-il, comme par une dédicace anticipée, recevoir l'image d'Isis, qui devint ainsi le talisman pro-

à former des avenues conduisant à des sépulcres, intervertit son rôle et semble signifier alors *la vie préface de la mort.*

Ainsi donc la véritable Isis-Épitymbie des mortels est la pyramide (qui, comme Γῆ-Vénus matérielle, prend à Paphos la forme conique), que les hiéroglyphes, d'ailleurs, nous montrent posée sur un tombeau. Le sphinx ne peut que lui être juxtaposé, superposé même, mais ne la remplace que sur le Sérapéum.

Faut-il conclure de toute cette note que la plaque de Ruad reproduit le primitif monument de Sarba ? Non. Car celui-ci, cénotaphe, n'est que commémoratif de Sérapis (toutefois, oubliant ce point, on revendiquait plus tard, chez les Giblites, la dépouille même d'Osiris ; Luc., *De dea Syra*, c. VII), dont il ne contenait aucun morceau. Le sphinx royal n'est donc pas admissible ici, et je pense qu'au-dessus de l'étui d'éricéa, qui avait contenu le coffre d'Osiris, se trouvait un simple naos dédié à la déesse.

1. Le monument des Machabées à Modin, en Palestine, servait aussi de point de repère aux navigateurs : « .... *ensuite il établit au-dessus des colonnes des panoplies pour immortaliser leur nom, et, devant ces panoplies, des navires (rostres?) sculptés afin d'être aperçus de tous ceux qui naviguent sur la mer.* » (*Machabées*, ch. XIII, v. 29.) L'angle droit que formaient les navires avec les colonnes en rendait, effectivement, la vue plus distincte. On sait quel rôle basique jouent les *amers* dans le pilotage.

tecteur de l'édifice. Comme le cippe semble tout frais épannelé, qu'il est blanc encore de l'outil du manœuvre, et *absolument* intact, il est évident qu'il est resté longtemps caché. Aussi est-il probable qu'une dalle *murait* la niche [1] et n'a disparu qu'à une époque relativement récente. C'est, je crois, pour conserver ce talisman qu'on n'a point remanié la partie construite en pseudisodomon et que l'on a eu recours à l'artifice de la cymaise pour obtenir les dimensions philétériennes de la plate-forme. La conclusion de tout ce qui précède est que l'habitacle et ce qu'il y a dedans datent de la fondation du temple. La rudesse et la simplicité primitives du cippe et de la tête de génisse attestent d'ailleurs une époque très reculée et corroborent mon opinion.

Si, maintenant, l'on regarde à distance cette façade nord déchaussée jusqu'au roc, on constate que le sol primitif devait *tout au moins* affleurer le bas de la niche (en recouvrant, par conséquent, la pierre d'arrachement en saillie à l'angle nord-ouest) et marquer le niveau du seuil de la porte d'entrée du tombeau (pratiquée au milieu probablement de la façade sud) ainsi que la hauteur du sol de la salle intérieure. Celle-ci et le couloir se trouveraient, d'après cela, avoir à très peu près sept coudées égyptiennes d'élévation, soit $3^{m},675$.

Mais l'édification du temple grec dut amener l'abandon du Sérapéum proprement dit [2], que l'accumulation des débris et

1. Cet usage de *murer* dans les fondations ou la maçonnerie des édifices des statuettes de vierges se retrouve au moyen âge. Mais le populaire a transformé ces vierges en jeunes filles et fabriqué, comme commentaires à l'appui, de curieuses légendes et des histoires atroces.

2. Le culte d'Osiris, toutefois, ne fut pas délaissé, comme le prouve l'inscription en l'honneur de ΖΕΥϹ ϵΠΟΥΡΑΝΙΟϹ découverte à Sarba même par M. Renan. Ce Zeus avait, je pense, près ou au dedans du temple, une chapelle à laquelle il est possible qu'ait appartenu le fragment de fronton de marbre blanc à la tête radiée que j'ai décrit plus haut.

ΖΕΥϹ ϵΠΟΥΡΑΝΙΟϹ est la traduction littérale de *Baal Semin*, adoré dans toute la Phénicie araméenne, à partir du Tamyras, limite de l'ancien royaume giblite. Au sud on adorait surtout Vénus et Hercule, à Sidon et à Tyr.

l'exhaussement du sol ne tardèrent pas à recouvrir presque complètement. C'est ainsi que l'énorme massif de pierres de taille s'est conservé intact jusqu'à l'époque, inconnue du reste, mais relativement récente [1], où la formation, pour la culture, de plates-bandes étagées fit déblayer la partie nord et jouer ainsi au monument, comme je l'ai déjà dit, le rôle de mur de soutènement. Il faut aussi reporter à la même date la découverte de la niche, la démolition partielle de l'édifice, et l'accumulation de pierres dans son intérieur (voy. la relation de Brocchi).

Les travaux exécutés dans le roc, aux abords du temple et au bord de la mer, sont un indice de séjour permanent qu'on pourrait attribuer sans invraisemblance, à cause de la proximité du sanctuaire, à des personnages sacerdotaux. Mais il ne me paraît pas possible de formuler une hypothèse pour attribuer à ces excavations une date même approximative.

En résumé, j'ai, dans cette notice, établi nettement : 1° que la montagne de *Bkerké* est très probablement le mont *Climax;* 2° que *Djouni*, et particulièrement le lieu nommé *Sarba*, est bien le site de *Palæbyblos*, en m'appuyant sur les données de la carte de Peutinger ; 3° que la grande ruine, dont j'ai donné description et détails, ne peut être que le Sérapéum de la vieille cité qui resta, après sa décadence au profit de *Gébeïl*, un centre religieux illustre et vénéré ; 4° que les tombes et autres travaux exécutés dans les rochers de la côte et avoisinant le temple doi-

1. Le comte de Choiseul-Gouffier, qui explora, il y a cent ans, cette portion de la Phénicie, n'a pas vu le monument de Sarba. L'ingénieur Brocchi s'arrêta à Djouni et le visita, le 1er janvier 1824, à son retour de Djébeïl. (Voy. t. III, p. 319-20 du *Giornale delle osservazioni fatte ne' viaggi in Egitto, Siria, etc.*, Bassano, 1841-1843, 5 vol. in-8° et atlas de 20 pl.) Il paraît être le premier voyageur qui ait vu, à peu près dans l'état où il est maintenant, le *Kalaat Sarba*. Je crois donc rester dans les limites du probable en reportant aux premières années de ce siècle l'époque de la découverte de l'édifice.

vent naturellement être attribués aux habitants du lieu, peu nombreux et dont le séjour n'était motivé que par le service du sanctuaire.

J'ajouterai qu'un déblayement de l'édifice, pour l'isoler, amènerait, entre autres découvertes intéressantes, celle de la porte d'entrée. Si, comme je crois l'avoir bien établi, l'édifice est un Sérapéum, et si, en outre, sa construction est conforme aux traditions funéraires de l'ancienne Égypte, il faut considérer le monument tout entier comme un *mastaba* (voy. *Rev. archéol.*, janv. 1869, *les Tombes de l'ancien empire*, par A. Mariette), le couloir comme un *serdab* muré et isolé de toutes parts, et la *chambre principale* comme la seule partie communiquant au dehors par une porte centrale. — Ces points ne pourront être éclaircis que lorsqu'on aura complètement vidé l'intérieur de la ruine des pierres dont on l'a rempli.

Le temple de *Sarba* n'est pas le seul édifice de grand appareil que j'aie vu dans cette partie du Kesrouan. Pendant un séjour que je fis en septembre 1868 au couvent-forteresse maronite d'*Aïn-Warka*, situé dans un vallon non loin et au sud-est de *Ghazir*, je fis l'ascension d'une montagne boisée dominant le monastère et haute de plus de 700 mètres. Au sommet étaient les ruines d'un édifice important. Un énorme pan de mur était encore debout, construit en grand appareil *isodomon*. Je ne sais si ces débris ont été vus avant moi et depuis. Mais à mon retour, ayant jeté les yeux sur la carte et interrogé des gens du pays, je sus qu'il y a, de ces ruines à *Djébeïl*, une journée de marche. Or un temple célèbre était situé dans la montagne, à la même distance de Byblos, au dire de Lucien (*De dea Syra*, c. IX) : ..... Ἀνέβην δὲ καὶ ἐς τὸν Λίβανον ἐκ Βύβλου ὁδὸν ἡμέρης πυθόμενος αὐτόθι ἀρχαῖον ἱερὸν Ἀφροδίτης ἔμμεναι τὸ Κινύρης εἴσατο καὶ εἶδον τὸ ἱερὸν καὶ ἀρχαῖον ἦν· τάδε μέν ἐστι τὰ ἐν τῇ Συρίῃ ἀρχαῖα καὶ μεγάλα ἱερά. « De Byblos, je montai au Liban jusqu'à une journée de là, ayant appris qu'il s'y trouvait un ancien temple d'Aphro-

dite fondé par Cinyras. Je vis ce temple. Il était vraiment ancien. Ce sont là les vieux et grands sanctuaires qu'il y a en Syrie. »

Lucien n'indique point la direction qu'il prit; mais, le monument que j'ai vu se trouvant dans la vieille Phénicie et proche de Palæbyblos, vers Tyr et Sidon, une identité avec le temple de Cinyras (le Cypriote) s'établit en sa faveur.

TROISIÈME PARTIE

# ÉGYPTE

I

# INSCRIPTION DU CAMP DE CÉSAR

## A NICOPOLIS (ÉGYPTE)[1]

L'inscription dont nous donnons ici un fac-similé[2] fut découverte en 1860 au camp romain dit *camp de César*, antique ruine située à quatre mille trois cent cinquante mètres nord-est d'Alexandrie d'Égypte, sur l'emplacement de l'ancienne Nicopolis, au bord de la route qui conduit à Ramlé et à Aboukir[3].

Le marteau des Arabes l'a quelque peu mutilée. Il est cependant facile de reconnaître dans la partie du texte encore intacte un monument épigraphique curieux et d'une réelle valeur.

L'ensemble du bloc sur lequel il est gravé indique un piédestal de statue. C'est un prisme quadrangulaire en marbre blanc, haut d'un mètre cinq centimètres environ. A cinq centimètres du sommet, une corniche, dont on voit un fragment sur la face latérale gauche, ornait les quatre côtés, dont chacun a soixante-

* 1. *Revue archéologique*, X, p. 211 et suiv. (1864). L'auteur paraissait disposé à apporter quelques modifications à cet article, qui fut sa première publication archéologique.

2. Voir la planche XIV.

* 3. Voir l'emplacement de ce camp romain sur le plan de la planche XV.

trois centimètres de largeur jusqu'à vingt-huit centimètres vers la base, à partir de la corniche. De ce point à la base le reste du bloc forme un retrait d'un centimètre et demi et n'a plus que soixante centimètres de largeur.

La date de l'érection de ce monument est indiquée par l'inscription même et correspond à l'an 199 de J.-C. En effet, Septime Sévère ayant été reconnu empereur le 2 juin 193, son septième tribunat correspond bien à l'an 199 de J.-C., et les monuments épigraphiques de l'époque nous apprennent que, cette même année, il fut salué *imperator* pour la onzième fois. Consul pour la première fois sous Marc Aurèle en 171, avec Aufidius Hérennianus pour collègue, Sévère le fut pour la seconde fois en 194, avec Clodius Albinus César, et pour la troisième en 202. Toutes ces dates sont d'accord entre elles.

Deux lignes manquent. La première, formant tête de l'inscription, devait, selon l'usage, contenir les mots IMPERATORI CAESARI, soit en toutes lettres, soit en abrégé, et en caractères plus grands que ceux du reste de l'inscription. La seconde ligne, où l'extrémité inférieure des premières lettres paraît seule, contenait le nom du personnage dont FILIO, mot initial de la troisième ligne, est le complément obligé, personnage qui n'était autre que Marc Aurèle, dont Sévère se flattait d'être l'émule et le fils adoptif.

Il est infiniment probable que les mots DECVRIONES (officiers) et ALARES (soldats) étaient suivis du mot ALARVM, devant déterminer d'une façon précise les deux corps mentionnés à la ligne suivante : les vétérans gaulois et la troupe nommée *Prima Thracum Mauretana*. On ne pourrait en effet, supposer qu'on eût écrit simplement ce que nous lisons sur la partie respectée par le marteau, car nous aurions eu alors une expression défectueuse et vague, équivalant en français à cette phrase elliptique : les soldats du « 32ᵉ de ligne » pour : les soldats du « 32ᵉ régiment de ligne ».

En conséquence des hypothèses que nous avons énoncées ci-dessus, nous proposons la restitution suivante de la partie dédicatoire de notre inscription :

[IMPERATORI · CAESARI]
[DIVI . M(ARCI) . AVR(ELII) . ANTONINI . GERMANICI . SARMATICI .]
FILIO . DIVI . COMMODI . FRATRI . DIVI . ANTONI[NI .]
PII . NEPOTI . DIVI . HADRIANI . PRONEPOTI . DIVI
TRAIANI . PARTHIC(I) . ABNEP[OTI] . DIVI . NERVAE .
ADNEPOTI . (LVCIO) . SEPTIMIO . SEVERO . P[IO] .
PERTINAC(I) . AVG(VSTO) . ARABIC(O) . ADIAB[E]NIC[O] . PONT(IFICI)
MAX(IMO) . TRIBVNIC(IAE) . POTESTATIS . VII . IM[PERATORI . XI]
CO(N)S(VLI) . ITERVM . P(ATRI) . P(ATRIAE) . PROCONSVI(I)
DECVRIONES . ALARES . [ALAR(VM) . ]
VETERANAE . GALLIC(AE) . ET . I . THRACVM . MAV[RETANAE] .

Viennent ensuite les deux colonnes de noms, que nous croyons inutile de reproduire ici. Dans notre opinion, ceux de la première colonne à gauche sont les noms des décurions, ainsi que les deux noms placés en tête de celle de droite et séparés des suivants par une lacune. Nous voyons par leur nombre que tous les officiers gaulois et que les autres décurions des deux *alae*, moins deux, étaient présents. Il est permis de supposer que les huit ou neuf premiers appartenaient au corps mauritanien, bien qu'aucun signe, aucune division ne puisse nous guider d'une manière certaine. Dans la colonne de droite, au contraire, les noms des soldats gaulois qui ont coopéré sont nettement séparés par une lacune des Mauritaniens marqués plus bas. Trois Gaulois seulement auraient payé le *stips*, tandis que neuf Mauritaniens auraient pris part à l'érection du monument.

On remarquera que l'orthographe de ces noms est en général défectueuse. Ainsi, à la troisième ligne de la première colonne à

gauche, l'artiste a mis une S initiale au lieu d'un C au surnom (SESARION pour CAESARION).

A la ligne suivante, VIPIVS est vraisemblablement, ainsi qu'à la quatorzième ligne, pour VIBIVS ou VLPIVS, et plutôt pour ce dernier nom, car dans l'autre colonne l'L du mot PLOTIVS n'a pas été non plus pourvue de son trait inférieur, et l'on a écrit PIOTIVS.

A la dixième ligne, le surnom VITALIVS est pour VITALIS et nous remarquerons la même substitution de la terminaison IVS à la terminaison IS dans la cinquième ligne de la colonne de droite (MARTIALIVS pour MARTIALIS).

Dans cette même colonne de droite, le mot ASCLEPIODOTVS était accompagné (comme nous l'indique l'expression QVI ET) d'un autre nom, grec comme lui probablement, et qui peut-être était CHARISTIO, en supposant que la lettre presque entièrement effacée qui suit le C ait été une H.

A la sixième ligne, HERACLIDIS est pour HERACLIDES.

A la ligne suivante, AGRIPPAS est pour AGRIPPA, et à la dixième ligne enfin, ANTESSTIVS pour ANTISTIVS.

Remarquons, pour terminer, qu'un nom, AELIVS, remplace, à la neuvième ligne, le surnom qui aurait dû accompagner le nom AVRELIVS.

II

# LE TEMPLE DE VÉNUS ARSINOÉ

## AU CAP ZÉPHYRIUM

(ENVIRONS D'ALEXANDRIE D'ÉGYPTE)[1]

---

En décrivant la côte entre Alexandrie et la bouche canopique du Nil, Strabon s'exprime ainsi [2] :

« Entre la mer et le canal s'étend une étroite bande de terre, où se trouvent la petite Taposiris après Nicopolis, plus le cap Zéphyre, dont la pointe porte un petit temple d'Arsinoé Aphrodite. C'est là, dit-on, qu'aurait été autrefois une ville de Thonis, qui portait le même nom que le roi de qui Ménélas et Hélène auraient reçu l'hospitalité. »

Si, en sortant d'Alexandrie par la porte de Rosette, on suit le rivage en marchant vers l'est, on atteint au bout d'une heure de

* 1. *Revue archéologique*, XIX, p. 268 et suiv. (1869). Le mémoire est daté de Beyrouth, 1er août 1868.

2. XVII, 1, 16.

marche les débris d'un grand monument que l'on reconnaît, à son appareil, être une œuvre des Romains. Cette grande ruine, dite Camp de César, marque l'emplacement de Nicopolis. Et bien que, jusqu'à présent, aucune inscription ne soit venue confirmer cette assertion, l'étude attentive des auteurs, le calcul des distances ne laissent aucun doute à cet égard. Nicopolis était située à 4,300 mètres environ des murs de l'ancienne Alexandrie, à 20 stades, au dire de Strabon (liv. XVII, ch. XVII) et de Josèphe (liv. IV, ch. XI). Pline, qui lui donne le nom de Juliopolis, évalue cette distance à 2,000 pas romains.

Si l'on s'avance vers Canope, on arrive au bout de cinq minutes sur les hauteurs de Ramlé, tumulus qui cachent probablement les ruines de Taposiris Parva, et qui sont maintenant couverts d'habitations de plaisance des riches Alexandrins. Des sarcophages de marbre d'un assez bon travail ont été trouvés en ce lieu; des nécropoles, des vestiges d'habitations ont été et sont encore mis à jour lorsqu'on construit quelque nouvelle villa. Des fouilles sérieuses opérées depuis le Camp de César jusqu'au promontoire le plus voisin donneraient une moisson abondante de monuments intéressants et précieux.

En marchant en avant, le long de la mer, on atteint bientôt un monticule de terres couvrant probablement aussi des ruines. Ce tertre nous cache l'extrémité d'un cap. Gravissons-le. Nous dominons les restes d'un petit temple dorique, entièrement déblayé et surplombant presque les flots. Il est séparé par une baie d'un autre promontoire où ne se voit aucun vestige de construction et d'où la vue du sacellum qui nous occupe a été prise [1].

Le texte de Strabon est explicite. Le sacellum de Vénus Arsinoé, dite aussi Vénus Zéphyritis (Pline l'Ancien, liv. XXXIV, ch. XIV), était sur le premier cap que l'on rencontrât en venant

1. Pl. XV, 1.

d'Alexandrie. Sa distance de Nicopolis est d'environ 1,250 mètres (soit 7 stades, 0,89), et de la ville, de 27 stades, 0,89 (soit environ 5,600 mètres). Taposiris Parva se serait étendue alors vers l'est sur une largeur d'un kilomètre environ (de Nicopolis au cap Zéphyrium, en admettant que ce cap fût sa limite), et elle touchait sans doute, au sud, au canal de Canope, que séparait de la mer, depuis cette dernière ville jusqu'à Alexandrie, une bande de terre [1], et dont nous n'avons pas ici à faire la description.

Ce cap Zéphyrium, ainsi nommé parce qu'il était exposé au zéphyr ou vent d'ouest, partageait cette dénomination avec plusieurs autres caps qui l'avaient reçue pour le même motif; il y avait un cap Zéphyrium en Bruttium près de Locres, un autre en Cilicie, un autre en Paphlagonie.

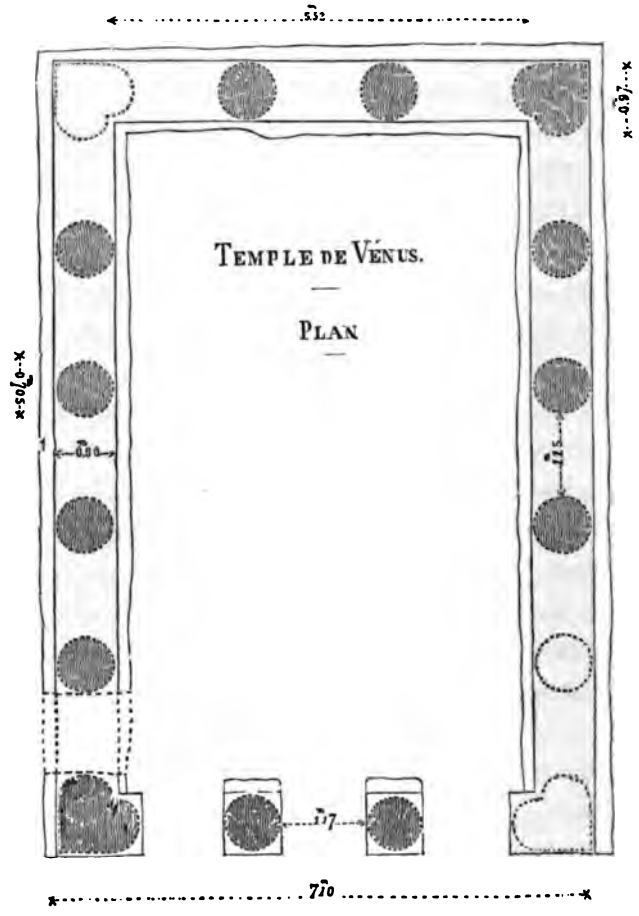
Ce promontoire est, comme nous l'avons dit, le premier que l'on rencontre en sortant de la porte Canopique. Il ne peut être autre que celui dont parle Strabon, car aucune autre langue de terre, aucune colline s'avançant dans la mer, n'arrête le vent d'ouest auquel il est tout entier exposé, et le nom de Zéphyrium lui convient parfaitement. Les colonnes qui se dressent encore sur l'espèce de plate-forme ménagée à son extrémité sont bien, selon toute apparence, celles du sacellum dont parle Strabon, et qui a été bâti en l'honneur de la seconde fille de Ptolémée Ier, sœur et femme de Ptolémée Philadelphe, et déifiée après sa mort.

Pline raconte (*H. N.*, XXXIV, XIV) que son frère et mari la fit adorer sous le nom de Vénus. L'architecte Dinocharès fut chargé de lui élever un temple que la mort l'empêcha de bâtir. Au lieu d'un grand et beau sanctuaire, Arsinoé n'eut qu'une modeste chapelle.

Le soubassement de l'édifice, construit tout entier avec la ro-

1. Pl. XV, 2.

che tendre de la côte, qui n'est que du sable agrégé, est un rectangle de 10$^{m}$,92 de long sur 7$^{m}$,30 de large et 0$^{m}$,80 d'épaisseur. Il supporte, sur chaque grand côté, quatre colonnes espacées

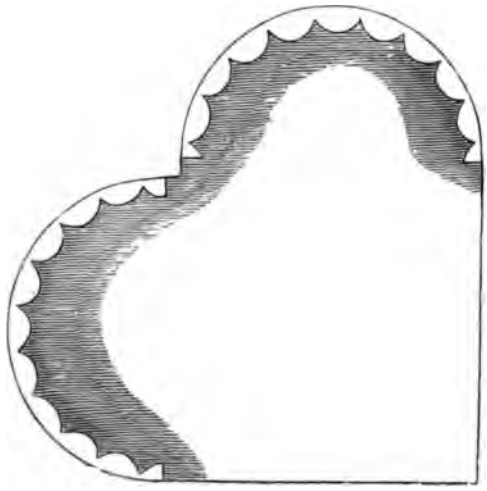



entre elles de 1$^{m}$,15, et deux seulement, espacées entre elles de 1$^{m}$,17, sur chacune des deux faces ou petits côtés.

L'entrée du temple regardait l'ouest, c'est-à-dire Alexandrie. Le soubassement en cet endroit n'existe pas, et les colonnes s'appuient sur des dés de pierre de niveau avec le soubassement

susdit et de même épaisseur, et laissent entre elles un passage de plain-pied donnant accès à l'intérieur.

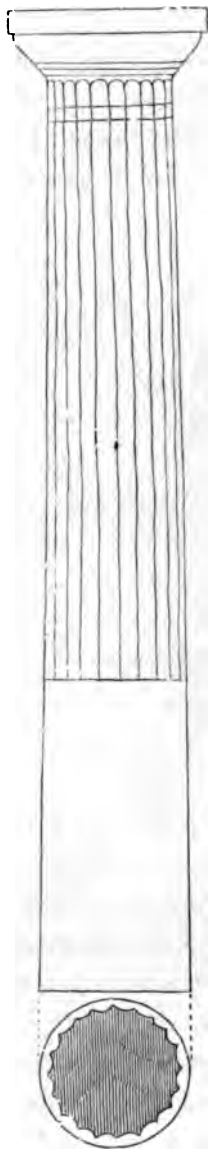
Aux angles du monument, le toit s'appuyait sur quatre massifs de maçonnerie, carrés et présentant dans l'alignement des colonnes des fûts identiques engagés à moitié. Deux de ces piliers ont disparu : celui de droite en entrant et celui de gauche



au chevet de l'édifice. La première des quatre colonnes du côté droit a également été rasée. Les autres sont plus ou moins brisées, sauf une seule, la quatrième à droite, au fond, qui a conservé encore la moitié de son chapiteau. Sa hauteur, qui nous donnera celle de toutes les autres, est de 5 mètres environ ; son diamètre à la base est de $0^{m},705$, sa circonférence de $2^{m},215$.

Depuis leur base jusqu'à une hauteur de $1^{m},55$, les colonnes étaient revêtues d'une chemise de mortier ou stuc blanc, lisse, et effritée en grande partie sous l'influence des brises de mer. De ce point au chapiteau, vingt cannelures à arêtes vives ornent le fût, qui s'évase à son sommet pour recevoir une abaque ou table carrée sur laquelle reposaient les solives.

C'est à l'ordre dorique du Parthénon qu'appartient ce temple, et la sévère élégance de ce style était parfaitement en harmonie avec le lieu isolé et mélancolique où on l'a bâti.



A trois pas du temple, un silo ou citerne en maçonnerie, bouché maintenant, servait peut-être aux besoins du culte[1]. La côte tout autour est éboulée en plusieurs endroits, et les sables et roches désagrégées forment des talus en pente vers la mer.

Comme nous l'avons vu, Dinocharès ne put exécuter le plan qu'il avait conçu. Il est

[1] 1. Ce passage donna lieu plus tard à une contestation sans fondement, que réfute la lettre suivante publiée dans le tome XXXVI de la *Revue archéologique*, p. 390 (décembre 1878) :

« Monsieur le Directeur,

« En parcourant récemment le n° 13 du *Bulletin de l'Institut égyptien* (années 1874-1875), je fus surpris d'y voir mon nom cité plusieurs fois par Néroutsos-Bey et ce à propos du temple de Vénus Arsinoé, décrit par moi dans une notice de la *Revue archéologique* (datée de 1868).

« Voici comment s'exprime Néroutsos-Bey : « Cepen- « dant il ne faut pas s'y méprendre, comme cela est arrivé « dans le temps avec Colonna-Ceccaldi, qui désigna comme « *crypte* ou *chambre mortuaire* le silo en maçonnerie qui « se trouve à une distance de quelques pas de l'entrée du « petit temple, et qui n'est autre chose qu'un four à chaux « très moderne, datant de onze ans. »

« Mon mémoire porte simplement ceci : « A trois pas du « temple, un silo ou citerne en maçonnerie, bouché « maintenant, servait peut-être aux besoins du culte. »

« De tombeau, pas un mot.

« Néroutsos-Bey parle peut-être sans avoir vu le monument; en tous cas, il n'a pas lu ma notice avec une attention suffisante et il me fait dire ce que je n'ai point dit.

« Je vous prie, Monsieur le Directeur, de vouloir bien insérer cette rectification et agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« G. Colonna-Ceccaldi. »

permis de supposer que Ptolémée II, qui avait décerné l'apothéose à Arsinoé, réduisit son plan à de plus modestes proportions, lorsque le temps eut un peu refroidi son enthousiasme. A moins, toutefois, que Ptolémée III Évergète, fils de sa première femme, ne se soit chargé de la construction du sacellum, plus peut-être par respect pour la mémoire ou les dernières volontés de son père que par dévotion pour la nouvelle déesse. Cependant, Pline dit expressément (liv. XXXIV, ch. XIV) que Philadelphe ajouta le nom de Zéphyritis à celui de Vénus. Le monument du cap Zéphyrium serait alors véritablement son œuvre, et les matériaux dont on se servit furent primitivement, sans doute, plus riches que ceux dont on voit les restes aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, cette chapelle, dont la silhouette blanche s'apercevait d'assez loin, était, par sa position sur le cap le plus rapproché d'Alexandrie en venant de Canope, un point de repère pour les navigateurs. Ce fut sans doute pour cela que, réparé et entretenu avec soin, il subsista jusqu'à présent dans un lieu où des bourgs populeux et florissants, des villes même, n'ont pour ainsi dire pas laissé de traces.

# APPENDICE

I

# LA CÉRAMIQUE DE CHYPRE[1]

La terre à pots est excellente à Chypre, et les fabriques de céramique y prirent un très grand développement. Aujourd'hui encore, on exporte des poteries du pays sur tout le littoral de la Syrie et de l'Asie Mineure, et si les produits des fabriques actuelles sont moins élégants peut-être et moins ornés que ceux d'autrefois, beaucoup de modèles néanmoins (grandes pièces principalement) sont restés les mêmes qu'il y a trois mille ans.

Les vases indigènes se reconnaissent à leurs ornements caractéristiques, parfois bizarres et sauvages, n'appartenant spécialement à aucun style, mais dont quelques-uns portent les traces évidentes d'une influence étrangère, assyrienne et égyptienne principalement.

Le trafic avec les peuples circonvoisins amena l'introduction dans l'île de poteries étrangères, grecques, syriennes, romaines, égyptiennes même, dont les dernières fouilles ont fourni de nombreux spécimens de toutes grandeurs et de toutes formes.

Une particularité curieuse à noter c'est que, dans la plupart des tombeaux où l'on a découvert des poteries, les anciens avaient enfoui avec leurs morts non seulement des vases à usage

* 1. Étude et fragments inédits retrouvés dans les papiers de l'auteur.

et de dimensions souvent respectables, mais encore des réductions de ces mêmes vases fabriquées probablement dans un but purement funéraire et par un motif d'économie.

### VASES TENDRES

#### A PAROIS ÉPAISSES, NON TRAVAILLÉS AU TOUR ET PARAISSANT ÊTRE DE FABRIQUE TRÈS ARCHAÏQUE.

Ils sont formés de glaise fine et onctueuse qui, une fois cuite, a pu, en raison même de sa contexture, recevoir un poli doux et brillant.

Cette classe peut se diviser en deux catégories :

1° Vases d'un rouge éclatant ou d'un beau noir, ornés de nombreux et élégants dessins gravés à la pointe, et aux traits remplis de blanc;

2° Vases unis, moins fins et de couleur ocre jaune foncé, mélangée de taches livides ou coups de feu.

L'ornementation de la première catégorie a pour caractère distinctif des faisceaux de lignes parallèles, très rapprochées (et figurant pour ainsi dire des hachures), formant des zones droites ou faites de zigzags, des damiers, des carrés, des cercles, des disques, des losanges, etc. Des lignes simples et des points s'y montrent aussi.

Cette classe ne comprend guère que des ustensiles de ménage, bouteilles à anses et à cols allongés, évasés ou terminés en becs de burettes recourbés; coupes hémisphériques, bouteilles à doubles goulots jumelés au moyen d'appendices ou traits d'union; doubles fioles; bocaux à col cylindrique dont le diamètre égale quelquefois la moitié ou les deux tiers de celui de la panse elle-même; têtes de fuseaux de diverses grandeurs, etc. (tous ces objets de la première catégorie); porte-épices à deux, trois, quatre, cinq ou six godets; bouilloires à bec de la forme de nos théières, mesures hémisphériques garnies d'anses; cuillers, entonnoirs, cruches, etc. (seconde catégorie).

Beaucoup de ces ustensiles (bocaux, bouteilles, fioles) sont pourvus d'anses ou de rudiments d'anses et même de simples boutons appliqués quelquefois sur la panse même de l'objet et percés à jour, sans doute pour permettre d'y passer des cordons de suspension.

Ces vases, à cause de leur forme sphérique, ne pouvaient se tenir debout qu'au moyen de couronnes ou rondelles. Quelques-uns cependant, de formes bizarres, sont pourvus de pieds.

Les premiers échantillons de ces poteries ont été découverts dans les collines au nord de Dali, à Hagios Nicolaos. On en a trouvé ensuite dans les tombeaux des vallées de Dali et d'Alambra, et, presque toujours, avec eux, des fers de lances et des débris d'armes en bronze, mais jamais de poteries d'aucune autre sorte, ni de verreries, ni de bijoux, ni de médailles, ni de statuettes.

Les fouilles d'Hagios Nicolaos ont fourni surtout les échantillons de la seconde catégorie; celles d'Alambra, les vases de la première.

Dans sa livraison de décembre 1868, la *Revue archéologique* a donné les dessins de plusieurs vases analogues à ceux de cette classe (première catégorie principalement) et découverts dans des tumulus. Des poteries identiques ont été trouvées dans les fouilles de Saïs en 1867, ce qui indiquerait qu'un commerce de céramique existait autrefois entre Chypre et l'Égypte, à l'époque peut-être où l'île appartenait aux Ptolémées. L'archaïsme de style de ces poteries s'expliquerait alors en supposant que l'on continua longtemps encore à Chypre à fabriquer d'après les anciens types et les anciens procédés.

### VASES DE TERRE GLAISE ROUGE-BRUN

#### DE FABRIQUE ASSEZ PRIMITIVE MAIS BONNE.

La plupart semblent n'avoir pas été travaillés au tour, et,

bombés, ne peuvent conserver leur stabilité que placés sur une couronne.

Ces poteries se caractérisent par des ornements consistant en de petits disques saillants appliqués près des orifices et sur les panses. Ces disques ou boutons, aplatis, sont eux-mêmes ornés soit de trous (ordinairement au nombre de six, un entouré de cinq autres), soit de petites pastilles de terre disposées de même. Parfois même ces disques sont absents.

Ces pièces, généralement de grandes dimensions, affectent le plus souvent la forme de bassines, évasées, en cônes renversés ou aux trois quarts sphériques et munis d'anses et de becs ou goulots, évasés, simples ou doubles (jumelés par le moyen de traits d'union).

J'ai vu à Dali, en 1868, un vase de cette classe dans la cour d'une maison. Sa hauteur est de $0^m,59$, son plus grand diamètre de panse de $0^m,445$. L'aplatissement du fond en assure la stabilité.

Les spécimens de ces poteries que j'ai vus viennent très probablement de Dali ou des localités voisines.

### VASES NON TRAVAILLÉS AU TOUR

#### DE TERRE BLANCHE PLUS DURE QUE CELLE DES VASES DE LA CLASSE PRÉCÉDENTE.

Presque toutes les poteries de ce genre sont des ustensiles de formes analogues ou identiques à celles déjà décrites. Leur ornementation consiste en traits noirs ou rouges, tracés au pinceau, simples ou entre-croisés et formant hachures. Parfois les dessins sont rouges d'un côté et noirs de l'autre.

Comme aux pièces mentionnées plus haut, des boutons ou appendices percés de trous (pour passer probablement des cordons de suspension ou fixer des ornements quelconques), se remarquent aux anses, sur les panses, à la naissance des goulots ou cols de ces vases.

Sans rien affirmer de positif, on peut dire cependant que les premiers échantillons de cette classe ont été découverts à Dali ou aux environs.

### VASES EN TERRE BLANCHE ET ASSEZ DURE EN FORME D'ANIMAUX, D'UN ART TRÈS GROSSIER ET TRÈS PRIMITIF, ORNÉS DE DESSINS AU PINCEAU (TRAITS ENTRE-CROISÉS ET FORMANT HACHURES)

Presque toutes ces poteries sont pourvues de bases ou de pieds qui assurent leur stabilité. La plupart ont des anses fixées près des goulots ou orifices qui servaient à introduire les liquides. Beaucoup ont des orifices de déversement pratiqués dans la bouche même des animaux qu'ils représentent : oiseaux, béliers, bœufs, poissons, toutes bêtes consacrées et destinées aux sacrifices dans le culte de Vénus.

De pareils vases ne pouvaient guère servir pour l'usage courant. Il est supposable que, remplis d'offrandes, soit sèches, soit liquides, ils étaient destinés à remplacer les bêtes vivantes que les pauvres gens notamment ne pouvaient guère présenter à la déesse, ou à donner simplement aux tributs apportés la figure des victimes les plus agréables à Vénus.

Quelques pièces représentent des groupes de deux animaux (béliers surmontés d'un oiseau ou portant un oiseau attaché aux flancs).

Parfois la forme du vase ne rappelle que d'une manière très approximative celle de l'animal, de l'oiseau par exemple, et, dans ce cas, la tête est représentée par un bec de burette très allongé et légèrement courbé.

Beaucoup de vases de cette classe sont pourvus de boutons saillants percés de trous et destinés vraisemblablement, en raison même de leur position, à servir de points d'attache à des ornements.

Presque toutes les poteries de cette classe viennent d'Hagios

Nicolaos, au nord de Dali. On ne les a jamais rencontrées avec des verreries ni des lances de bronze, mais souvent avec les pièces grossières de la classe n° 1 et des vases d'offrandes, en forme de petits bœufs (d'une fabrique plus soignée que les animaux de terre blanche dont nous venons de parler); en un mot, ils proviennent de tombes qui, selon toute apparence, ont été des tombes de pauvres.

Parfois la forme de l'animal disparaît pour ainsi dire complètement. On n'a plus alors qu'une cruche ordinaire avec sa base, une œnochoé avec une tête de bête (de bœuf le plus souvent) formant goulot ou encore issant en saillie sur la panse, à la base du col.

Parfois aussi c'est une tête d'animal fixée à la courbure de l'anse et se rattachant au rebord du goulot. Un vase de la collection Cesnola représente une tête humaine, informe, coiffée d'un disque ou bouchon cannelé, simulant une couronne. Les oreilles sont remplacées par deux saillies percées chacune de deux trous où l'on fixait, je pense, des ornements comme aux vases déjà décrits. Cette tête surmonte un vase allongé en forme d'olive. Deux petits bras grêles et allongés, terminés en mains où les doigts sont visibles, partent du col, et, embrassant la panse du vase, se réunissent sous une anse saillante fixée à l'endroit qui figurerait le sternum. Un goulot, planté obliquement du côté gauche et taillé en sifflet, présente, du côté de l'anse, son ouverture béante.

Ce petit monument est de même fabrique, de même matière que les animaux de terre blanche décrits plus haut. Symbolisait-il l'être humain que l'on offrait en quelque sorte à la divinité (en supposant, bien entendu, que ce vase eût la même destination que nous avons attribuée aux animaux), ou était-il la simple effigie du donateur de l'offrande, qui se consacrait ainsi lui-même au dieu? Quoi qu'il en soit, ce vase est le prototype de monuments céramiques de même espèce dont nous étudierons

les variétés plus loin et qui rappellent le type primitif d'une manière plus ou moins fidèle, selon que la tradition s'est plus ou moins bien conservée et que l'idée d'offrande religieuse s'est plus ou moins affaiblie dans l'ornement des poteries susdites. Nous verrons les figures modelées se transformer en vases à usage à une époque où la fabrication atteignit sa perfection ; puis les figures elles-mêmes complètement supprimées et remplacées par des animaux peints (oiseaux notamment), ou même simplement par deux yeux dessinés de chaque côté du bec du goulot et rappelant vaguement une tête d'oiseau. L'idée religieuse et consécrative s'était ainsi conservée pour ces pièces de céramique, qui, par leur ornementation caractéristique, semblent exclusivement indigènes.

A la classe des bêtes votives appartiennent aussi des vases en terre blanche assez dure, aux parois minces et affectant généralement des formes bizarres. Ils sont également garnis, sur leur pourtour et leurs anses, d'anneaux saillants où l'on fixait des ornements. Cette série se compose presque exclusivement de fioles jumelées dont le spécimen le plus remarquable, et intact, est une pièce de la collection Cesnola.

Elle consiste en deux panses lenticulaires et de forme ovale très allongée, réunies latéralement et surmontées de deux cols, unis également, et taillés en becs de burettes. Une anse de suspension, très saillante et percée d'un petit trou, s'attache aux deux fioles un peu au-dessous de la naissance des goulots. Ceux-ci sont ornés de chaque côté de doubles anneaux ainsi que l'anse et le corps même des fioles ; ces anneaux sont réunis, sur les deux faces, par des filets saillants, partant de l'anneau supérieur latéral, et venant, après avoir formé guirlande, se réunir au point de jonction des deux vases. Le tout a 20 centimètres de hauteur [1]. — Cette double burette était-elle un ustensile

* 1. Voir plus loin, pl. XXXII, n° 34, une gravure de ce monument d'après un dessin retrouvé dans les papiers de l'auteur.

de ménage ou un vase religieux? Cette dernière opinion semble la bonne si l'on voit dans ce monument l'emblème des deux testicules. — Cette curieuse pièce vient de Dali, ainsi que toutes celles de même catégorie qui sont dans le même genre.

### VASES EN TERRE BLANCHE

#### ASSEZ DURE ET PARAISSANT AVOIR ÉTÉ FAITS AU TOUR.

Ces vases sont de formes irrégulières, mais indiquent de notables perfectionnements dans les procédés de fabrication.

Leur caractère distinctif est dans leur ornementation, qui consiste exclusivement en traits entre-croisés ou hachures, dessinés au pinceau en noir, très rarement en rouge, et formant des bandes, des zones, des figures géométriques distribuées d'une façon sobre et élégante sur la surface du vase.

Les poteries de cette classe affectent généralement la forme de cratères pourvus d'anses. Quelques-uns portent un appendice, recourbé en arrière, saillant sur le bord de l'orifice, au point d'attache de l'anse, et taillé en encoche à son extrémité. Cet appendice servait sans doute de point d'appui au pouce de la main qui tenait le vase. — D'autres cratères portent en outre, vers leur partie inférieure, et fixé antérieurement sur la panse, un autre appendice destiné peut-être à servir de pivot, d'appui au pot pour aider au déversement.

Les premières pièces de cette classe ont été trouvées à Hagios Nicolaos. D'autres viennent d'Aradippo. A Verghi, on a trouvé une coupe à fond plat, haute de $0^m,05$ et ovalaire ($0^m,145$ sur $0^m,135$)[1]. Le fond du vase, blanc d'argent, est appliqué à dessein pour faire mieux ressortir les ornements de couleur vermillon tirant sur le brun qu'on y a tracés au pinceau. — A cause de cette particularité, cette pièce est unique jusqu'à présent. — Elle fait partie de la collection Sandwith.

1. Un petit trou placé près du bord servait à passer un cordon de suspension.

## VASES AU TOUR

### BONNE FABRIQUE, TERRE ROUGE ORDINAIRE, DURE ET SONORE.

Le caractère distinctif des pièces de cette classe consiste dans une ornementation bizarre, originale, dont on retrouve cependant des analogues chez d'autres peuples et à d'autres époques, mais qui, par son style, tend à faire assigner à ces poteries une origine purement indigène. Elles sont, en effet, ornées soit de figures peintes, soit de figures en relief ou complètement détachées, et dont on retrouve les reproductions parmi les statuettes, hiératiques pour la plupart, de types chypriotes, découvertes sur tous les points de l'île où on a fouillé. — Les figures peintes se ressentent de l'influence égyptienne : elles sont accompagnées d'ornements dont les uns sont chypriotes, les autres d'origine évidemment assyrienne.

Les pièces de cette classe sont peu nombreuses, mais elles sont toutes remarquables. Nous décrirons chacune d'elles séparément et aussi brièvement que possible.

1° *Bardaque trouvée à Dali* (?). Elle est sphérique. Le goulot est formé d'une tête de femme de même style que les figurines chypriotes découvertes dans l'île depuis quatre ans, et ayant, comme celles-ci, pour ornement caractéristique un bandeau à franges sur le front, et, tombant sur chaque épaule, deux doubles torsades.

La figure est hideuse : les sourcils peints, les yeux à fleur de tête et remplis de blanc, le nez droit, aux narines ouvertes, la bouche large et béante; au cou pend un disque à rosace, retenu par un cordon dessiné au pinceau.

Deux petites saillies figurant des mamelles sont fixées immédiatement sous chaque tresse pendante, à gauche et à droite. Les oreilles sont saillantes et non protégées par des oreillères, comme on le voit sur les statuettes. Sur chaque tempe pend, un peu

plus bas que le lobe des oreilles, une mèche tordue et raide.

L'anse du vase, fixée à l'occiput de cette tête, s'attache un peu au-dessous de la naissance du goulot, sur la panse même.

Sur cette panse est peint en couleur bistre un personnage qui paraît être une femme. Le style de ce dessin est très primitif. La figure est vêtue d'une longue robe, sans plis. Au cou est un double collier de pendeloques. La tête, de profil, regarde à gauche. Les cheveux tombent sur le dos. Le personnage semble flairer une fleur de lotus que tient la main gauche relevée à hauteur d'épaule; la main droite tombe le long du corps en s'écartant un peu. Une bande droite formée de dessins (ou de caractères ?) fort altérés tombe sur le devant de la robe, du sein aux pieds. Sous le coude gauche est une fleur de lotus épanouie, garnie de feuilles. Derrière le personnage, un peu plus bas que l'épaule est une autre fleur épanouie, d'où sortent deux cornes ou montants de lyre. L'artiste a rehaussé de blanc l'œil de la figure, la fleur qu'elle tient, les deux bras et toute la partie supérieure du corps jusqu'au-dessous du sein, ainsi qu'une partie de la traîne de la robe, les deux grandes fleurs épanouies, et deux zones en torsade double formant encadrement au sujet principal et le séparant des deux calottes sphériques latérales du vase. Ces deux dernières portions sont elles-mêmes divisées en bandes concentriques. La zone qui touche la torsade est ornée de fleurs de lotus dessinées au trait et retouchées en blanc. Une rosace, aux feuilles rehaussées de blanc, termine chaque calotte.

Nous retrouvons sur les monuments d'origine assyrienne les fleurs de lotus du genre de celles de notre bardaque. Quant à la figure, elle paraît de style égyptien. Cette double influence de l'art égyptien et de l'art assyrien se remarque sur bon nombre de monuments chypriotes découverts aux grands centres religieux de Dali, Golgos, Paphos, Amathonte, Pyla, etc. — Ce remarquable vase, qui faisait partie de la collection Cesnola, se trouve maintenant au musée de Berlin. C'est une terre ordinaire

de couleur rouge clair tirant sur l'orange. Hauteur : $0^{m},40$.

Était-ce un vase votif? Il serait assez difficile de le préciser. Les vases à usage ont des ornements bien moins riches, moins compliqués, moins soignés, et composés, pour la plupart, de simples figures géométriques, cercles ou zones concentriques, rapidement tracées. Ils sont généralement unis, sans saillies ni sculptures, et plus commodes que celui-ci, où le déversement des liquides, par la bouche et les narines, percées à jour, de la tête du goulot, ne devait pas être très facile.

. . . . . .

Les poteries à cercles concentriques paraissent avoir été en usage général à Chypre jusqu'à la domination romaine; à cette époque probablement la fabrication commença à se restreindre.

Ces cercles concentriques se trouvent généralement sur des vases de fabrique très soignée, bien qu'on les rencontre aussi sur des poteries archaïques et de tout autre fabrique (vases rouges et noirs à traits gravés). Ce genre d'ornement, long et difficile à faire, relativement, devait avoir, comme la croix et la *quadriquetra* qui souvent l'accompagne, une signification hiératique. Ils représentent à mon sens, en perspective, un sein de femme, et leur présence sur les vases serait un symbole de fécondité, d'abondance, qu'on n'aurait point, pour plus de commodité dans l'usage, mis en relief sur le flanc du vase comme dans certaines poteries d'où ces vases sont dérivés (vases à col étroit, vases de Corno modernes, vases à têtes de prêtresses et mamelles saillantes percées pour déverser l'eau).

. . . . . .

Les vases à figures sculptées, ceux dont le goulot est formé d'une tête en relief, se retrouvent chez les Étrusques (*Vulci*, p. 201, t. II, Birch), avec l'œil au goulot (*id.*, p. 202). On les retrouve encore chez les Américains (poteries du Mexique et du Pérou).

. . . . . .

Analogie entre les parfumoirs du Louvre (maisons à personnages) et les figurines étrusques de terre cuite (cabane de Romulus) d'Albano.

. . . . . .

Les poteries de terre fine de Samos ornées d'arabesques, qu'on trouve dans tout l'empire, sont classées par Birch dans la poterie romaine.

. . . . . .

A. de la Marmora avait déjà remarqué l'analogie des ornements phéniciens de Gozzo (*Nouv. Annales des voyages*, p. 19) avec ceux des poteries mexicaines. — A consulter là-dessus, Franz Kryler, *Handbuch der Kunstgeschichte* (3e éd., p. 13).

. . . . . .

A Hagios Nicolaos, au nord de Dali, on a trouvé des poteries blanches à traits noirs (canthares ou cratères), ainsi que des poteries en forme d'animaux, petits bœufs, etc.; des poteries grossières, non travaillées au tour, et dont plusieurs affectent la forme de théières et d'ustensiles de cuisine.

A Alambra, ce sont surtout les poteries noires et rouges, à traits gravés, qu'on a trouvées dans les fouilles . . . .

. . . . . .

. . . . . .

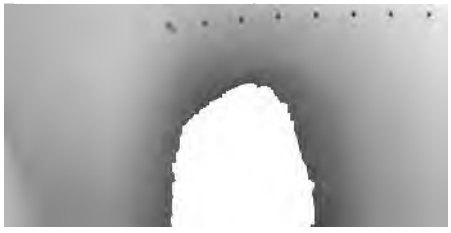
Layard, *Nineveh and its remains*. On a trouvé à Ninive, entre autres poteries, des gourdes tout à fait analogues à celles de Chypre (pl. XCII).

. . . . . .

Plusieurs vases chypriotes ont pour ornement des fleurs de lotus tout à fait analogues aux ornements assyriens de même genre, comme celles du pavage du seuil d'une porte du palais de Koyoundjik.

. . . . . .

. . . . . .



II

# INSCRIPTIONS GRECQUES DU LYCUS

## PRÈS BEYROUTH[1]

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DE LA « REVUE ARCHÉOLOGIQUE ».

Monsieur,

La revue périodique publiée par le *Palestine Exploration Fund* contenait, dans un de ses derniers numéros, la relation de la découverte, par un explorateur américain, de trois nouvelles inscriptions grecques au Nahr-el-Kelb ou Lycus, près de Beyrouth, en Syrie. Permettez-moi, Monsieur, de revendiquer ici, pour mon compte personnel, la priorité des deux tiers de la trouvaille que le hasard me fit faire dans le courant de mars 1871. A cette époque, j'étais à demeure au couvent des PP. lazaristes d'Antoura, dans le Liban, et je descendais fréquemment à Beyrouth, distant de quatre lieues. Un matin que j'étais parti de meilleure heure que de coutume, j'arrivai au Lycus au lever du soleil. Au lieu de traverser le gué, je mis pied à terre et dis au moukre ou muletier d'aller m'attendre sur la

[1] 1. *Revue archéologique*, t. XXVII, 1874, p. 273-274.

route, à un kilomètre de là. Je fis à pied le détour par le pont, le traversai, passai devant l'inscription de Saladin et m'assis devant l'inscription d'Antonin, jusqu'alors dans l'ombre. Tout à coup le soleil s'éleva au fond de la vallée et l'éclaira, et ses rayons, rasant la surface des rochers sans pénétrer dans les creux des caractères de l'inscription, firent ressortir ceux-ci, qui m'apparurent se détachant nettement en noir et comme tracés à l'encre sur un fond éclatant. J'étais le premier voyageur témoin d'un pareil spectacle, car je pus, sur mon calepin, dessiner le monument, dont le cadre est surmonté d'un fleuron à six lobes omis, je crois, dans toutes les descriptions, et relever le texte, dont les lettres étaient d'une netteté parfaite et dont toutes les copies publiées jusqu'à présent sont plus ou moins fautives [1]. Je ne le donne point ici. Je dirai seulement qu'à la cinquième ligne il y a INMINENTIBVS pour IMMINENTIBVS. A la sixième ligne il y a LICO pour LYCO. A la huitième, ANTONINIANAM pour ANTONINIANVM. Je continuai ma route et j'arrivai au petit doukkan situé en face du gué et au bas de la montée de la voie. Là se détachait de la même manière, et *comme peinte,* l'inscription que le général Ducrot a fait graver dans le champ d'une stèle égyptienne. Sur le cadre, dans le coin à droite, se voit encore distinctement un cartouche, mais fruste et illisible. Je montai le lacet que fait la voie à partir de là et que les Turcs, dans une réparation récente, ont pourvu de degrés. Je tournai à gauche, puis à droite, puis à gauche, puis à droite, puis à gauche, et à deux pas de là, en levant la tête à gauche, j'aperçus à environ deux mètres de hauteur et se détachant également en noir une magnifique inscription grecque gravée sur la surface un peu déprimée du rocher. C'est cette inscription que le numéro de la revue du *Palestine Exploration Fund* a publiée d'une façon inexacte et fautive, car le milieu et la partie

1. Voir le *Corpus* de Berlin.

inférieure de l'inscription ont souffert, mais qu'une étude plus approfondie sur estampage permettra de restituer sûrement. Je l'examinais attentivement et me disposais à la copier quand mon muletier m'appela. Je me levai pour rejoindre ma monture. J'avais fait à peine vingt mètres et j'étais arrivé au point où la voie tourne brusquement à gauche pour côtoyer la mer, lorsque sur la paroi du rocher qui fait le coude, à gauche, je vis sur une surface plane, un peu oblique, ménagée *ad hoc*, une autre inscription (encadrée cette fois) de dix lignes de caractères presque aussi grands que ceux de la première, mais frustes. Je ne vis pas d'autre inscription grecque que celle de la borne milliaire couchée à droite, à deux pas de là, et publiée dans le recueil de MM. Le Bas et Waddington.

Deux fois encore je repassai aux mêmes lieux à la même heure, deux fois je revis ces inscriptions, deux fois le temps me manqua pour les copier. Je ne pus que prendre à la hâte les commencements des douze lignes du premier texte; pour déchiffrer le reste, il m'eût fallu arrêter le soleil qui, en s'élevant, finit par éclairer les creux des lettres et les fait disparaître avant de les replonger dans l'ombre; et en même temps il m'eût fallu une science du grec qui me manquait. Au mois d'octobre suivant, j'allai, accompagné d'un ouvrier et aidé du concours de M. Louis Laurella, agent du Lloyd autrichien, prendre les estampages de ces textes, inédits jusqu'alors, et qu'on ne peut bien réellement apercevoir que pendant un quart d'heure environ chaque jour, au lever du soleil. Je suis le premier chercheur qui ait passé par là à pareille heure, rien d'étonnant à ce que le hasard m'ait favorisé. Je parlai de ma découverte à Beyrouth et je ne doute point que quelqu'une des personnes que je mis dans la confidence n'en ait fait part à l'explorateur américain, ou même peut-être le secret a-t-il été divulgué par les moukres qui me virent en extase devant ces lignes d'écriture. A mon retour en France, Monsieur, je vous parlai de ma trouvaille, j'en parlai à

M. de Saulcy, et, il y a plus d'un an, je confiai les estampages à M. Waddington, à qui le temps manqua pour les étudier, et qui les a encore.

Je ne veux point ici discuter sur le sens de la grande inscription, qui me paraît fort curieuse. Que dit l'autre ? Elle est fruste et je ne sais ce qu'on en pourra tirer. Je pense toutefois qu'il est intéressant de rapprocher et de citer ici la traduction d'un passage de Nicolas de Damas, publié dans les *Fragmenta historicorum græcorum,* éd. Didot (t. III, p. 414-74) :

Cumque ille (Antiochus) in Parthos expeditionem faceret, eum comitatus est Hyrcanus.

At Antiochus, erecto tropæo ad Lycum fluvium, cum Indaten Parthorum ducem superasset, illic per biduum substitit ad preces Hyrcani Judæi, quod forte inciderat patrium quoddam festum in quo Judæis non licebat iter facere.

Qui sait si la seconde inscription n'est point relative soit à ce trophée d'Antiochus, soit au séjour des deux rois au Lycus ?

En terminant, je dirai que les antiquités du Lycus n'ont jusqu'à présent été vues qu'en passant et décrites incomplètement ou inexactement. Sans avoir la prétention de dire le dernier mot sur cette question, j'ajouterai, dans un article spécial, mes observations personnelles à ce qui a été déjà écrit là-dessus.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

G. COLONNA-CECCALDI.

III

# NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. — CYPRUS, *its history*, *its present resources and future prospects*, by R. Hamilton Lang. London, Macmillan and Co., 1878[1].

Les huit premiers chapitres du volume traitent de l'histoire de Chypre, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Comme l'ouvrage tout entier a un caractère plutôt agricole, commercial et administratif qu'historique, je crois que l'auteur eût pu retrancher cent quatre-vingt-cinq pages de son livre et prendre l'histoire de l'île à la conquête turque. Un tableau de l'administration ottomane depuis 1571 eût servi de transition pour passer aux chapitres économiques qui font tout le prix de l'ouvrage.

Les produits agricoles, les questions de la sécheresse et des sauterelles, les minerais, le sol, l'administration turque et celle qui lui succède, forment autant de sujets traités avec une rare compétence par M. Lang, qui met sous les yeux des lecteurs des faits nombreux et d'intéressantes données statistiques. Le dernier chapitre, intitulé : *My farm in Cyprus*, est un manuel du parfait métayer cypriote.

Au chapitre XIV l'auteur raconte ses pérégrinations dans l'île et montre dans ses remarques de tous genres l'esprit judicieux, critique, épris de la vérité et de l'exactitude, que j'ai personnel-

[1] 1. *Revue archéologique*, t. XXXVIII, p. 324 et suiv. (1879).

lement connu. Les chapitres XV, XVI, XVII, trop courts, forment la partie archéologique de l'ouvrage. L'auteur donne d'exacts et précieux renseignements (importants pour les questions de provenance) sur les fouilles faites de son temps, et spécialement sur les siennes.

Ces chapitres, intéressants à lire, sont le résumé des articles publiés par l'auteur dans différents périodiques anglais. Dans ses notes, M. Lang mêle l'humour à la précision scientifique. Elles élucident et complètent tout ce qui a été dit sur les fouilles des années 1866-76.

L'ouvrage contient quatre cartes : une de position, une de la Chypre agricole (frontispice), une de la Chypre géologique (ces deux cartes sont des réductions de celles de M. A. Gaudry), et une très bonne carte de l'île, réduite, pour les contours, de celle du capitaine Graves, R. N., et pour les détails intérieurs de celles de MM. de Mas-Latrie et Kiepert. L'auteur y a en outre mis l'identification des localités antiques avec leurs noms modernes, et joint dans des cartons les plans de Larnaca, Limassol, Kyrénia, Nicosie, Famagouste, Salamine. Cette carte est la meilleure qu'on puisse consulter en attendant celle de l'état-major anglais.

M. Lang n'a point perdu son temps pendant son séjour à Chypre. Il a étudié l'île d'une manière intelligente et fructueuse sous tous les rapports, et je ne serais pas étonné que le gouvernement britannique lui offrît un jour une haute position officielle à Nicosie.

---

2. — CYPRUS, *its ancient cities, tombs and temples.* A narrative of researches and excavations during ten years residence in that island, by general Louis Palma di Cesnola. New-York, 1878. Harpers and Brothers [1].

Après avoir retracé succinctement, dans une introduction,

1. *Revue archéologique*, t. XXXVIII, p. 325 et suiv. (1879).

l'histoire de l'île, l'auteur raconte d'une manière humoristique et familière, fort intéressante ma foi, les péripéties de ses voyages dans l'intérieur de Chypre, et de ses recherches archéologiques. Aucun recoin de l'ancien royaume des Lusignan n'est resté ignoré du général, comme on peut s'en assurer sur une élégante petite carte où l'itinéraire du voyageur est marqué; et des descriptions consciencieuses font de ce volume un curieux guide, qui complète ceux qui ont été faits sur cette partie de l'Orient.

Mais ce livre est surtout précieux pour les archéologues à cause des renseignements qu'il contient. On y trouve :

Une carte générale de l'île (état moderne), dressée d'après les cartes du capitaine Graves, R. N., et de H. Kiepert;

Une carte itinéraire;

Des vues pittoresques de sites archéologiques;

Un *grand nombre* de bonnes gravures d'antiquités de tous genres et qui ont été faites soit d'après nature, soit d'après les photographies exécutées par l'auteur;

La reproduction, en onze planches, de toutes les gemmes du musée Cesnola;

Enfin toutes les inscriptions grecques, phéniciennes et cypriotes recueillies par l'auteur.

Certes cet ouvrage n'est pas complet. Il ne donne qu'une idée approximative de l'ensemble de merveilles dont les unes ont passé dans les collections particulières, les autres sont allées enrichir le musée de New-York. Tel qu'il est, cependant, il sera consulté avec intérêt en attendant la grande publication, *absolument complète pour ce qui regarde le Musée métropolitain*, que prépare le général de Cesnola.

Dans de savants articles, parus dans la *Revue des Deux Mondes*, M. G. Perrot a raconté l'histoire des fouilles de Chypre où M. Lang et surtout M. de Cesnola ont trouvé gloire et fortune. J'ai personnellement pris un peu part à cette brillante odyssée,

et puis témoigner ici que c'est bien plus à son activité surhumaine et à son énorme capacité de travail qu'à sa *chance* seule que le général a dû ses trouvailles. Ce ne sont pas les antiquités qui sont seulement venues à lui, mais aussi lui qui est allé à elles. Il s'est, dès l'origine, improvisé photographe pour les faire connaître. Les produits des premières découvertes ont payé les fouilles suivantes, et permis de multiplier les recherches. Le général a pu ainsi subvenir aux frais énormes du déblayement de Golgos et conserver tous les objets qu'il y a trouvés. Le musée du consulat américain à Larnaca était accessible à tous. Pendant mes séjours chez mon frère, alors consul de France à Chypre, j'ai pu étudier *à fond* tous ces trésors. Avec une intelligente et chevaleresque courtoisie, le général me confiait les clefs de ses vitrines et m'autorisait à en *tout publier*, n'aimant point mettre, comme certains collectionneurs, la lumière sous le boisseau. Je renouvelle ici à l'éminent directeur du jeune musée de New-York l'expression de mon affectueuse gratitude.

Le succès de l'ouvrage dont je viens de parler a été très grand en Amérique, en Angleterre et en Allemagne. Il serait à désirer que, traduit en français, il devînt, conjointement avec les beaux ouvrages de M. Schliemann sur Mycènes et sur Troie, le point de départ, la base d'une bibliothèque archéologique populaire.

---

3. — SUR LE DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS PRÉTENDUES ANARIENNES DE L'ILE DE CHYPRE, par Léon Rodet. Paris, Leroux, 1876[1].

Sous ce titre, M. Léon Rodet vient de faire paraître une brochure destinée à initier le public français aux travaux anglais et allemands relatifs au déchiffrement de la langue cypriote. C'est d'après le plus récent de ces ouvrages, celui de MM. Wilhelm Deecke et Justus Siegismund (*Die wichtigsten Kyprischen In-*

[1] 1. *Revue archéologique*, t. XXXII, p. 280 (1876).

*schriften,* dans les *Studien zur griechischen und lateinischen Grammatik* de Curtius, 1874), que M. Rodet a fait son résumé et dressé le tableau synoptique de l'alphabet *syllabique* cypriote.

Les travaux de Brandis, Schmidt (Moriz), Euting, Smith, Deecke, Siegismund démontrent que le cypriote est du grec. Rien d'étonnant à cela : sauf un petit coin resté phénicien et un autre plus petit encore d'origine africaine, tout le reste de l'île est devenu grec après la guerre de Troie, et est resté grec. Si donc il y a eu en Chypre une langue *anarienne,* elle a dû disparaître devant les idiomes des nouveaux colons, et on ne pourrait guère la retrouver que dans des inscriptions très anciennes qui restent encore à découvrir.

MM. Deecke et Siegismund ont en général bien déterminé les signes alphabétiques cypriotes. Ils ont, bien entendu, donné seulement des fac-similés d'après les originaux ou copies qu'ils avaient entre les mains. Les cinquante inscriptions découvertes jusqu'à présent pourront, bien étudiées, servir de base à un travail de détermination définitive de l'alphabet cypriote. On trouvera que les signes qui la composent sont réguliers, géométriques, et peuvent se construire sur une grille de vingt carrés (5×4). Il sera alors possible de graver et fondre des caractères d'imprimerie dont le besoin se fait sentir.

M. Rodet explique et étudie quelques inscriptions et monuments, d'après des copies, de mauvaises empreintes et des *copies* de copies, entre autres le tableau de Golgos dans le mémoire de M. Dumont. Le livre se termine par l'examen de quelques monnaies du recueil du duc de Luynes. Je ne suivrai pas l'auteur dans ses commentaires, où il me semble avoir fait preuve d'érudition et de logique. Je terminerai en constatant l'utilité et l'opportunité de son travail, et en le recommandant aux philologues, chercheurs et curieux.

IV

# DESSINS INÉDITS

# DE DIVERS MONUMENTS

RETROUVÉS

DANS LES PAPIERS DE L'AUTEUR

---

* L'on a cru utile d'extraire des papiers de l'auteur un certain nombre de dessins reproduisant des monuments destinés, dans son esprit, à être l'objet d'études ultérieures, et dont quelques-uns même sont visés incidemment dans les mémoires précédents. Ce sont des matériaux non encore mis en œuvre, mais qui ne sauraient manquer d'être accueillis avec intérêt.

Ces dessins forment la série de planches XX à XXXIV. On leur a donné à chacun un numéro d'ordre, et, dans la liste ci-dessous, l'on s'est attaché, chaque fois que la chose a été possible, à les accompagner d'indications établissant la provenance des monuments, leur nature ou leur matière, leurs dimensions et, dans certains cas, de références au texte quand ils y sont cités :

1. Dali, 1866. Au pied de la colline O. d'Ambelliri. *Tombeau en pierres de taille* (l'escalier débouche au nord).

2. Ibid. *Même tombeau.* Degrés de l'escalier.

3. Ibid. *Même tombeau.* Mur du fond.

4 et 5. Dali. Paraissent être le détail, à plus grande échelle et plus complet, du *Silo à conduit souterrain*, marqué W sur le plan général (pl. I).

6. Dali? *Chapiteau.*

7, 8 et 9. Dali?

10. Beyrouth, 1870. *Cippe romain votif.* Mur du jardin Pestalozza, derrière les ateliers de la compagnie Ottomane. Pierre froide.

11 et 12. Râs-Beyrouth, 1868. *Cippe votif grec :* 4 faces. Maison d'Abdallah-bey près du cimetière français. Cf. p. 213 et suiv.

13, 14, 15, 16 et 17. Collines de Pyla, 1869. *Tombeaux creusés dans le roc.* Le n° 15 représente une dalle de fermeture.

18, 19 et 19 *bis.* Collines de Pyla. *Tombeau creusé dans le roc.*

20. *Scarabée : dos et plat.* Cf. p. 138, note 1. Long., $0^m,135$; haut., $0^m,035$; larg., $0^m,10$.

21. Chypre. *Pomme de pin, surmontant un cippe funéraire.* Haut, $0^m,27$. Cf. p. 84.

22. Provenance incertaine. *Couronnement de cippe funéraire?*

23. Item.

24 et 25. Environs d'Athiénau, Hagios Photios, 1870. *Objets en verre.* Verre verdâtre [1].

26. Ibid. Verre blanc.

27. Ibid. Verre blanc.

28. Dali. *Rhyton.* Terre cuite rose. Haut., $0^m,26$.

29. Environs d'Audimou (Apollonie), 1868.

30. Provenance inconnue, 1866. Granit noir. Probablement les cinq faces d'un cube gravé. Haut., $0^m,32$.

1. Les verreries appartiennent à une époque relativement récente et sont toutes de fabrique phénicienne ou grecque. Deux verres avec l'inscription ΚΑΤΑΙΧΑΙΡΕΚΑΙΕΥΦΡΑΙΝΟΥ viennent d'Hagios Photios, près d'Athiénau, à 500 mètres au nord du temple de Golgos, du terrain du S[r] Stavrachi Pereto. On a également trouvé avec eux un verre à cercle. D'autres verreries viennent de Pyla et les pièces de verre verdâtre épais, incrusté de lentilles de verre bleu, viennent du grand tombeau grec de Pyla et d'un tombeau double de la vallée de Lympia. — Les verreries n'ont jamais été trouvées avec les poteries à cercles concentriques ni avec les vases du genre de ceux d'Alambra ou d'Hagios Nicolaos : poteries en forme d'animaux, poteries archaïques à traits gravés, rouges et noires. (* Note de l'auteur.)

31. Item, 1866. Granit noir. Probablement les cinq faces d'un cube gravé. Haut., $0^{m},045$.

32. Vallée de Lympia, 1868.

32 *bis*.?

33. Pyla, 1870.

34. Dali? *Double burette* en terre cuite blanche. Haut., $0^{m},20$. Cf. p. 275.

35. Dali, 1869. *Coupe de verre blanc d'opale*, trouvée dans un tombeau. Diam., $0^{m},119$. Cf. p. 297.

36. Ibid. *Baguette de verre blanc irisé*, trouvée dans la coupe ci-dessus. Long., $0^{m},1425$, Cf. p. 297.

37. *Inscription bilingue de Dali, phénicienne et chyprio!e.*

V

# COMMUNICATIONS

## DE M. LE COMTE TIBURCE COLONNA-CECCALDI

SUR

# DIVERSES ANTIQUITÉS DE CHYPRE[1]

---

### § I. — LETTRES

### AU DIRECTEUR DE LA « REVUE ARCHÉOLOGIQUE ».

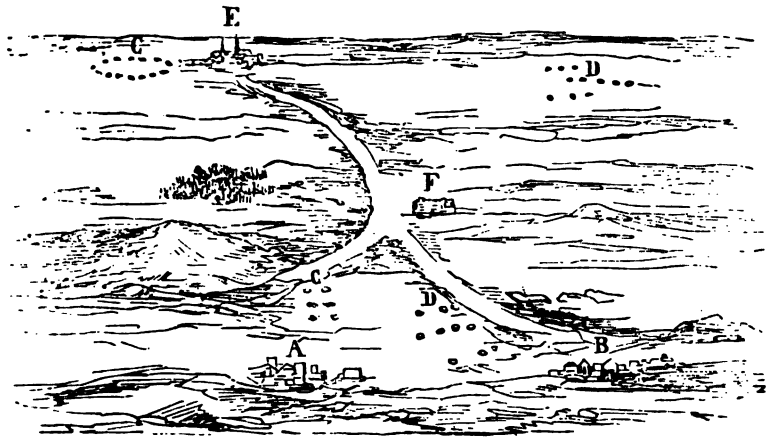
Monsieur,

Je viens vous donner quelques nouvelles des découvertes archéologiques de l'île de Chypre.

Bien que les débris antiques se rencontrent à peu près partout dans l'île, le champ des principales découvertes reste jusqu'à présent la plaine de Dali, où s'élevait l'ancienne ville

[1] 1. L'on a cru devoir joindre aux mémoires de M. G. Colonna-Ceccaldi diverses communications de son frère M. le comte Tiburce Colonna-Ceccaldi, ancien consul de France à Larnaca, aujourd'hui ministre plénipotentiaire et conseiller d'État. Ces communications, contenant d'intéressants renseignements pour l'histoire des antiquités chypriotes, sont extraites de la *Revue archéologique* (t. XVIII, p. 367; t. XIX, p. 257; t. XX, p. 208).

d'Idalium et où se trouvaient les temples et les bois consacrés à Vénus. Je crois donc utile de vous en donner sommairement la topographie.




A. Village d'Alambra. — B. Village de Limpia. — C. Tombeaux. — D. Tombeaux. — E. Village de Dali. — F. Emplacement d'un édifice sous les ruines duquel ont été trouvées récemment de grandes statues.

La plaine de Dali, qui n'a guère plus d'une lieue carrée, est enfermée dans un cercle de collines peu élevées, sauf au nord-est où elle communique en terrain plat avec la plaine de Nicosie. Les collines situées au nord et au nord-ouest se terminent généralement vers la plaine d'une façon assez brusque, souvent même en falaises; celles qui sont situées au sud et au sud-ouest vont, au contraire, s'aplanissant en pentes douces; de plus, c'est de ce côté qu'ont été trouvées les traces de construction, les débris de statues, les nécropoles; tout semble donc indiquer que la ville d'Idalium et les temples se trouvaient sur les pentes des hauteurs du sud et du sud-ouest.

Parmi celles-ci, il est deux collines qui se relèvent à peu près par le sud-est du village actuel de Dali; elles sont séparées par un espace de cent pas environ, où passe un chemin en contrebas qui met la vallée de Dali en communication avec celles de

Limpia et d'Alambra au sud et au sud-ouest; on nomme ces deux collines *Ambelliri*. Comme leurs flancs sont plantés de vignobles, il n'est pas improbable que ce nom soit une corruption chypriote du mot grec ἄμπελος, la vigne. Ce lieu d'Ambelliri renferme le gisement le plus considérable d'antiquités découvert jusqu'ici.

Celle des deux collines que l'on a à sa gauche, c'est-à-dire à l'ouest, quand on fait face au village de Dali, est comme aplanie de main d'homme à son sommet; le côté qui regarde la plaine est en pente ménagée, et une arête assez étroite semble avoir été jadis un escalier ou un sentier aplani par lequel on se rendait sur la hauteur. Du côté opposé, dans la vallée de Limpia, la colline finit brusquement à pic; à droite, à l'est, elle présente un flanc assez abrupt, qui longe le chemin en contre-bas; à gauche, à l'ouest, elle se relie au système de petites collines qui enceignent toute la vallée de Dali. Sur le sommet aplati de cette première élévation, ont été trouvées, il y a plus de vingt ans, quatorze coupes en argent ciselé, dont les paysans ont fait fondre treize et dont la quatorzième, rachetée par M. Péretié, puis cédée par lui au duc de Luynes, se trouve, je crois, aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. Les fouilles ont également mis au jour à cette époque des fers de lance, des ustensiles de ménage en cuivre; dans le voisinage (le lieu n'a pu m'être indiqué d'une manière précise) a été trouvée la fameuse plaque en bronze dite de Dali, avec inscription cypriote.

La seconde des collines désignées sous le nom commun d'Ambelliri est un peu plus haute que celle que je viens de décrire; elle offre à l'œil deux pitons; le moins élevé porte des traces de constructions anciennes, d'une citerne entre autres; on y a ramassé des débris d'idoles en pierre calcaire et quelquefois, mais plus rarement, en terre cuite; le deuxième piton, qui domine le premier, est un peu aplati; on y a trouvé à moins d'un ou deux mètres de profondeur des statues en pierre calcaire, les unes de

grandeur naturelle, comme celle que je viens de céder au musée du Louvre, d'autres moyennes, d'autres plus petites, de styles fort divers, depuis l'archaïque jusqu'au gréco-romain.

Cette seconde colline est en pente un peu inclinée à l'ouest vers le petit chemin qui la sépare de sa voisine ; elle se relie à l'est au système des autres élévations ; enfin elle communique à la plaine de Dali, comme la première, par une arête aplanie en escalier.

Au point de rencontre de ces deux escaliers, à la naissance de la plaine de Dali et le long du petit chemin, on vient de découvrir, ces jours derniers, à un mètre à peine sous terre, un nombre considérable de fragments en pierre calcaire, les uns représentant des personnages de dimensions colossales dont les bras et la partie inférieure du corps sont brisés, d'un type qui rappelle le style assyrien, la tête ceinte d'une couronne de laurier, avec un bandeau à rosaces au-dessous, les cheveux et la barbe frisés, portant d'assez longues moustaches [1] ; les autres de dimensions moindres, paraissant être des prêtres et des prêtresses du culte de Vénus ; à côté de cela, des statues purement romaines, avec la toge ; tous les types s'y trouvent réunis, y compris le phénicien, et celui assez particulier qu'on peut, je crois, qualifier de cypriote : nez saillant et arrondi à l'extrémité, yeux à fleur de tête et tirés vers les tempes, menton proéminent. Une grande vasque en pierre, dans laquelle on a trouvé un grand nombre de têtes séparées, semble indiquer, ainsi que des débris de colonnes et un chapiteau ionique, la présence d'un temple en cet endroit.

Je laisse à de plus compétents que moi le soin de tirer des conclusions de l'exposé que je viens de faire ; mais de ce que l'on sait de l'usage antique d'établir les temples sur les hauteurs, et

1. Une de ces statues, brisée à la ceinture et dont la tête est parfaitement intacte, appartient, ainsi que la plupart des objets trouvés en cet endroit, à M. Lang, directeur de la banque ottomane de Larnaca.

de ce passage de Virgile qui nous montre la déesse parlant des lieux élevés et des bois qui lui sont consacrés à Idalie, enfin et surtout des découvertes faites, ne pourrait-on inférer que des édifices religieux s'élevaient sur les deux collines appelées aujourd'hui Ambelliri, et qu'à la rencontre des sentiers descendant de ces deux hauteurs, dans la plaine, se trouvait un troisième temple?

Pour terminer la description du terrain et l'exposé sommaire des fouilles de Dali, il me reste, Monsieur, à vous parler de la nécropole.

Les terrains qui sont situés au bas et à peu de distance des collines d'Ambelliri, et ceux qui les prolongent à l'est et à l'ouest, sont remplis de tombeaux anciens; on en a ouvert plusieurs centaines et on y a trouvé des poteries, grandes jarres avec des cercles peints, dont un des plus beaux spécimens figure dans la collection que j'ai cédée au Louvre, vases plus ou moins fins, bardaques à tête de femme avec des tresses noires et figures sur la panse, dont la plus curieuse appartient à mon collègue des États-Unis; représentations grossières en terre cuite qui paraissent être des jouets d'enfants; rarement des objets en bronze; beaucoup de verreries, quelquefois admirablement irisées et de formes très diverses. Je citerai parmi ces dernières une timbale à cercles en relief, cédée par moi au Louvre, et un canthare de la plus pure forme, d'une parfaite conservation, avec sa baguette finement irisée. Je vous envoie le dessin exact de cette coupe, qui est en ma possession [1].

Enfin beaucoup de lampes, les unes grossières et évidemment d'une époque très reculée, d'autres romaines, chrétiennes même, ont été recueillies dans ces grottes sépulcrales, qui ont généralement la forme d'une voûte arrondie en four. Bien rarement on a rencontré des sarcophages en pierre, et quand cela est arrivé, ils étaient presque toujours vides.

1. Cf. *Appendice*, IV, nos 35 et 36 et pl. XXXIII, mêmes numéros.

Ainsi dans la nécropole, comme dans les gisements de statues, se retrouvent confondus les objets de toutes les époques et de tous les styles, depuis le phénicien jusqu'au gréco-romain.

Je remets à une autre fois à vous parler des découvertes qui ont eu lieu sur quelques autres points de l'île.

Veuillez agréer, etc.

TIBURCE COLONNA-CECCALDI.

Larnaca, 22 avril 1869.

*P.-S.* — On me remet à l'instant la photographie d'un des beaux morceaux de ma collection ; je vous en envoie une épreuve, malheureusement très médiocre, le photographe étant des plus novices.

Cette tête, qui est, sans contredit (à mes yeux du moins), la plus belle terre cuite qu'aient produite jusqu'à ce jour les fouilles de Chypre, a été trouvée ici, à Larnaca, dans un tombeau ; elle est en ronde bosse, convexe par conséquent ; ce n'est pas un fragment, c'est un morceau complet, une sorte de portrait qu'on accrochait sans doute par les deux trous qui sont au sommet.

T. C.

---

Monsieur,

Je continue à vous adresser quelques renseignements sur les fouilles de l'île de Chypre.

Dans ma dernière lettre, je disais que jusqu'à ce jour Dali avait été le terrain des principales découvertes ; toutefois il n'est guère de points de l'île où l'on ne trouve des poteries anciennes d'un genre plus ou moins commun, des jarres avec ou sans dessins, des verreries, des fragments de statues ou de statuettes en pierre calcaire. Il s'en rencontre notamment aux environs de Baffa, d'Amathonte, de l'ancienne Trémithus, de Larnaca (Citium), et dans la presqu'île nord de l'île appelée le Carpas.

Aux environs de Baffa, d'Amathonte et de Trémithus il n'a jusqu'ici, à ma connaissance, été découvert aucun objet de grand intérêt.

A Larnaca, l'ancienne Citium, sur de petites hauteurs qui dominent les salines, on a trouvé principalement, je crois vous l'avoir dit, des débris de figurines en terre cuite, des têtes d'une rare finesse d'exécution et de la plus pure élégance ; à côté de cela, d'informes représentations rappelant le style le plus primitif phénico-égyptien.

Ces débris se trouvaient presque à fleur de terre et comme si on eût jeté les objets pêle-mêle dans une sorte de gémonies, après les avoir brisés. Sur le même emplacement de Citium, un certain nombre de tombeaux de la même forme que ceux de Dali (une grotte souterraine fermée par une simple pierre) ont donné des poteries de diverses sortes, parfois avec des inscriptions phéniciennes à l'encre noire (le médaillon dont je vous ai envoyé la photographie en provient) et des verreries plutôt communes.

Les découvertes les plus intéressantes de ces derniers temps, en dehors de celles de Dali, ont eu lieu du côté du Carpas, à l'extrémité nord-est de l'île. Vous trouverez, Monsieur, sous ce pli, les photographies de deux statues trouvées dans le voisinage de Tricomo, à l'entrée du Carpas, et qui sont, je crois, de quelque intérêt.

La première représente de face et de profil un personnage *très archaïque*, de grandeur naturelle, une prêtresse de Vénus selon toute probabilité; les ornements de la tête, du cou, de la poitrine sont prodigués avec une profusion qui me paraît un des signes caractéristiques du style que j'appelle (peut-être à tort) du nom de cypriote. C'est, je crois, le plus curieux des monuments de ce style qui ait été découvert jusqu'à présent dans l'île; la partie inférieure de la statue manque, il est vrai, mais c'est de beaucoup la moins importante, et la partie supérieure est admirablement conservée.

grandeur (pl. XVII, 2). — Les statuettes tiennent des fleurs de lotus, des disques, des palmes; la dernière, la plus petite, est une joueuse de cithare.

5. — Sept têtes. — Quatre femmes assises dans une sorte de fauteuil, tenant un enfant sur leurs genoux. — Trois statuettes, dont celle de droite fort mutilée. — Ces objets au 6 1/2 de leur dimension réelle (pl. XVII, 1).

Ces objets, tous en pierre calcaire, ont été trouvés au village de Dali, qu'on suppose voisin de l'ancien Idalium, célèbre sanctuaire de Vénus dans l'île de Chypre. — On les a découverts sur deux collines dénudées, situées à cinq ou six cents mètres du village et dont l'une porte le nom d'Ambelliri (probablement d'ἄμπελος, vigne; il s'en trouve des plants dans le voisinage). Des masses de cailloux roulés et de galets parsèment les champs, au bas de ces collines, et indiquent que le torrent qui coule aujourd'hui à un kilomètre devait passer jadis au pied de ces élévations. Les statues, statuettes et objets découverts dans ces fouilles ont été jusqu'ici trouvés à un mètre ou deux de profondeur.

TIBURCE COLONNA-CECCALDI.

---

## § 3. — COMPTE RENDU DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

(Extrait de la séance du 16 octobre 1868).

M. T. Colonna-Ceccaldi, consul de France à Larnaca, dans l'île de Chypre, fait à l'Académie une communication verbale au sujet de fouilles récemment exécutées sur divers points de l'île dans les années 1866-1868.

Les résultats les plus importants de ces fouilles ont été obte-

nus à *Larnaca*, ville située sur la côte est de l'île, qui est considérée comme occupant l'emplacement de l'ancienne Citium, et à *Dali*, village de l'intérieur, voisin de l'ancien sanctuaire d'Idalium, consacré à Vénus.

A Larnaca, sur un monticule au S.-E. de la ville, dominant *les Salines*, qui furent peut-être l'ancien port de Citium, on a trouvé sur la déclivité occidentale de la hauteur, souvent à fleur de terre, ou à de petites profondeurs, une grande quantité de débris de figurines en terre cuite. Presque pas une n'est intacte; généralement les têtes sont brisées au ras du col, le nez endommagé, les jambes et les bras rompus ou mutilés. Les fragments indiquent que les représentations variaient des dimensions de grandeur naturelle aux plus petites. Il n'y a pas moins de variété dans l'espèce des objets trouvés : certains sont le produit de l'art le plus grossier et le plus primitif; ils sont faits à coups de pouce, tandis que des têtes travaillées avec la plus exquise finesse, des fragments, des jambes, des bras et des draperies traitées avec une rare élégance indiquent au contraire un art arrivé à la perfection et une civilisation des plus avancées.

Parmi ces terres cuites, il y a à signaler les représentations suivantes : Des femmes à oreilles de chat, le corps en forme de fourreau, tenant dans leurs bras un enfant ou soutenant leurs seins dans leurs mains; elles sont assez informes, sans être grossières, et on en a trouvé un certain nombre d'intactes. — Des déesses assises ayant, comme bras de siège, deux femmes tenant des boîtes à parfums; toujours brisées. — Des têtes séparées, d'un beau type grec, dont les unes portent la couronne haute, souvent avec de grands sphinx ailés sur le pourtour, dont les autres portent d'autres ornements ou sont simplement coiffées de leurs cheveux arrangés de la manière la plus variée et la plus élégante; quelques-unes enfin sont voilées, comme les femmes de l'Orient de nos jours.

Il est à remarquer que les figurines brisées sont celles dont le col

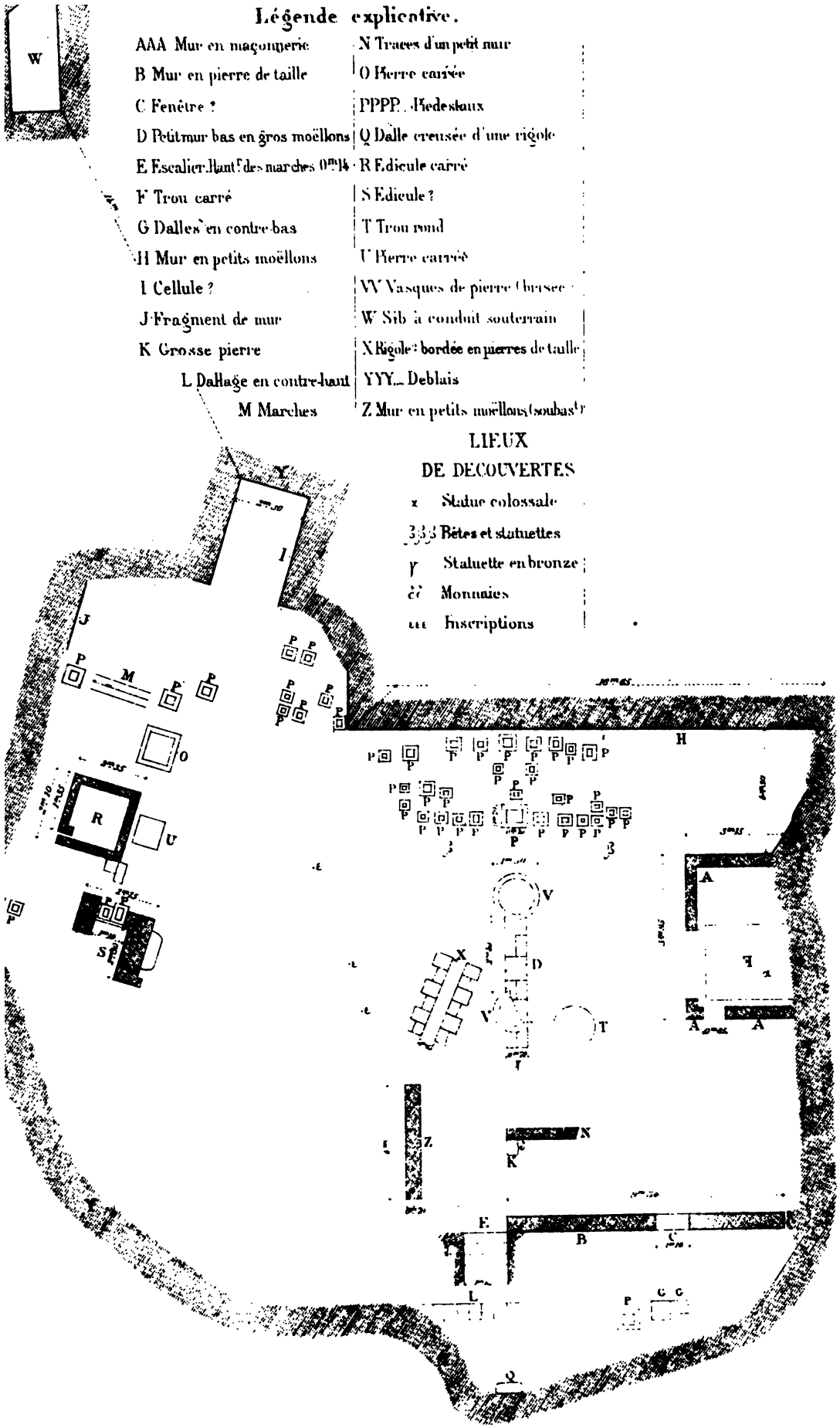
était mince, bien détaché du reste du corps, tandis que les quelques objets que l'on rencontre entiers représentent des personnages au col enfoncé dans les épaules, sans saillies dans les membres et n'offrant pas par conséquent ces points faibles qui permettent de casser si facilement une statuette. Cette observation pourrait confirmer l'idée d'une destruction volontaire, faite en quelque sorte objet par objet, peut-être lors de l'établissement du christianisme dans l'île.

De la grande diversité de style des objets dont il vient d'être parlé et de ce fait qu'il a été trouvé, conjointement avec les terres cuites, des statuettes (en petit nombre) en pierre calcaire, de style phénicien ou égyptien, on peut inférer que ces objets étaient des ex-voto rassemblés dans les temples depuis des siècles.

Un second genre de découvertes a été fait à Larnaca, dans des tombeaux; mais, comme elles sont identiques à d'autres qui ont eu lieu à Dali, il en sera parlé à l'occasion de ces dernières.

Les fouilles faites à Dali peuvent être rangées dans deux catégories : celle des statues, statuettes ou fragments en pierre calcaire, et celle des poteries, verreries, bronzes trouvés dans les tombeaux.

Les premières ont eu lieu sur une colline située au S.-E. de Dali et nommée Ambelliri, nom dérivé de celui d'*ampelos* vigne); il y a en effet des vignobles aux alentours. Elles ont amené la découverte d'un certain nombre de statuettes en pierre calcaire, quelquefois coloriées en rouge en certaines de leurs parties, dont les dimensions varient de 15 centimètres à 1 mètre et qui représentent généralement des femmes tenant sur la poitrine une fleur de lotus, ou un disque. Un certain nombre de ces figures sont complètement intactes. Leur type participe de l'assyrien et de l'égyptien, mais il y a moins de raideur dans les attitudes; les lignes des vêtements, les traits du visage sont plus arrondis, plus moelleux. Doit-on voir là une sorte d'art chypriote, résultat de l'influence du milieu indigène sur les arts




PLAN DES FOUILLES DE DALI.

GOLGOS. — Temples

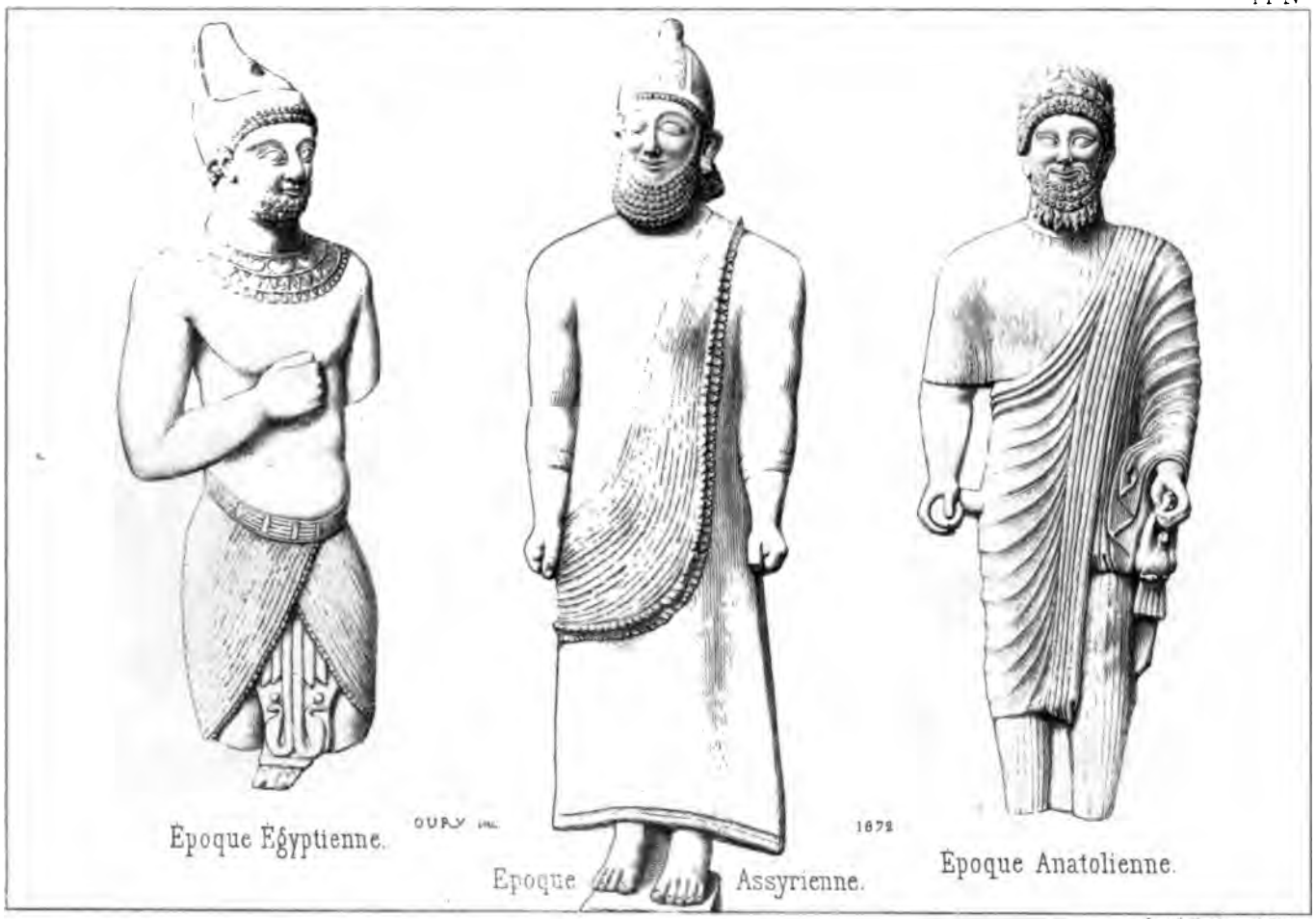
COLOSSE DU GRAND SANCTUAIRE

Tête du Colosse à la Colombe

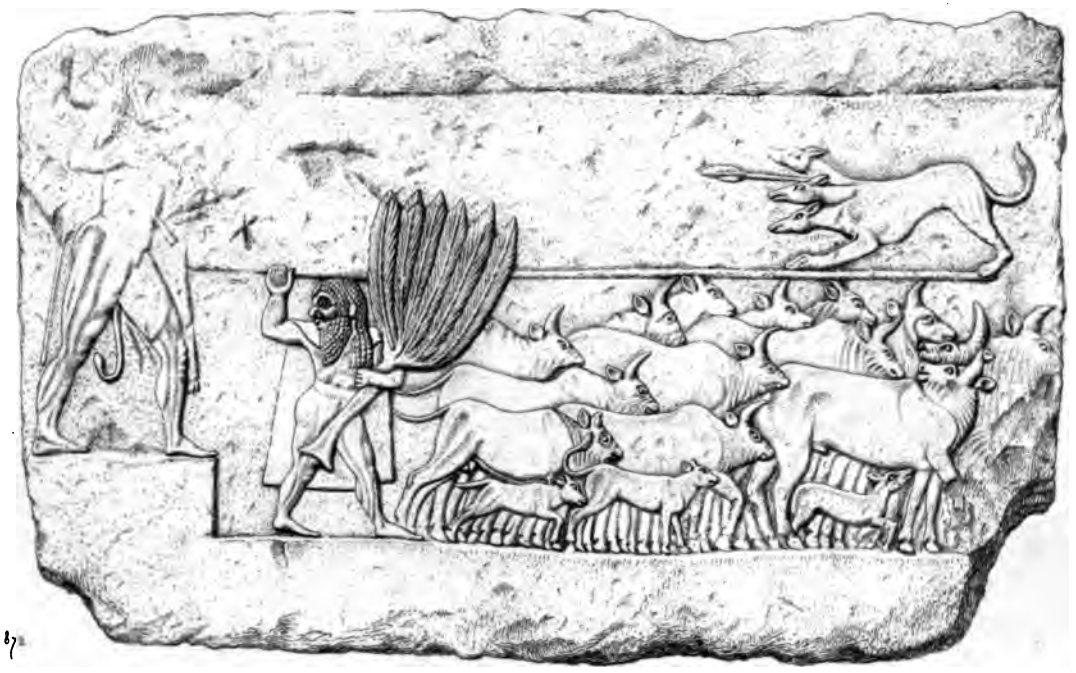
Imp Ch et A Charlon

GOLGOS — Temples.

TÊTES DE COLOSSES.




GOLGOS — 1ER TEMPLE. (Collection de CESNOLA)

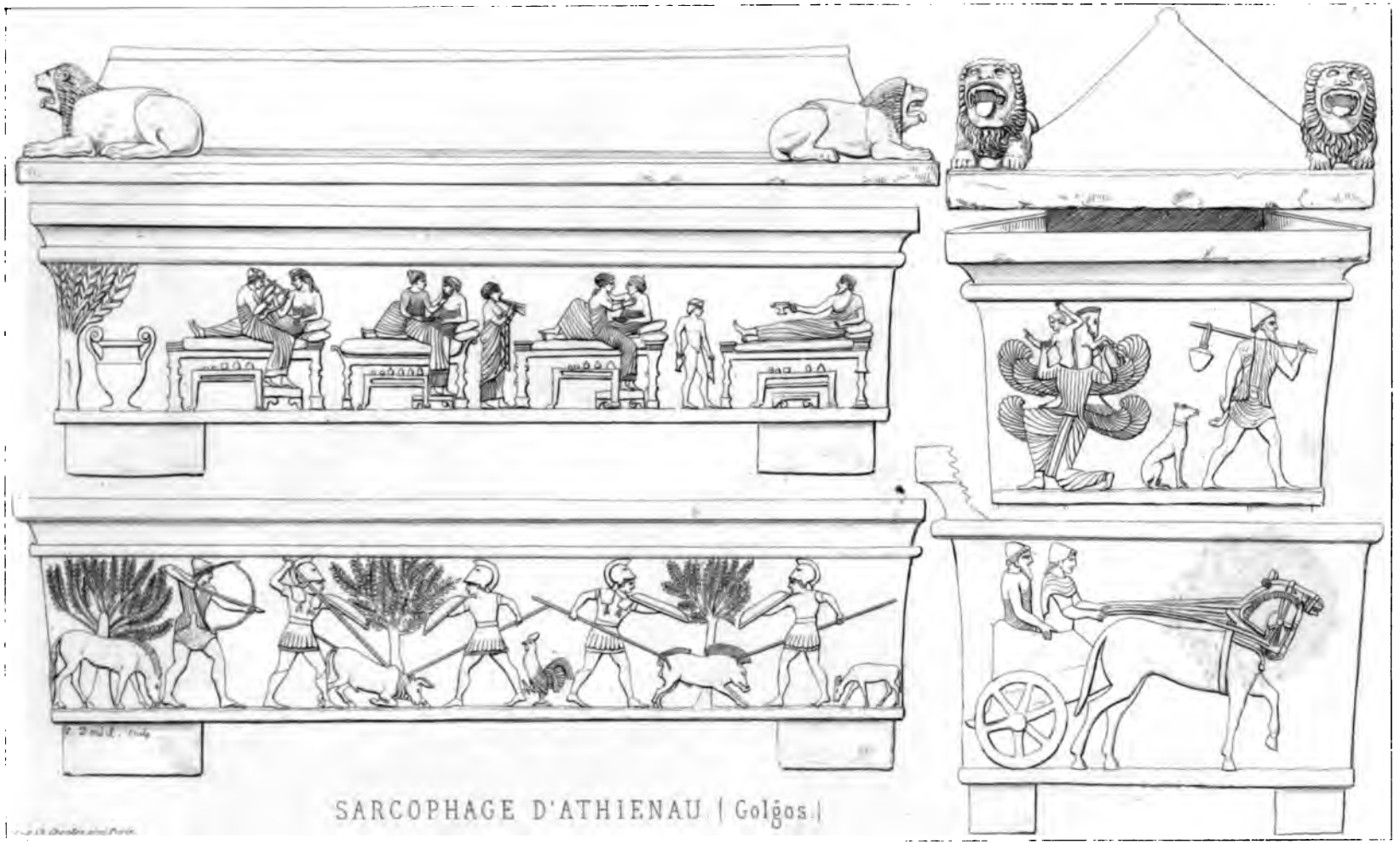


Tête de Colosse.

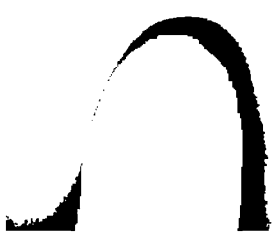
Bas-Relief d'Hercule et troupeaux de Geryon.

Imp. Ch. Chardon aîné. Paris

GOLGOS — SECOND TEMPLE. (Collection de CESNOLA)



SARCOPHAGE D'ATHIENAU (Golgos.)

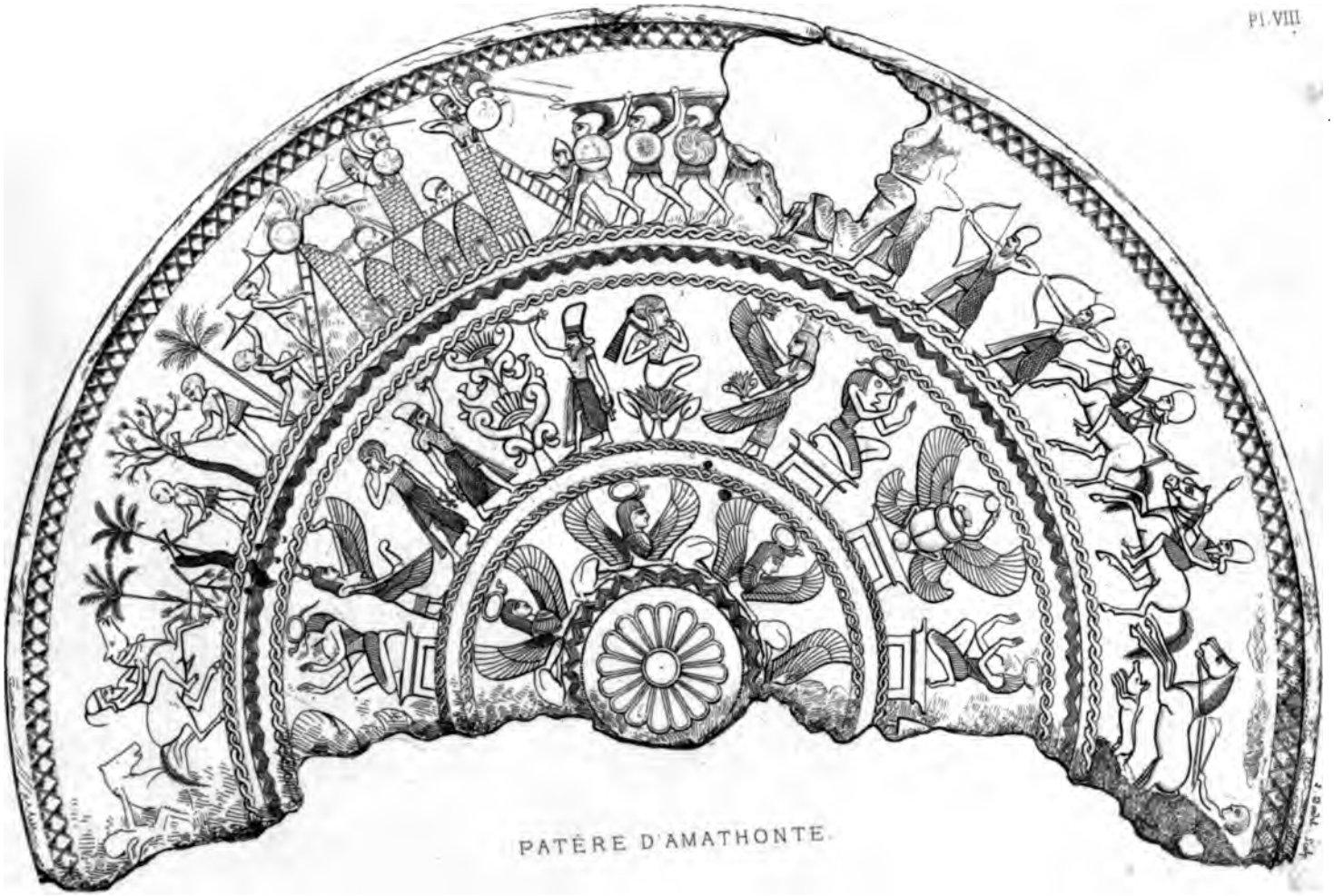


G. Colonna Ceccaldi del

Imp. Ch. et A. Chardon Paris

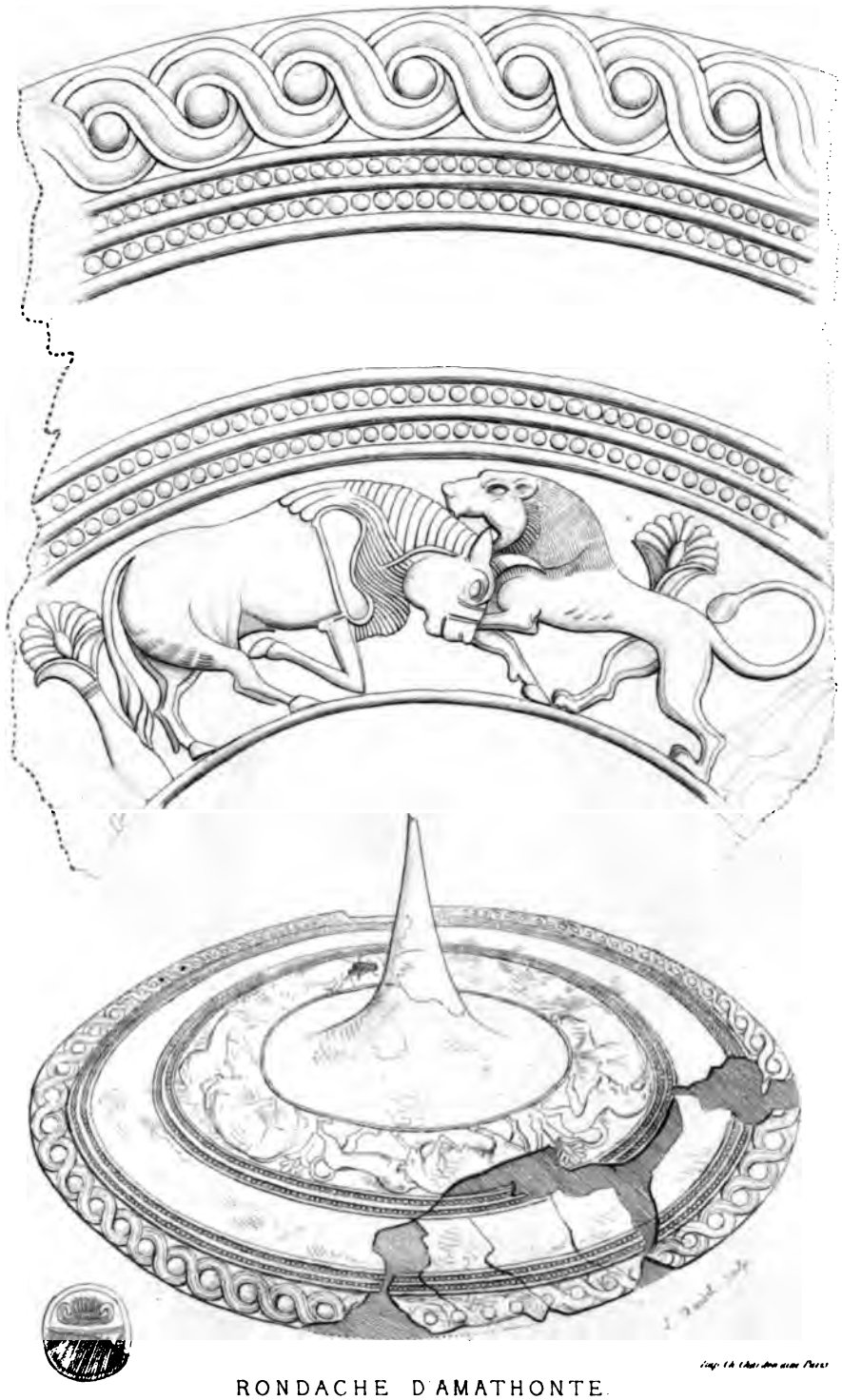
# PATÈRE D'IDALIE

Reduction aux 4/5es de l'execution



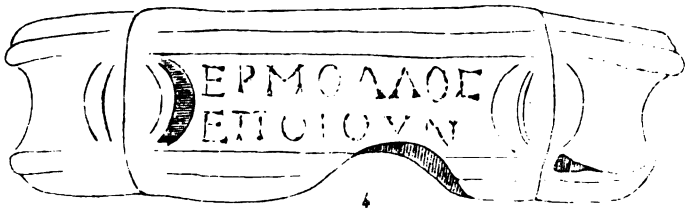
PATÈRE D'AMATHONTE.

Imp. Chardon aîné Paris

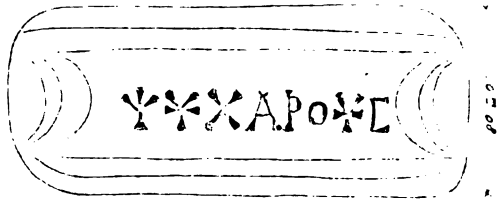


RONDACHE D'AMATHONTE.

PATÈRE DE CURIUM




4



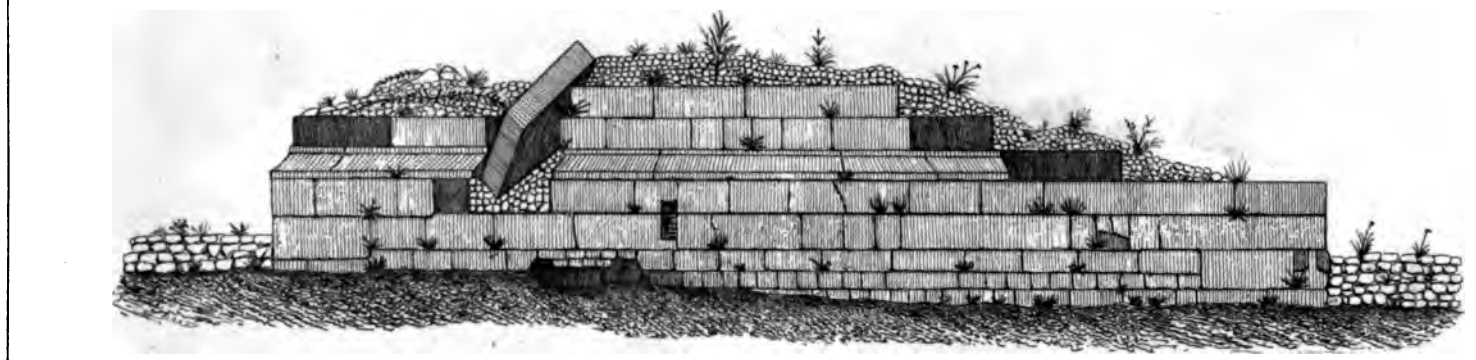

5

1

2

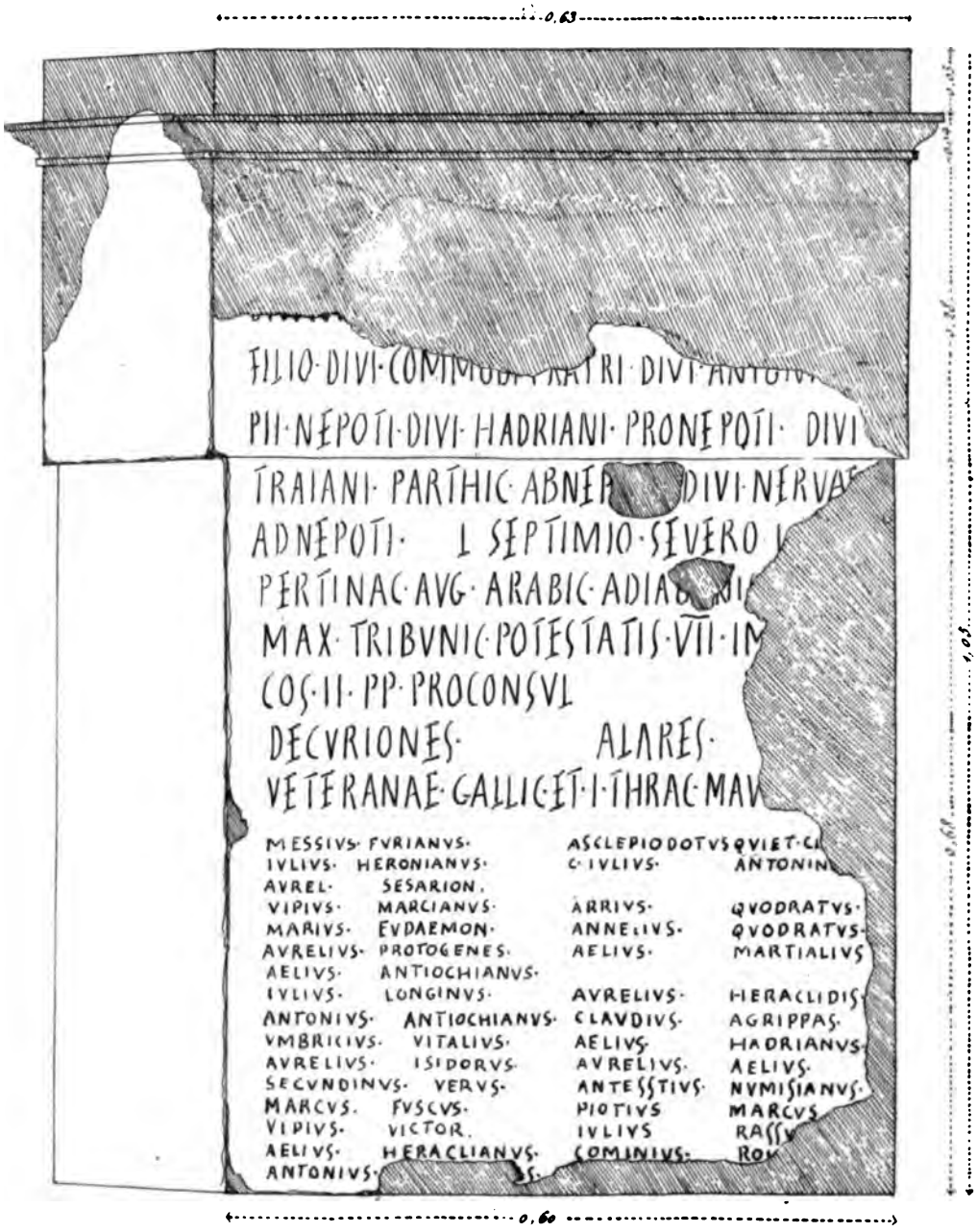
3

Imp Lemercier et Cie Paris



Imp. Ch. Chardon aîné.

MONUMENT DE SARBA




INSCRIPTION DU CAMP DE CÉSAR A NICOPOLIS.

Imp Lemercier Paris

des peuples conquérants? Ce qui est certain, c'est qu'en même temps que ces représentations en pierre calcaire, on a trouvé des têtes en terre cuite de grandeur naturelle, coloriées, au nez allongé et un peu arrondi par le bout, aux lèvres bien accentuées, dont les traits généraux enfin rappellent tout à fait le type chypriote de nos jours. Ces têtes, qui faisaient partie de statues de grandeur naturelle, sont bien conservées; quelques-unes sont ornées de lauriers ou de casques, ou de sortes de coiffures rondes avec ornements en forme de perles.

Enfin, il a été trouvé sur la même colline d'Ambelliri par M. Ceccaldi, à une profondeur d'environ un mètre, une statue de femme, en pierre calcaire, de grandeur naturelle (1m,64), d'une magnifique conservation. Le type est grec, la physionomie est belle et austère; la main gauche tient un oiseau; au côté gauche pendent des attributs qui semblent être un disque ou un miroir et une équerre.

Tels étaient les résultats obtenus par les fouilles de Chypre quand, au mois de janvier dernier, les ouvriers employés par le consul de France découvrirent une autre veine. A mi-côte d'une hauteur près de Dali, ils trouvèrent des tombeaux grossiers creusés dans le sens horizontal et contenant les objets suivants : de grandes écuelles en terre blanchâtre, ayant la forme d'une moitié de noix de coco; des plats très communs, des vases en terre cuite et autres ustensiles de ménage, paraissant avoir été à l'usage de pauvres gens.

En continuant les fouilles pendant les mois suivants dans la plaine de Dali, on découvrit nombre d'autres sépultures contenant des objets de plus en plus variés, dont voici l'énumération succincte :

Des vases de moyenne grandeur (10 à 15 centimètres), représentant des animaux bizarres, des bœufs avec des ramures de cerf ou d'élan, des oiseaux en forme de bateau, des gourdes terminées par des têtes de lièvre ou de chauve-souris, etc., etc.;

une vingtaine au moins de ces objets ont été recueillis intacts;

De grandes jarres atteignant dans leurs dimensions jusqu'à 65 et 70 centimètres, de couleur jaunâtre ou rougeâtre avec des raies rouges et noires et des cercles concentriques, d'autres fois avec des hachures diagonales ou rectangulaires sur leur pourtour; beaucoup d'intactes;

Des vases de toute forme, coupes, aiguières, flacons, lacrymatoires, etc., dont quelques-uns sont ornés de fleurs, d'autres, mais rarement, de représentations d'animaux, et dont certains, d'une poterie rouge extrêmement fine, ont les formes les plus élégantes;

Des bardaques ou sortes de vases à panse ronde, à col et à goulot sortant de la panse; le col est une tête de femme coiffée de grandes tresses coloriées en noir retombant des deux côtés de la figure; le type paraît phénicien;

Deux maisons carrées, à jour intérieurement, de 35 centimètres environ sur 30; l'une a des fenêtres et une grande porte dont l'entablement est supporté par deux colonnes terminées par la fleur de lotus, la seconde n'a que des fenêtres; à ces ouvertures sont fixées des figures à mi-corps au type phénicien, assez grossières;

De petits chariots, des guerriers, des chevaux avec un harnachement complet, des chevaux à roulettes, qui paraissent être des jouets d'enfant;

Des verreries: coupes, plats, gobelets, pots, lacrymatoires, etc.;

Des lampes, dont quelques-unes fort primitives et grossières, dont d'autres, de fabrication romaine, portent, avec divers dessins d'hommes et d'animaux, quelquefois le nom du fabricant (FAVSTI, par exemple, sur plusieurs);

Des bronzes généralement très oxydés, parmi lesquels des fers de lance, des poignards, des javelines, des bracelets, des miroirs, des marmites, des anses terminées par la fleur de lotus;

Des bijoux en or : boucles d'oreilles, bagues élégamment montées; quelques cachets bizarres en pierre ou composition verdâtre, des cylindres avec des figures hiéroglyphiques, un petit vase couvert d'hiéroglyphes ;

Une spatule d'argent avec inscription de treize lettres, publiée dans le numéro de juin de la *Revue asiatique ;*

Enfin, quatre à cinq vases ou amphores de forme mince et allongée, mesurant 10 à 15 centimètres de diamètre sur 40 à 50 de longueur, terminés en pointe et portant soit une, soit deux et trois lignes d'inscriptions à l'encre noire, les lignes n'ayant guère plus de quatre lettres (un de ces vases a été présenté à l'Académie dans la présente séance : les caractères ont paru être phéniciens).

Tel est l'ensemble des découvertes faites dans ces tombeaux.

Voici maintenant quelques circonstances particulières des fouilles.

Les tombeaux ont été découverts tantôt à mi-côte de petites hauteurs ou *tumuli* assez nombreux dans le territoire de Dali, tantôt dans la plaine même; les mêmes tombeaux et les mêmes objets ont été trouvés à Larnaca, sur un terrain uni, dans des jardins et des cours de maisons particulières ; mais ces objets sont moins variés et, jusqu'ici, moins fins que ceux de Dali. Il est à croire que l'on trouverait des sépultures semblables sur toute la surface de l'île, car M. Ceccaldi en a découvert dans différents endroits, à Göschi, à Mospiloti, à Taouti.

Voici comment les choses se sont généralement présentées sur ces divers points. On creuse le sol et l'on arrive assez promptement à une ouverture demi-circulaire, quelquefois fermée par une pierre plate, d'autres fois obstruée seulement par de la terre. Après avoir déblayé l'entrée, on se trouve dans une sorte de grotte sépulcrale, dont la voûte s'est parfois éboulée en divers endroits, probablement par l'action des eaux qui filtrent dans le sol : alors les poteries sont brisées ; dans d'autres grottes où le

terrain est d'une nature rocailleuse et résistante, la voûte ne s'est point affaissée et les objets sont trouvés intacts. Ces sépultures renferment assez rarement des sarcophages en pierre commune, sans inscriptions et toujours vides jusqu'ici ; des ossements se rencontrent très fréquemment dans les chambres sépulcrales.

D'après une autre remarque, les lampes de fabrication romaine paraissent jusqu'à présent ne se trouver qu'avec des verreries et jamais avec les jarres et les poteries qui affectent un caractère phénicien. Avec celles-là, au contraire, on trouve de ces lampes grossières sans dessins, dont le bec semble avoir été façonné par la simple pression du pouce et de l'index.

# TABLE DES PLANCHES

## CHYPRE


I. Plan des fouilles de Dali (dessin inédit).

II. Colosse du grand sanctuaire de Golgos.

III. Têtes de colosses.

IV. Golgos. Premier temple. Époques égyptienne, assyrienne, anatolienne.

V. Golgos. Second temple. Bas-relief d'Hercule; tête de colosse, etc.

VI. Sarcophage d'Athiénau.

VII. Patère d'Idalie.

VIII. Patère d'Amathonte.

IX. Rondache d'Amathonte.

X. Patère de Curium.

XI. Bases et stèles rondes de Chypre.


## SYRIE


XII. Monument de Sarba.

XIII. Astarté sur le pavois.


## ÉGYPTE


XIV. Inscription du camp de César à Nicopolis.

XV. Vue et plan du temple de Vénus Arsinoé.

## APPENDICE

XVI. Figures trouvées dans l'île de Chypre, 1re série.
XVII. Figures trouvées dans l'île de Chypre, 2e série.
XVIII. Statues trouvées à Chypre.
XIX. Miroir trouvé dans un tombeau à Chypre (dessin inédit).
XX à XXXIV. Dessins inédits de divers monuments, retrouvés dans les papiers de l'auteur (décrits p. 290 et suiv.).

# TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT..... 3

PREMIÈRE PARTIE

CHYPRE

CHAPITRE I. — DÉCOUVERTES EN CHYPRE

Coup d'œil général..... 15

CHAPITRE II. — GOLGOS

I. — Les sanctuaires chypriotes..... 35

1. Remarques générales.
2. Les sanctuaires de Golgos.
3. Conclusions.
4. Note additionnelle.

II. — Un sarcophage d'Athiénau..... 65

III. — Bas-relief votif à Apollon..... 75

CHAPITRE III. — IDALIE

I. — La patère d'Idalie..... 83

1. Découverte de la patère.
2. Description.
3. Explication.
4. Destination.
5. Date approximative de la patère.

II. — Notice sur la sigyne et le verutum des anciens et sur deux armes provenant d'Idalie..... 116

1. Éléments de la question.
2. Conclusions.

III. — Une partie de campagne à Idalie dans l'antiquité. ..... 131

CHAPITRE IV. — AMATHONTE

Patère et rondache trouvées dans un tombeau de la nécropole d'Amathonte..... 137

1. La patère.
2. La rondache.
3. Remarques et conclusions.

CHAPITRE V. — CURIUM

Les fouilles de Curium..... 153

1. Curium.
2. La fouille et le trésor.
3. Les patères.
4. Une patère de Curium.

CHAPITRE VI. - ÉPIGRAPHIE

Nouvelles inscriptions grecques de Chypre..... 183

1. Inscriptions publiées en 1874.
2. Inscriptions publiées en 1875.

DEUXIÈME PARTIE

SYRIE

I. — Stèle inédite de Beyrouth..... 213
II. — Sépulture des environs de Beyrouth..... 218
III. — Léontopolis de Syrie..... 220
IV. — Le monument de Sarba (Djouni de Phénicie) et le site de Palæbyblos..... 225

TROISIÈME PARTIE

ÉGYPTE

I. — Inscription du camp de César à Nicopolis..... 255
II. — Le temple de Vénus Arsinoé..... 259

APPENDICE

I. — La céramique de Chypre (étude inédite)..... 269

II. — Les inscriptions grecques du Lycus..... 281
III. — Notes bibliographiques..... ..... 285

1. Cyprus, its history, its present resources and future prospects, by R. Hamilton Lang.
2. Cyprus, its ancient cities, tombs and temples. A narrative of researches and excavations during ten years residence in that island, by general Louis Palma di Cesnola.
3. Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre, par Léon Rodet.

IV. — Dessins inédits de divers monuments retrouvés dans les papiers de l'auteur..... ..... ..... 290
V. — Communications de M. Tiburce Colonna-Ceccaldi, sur diverses antiquités de Chypre..... 293

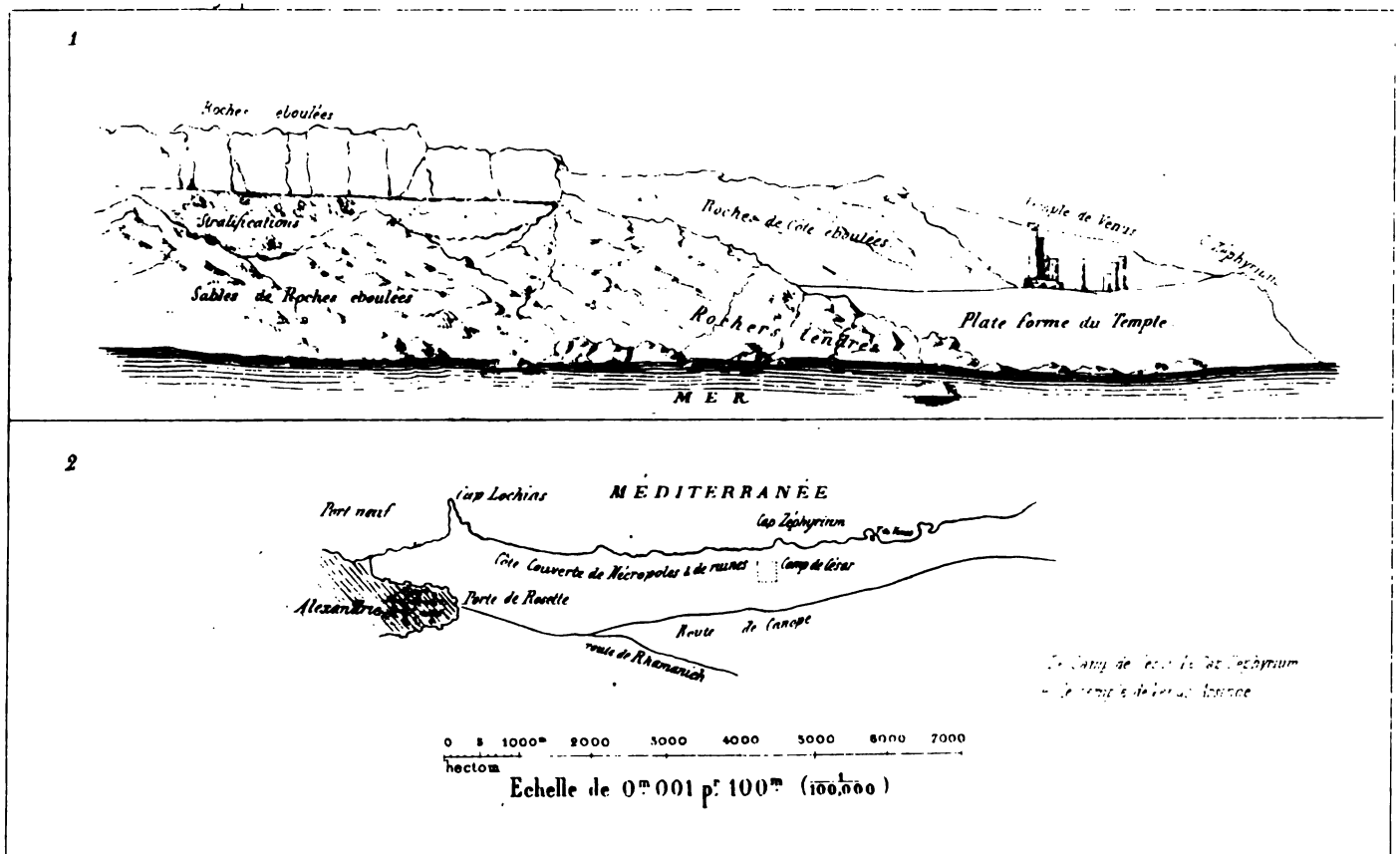
1. Lettres au Directeur de la « Revue archéologique ».
2. Fouilles faites dans l'île de Chypre.
3. Extrait des Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

TABLE DES PLANCHES..... . ..... ..... 309

FIN

Paris. — Imp. PILLET et DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins.

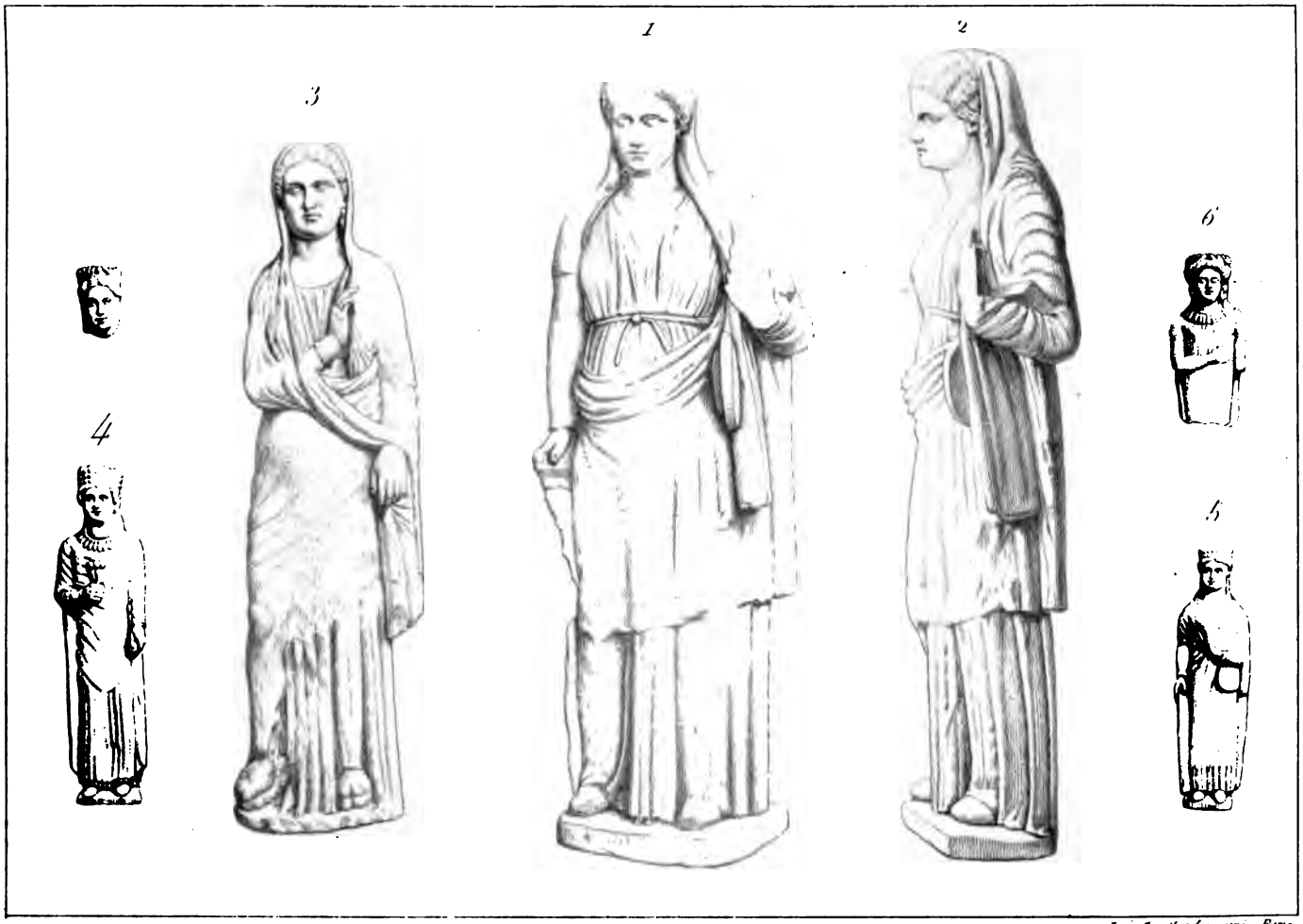
# PLANCHES




Imp. Lemercier & Cie Paris

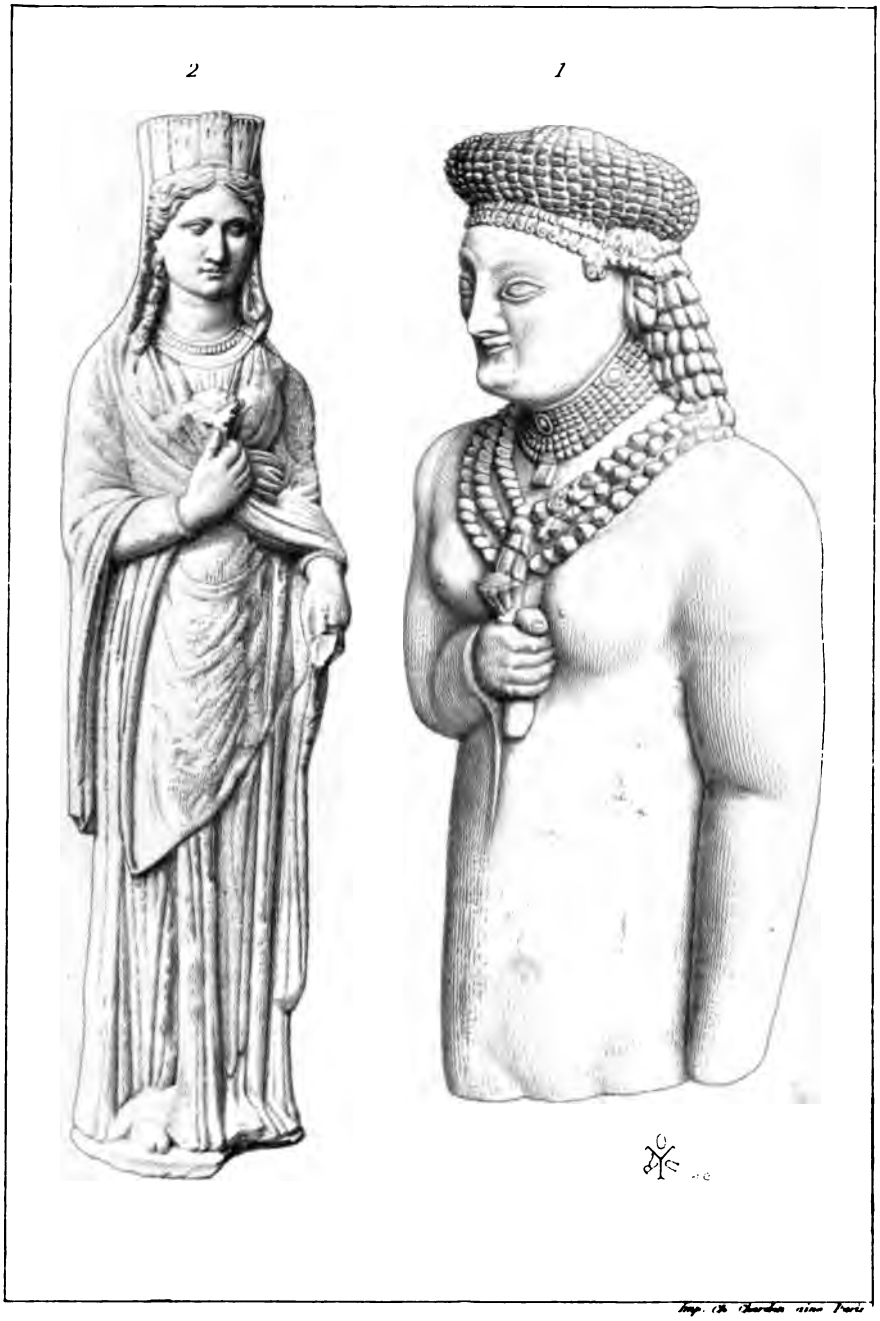
## TEMPLE DE VÉNUS

1 Vue prise du cap voisin du cap Zéphyrium coté de Pomalé — 2 Plan

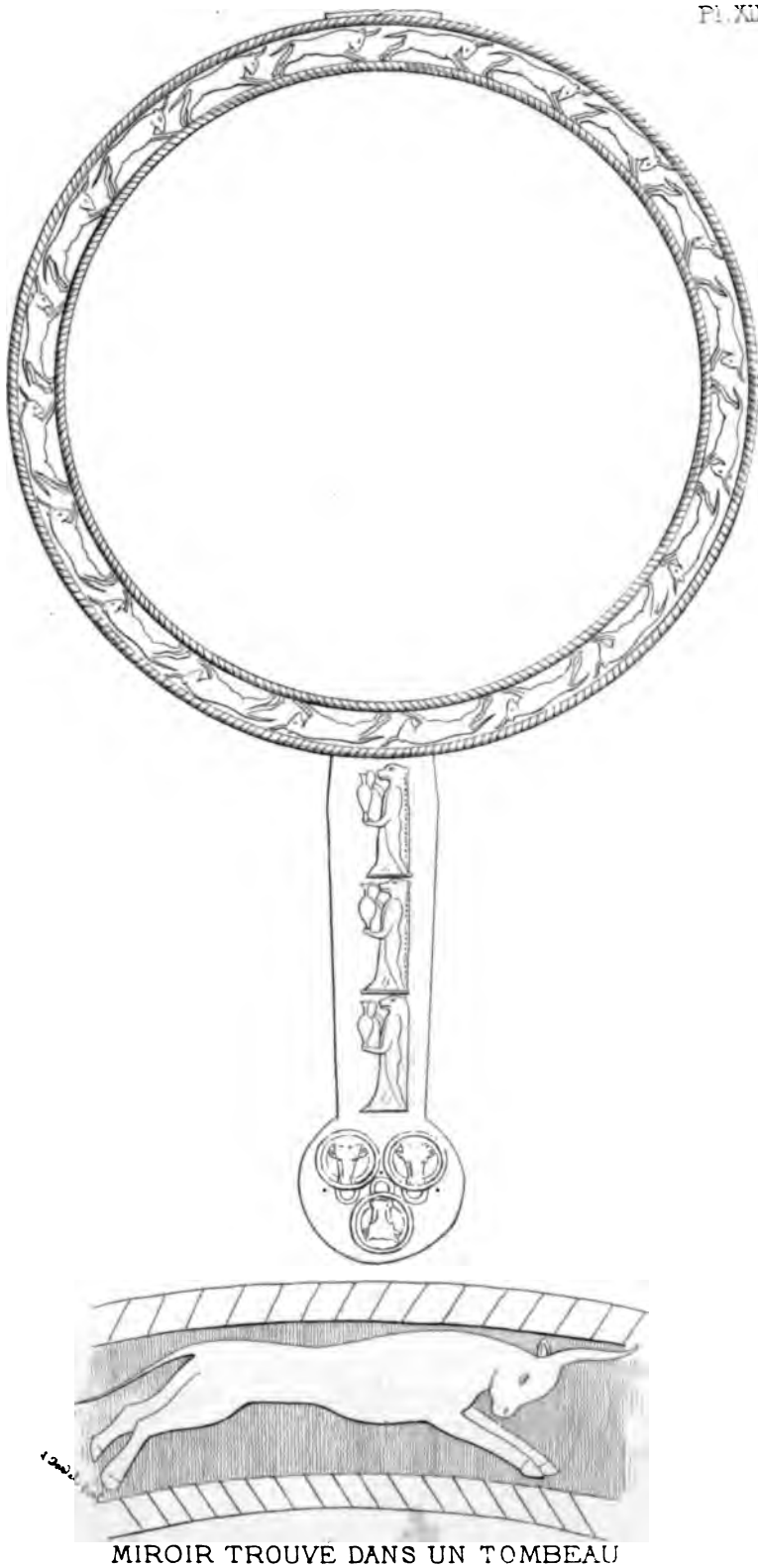



FIGURES TROUVÉES DANS L'ILE DE CHYPRE

FIGURES TROUVÉES DANS L'ILE DE CHYPRE

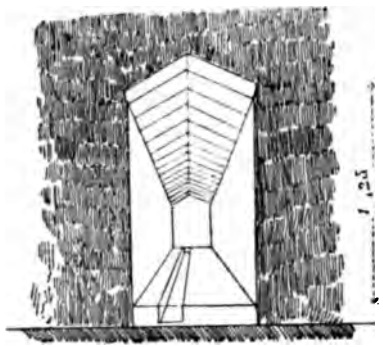



STATUES TROUVÉES A CHYPRE

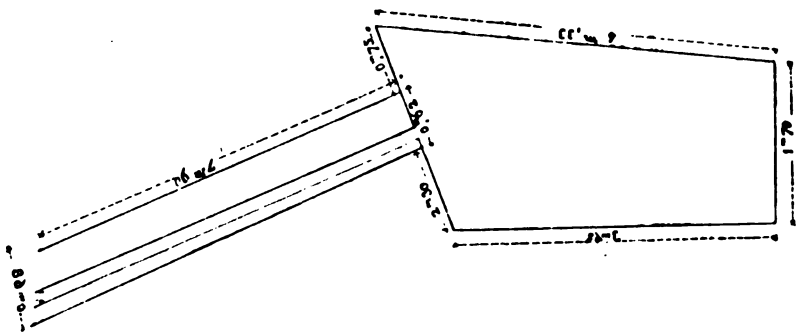


MIROIR TROUVE DANS UN TOMBEAU
( CHYPRE )

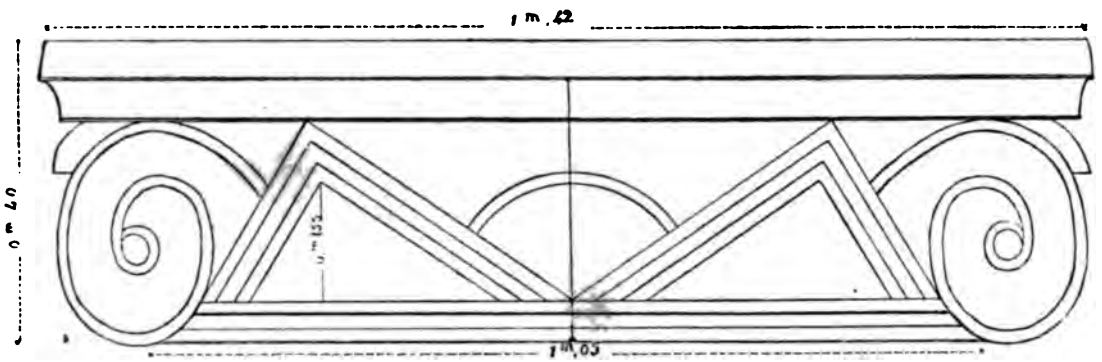
4



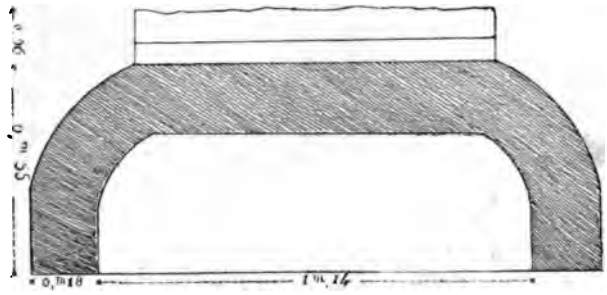
5



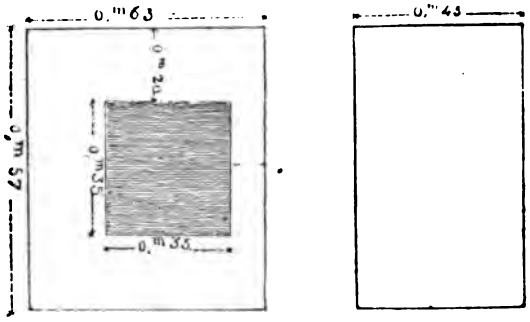
6



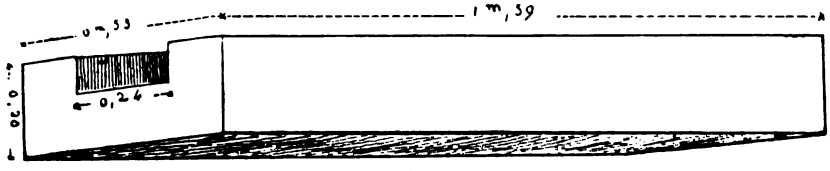
7


0,m35
0,m18
1m,14

8

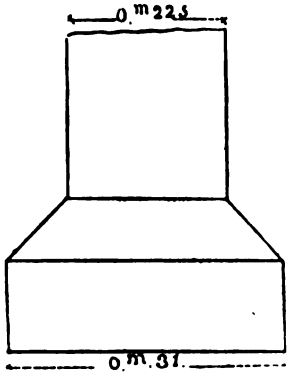

0,m63
0,m21
0,m57
0,m35
0,m35
0,m43

9

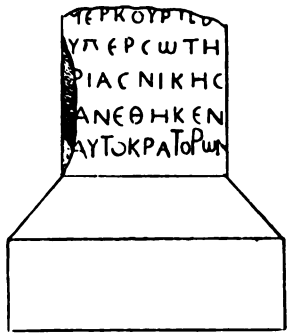

0m,33
1m,39
0,24
0,20

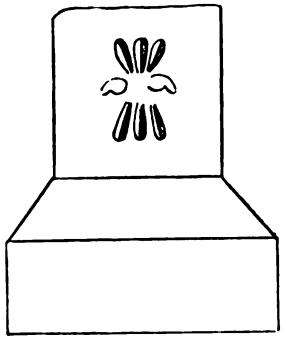
10

·POMPAR·
TERTIVS·LIVI
VS·EVPREPES
PROSAL·SVAV·S·
0,m 77
0,m 47

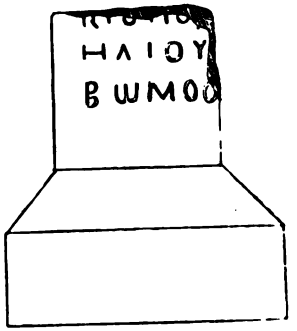

0,m 225
0,m 31

11

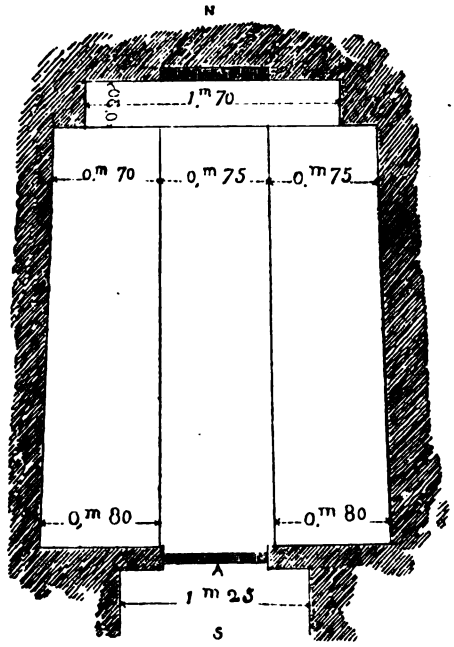

ΥΠΕΡΕΥΡΕΣ
ΥΠΕΡΕΩΤΗ
ΡΙΑΣ ΝΙΚΗΣ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΩΝ



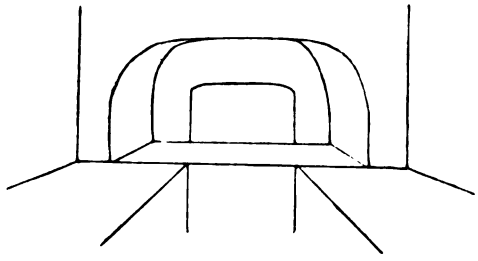
12


ΗΛΙΟΥ
ΒΩΜΟΣ

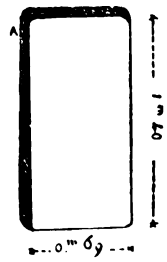
13



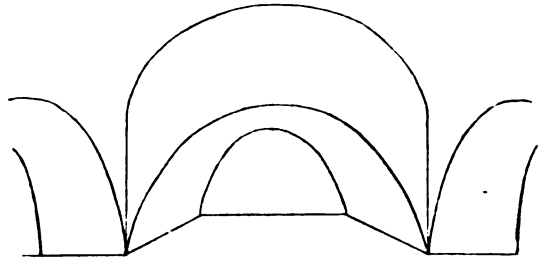

14



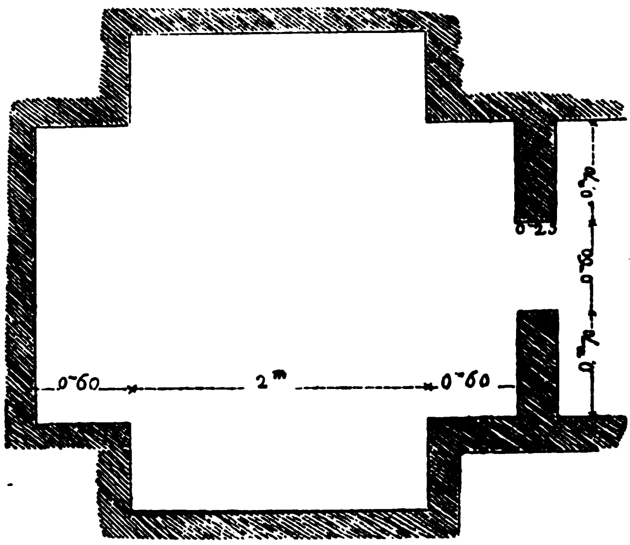
15



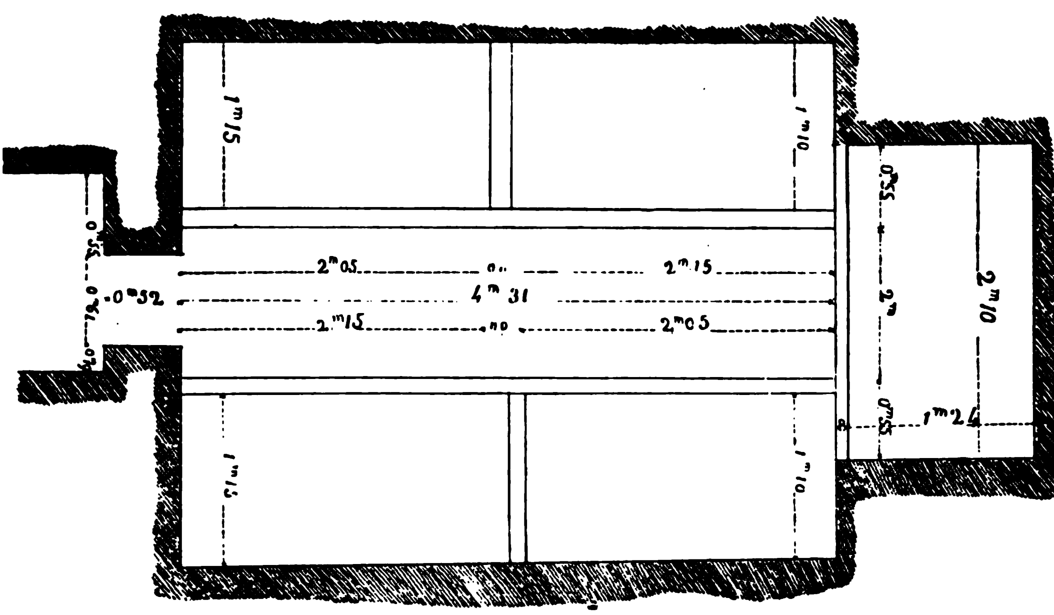

16

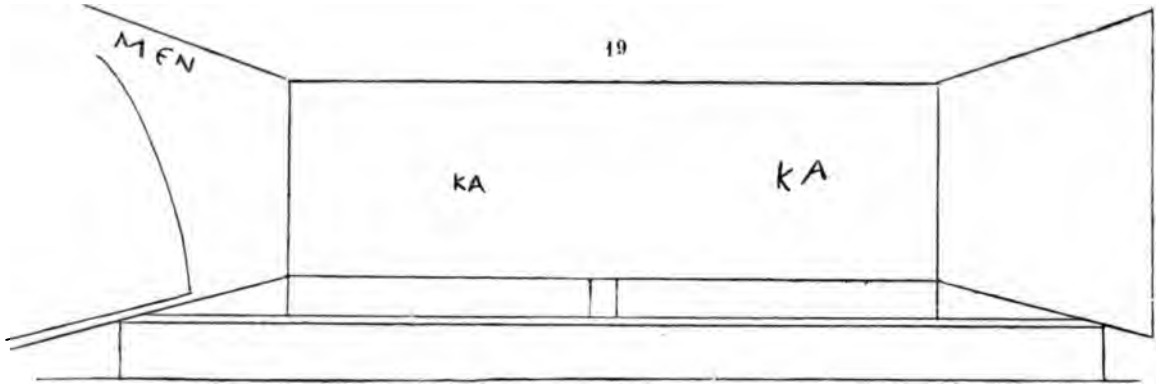


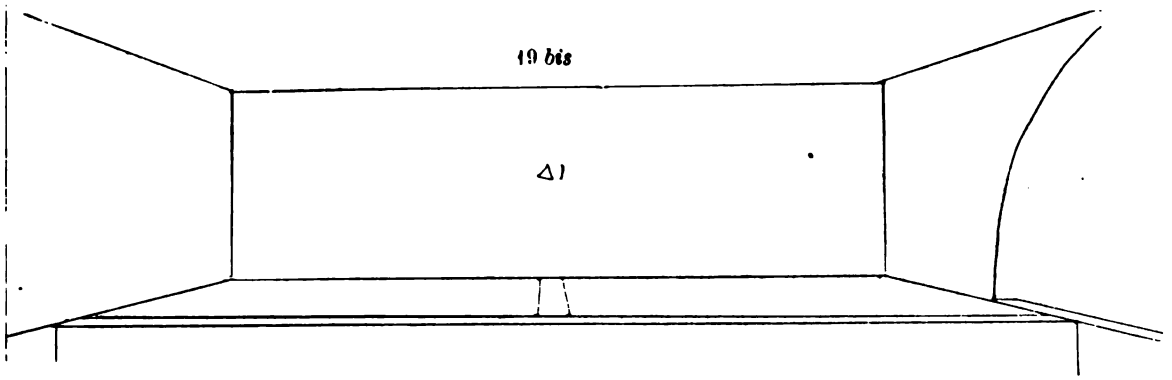
17


0m60
2m
0m60

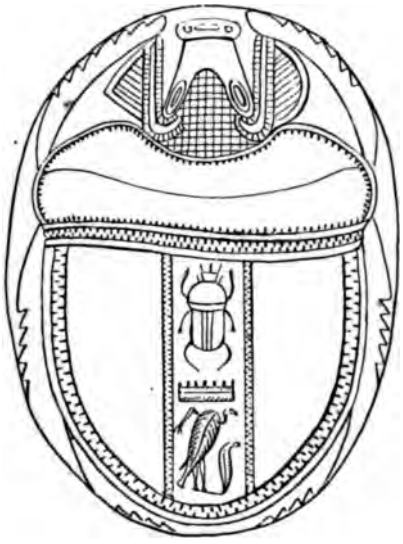
18


1m15
1m10
2m05
2m15
4m31
0m52
2m15
2m05
0m55
2m
2m10
1m24


MEN
19
KA
KA

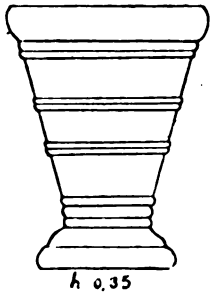

19 bis
Δ1

20

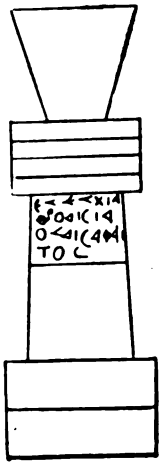


21

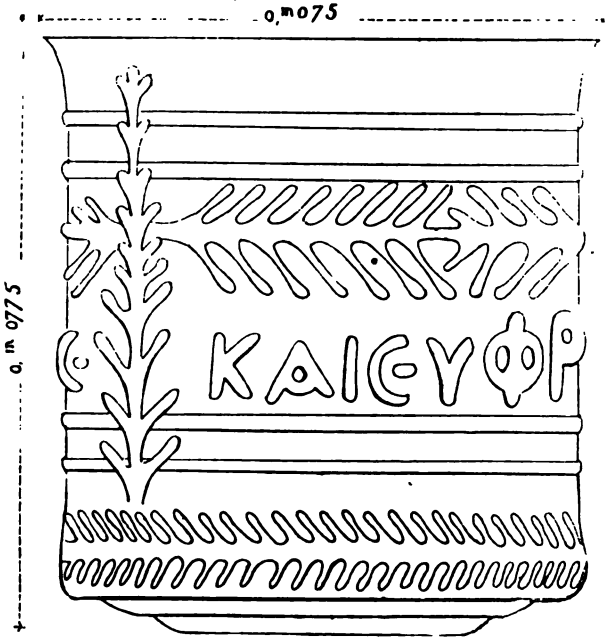
22



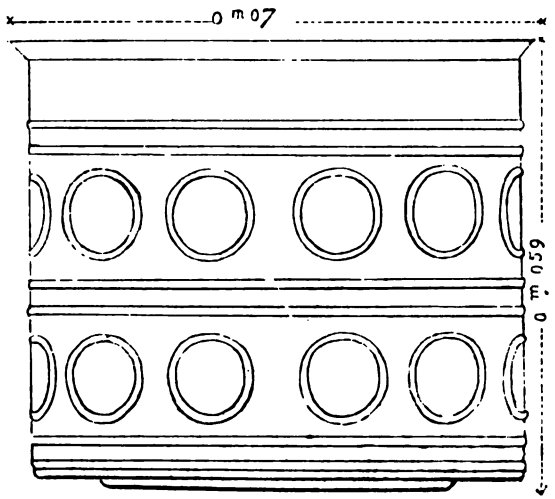

23



24

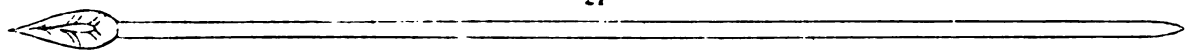



26



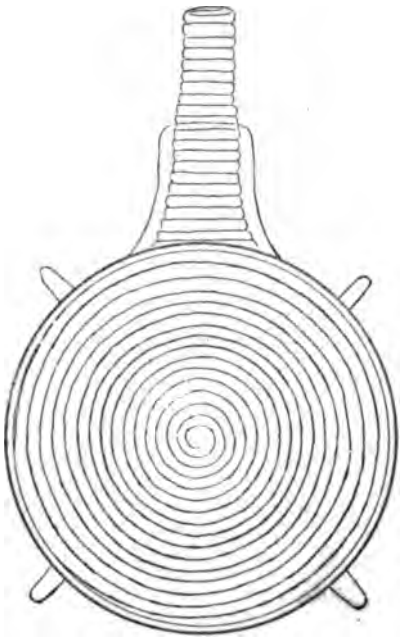

25

27

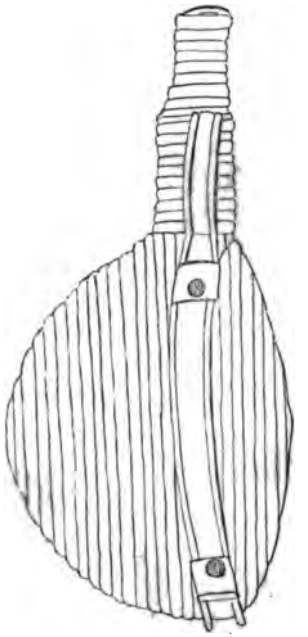


0m 157

28

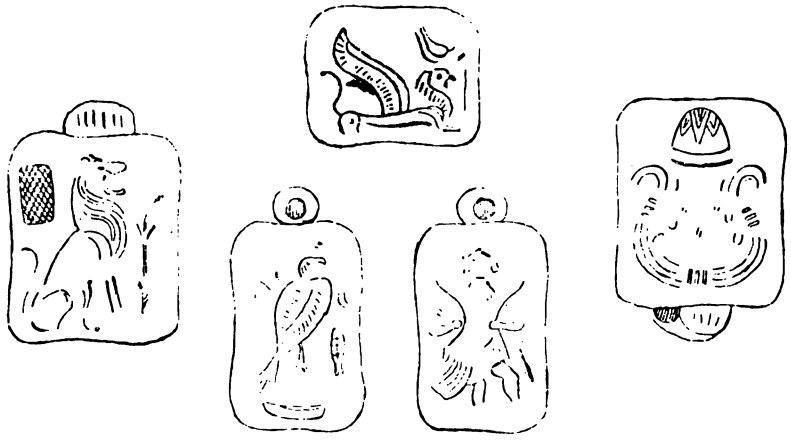


29

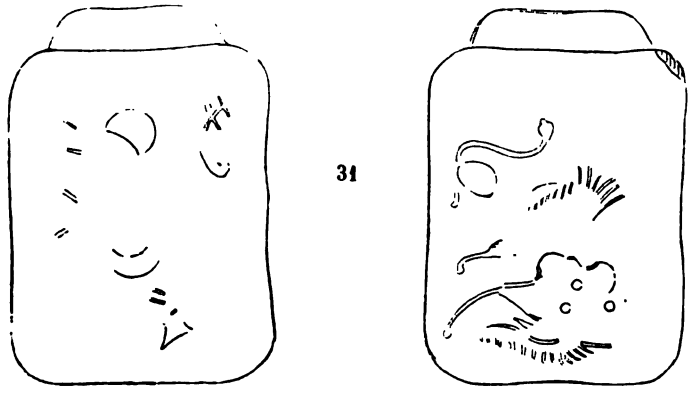


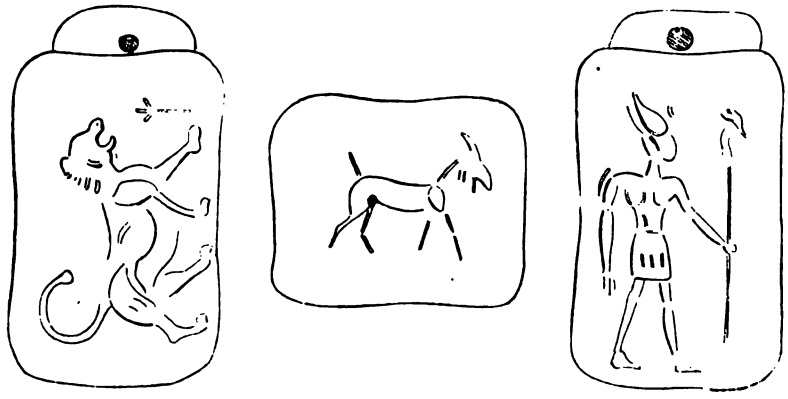
0m 276

30

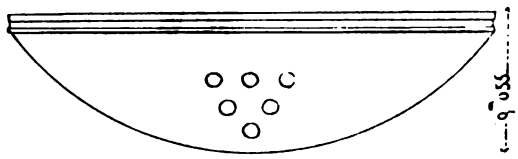


31

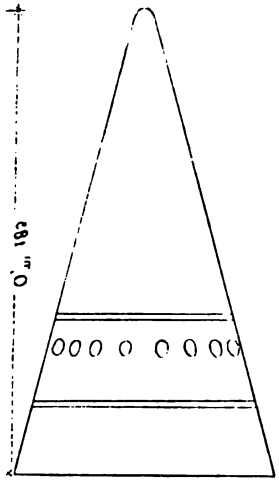




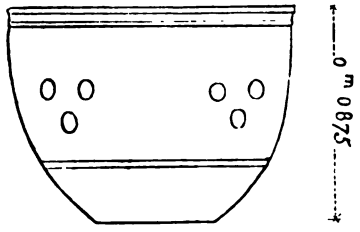
32



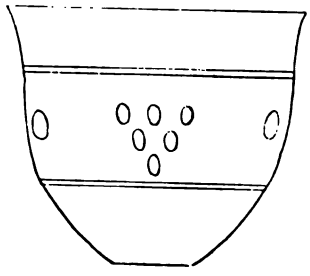

32 *bis*



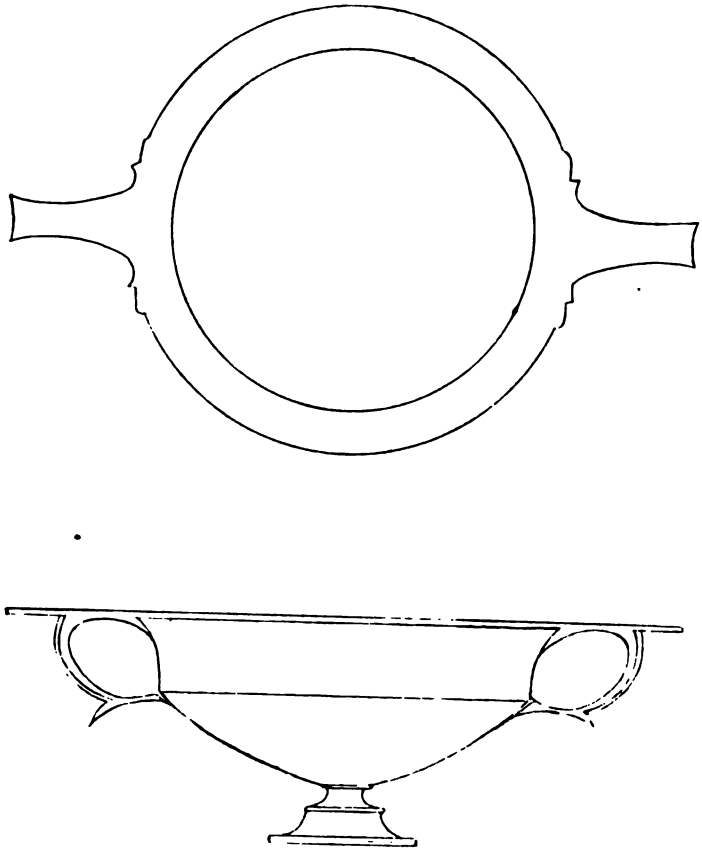

33



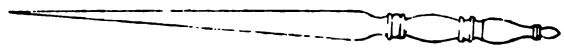

33 *bis*



35



36



37

*A LA MÊME LIBRAIRIE*

# REVUE ARCHÉOLOGIQUE

RECUEIL DE DOCUMENTS ET DE MÉMOIRES RELATIFS A L'ÉTUDE DES MONUMENTS
A LA NUMISMATIQUE ET A LA PHILOLOGIE
DE L'ANTIQUITÉ ET DU MOYEN AGE

PUBLIÉE PAR

MM. Alex. Bertrand et Georges Perrot, directeurs; MM. Daubrée, Delocne, H. Martin, Alf. Maury, Miller, Ern. Desjardins, Egger, Foucart, Geffroy, Heuzey, Edm. Le Blant, Lenormant, Ravaisson, Ern. Renan, L. Renier, Ch. Robert, J. de Witte, membres de l'Institut; Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles; Héron de Villefosse, Pierret, conservateurs au musée du Louvre; Maspero, directeur du musée de Boulaq; Eug. Muntz, Clermont-Ganneau, comte de Vogüe, G. Schlumberger, d'Arbois de Jubainville, R. Mowat, Mazard, etc., et les principaux Archéologues français et étrangers.

La *Revue archéologique* paraît tous les mois et forme chaque année deux volumes ornés de planches gravées sur acier et de gravures sur bois intercalées dans le texte. — Prix : Paris, un an, 25 fr. — Départements, un an, 27 fr.

# TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE

Recueil général des médailles, monnaies, pierres gravées, bas-reliefs, ornements, etc., tant anciens que modernes, les plus intéressants sous le rapport de l'art et de l'histoire, gravé par les procédés de M. Achille Collas, sous la direction de MM. Paul Delaroche, peintre; Henriquel Dupont, graveur; Ch. Lenormant, de l'Institut, etc. 20 parties ou volumes in-f° comprenant plus de 1 000 planches accompagnées d'un texte historique et descriptif. Prix : 1,200 fr.

# ROME SOUTERRAINE

RÉSUMÉ DES DÉCOUVERTES DE M. DE ROSSI
DANS LES CATACOMBES ROMAINES
PAR J. Spencer Northcote et W.-R. Brownlow
Traduit de l'anglais, avec des additions et des notes
**Par M. PAUL ALLARD**

Nouvelle édition, revue et augmentée d'un supplément par le traducteur. 1 beau vol. gr. in-8, raisin, illustré de 70 vignettes, de 20 chromos et plans. Prix : 30 fr.

**MÉMOIRES D'ARCHÉOLOGIE, D'ÉPIGRAPHIE ET D'HISTOIRE**, par G. Perrot, de l'Institut. 1 vol. in-8 avec planches..... 8 fr.

**ARCHÉOLOGIE CELTIQUE ET GAULOISE.** Mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale, par Alex. Bertrand, de l'Institut. 1 vol. in-8 accompagné de planches. 2e édition (sous presse).

**BAS-RELIEFS DU PARTHENON ET DU TEMPLE DE PHIGALIE**, disposés suivant l'ordre de la composition originale et gravés d'après les procédés d'Achille Collas. 1 joli album in-4 oblong, contenant 20 planches et un texte de 40 pages, par Ch. Lenormant, de l'Institut, cart. à l'anglaise..... 15 fr.

**LE NORD DE L'AFRIQUE DANS L'ANTIQUITÉ** grecque et romaine. Étude historique et géographique par Vivien de Saint-Martin. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions. 1 vol. gr. in-8, cartes..... 12 fr.

**LES JEUX DES ANCIENS.** Leur description, leur origine, leurs rapports avec la religion, les arts et les mœurs, par Becq de Fouquières. 2e édition illustrée de gravures sur bois d'après l'antique. 1 vol. gr. in-8..... 8 fr.



Paris. — Imprimerie Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins.